



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BP 331.1

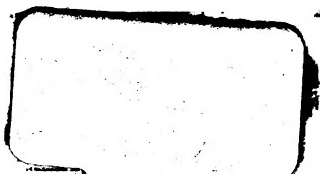


HARVARD COLLEGE  
LIBRARY



FROM THE FUND OF  
CHARLES MINOT

CLASS OF 1828









# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies  
d'Angers, de Montauban, de Nancy,  
d'Arras, de Caën, de Marseille, &  
des Arcades de Rome.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,  
au dessus de la rue des Mathurins,  
au Grand Corneille.

---

M. DCC. LXXIV.

**BP 831.1**

**Harvard College Library**

**May 18, 1922**

**Minot fund**

---

# L' ANNÉE

## L I T T E R A I R E.

---

### L E T T R E I.

*Épître à M. Duhamel Denainvilliers ;  
par M. Colardeau. A Paris, chez Le  
Jay Libraire rue Saint Jacques ; in-8°  
de 31 pages.*

**A**NNONCER une production nouvelle de M. Colardeau, c'est promettre à ses Lecteurs tout ce que la magie du style a de plus séduisant, la coupe des vers & le choix des mots, de plus doux & de plus mélodieux, enfin, tout ce qu'une imagination riante peut offrir de plus agréable & de plus satisfaisant aux vrais connoisseurs en Poésie: c'est aussi, M<sup>r</sup>, ce que vous rencontrerez à chaque page dans l'Épître dont je vais vous entretenir.

ANN. 1774. Tome V.

A ij



#### 4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Vous avez entendu parler de M. *Duhamel du Monceau*, de l'Acad. des Sciences, & si célèbre par ses ouvrages, marqués tous au coin du plus ardent patriotisme. M. *Denainvilliers*, son frère, moins connu, mais également recommandable par ses qualités personnelles & par l'étendue de ses lumières, vit isolé dans une terre sur les confins du Gatinois, où il s'occupe journellement d'expériences nécessaires aux travaux de l'Académicien. M. *Colardeau* trahit heureusement la modestie de ce Philosophe estimable, en nous apprenant que c'est lui qui a naturalisé dans son parc une foule d'arbres & d'arbrustes étrangers, que l'on a vu depuis se multiplier dans nos plantations Françaises, sur nos routes & dans nos avenues; que la Chimie, l'Astronomie, l'Agriculture, l'Histoire Naturelle, en un mot, que toutes les parties de la Physique sont les objets de ses observations, & qu'en même temps il est l'ami, le juge & le père de ses vassaux. Un Sage de cette trempe ne mérite-t-il pas mieux les hommages du Talent que ces idoles éphémères de

la Fortune, que la flatterie a si souvent  
& si ridiculement divinisées?

L'auteur, dans cette *Épître*, suppose  
qu'il revoit enfin les rives fleuries de  
l'Essone, & que leur aspect rend à son  
ame le calme & la faculté de réflé-  
chir. Je trouve, dans ce commence-  
ment, quatre vers qui ne me paroîs-  
sent pas trop intelligibles :

An milieu du tumulte & du bruit des Cités ;  
Mes esprits , loin de moi , dans le vague em-  
portés ,

Dociles aux desirs d'une foule insensée ,  
A l'intérêt de plaire immoloient ma pensée.

Qu'est-ce que c'est que *des esprits*  
*emportés dans le vague* , & qui , *dociles*  
*aux desirs de la foule* , *immolent la pen-*  
*sée à l'intérêt de plaire* ? Cela est alambiqué. Mais ne craignez pas , Mon-  
sieur , de rencontrer souvent de pa-  
reilles taches dans cette *Épître* ; les  
quatre vers que vous venez de lire  
amènent un morceau très-piquant par  
les détails & les peintures que l'auteur  
y a rassemblés avec autant d'esprit que  
de goût.

**8. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

fera pas moins de plaisir. L'auteur ;  
après avoir quitté la Ville , se plaît  
à respirer un air plus pur ; il contem-  
ple avec transport le spectacle de la  
Campagne :

Tandis que du tableau je demeure frappé ;  
Soudain vers l'horison le Ciel enveloppé  
Roule un nuage sombre , & déjà le tonnerre  
De ses flèches de feu le sillonne & l'éclaire :  
Mais un vaste intervalle en absorbe le bruit.  
La Tempête, semblable aux ombres de la nuit ,  
Dans le calme imposant du plus profond si-  
lence ,

Monte , se développe , & lentement s'avance.  
La Nature frémit dans un muet effroi.  
L'air immobile & lourd s'appesantit sur moi.  
Tout-à-coup il murmure ; un tourbillon de  
poudre

S'élève vers la nue où retentit la foudre.  
La terre au loin mugit sous ses coups répétés  
Et l'éclair étincelle à traits précipités.  
Les Cieux grondent , les Vents sifflent ;  
l'Urne céleste

Menace le vallon d'un déluge funeste ,  
Et du haut des rochers , d'un cours impé-  
tueux ,  
Tombent , avec fracas , cent torrens écumeux.

Les Oiseaux , que par-tout environne l'orage ,  
 Voltigent, incertains, de feuillage en feuillage ,  
 Et le Pâtre éperdu, rassemblant son troupeau,  
 A travers les guérêts regagne le hameau.

Comme cette tempête est supérieu-  
 rement rendue ! Ce n'est pas un  
 Peintre stérile qui cherche à expri-  
 mer jusqu'à l'effet du vent sur cha-  
 que feuille d'arbre , & qui , à force de  
 multiplier les détails , emploie deux  
 ou trois cens vers à faire une éternelle  
 & fatigante description d'un orage ;  
 quelqu'un qui vient d'essuyer une tem-  
 pête , ne fait pas pendant deux heures  
 la description des plus petites circon-  
 stances ; il n'y a qu'un esprit froid &  
 peu frappé de l'effet total, qui puisse se  
 traîner si servilement sur des minucies.  
 M. Colardeau , en vrai Poète , ne  
 laisît , comme *Virgile* , que les grands  
 traits. Dans la description que vous  
 venez de lire , il y a des effets supé-  
 rieurement exprimés. Monsieur *Colar-*  
*deau* possède , à un très-haut degré ,  
 l'art des vers imitatifs. Qu'y a-t-il, par  
 exemple , qui rende mieux le prélude

A V.



d'une Tempête, que ces deux vers :

Dans le calme imposant du plus profond silence,

Monte, se développe & lentement s'avance ?

Est-il possible encore de mieux peindre la pesanteur de l'air :

L'air immobile & lourd s'appesantit sur moi ?

Il semble que presque toutes les syllabes soient aussi sourdes & aussi pesantes que l'objet que le Poète veut rendre. Quelle rapidité, au contraire, lorsqu'il veut peindre la promptitude de l'éclair :

Et l'éclair étincelle à traits précipités.

Cependant, Monsieur, j'ai remarqué à la suite de ce beau morceau un vers à prétention, que je ne puis passer à M. Colardeau. Un homme tel que lui est fait pour dédaigner des ornemens d'un genre aussi faux. Après avoir dit qu'effrayé par l'orage il en admire l'horreur, il ajoute :

Le Philosophe observe, & l'Homme seul a peur.

Que signifie cette distinction de l'homme & du Philosophe ? Est-ce que le Philosophe n'est pas un homme ? Est-ce qu'il est absolument de l'essence de l'homme d'avoir peur, & ne diroit-on pas mieux & plus simplement, *ne craignez rien, soyez homme* ? On sçait à qui appartient aujourd'hui ce ton risible de morgue philosophique. Il ne faut prendre l'attitude de personne ; quand on est d'une taille avantageuse, on n'a pas besoin de se hauffer sur le bout des pieds.

Pour quelques vers répréhensibles dans cette Epître, on lit des strophes entières de vers excellens, & qui confirment la haute opinion que le Public s'est formée du talent de M. Colardeau.

J'arrive : un Important, couvert de ta livrée,  
Ne me fait point chez toi solliciter l'entrée.

De ta porte, à son aise, on peut franchir  
le seuil.

Cerbère caressant & de facile accueil,

Ton chien, sans m'obliger d'attendre une  
réponse,

Court au-devant de moi, bondit, jappe &  
m'annonce.

A vj

12° *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Si jadis tes Aïeux parèrent ta maison  
Des bisarres beautés d'un gothique écusson ;  
Dans tes jardins , par-tout je vois que ton  
génie

L'orna plus sagement des travaux d'*Uranie*;  
Ici, sur un pivot, vers le Nord entraîné,  
L'aiman cherche à mes yeux son point déterminé.

Là , de l'antique *Hermès* le minéral fluide  
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide.  
Ici, par la liqueur un tube coloré  
De la température indique le degré.

Là , du haut de tes toits, incliné vers la terre,  
Un long fil électrique écarte le tonnerre.

Ici, la cureubite, à l'aide du fourneau ,  
De légères vapeurs mouille son chapiteau.

Le regne végétal , analysé par elle ,  
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle ;  
Et plus loin je vois l'ombre , errante sur un  
mur ,

Faire marcher le temps d'un pas égal & sûr.

Quelle charmante description, Monsieur , que celle de ce chien qui annonce à son Maître l'ami qui vient le visiter ! Quel naturel ! Quelle grace ! Les six premiers vers sont dignes, par

l'image qu'ils présentent , des plus grands Poètes de l'antiquité. Ceux qui les suivent ont un autre genre de beauté qui n'est pas moins rare ; je veux dire l'avantage de rendre poétiquement , & avec précision , des détails techniques. Voici un autre morceau qui plaira plus généralement encore à toutes sortes de Lecteurs. M. Colardeau vient de célébrer tout ce qu'a fait son héros Philosophe pour rendre ses vassaux heureux :

Sage *Denainvilliers* , jouis long-temps encore  
Du nom de bienfaiteur, de ce nom qui t'honore  
Dans Paris , où l'orgueil de nos vains préjugés  
Donne aux Grands des flatteurs & de vils  
protégés ;

Où le Riche , écrasant la timide indigence ,  
Au poids de ses trésors pèse son importance ;  
J'ai connu des Mortels , ( & j'en rougis pour  
eux ) ,

Dont l'ame se fermoit aux cris des malheureux ;

Qui détournant la vue à l'aspect de leurs larmes ,

De la douce pitié méconnoissoient les charmes ;



14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Mais , va , je n'ai point vû ces mortels froids  
& durs ,

Dans leur triste bonheur , goûter des plaisirs  
purs ,

Au milieu de l'éclat de leur Cour turbulente ,  
Je n'ai point entendu de voix reconnoissante ,  
Par le cri de l'amour , publier leurs bienfaits.  
On les flatte souvent , sans les bénir jamais.

Ce dernier vers est l'expression la plus simple & la plus touchante d'une âme sensible. Il y a bien quelque chose à dire dans les autres : le Riche qui *pèse son importance au poids de ses trésors* est recherché , & *j'en rougis pour eux* est un peu cheville : mais , en général , il y a dans la manière de M. Colardeau un charme , une douceur , une aménité qui lui sont propres , & qui rachètent amplement le petit nombre de négligences qu'on ferait en droit de lui reprocher.

Je ne puis m'empêcher de vous rapporter encore une des meilleures tirades de cette belle Epître. Quand on lit des vers aussi naturels , aussi harmonieux , aussi séducteurs , on les

quitte avec peine. Si c'est un tort que de multiplier les citations, même d'excellens vers, vous conviendrez, Monsieur, que je ne mérite pas souvent de pareils reproches. Le morceau dont je veux parler est vers les dernières pages. Le Poète assure que si l'on remarque quelque talent dans ses productions, il le doit tout entier au spectacle des objets champêtres :

J'observai la Nature, & fus son interprète :  
De ses vives couleurs je chargeai ma palette.  
Souvent, lorsque la nuit déployoit sur les airs  
Ce voile parsemé de tant d'astres divers ;  
Souvent, lorsque l'aurore, étincelante & pure,  
Des roses du matin coloroit la nature ;  
Ou, lorsque le Soleil, plus radieux encor,  
Rouloit son char de feu sur des nuages d'or,  
Parmi ces jets brillans & ces nuances sombres,  
Je saisis le contraste & du jour & des ombres ;  
Souvent, du Rossignol, j'écoutai les chansons ;  
Il instruisit ma Muse attentive à ses sons :  
J'appris à soupirer ces notes languissantes,  
De la plainte amoureuse exprima tout ce qu'il  
Je formai ces accords, plus vivement frappés,

16 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

A la joie , au plaisir , à l'ivresse échappés ,  
Et , par ces tons divers , mon oreille exercée  
Sçut donner à ma voix l'accent de ma pensée.  
Au bord de ce ruisseau qui , paisible en son  
cours ,  
Suit de ces prés fleuris la pente & les détours,  
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon  
stile ,  
Et de laisser couler un vers doux & facile , &c.

Il faudroit être bien malheureuse-  
ment conformé pour ne pas sentir  
la mélodie enchanteresse de cette ver-  
sification. Mais quand on a lu des vers  
tels que ceux-ci , comment peut-il se  
trouver des gens qui admirent une  
Prose rimailée aussi plate, aussi sèche,  
aussi destructive de toute harmonie, que  
celle que l'on voit souvent couronnée  
par une Société Littéraire , à qui l'on  
reprochera éternellement d'avoir pré-  
féré les vers de je ne sçais quel Ri-  
mailleur à ceux du grand *Roussseau*.

*Mappemonde projetée sur l'horizon de*  
*Paris ; par le Père Chrysologue de Gy*  
*en Franche-Comté , Capucin ; avec Ja*

**ANNÉE 1774.**

**17**

*description & ses usages ; Brochure in-8° d'environ 60 pages. A Paris , chez Merigot l'aîné Libraire Quai des Augustins , Esprit Libraire au Palais Royal , Isabey Marchand d'Estampes rue de Gèvres , Serrete Cour du Manège à l'entrée des Tuileries. Prix 6 livres , avec les deux Hémisphères.*

**C**ETTE Mappemonde , d'une projection nouvelle , renferme toutes les propriétés de celles qui ont déjà paru jusqu'ici , & même plusieurs dont ces dernières ne sont pas susceptibles. Les avantages qui la distinguent sont très-sensibles : 1° toutes les parties des quatre Continens y sont décrites autour du centre de l'Hémisphère supérieur dans la même proportion qu'elles sont situées sur la terre autour de la Capitale de la France. 2°. de cette distribution résulte la facilité de trouver en un instant la distance de tous les endroits de la terre à Paris , qui , dans cette Mappemonde , en occupe le centre , leurs



angles de position , & l'air de vent auquel ils sont situés. Cette opération est très - aisée. Après avoir trouvé sur la Carte l'endroit dont on veut connoître la distance , il suffit d'y amener un Rayon mobile & gradué , qui doit être une lame mince de cuivre ou d'autre métal , qu'on numérottera en degrés & en lieues , comme on le voit sur la Carte : la partie de ce Rayon , comprise entre ce lieu & le centre de la Mappemonde , qui est Paris , donnera la distance entre ces deux endroits , tant en degrés d'un grand cercle qu'en lieues communes de France. L'angle , compris entre la méridienne & ce Rayon , sera l'angle de position dont on trouvera la valeur sur l'horison ; & la Rose des vents fera connoître l'air de celui auquel cet endroit sera situé , respectivement à Paris. En laissant le Rayon dans la même position , on verra d'un coup-d'œil tous les endroits par lesquels il faudroit passer , pour aller de Paris à celui dont on aura trouvé la distance , & l'on trouvera de même les distances particulières entre les

différens endroits. Si l'on fait ensuite tourner le rayon autour de son centre, on verra que tous les lieux de la terre sur lesquels un de ses points passera, sont également éloignés de Paris. Veut-on, par exemple, connoître la distance de cette Capitale à *Dehli*, Ville de l'Indostan dans les Indes Orientales ? On amène le Rayon mobile sur cette dernière Ville, & l'on trouve, 1°. qu'elle est éloignée de Paris de 59 degr. 30. minutes, c'est-à-dire, de 1487 lieues & demie; 2°. que son angle de position est de 81 degrés depuis le Nord; 3°. qu'elle est un peu moins qu'*Est - Quart au Nord-Est*; 4°. que, pour y aller de Paris, il faudroit passer par *Metz*, près de *Ratisbonne*, par *Sanok*, *Kaminiec*, la *Petite Tartarie*, la Mer d'*Asof*, *Terki*, *Balk*, près de *Kabul*, *Ashnagar* & *Lahaur*, qu'on laisseroit au Nord. On voit que *Sanok* & *Terki* sont éloignés entr'eux environ de 19. degrés ou de 475 lieues. Qu'on fasse ensuite tourner le Rayon autour du centre, on s'apercevra que *Lublin*, *Sanok*, *Belgrade*, *Tunis*, *Soran*, *Lisbonne*, sont

## 10 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

à une égale distance de Paris, c'est-à-dire, à environ 13 degr. 10 minutes, ou 329 lieues. Si l'endroit, dont on veut connoître la distance, est sur l'Hémisphère inférieur, on trouve d'abord sa distance à l'horison de ce même Hémisphère; on y ajoute toute la valeur du Rayon, & la somme qui en résulte, donnera la distance cherchée, &c, &c, &c.

Cette *Mappemonde*, Monsieur, aide beaucoup à l'imagination; & devient très-utile pour l'étude de la Géographie universelle. Les cercles y sont décrits avec toute la précision qu'exige la projection stéréographique; toutes les découvertes des Voyageurs modernes y sont indiquées; &, pour faciliter l'usage de sa Carte, l'auteur a joint à l'écrit imprimé qui l'accompagne, douze Tables, dressées d'après celles de l'Académie Royale des Sciences. J'oubliois de vous dire que la Brochure du P. *Chrysologue de Gy* contient dix-neuf problèmes sur les principales questions de la Sphère, dont il donne une prompte solution d'après la projection particulière de sa *Mappemonde*.

*La Gnomonique-Pratique, ou l'Art de tracer les Cadrans solaires avec la plus grande précision par les méthodes qui y sont les plus propres & le plus soigneusement choisies, en faveur principalement de ceux qui sont peu ou point versés dans les Mathématiques ; par Dom François Bédos de Celles, Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, & Correspondant de celle des Sciences de Paris. Seconde édition ; à Paris, chez Delalain rue de la Comédie Française. Un volume in-8° de 300 pages, avec beaucoup de Gravures. Prix 9 livres relié en veau.*

**M**RS. de la Hire, Ozanan, de Parcieux & Rivard, ont publié d'excellens Traités de Gnomonique ; mais ils sont abstraits, & ne peuvent être d'aucune utilité à ceux qui, n'étant pas Mathématiciens, sont comme en possession de faire tous ces Cadrans qui se trouvent par-tout. Un grand nombre

de simples amateurs, d'Artistes & de personnes curieuses de la Gnomonique désire depuis long-temps, sur cette partie, un ouvrage à leur portée, & qui cependant contienne des méthodes sûres & infaillibles d'opérer avec autant de justesse & de succès que le peuvent faire les Mathématiciens les plus éclairés. C'est ce que leur offre aujourd'hui le sçavant Dom *Bédos* dans le *Traité* qu'il vient de mettre au jour. Il y en a eu d'autres, composés dans les mêmes vues : mais les méthodes en sont si défectueuses, qu'en les suivant on ne trouvera que des à-peu près, & l'on ne parviendra jamais à faire un bon Cadran solaire.

Cet ouvrage n'est pas tellement propre à ceux auxquels il est principalement destiné, qu'il ne puisse être utile même aux Sçavans, ne fut-ce qu'en les dispensant d'employer une partie considérable de leur temps à l'étude théorique de la Gnomonique, lorsqu'ils voudront donner quelques momens de leur loisir à la composition d'un Cadran.

L'auteur n'a rien négligé pour aplanir toutes les difficultés qui arrêtent ordinairement les commençans qui n'ont aucune teinture de Mathématiques, & il a préféré au style sec & concis de cette Science, le style familier, celui de la conversation. Il a supprimé les Cadrans purement curieux & qui n'ont d'autre mérite que la singularité; il s'est borné aux plus nécessaires, à ceux qui sont le plus en usage & les plus susceptibles de justesse & de précision. Il présente deux méthodes, l'une géométrique ou graphique qui s'opère par la simple règle & le compas, & s'exécute par le calcul; l'autre qui est proprement la meilleure, & celle des Mathématiciens.

Ce Traité contient treize Chapitres dont les trois premiers servent d'introduction aux suivans. Le premier renferme les notions préliminaires ou l'explication de certains termes généraux & de ceux qui sont propres à la Gnomonique; le second donne la description des instrumens convenables pour tracer les Cadrans, apprend

à les faire soi-même au besoin, & désigne ceux qui se font à moins de frais; le troisième met au fait du calcul nécessaire à la Gnomonique. On trouve à la fin une Table des matières par ordre alphabétique, qui peut servir d'addition & de Dictionnaire de tous les termes dont on se sert dans l'ouvrage même, & qui n'y sont pas expliqués.

Les Planches ont été dessinées & gravées avec beaucoup de soin; on y trouvera trois modèles ornés, pour donner une idée de ce genre de décoration. L'auteur a fait dessiner expressément & graver une Carte de la France très-exacte & la plus détaillée qu'il a été possible pour sa grandeur, en faveur de ceux qui ne sont pas à portée des'en procurer une bonne; au moyen de cette Carte, dont l'auteur enseigne l'usage, on pourra connoître la latitude de plusieurs lieux qui ne se trouvent point dans la *Table des longitudes & des latitudes des principaux lieux de la terre.*

Enfin, Monsieur, rien n'est plus glorieux pour Dom Bédas, que le  
compte

compte détaillé qu'ont rendu de son ouvrage les Commissaires nommés par l'Académie des Sciences pour l'examiner. On y remarque entr'autres choses que le Sçavant Bénédictin a augmenté cette seconde édition d'environ 100 pages, & qu'il y a fait tant de changemens & de corrections, qu'on peut assurer que c'est, à proprement parler, un ouvrage nouveau. Ils terminent leur jugement par dire qu'ils regardent ce *Traité* comme très utile à la perfection des Arts auxquels Dom Bédos contribue depuis si long-temps de la manière la plus étendue & la plus variée, ainsi que les suffrages de l'Académie & du Public l'ont témoigné plusieurs fois.

*Portrait de Jeanne d'Arc.*

CE Portrait de l'Héroïne qui sauva la France, est supérieurement gravé, Monsieur, par le célèbre *le Mire*, d'après un ancien Tableau qui est conservé avec soin dans l'Hôtel de Ville d'Orléans. Il a été présenté à M. de Cypierre, Intendant d'Orléans, par *Couret de Villeneuve fils*, Imprimeur.

ANN. 1774. Tome V. B



Libraire dans la même Ville. Si ce Portrait ressemble , comme il n'y a pas lieu d'en douter , la *Pucelle* avoit la figure la plus noble & la plus agréable , & ce n'étoit pas une grosse vilaine servante de cabaret , comme elle est peinte dans un Poème infâme où l'on s'est proposé de jeter le ridicule & l'opprobre sur les exploits & les mœurs de cette fille incomparable , qui mérite , tant que subsistera la Monarchie , la reconnoissance & la vénération de tous les bons François. Je ne connois pas le Portrait original de la *Pucelle* que possède l'Hôtel de Ville d'Orléans ; mais j'ai vû celui que l'on montre au Trésor de Saint Denis , qui est très-ancien , & qu'on m'a dit être lui-même original. La Gravûre que je vous annonce semble avoir été faite sur ce Portrait qui est à Saint Denis ; ce qui prouve qu'elle nous offre les véritables traits de *Jeanne d'Arc*. Elle se vend à Orléans chez *Couret de Ville-neuve fils* , & à Paris chez *Maigret* , Marchand d'Estampes , rue S. Jacques. Le prix est de vingt-quatre sols.

Je suis , &c.

A Paris ce 26 Juillet 1774.

## L E T T R E I I.

*Vies des Pères , des Martyrs & des autres principaux Saints , tirées des Actes originaux & des Monumens les plus authentiques , avec des Notes historiques & critiques ; ouvrage traduit de l'Anglois , Tomes VIII & IX ; à Ville - Franche de Rouergue chez Pierre Vedeilhié Imprimeur-Libraire ; à Paris chez Barboü rue des Mathurins , & Desains rue du Foin Saint Jacques.*

**L**ES deux nouveaux Tomes que je vous annonce de cet excellent ouvrage , sont dignes , Monsieur , des volumes qui les ont précédés. Ils contiennent les vies des Saints que l'Eglise honore depuis le 26 Août jusqu'au 13 Octobre. La vie de *Saint Augustin*, ses erreurs , sa conversion , son Episcopat & l'histoire de ses écrits , y sont

présentés dans le plus grand détail ; ce morceau est , sans contredit , l'un des mieux rédigés & des plus sçavamment discutés de tout l'ouvrage. Le Traducteur a joint à cet article une très-longue Note , dans laquelle il trace l'origine , l'histoire & les dogmes du *Manichéisme* , hérésie dans laquelle étoit d'abord tombé *Saint Augustin* , mais qu'il combattit dans la suite avec tant de force & de supériorité. Cette Note contient , en abrégé , tout ce qu'il est intéressant de sçavoir sur cette secte & sur les auteurs qui en ont écrit. *Manès* , né en *Chaldée* , étoit un esclave affranchi , qui se nommoit d'abord *Corbicius* ou *Cubricus*. La Chronique d'Edeffe , publiée par M. *Assemani* , met sa naissance en 240 de J. C. On assure qu'il étoit fort versé dans la Philosophie , & qu'il excelloit dans la Peinture. *Manès* étoit Chrétien , & fut même ordonné Prêtre , selon *Albupharage* & d'*Herbelot* ; mais ayant été excommunié pour ses erreurs , il chercha un asyle à la Cour de *Sapor I* fils d'*Ardezhir* , que les Grecs appellent *Artaxercès* , & qui fut le Fondateur de la

seconde Monarchie des Perses. Il fut en grande faveur auprès de ce Prince ; qu'il suivit dans ses différentes guerres, en qualité de Magicien. *Hormisdas*, fils de *Sapor*, lui accorda une égale protection ; il fit même bâtir une Forteresse, afin qu'il pût s'y retirer en cas de danger. *Varane I*, successeur d'*Hormisdas*, favorisa d'abord *Manès* ; mais il le persécuta dans la suite, & même il est probable que ce fut lui qui le fit mourir ; d'autres attribuent sa mort à *Varane II*. On lit dans les Actes d'*Archélaius*, qu'il fut condamné pour n'avoir pas guéri le fils du Roi, comme il l'avoit promis. Les uns disent qu'il fut crucifié ; selon d'autres il fut écorché vif, & l'on suspendit à un gibet sa peau remplie de foin.

Le système de *Manès* étoit un composé de notions empruntées des Philosophes Payens, des Mages de la Perse, & des Evangélistes. Il établit deux principes de toutes choses, l'un bon, l'autre mauvais ; cette doctrine, au reste, n'étoit pas nouvelle. *Basilide*, natif d'Alexandrie & disciple de *Simon le Magicien*, l'avoit introduite dans sa

Ville natale , après un voyage de Perse.  
Ce *Basilide* mourut sous l'Empire d'*Adrien* , vers 130 de J. C.

Les *Manichéens* , suivant *S. Augustin* , faisoient consister le péché d'*Adam* & d'*Eve* dans l'usage du mariage ; ils pensoient apparemment que l'espèce humaine pouvoit se perpétuer par une autre voie. *Manès* condamnoit l'état du mariage comme criminel en soi , parce qu'il est , disoit-il , fondé sur la concupiscence ; & qu'il perpétue l'ouvrage du Diable , en renfermant les ames humaines dans des corps de matière. Il permettoit cependant , au rapport de *S. Augustin* , la fornication & les impuretés contre nature ; mais il louoit la chasteté , & appelloit les Elus *des hommes vierges*. Ceux qu'on nommoit *Auditeurs* parmi les *Manichéens* , avoient la liberté de se marier & de manger de la viande ; mais les Elus où les *Parfaits* ne mangeoient d'aucune créature vivante , ne pouvoient boire de vin , ni posséder de richesses , ni se mêler d'affaires , parce que toutes ces choses leur paroissoient des œuvres du Diable ou de la ma-

tière. La transmigration étoit un des dogmes de *Manès* ; la mort, selon lui, étoit une véritable naissance ; elle nous affranchissoit de l'empire de la matière & du Diable ; les ames des infidèles & des pécheurs étoient punies en Enfer, mais pour un temps seulement ; elles passaient ensuite dans d'autres corps, suivant leur démerites ; celles des meurtriers, par exemple, alloient animer les corps des lépreux ou des ânes. Après diverses transmigrations, elles étoient transportées dans la Lune, puis dans le Soleil, jusqu'à ce qu'étant entièrement purifiées, elles alloient du Soleil dans le Royaume de la lumière. Ces Sectaires étendoient quelquefois la transmigration des ames jusqu'aux brutes & aux plantes, pensant que les arbres & les plantes sont susceptibles de sentiment, qu'ils ont une ame raisonnable, ou au moins des particules de la substance céleste, dont les ames sont des émanations ; de là ils concluoient qu'un arbre ressent de la peine & pleure, lorsqu'on le coupe ou qu'on arrache son fruit. Ils pensoient, suivant *Saint Augustin*, qu'on se ren-

doit coupable de plusieurs meurtres , en moissonnant le bled & en cueillant des fruits, quoique ces meurtres, cependant, fussent moins condamnables que l'homicide. Dans le cas de nécessité, leurs *Auditeurs* pouvoient faire toutes ces choses , & leurs *Elus* pouvoient manger du pain ; mais ils prioient Dieu auparavant de faire tomber sa malédiction sur ceux qui avoient semé & moissonné le bled , & non sur ceux qui en mangeoient par nécessité. Ils ne se baignoient point dans l'eau, de peur de souiller cet élément ; & l'un d'eux porta si loin la superstition à cet égard, qu'il ramassoit de la rosée sur l'herbe pour se laver les mains & le visage. Ils détruisoient les serpens venimeux & les animaux malfaisans : pratique par laquelle ils pensoient déplaire beaucoup au Diable ; mais ils se faisoient un crime de tuer les créatures vivantes , qui , par leur nature , ne font aucun mal ; ils s'interdisoient sur-tout l'usage du poisson ; ils auroient mieux aimé mourir de faim que d'en manger. Ils appelloient le vin *le fiet du Prince des ténèbres*. Ils n'avoient ni

idoles , ni autels , ni sacrifices ; ils célébroient les Fêtes de Pâques & de la Pentecôte , ainsi que le Dimanche ; mais ils jeûnoient les Dimanches & les Lundis , parce qu'ils croyoient que la fin du monde arriveroit l'un de ces deux jours , &c , &c.

L'auteur de la Vie de *Saint Augustin* rapporte , au sujet du *Manichéisme* , une remarque qui avoit frappé ce saint Docteur , & dont on peut faire une juste application à la secte de nos Philosophes : c'est que les *Manichéens* , quoiqu'ils se vantaient de n'avoir d'autre guide que leur raison , étoient forcés , par leurs propres principes , d'admettre les absurdités les plus monstrueuses , & de tomber dans les inconséquences les plus révoltantes. Cette exagération des forces de la raison ; cette profession fastueuse de ne vouloir consulter qu'elle , fut l'appas séducteur qui entraîna le jeune *Augustin* dans le *Manichéisme*. Il en convient lui-même , dans un ouvrage adressé à *Honorat* , son ami , qui , à sa sollicitation , s'étoit laissé engager dans les mêmes erreurs. « Vous sca-



» vez, lui dit-il, sur quel fondement  
 » nous nous sommes attachés à ces  
 » sortes de gens.... Je renonçai pen-  
 » dant neuf ans à la Religion qu'on  
 » m'avoit enseignée pendant mon en-  
 » fance, sur le reproche qu'ils nous  
 » faisoient de nous laisser entraîner  
 » par la superstition, & d'adopter,  
 » contre les lumières de la raison, ce  
 » que nous appellons la *Foi*; tandis  
 » que chez eux on étoit obligé de ne  
 » croire que les choses qu'on avoit  
 » examinées, & de la vérité desquel-  
 » les on avoit de bonnes preuves.  
 » Comment n'aurois-je pas été séduit  
 » par de semblables promesses, moi,  
 » sur-tout, qui étois jeune, qui desi-  
 » rois de connoître la vérité, &  
 » qu'une certaine réputation acquise  
 » dans les Ecoles avoit rempli d'or-  
 » gueil?..... C'est, dit-il ailleurs,  
 » une règle commune parmi tous les  
 » hérétiques, de se prévaloir des lu-  
 » mières de la raison, & de tâcher de  
 » la mettre en opposition avec l'auto-  
 » rité de l'Eglise, qui est si solidement  
 » établie; & ils sont forcés d'en agir  
 » de la sorte, pour se sauver le ridi-

» cule & le mépris qui rejailliroient  
 » sur eux , si l'on venoit à comparer  
 » leur autorité avec celle de l'Eglise.  
 » Tous les hérétiques , en général ,  
 » trompent par une orgueilleuse of-  
 » tentation de science , & par des  
 » railleries contre la simplicité de  
 » ceux qui croient ».

Peut-être ne connoissez-vous  
 pas , Monsieur , le genre d'élo-  
 quence particulier au saint Evêque  
 d'*Hippone*. Voici le jugement qu'en  
 porte son Biographe : « *S. Augustin*  
 » proposoit simplement la vérité , la  
 » revêtoit d'expressions agréables , &  
 » l'imprimoit dans l'esprit par le  
 » moyen de quelques pensées vives &  
 » subtiles. Cette sorte d'éloquence  
 » étoit de beaucoup inférieure à celle  
 » des Pères Grecs du même siècle ;  
 » mais elle étoit adaptée au génie des  
 » Africains. Le saint Docteur , dans  
 » les instructions qu'il donne aux Ora-  
 » teurs sacrés , dit qu'un discours doit  
 » être simple & naturel , que l'Art ne  
 » doit point s'y montrer , & que , s'il  
 » est trop travaillé , il fait tenir les  
 » auditeurs sur leurs gardes. Il distin-

» que trois sortes de styles ; le style  
 » *simple*, qui présente les choses d'une  
 » manière familière ; le style *tempéré*,  
 » par lequel l'Orateur s'insinue dou-  
 » cement dans le cœur, pour y porter  
 » l'amour de la vertu ; le style *sublime*,  
 » qui, par la force & la hardiesse de  
 » ses traits, enlève l'auditeur & l'ar-  
 » rache à la tyrannie de ses passions.  
 » Cette *sublimité*, qui consiste dans  
 » des mouvemens pathétiques, lui  
 » paroissoit préférable à toutes les  
 » fleurs & à tous les ornemens du dis-  
 » cours. On ne trouve guères, dans  
 » ses écrits, d'autres figures que l'in-  
 » terrogation, l'antithèse & la cadence  
 » des mots, auxquels la vivacité de  
 » son esprit le portoit, & qui pas-  
 » soient pour de grandes beautés chez  
 » les Africains de son temps ; mais son  
 » imagination, à cet égard, étoit cor-  
 » rigée par l'ingénieuse simplicité de  
 » ses pieux sentimens, qui rendoient  
 » toujours son discours tendre & per-  
 » suasif. Il annonce par-tout une  
 » grande pénétration ; on admire en  
 » lui la noblesse des pensées & l'éléva-  
 » tion des sentimens. Sa manière de

» s'exprimer est touchante & affectueuse ; il étoit habile dans la connoissance du cœur humain ; & ses raisonnemens sont , en général , pleins de force ».

L'éloquence de *Saint Augustin* étoit presque toujours victorieuse ; il rapporte lui-même l'effet qu'elle produisit à *Césartée* en *Mauritanie*, où, depuis long-temps, subsistoit une coutume singulière, également contraire aux loix de la Nature & de l'humanité. Les pères & les enfans, les frères & les plus proches parens étoient dans l'usage, dans un certain temps de l'année, de se battre à coups de pierre pendant plusieurs jours de suite. Ce combat se donnoit publiquement ; il étoit devenu un spectacle, auquel le peuple prenoit beaucoup de plaisir, & dont il étoit très-difficile de le détourner. « Je me fervois, dit *Saint Augustin*, de tout ce que j'avois d'habileté ; j'employois les expressions les plus touchantes pour extirper un abus aussi cruel & aussi ancien ; je pensois n'avoir rien fait, tandis que je n'entendois que des

» acclamations ; ils n'étoient pas per-  
 » suadés , tant qu'ils s'amusoient à  
 » donner des applaudissemens aux dis-  
 » cours que je leur tenois. Mais leurs  
 » larmes me firent enfin concevoir  
 » quelque espérance , & me montrè-  
 » rent que les esprits étoient changés ;  
 » lorsque je les vis pleurer , je crus  
 » que cette horrible coutume seroit  
 » abolie . . . . Il y a présentement huit  
 » ans qu'il ne s'est rien fait de sem-  
 » blable ».

A l'occasion de *Sainte Rose de Lima*,  
 la première habitante du Nouveau-  
 Monde à laquelle l'Eglise ait décerné  
 les honneurs du culte public , le Tra-  
 ducteur examine , dans une Note , à  
 quel temps on peut faire remonter  
 l'introduction du Christianisme dans  
 l'Amérique ; il croit qu'il y fut porté  
 dans le dixième siècle. Selon lui , il est  
 certain que des Norvégiens , qui s'em-  
 barquèrent dans l'Islande , découvri-  
 rent l'Amérique Septentrionale au  
 dixième siècle , & que peu de temps  
 après ils envoyèrent , sous la conduite  
 de *Thorfin* , une Colonie dans la *Win-  
 lande* , ( *terre de vin* ) que les uns pren-

ment pour le *Canada* où il croît des vignes , d'autres pour l'Isle de *Terre-Neuve* , qui abonde en fraises & en groseilles , lesquelles portent , dans les langues Danoise & Norvégienne , un nom qui signifie fruit ou grain de vigne. Peu de temps après le départ de cette Colonie , la Religion Chrétienne pénétra dans la Norvège & l'Islande. Un Missionnaire Danois , nommé *Jean* , ayant prêché quatre ans dans l'Islande , s'embarqua pour la *Winlande* , dans le dessein d'aller annoncer l'Evangile à la Colonie Norvégienne ; mais il paroît qu'il ne retira d'autre fruit de sa Mission que la couronne du martyr. *Eric* , Evêque de Groenlande , s'embarqua aussi avec le même projet en 1121 ; on ignore si son zèle eut plus de succès que celui de son prédécesseur. Des guerres intestines , les révolutions qui en furent la suite , & sur tout le fléau redoutable , connu sous le nom de *Mort-Noire* , qui , en 1348 , dépeupla presque tout le Nord , interrompit le commerce des Norvégiens avec les Colonies qu'ils avoient envoyées dans la *Winlande* & dans

l'ancienne Groënlande, enforte qu'insensiblement ils oublièrent jusqu'à leur existence.

Le Traducteur dit encore un mot de la manière dont il est probable que l'Amérique a été peuplée. Il pense, avec quelques Auteurs, que les premiers habitans de l'Amérique vinrent principalement du Nord-Est de la Tartarie, & de l'Isle de Kamtschatka ou Jesso, qui est au Nord du Japon, sans qu'on puisse déterminer si le passage se fit par un continent qui pouvoit être vers le pôle septentrional, ou par des Isles contigues qui n'étoient séparées les unes des autres que par des bras de mer fort étroits ; il assure qu'on a trouvé des débris de vaisseaux Chinois & Japonois sur les côtes de l'Amérique, & que les habitans du Canada croyoient, sur une tradition immémoriale, que des Marchands étrangers, habillés de soie, & nommément les Chinois, les avoient anciennement visités dans de grands Vaisseaux ; il ajoute que les noms de la plupart des Rois Américains sont Tartares, comme on le voit par leurs

terminaifons qui font en *ax* ; que *Manc* ou *Manco* , fondateur de l'Empire des Péruviens , sortoit ; selon toutes les apparences , du sang des Tartares Mantcheoux ; que *Montezuma* , qui est le titre que prenoient ordinairement les Empereurs du Mexique , a une origine Japonoise , & que les Monarques du Japon s'appellent encore *Montazaiuma*. On remarque d'ailleurs beaucoup de ressemblance entre les usages , la religion , la nourriture , &c. des Américains & des Tartares Mantcheoux. Ces derniers n'ont point de chevaux ; aussi les Américains n'en avoient-ils pas lorsqu'on les découvrit pour la première fois. Les Espagnols y en menèrent de leur pays , & ils s'y sont prodigieusement multipliés. Il confirme son observation par la découverte qu'on a faite au Canada de la fameuse plante du *Gin-Seng* , qui ne se trouvoit d'abord que chez les Tartares Mantcheoux. Les Américains l'appellent *Garent-Oguen* , mot qui a le même sens que celui de *Gin-Seng* , qui , dans les Langues Tartare &c



Chinoise , signifie les *cuisse*s d'un homme.

En parlant de la fête du *Rosaire* , instituée en action de grâces de la victoire remportée à Lépante par les Chrétiens le 7 Octobre 1571 , l'auteur observe que le nom de *Marie* étoit autrefois en si grande vénération , qu'en certains pays il étoit défendu aux femmes de le porter. Il en cite plusieurs exemples. Lorsqu'*Alphonse IV* Roi de Castille fut sur le point d'épouser une jeune Maure , il déclara qu'il ne l'épouserait qu'à condition qu'elle ne prendroit point au Baptême le nom de *Marie*. Parmi les articles de mariage stipulés entre *Marie de Nevers* & *Uladislas* Roi de Pologne , il y en avoit un qui portoit que la Princesse changeroit son nom en celui d'*Aloyse*. On lit encore que *Casimir I* , Roi de Pologne , qui épousa *Marie* , fille du Duc de Russie , exigea la même chose de celle qu'il prenoit pour femme : cet usage ne subsiste plus , & le nom de *Marie* est un de ceux que les Fidèles prennent le plus communément au Baptême.

Vous connoissez, Monsieur ; le ton d'enthousiasme avec lequel nos grands Philosophes ont coutume d'exalter *Marc-Aurèle* & ses vertus morales ; il en a eu sans doute ; mais il ne faut pas croire qu'elles puissent soutenir le parallèle avec les vertus chrétiennes. En parlant des persécutions fréquentes que ce Prince fit souffrir à l'Eglise, l'auteur nous en donne un portrait moins flatté que celui que se plaisent à nous en tracer nos Sages. » On doit, » dit-il , déplorer la foiblesse d'une » vertu qui est purement humaine , » lorsqu'on voit *Marc-Aurèle* persécuter les Chrétiens , & ternir , par des » crimes inexcusables , l'éclat des vertus morales qu'on admiroit en lui. » Sa superstition , condamnée par les » principes mêmes qu'il avouoit , le » portoit aux plus grandes extravagances. On le vit assembler des Prêtres de tous les quartiers , multiplier les sacrifices , employer les exécutions de toute espèce , introduire des Religions étrangères , qui , avant lui , avoient été inconnues des Romains. Il n'y a personne qui ne sça-

» che les démarches humiliantes qu'il  
 » fit auprès du Sénat , pour obtenir  
 » que l'on rendît les honneurs divins  
 » à *Adrien* son prédécesseur , dont plu-  
 » sieurs vices avoient rendu la mé-  
 » moire infâme. Il porta la vanité &  
 » l'impiété encore plus loin , en met-  
 » tant au nombre des Déeses sa femme  
 » *Fausline* , dont les débauches avoient  
 » scandalisé tout l'Empire , en lui éle-  
 » vant un Temple , en lui érigeant des  
 » Statues d'argent , en instituant en  
 » son honneur une Communauté de  
 » filles , qui furent appelées *Fausfi-*  
 » *niennes* de son nom , en obligeant  
 » les nouvelles mariées de venir avec  
 » leurs époux , offrir un sacrifice à la  
 » prétendue Déesse. A la mort de *Lu-*  
 » *cins-Verus* son Collègue , Prince dé-  
 » crié pour ses vices , il força le Sé-  
 » nat à l'honorer aussi comme un Dieu ,  
 » quoique *Dion* assure qu'il l'avoit  
 » fait lui-même empoisonner. La pas-  
 » sion de cet Empereur pour la Phi-  
 » losophie Stoïcienne dégénéroit en  
 » pédantisme ; à force de vouloir mé-  
 » riter la réputation de Prince bon ,  
 » doux & pieux , il tomba dans une

» mollesse qui est incompatible avec  
 » la vraie vertu. C'étoit pour plaire  
 » au Sénat & au Peuple qu'il persé-  
 » cuta long-temps les Chrétiens ; il  
 » n'eut point le courage de les pro-  
 » téger, quoiqu'il fût convaincu de  
 » leur innocence. Négligent à punir  
 » les crimes, sur-tout dans les Séna-  
 » teurs, il en vint au point de s'ima-  
 » giner qu'il ne devoit pas s'en in-  
 » former. Tandis qu'il s'amusoit à dis-  
 » puter sur des matières de Philoso-  
 » phie ou à disserter sur l'art de gou-  
 » verner les hommes, il laissoit les  
 » Gouverneurs piller impunément les  
 » Provinces, dans la crainte de pas-  
 » ser pour sévère, s'il punissoit leurs  
 » rapines. Il confia l'éducation de son  
 » fils *Commode* à des maîtres, habiles  
 » à la vérité, mais vicieux & cor-  
 » rompus, qui, par une mollé com-  
 » plaisance, fomentèrent ses passions  
 » au lieu de l'en corriger. Il ne les éloi-  
 » gna de son fils, que lorsqu'ils l'e-  
 » rent corrompu sans ressource ; mais  
 » le jeune Prince ayant trouvé que  
 » ses nouveaux Maîtres étoient trop

46 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» sévères, l'Empereur eut la foiblesse  
 » de lui redonner les anciens qui mi-  
 » rent le comble à sa dépravation.  
 » L'Empereur *Sevère* disoit, en par-  
 » lant de *Commode*, qu'il eut été plus  
 » sage de mettre à mort un pareil  
 » monstre que de le laisser maître de  
 » l'Empire, &c. «

Ces deux nouveaux volumes contiennent les Vies de plus de deux cens Saints : vous distinguerez dans ce nombre, Monsieur, celles de Saint *Césaire* Archevêque d'Arles, de Saint *Bertin*, de Sainte *Pulchérie*, de Saint *Cyprien*, de Saint *Jérôme*, de Saint *François d'Assise*, de *S. Bruno*, de *S. François de Borgia*, &c. Tous ces morceaux sont traités avec beaucoup d'étendue, & annoncent une érudition aussi vaste que choisie. Les Notes sçavantes & instructives qui accompagnent la traduction, ne sont pas moins intéressantes que le texte même; elles renferment des faits, des anecdotes, des recherches, & des observations qui décèlent un Ecrivain laborieux, impartial, qui joint à l'esprit de cri-

tique & de discussion, une connoissance profonde & variée de la Bibliothèque ecclésiastique & profane.

*Plan Historique de la Ville de Paris & de ses Fauxbourgs ; son accroissement depuis Philippe - Auguste jusqu'au regne de Louis XV ; dédié & présenté au Roi , le 20 Mars 1774 , par le S<sup>r</sup> Moithey , Ingénieur-Géographe du Roi & Professeur de Mathématiques des Pages de LL. AA. SS. les Princes de Conty & de la Marche.*

**C**E Plan représente, sous un même point de vue, les différens accroissemens de cette Capitale sous différens regnes. On y voit, 1<sup>o</sup> la clôture de Philippe II, dit Auguste, le premier des Rois de la troisième race qui ait fortifié, accru & embelli Paris. Cette clôture étoit une muraille de neuf pieds de largeur, flanquée de grosses Tours d'espace en espace, avec un fossé au pourtour de dix-sept toises de largeur & quatre de profondeur. Cette enceinte pouvoit être d'en-

viron une lieue de circuit. Le côté Septentrional achevé, on continua le même travail du côté du Midi; nous avons encore des restes de cette antiquité qui subsistent; 2° sous les reines de *Charles V & Charles VI*, on fit une seconde enceinte consistant en un fossé de trente pieds de large sur quinze pieds de profondeur; il servoit d'arrière fossé à celui de la clôture de *Philippe-Auguste*. Ce travail fut commencé en 1367 & fut achevé qu'en 1383; 3° la clôture faite sous le regne de *Louis XIII* a été construite sur l'alignement que *Charles IX* avoit fait faire. Cette clôture est connue sous le nom des *Fossés-Jaunes*; elle renfermoit ce qu'on appelle aujourd'hui la *Ville-Neuve*, les quartiers *Montmartre & du Palais-Royal*; 4° les Remparts ou Cours du côté du Nord sont un accroissement de *Louis XIV*; 5° les Boulevards ou Cours du côté du Midi, sont un embellissement de *Louis XV*, & la seule enceinte qui ait été faite par-delà la clôture de *Philippe-Auguste*. Ces accroissemens sous différens regnes,

regnes , sont désignés dans ce *Plan* par des couleurs différentes.

Le Commissaire de Lamarre , auteur d'un *Traité de la Police* , est le premier qui ait adapté l'Histoire de Paris à la Topographie ; & ses Plans auroient quelque utilité , s'il ne s'étoit pas livré à des conjectures incertaines , à des analyses arbitraires. M. Moithey s'est proposé pour modèle le célèbre Abbé de la Grive ; ce qui donne à son Plan beaucoup de netteté & de précision. Ce Plan contient huit feuilles , dont l'assemblage forme un quadrilatère de quatre pieds cinq pouces de large sur trois pieds cinq pouces de haut. Il se vend à Paris , chez l'auteur lui-même rue de la Harpe , la porte cochère vis-à-vis la Sorbonne ; & chez Crépy Marchand d'Estampes , rue Saint Jacques. Le prix est de douze livres. On trouvera chez eux le même Plan historique réduit en un très-petit format. Il se vend vingt-quatre sols.

Je suis , &c.

A Paris ce 28. Juillet 1774.

ANN. 1774. Tome V. C



leur & une habileté peu communes ; elle préside à tous les assauts, envoie demander du secours à *Edouard*, & contraint enfin *David Bruce* à lever brusquement le siège du Château. Instruite de sa retraite, elle sort de *Salisbury*, & tombe avec vivacité sur l'armée Ecoissoise : le succès couronne son entreprise ; elle a même la gloire d'arracher à l'ennemi plusieurs étendards. « Elle revenoit accompagnée  
 » de toute la splendeur qui suit la  
 » victoire. Une foule de peuple se  
 » précipitoit sur son passage ; l'air re-  
 » tentissoit d'acclamations. Les uns  
 » lui présentoient des couronnes de  
 » fleurs ; d'autres lui apportoitent des  
 » branches de laurier. Si cet évè-  
 » nement se fût passé dans les temps  
 » fabuleux, on n'auroit pas manqué  
 » de comparer Madame de *Salis-*  
 » *bury* à *Vénus* qui avoit pris la cui-  
 » rasse & les armes de *Pallas*. Quel  
 » spectacle pour un jeune Héros qu'en-  
 » flammoit l'ardeur des combats !  
 » C'est dans ce brillant appareil que  
 » la Comtesse s'offre aux regards du  
 » Roi d'Angleterre ; il voloit à son

» secours ; à peine l'a-t-elle aperçu ,  
 » elle ordonne à ses Ecuyers de dé-  
 » poser les fruits de sa victoire aux  
 » pieds d'*Edouard*. Sire , lui dit-elle ,  
 » je viens mettre à vos genoux les foi-  
 » bles monumens d'une gloire qui est  
 » votre ouvrage : la nouvelle de votre  
 » arrivée a frappé de terreur nos en-  
 » nemis , & c'est au bruit seul de votre  
 » nom que je dois l'avantage d'avoir  
 » enlevé ces drapeaux ; daignez les  
 » accepter comme un hommage auquel  
 » la singularité peut donner quelque  
 » prix. Il ne m'appartient pas de vou-  
 » loir imiter votre valeur ; je dois me  
 » borner à la célébrer.

» Ces paroles , exprimées par une  
 » voix enchanteresse , causent à  
 » *Edouard* un trouble dont il ne peut  
 » guères démêler la cause. Madame ,  
 » reprend avec transport le Monar-  
 » que , un mot de votre bouche met  
 » le comble aux éloges , & c'est la  
 » récompense la plus flatteuse qu'on  
 » puisse envier. Je vais porter ces  
 » drapeaux sur les remparts du Châ-  
 » teau de *Salisbury* ; qu'ils y attestent  
 » à jamais la victoire de la beauté. Le

54 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Roi ajoute , avec cet embarras qui  
 » trahit le sentiment : la belle Com-  
 » tesse de *Salisbury* a remporté plus  
 » d'un triomphe en cette journée.

» La Comtesse rougit ; elle amène  
 » le Prince au château , entouré de  
 » ses Courtisans , & suivi d'un corps  
 » de son armée. *Edouard* attache , de  
 » ses mains mêmes , les étendarts sur  
 » la principale porte de *Salisbury* ; il  
 » ordonne qu'on mette son épée &  
 » son bouclier au bas de ces trophées ,  
 » avec cette devise : TOUT LUI DOIT  
 » RENDRE LES ARMES.

» Madame de *Salisbury* employa le  
 » peu de momens qui lui restoient  
 » aux préparatifs d'une Fête qui pût  
 » être agréable au Monarque. Il passa  
 » quelques jours dans cet asyle , où il  
 » eût aisément oublié la Cour & les  
 » combats. La Comtesse donna une  
 » espèce de joûte ; elle distribua les  
 » prix , & elle eut le plaisir de cou-  
 » ronner vainqueur l'homme qu'elle  
 » commençoit à redouter le plus ».

*Edouard* étoit jeune , ardent , il  
 étoit Roi. Un vil Courtisan , le Lord  
*Truffel* , nourrit & flatte sa passion. Il

se charge d'une Lettre pour Madame de *Salisbury* ; mais l'honneur soutient cette héroïne contre sa propre foiblesse. *Edouard* paroît lui-même ; la Comtesse réclame sa générosité & se sépare du Monarque. Quelque temps après il l'appelle à la Cour ; elle résiste à toutes ses instances. Arrive un Express, qui annonce en même-temps la maladie & la mort du Comte de *Salisbury*. Cette nouvelle sembloit favorable aux deux amans ; mais il y avoit d'autres obstacles à leur union. La mère d'*Edouard* avoit promis la main de ce Monarque à la fille du Comte de *Haynaut* ; & l'intérêt de l'Etat vouloit qu'on ménageât l'alliance de ce Comte, qui étoit un Souverain puissant. Cependant *Edouard* ne pouvoit se dissimuler qu'il se voyoit sans rival. *Trussel* continuoit à l'empoisonner de ses perfides conseils, & Madame de *Salisbury* étoit moins forte contre des sentimens que l'honneur condamnoit moins à ses propres yeux. Un Chevalier François, nommé *Ribaumont* ; que le hasard avoit conduit à la Cour d'Angleterre ; & à qui sa franchise

avoit mérité l'estime & la confiance d'*Edouard*, lui inspire le projet de s'attirer les bonnes grâces de la Comtesse, en ne faisant valoir que les avantages qu'il avoit reçus de la Nature. Ils arrêtent ensemble que le Roi donnera des Fêtes magnifiques, & que Madame de *Salisbury* en fera l'objet caché. Le Chevalier se charge de l'exécution. On proclame un Tournoi où se trouve toute la Noblesse Angloise. *Edouard* ne manque pas de se parer des couleurs de la Comtesse; il remporte le prix : mais Madame de *Salisbury*, contente de se faire raconter jusqu'aux moindres détails, étoit restée dans sa solitude. Le hasard ou une heureuse adresse parvinrent à l'en tirer. L'auteur place fort ingénieusement en cet endroit l'origine de l'Ordre de la Jarretière. « Mylady » *Suffolck* fait inviter Madame de *Salisbury* à un bal, qu'elle donnoit » dans une de ses maisons de campagne, à quelques milles de Londres; » le Lord *Varuccy* presse sa fille de » céder à l'invitation : elle crut qu'elle » devoit répondre aux politesses de

» Madame de *Suffolck*. La Comtesse  
 » prend un déguisement ; arrivée dans  
 » le bal , elle ne se fait connoître qu'à  
 » Mylady seule. L'assemblée étoit bril-  
 » lante & nombreuse ; Madame de  
 » *Salisbury* se faisoit admirer par sa  
 » taille , à la fois majestueuse & élé-  
 » gante ; on auroit pu dire que ses  
 » grâces la trahissoient. Elle laisse ,  
 » par hasard , tomber sa jarretière ; un  
 » masque , richement habillé , la ra-  
 » masse avec précipitation , & veut  
 » s'en emparer ; la Comtesse demande  
 » instamment qu'on la lui rende ; on  
 » ne l'écoutoit point ; croyant en im-  
 » poser à l'audacieux Chevalier qui  
 » retenoit sa jarretière , elle se déter-  
 » mine à ôter son masque ; mille accla-  
 » mations proclament , en quelque  
 » sorte , la beauté de Madame de *Sal-*  
 » *isbury* ; aussitôt le ravisseur se dé-  
 » couvre à son tour : quel étonnement  
 » pour l'assemblée , & pour la Com-  
 » tesse elle-même , quand on recon-  
 » noît le Roi ! Il s'écrie : voici un tré-  
 » sor que je mérite de posséder ! je ne  
 » le céderois pas pour l'empire du  
 » monde. Un rire malin échappe à

» quelques personnes : *Edouard* con-  
 » tinue , *honny soit qui mal y pense !*  
 » Ceux qui ont ri n'auront point de  
 » part à l'Ordre que je vais instituer ,  
 » & dont les premiers Souverains de  
 » l'Europe se feront honneur de por-  
 » ter les marques. Il adresse à voix  
 » basse à Madame de *Salisbury* , quel-  
 » ques paroles qu'on ne pouvoit en-  
 » tendre ; on observa seulement qu'elle  
 » étoit troublée. *Ribaumont* n'a pas  
 » plutôt vu la Comtesse , que , saisi  
 » d'enthousiasme , il dit , en jettant  
 » son gant au milieu de la salle : je  
 » suis prêt à combattre pour *la plus*  
 » *belle* ; deux Chevaliers étrangers le  
 » ramassèrent , le François les vain-  
 » quit successivement , & les obligea  
 » de recevoir ses loix ».

Le Lord *Varuccy* , père de la Com-  
 tesse , porte au Roi des lettres du  
 Comte de *Haynaut* qui pressent son  
 mariage , & il lui représente l'import-  
 tance & la nécessité de cette alliance.  
*Edouard* lui répond qu'il lui fera sça-  
 voir ses intentions , & , après un entre-  
 tien avec *Trussel* , il le lui envoie  
 pour l'engager à déterminer sa fille.

*Varuccy* va trouver la Comtesse, lui dit qu'il ne tient qu'à elle de voir la Cour & toute l'Angleterre à ses pieds. Madame de *Salisbury* étonnée, lui rappelle les leçons qu'il lui a données lui-même, & proteste qu'elle aimeroit mille fois mieux expirer que de s'en relâcher un seul instant. Alors *Varuccy* se lève avec transport & se jette dans ses bras; elle voit un poignard qui s'échappe du sein du Lord: *c'étoit pour t'en frapper*, s'écrie ce malheureux père, *si tu eusses hésité, & ma mort suivroit la tienne*. Le Roi envoie chercher *Varuccy*, qui avoue ce qui s'est passé entre lui & sa fille: *Edouard* le fait mettre à la Tour. Madame de *Salisbury* vient redemander son père: le Roi fait parler toute la violence de son amour, & lui promet la liberté de *Varuccy*; il imagine que le titre de son épouse pourra seul la déterminer; il lui fait entendre qu'il va lui donner des témoignages de son amour, dont elle ne pourra s'offenser. Madame de *Salisbury* étoit inquiète sur la suite de cette entrevue. « Un Lord paroît, » s'approche respectueusement: --Ma-



mens, à la Princesse de *Haynaut*, qu'il doit répondre de sa conduite & de ses moindres actions à l'Angleterre, à l'Univers entier, qu'un Souverain va lui amener sa fille; il ajoute avec courage qu'il mourra plutôt que de souffrir l'avilissement de son Maître; que c'est sur son corps palpitant & tout déchiré que s'achèvera cet Hymen, si le Prince persiste dans sa résolution. *Edouard* étoit livré aux plus violents accès; il se promenoit à grands pas; il versoit des larmes; le tumulte des passions bouleversoient son ame. On lui apporte une lettre. Il l'ouvre; elle est de Madame de *Salisbury*. Cette femme vertueuse lui avoue que son cœur avoit prévenu le sien depuis long-temps; qu'elle l'aime encore: mais elle lui annonce qu'elle se sacrifie elle-même à l'honneur du Monarque & aux intérêts de l'Etat, qu'elle renonce à sa main, & que, s'il s'oppose à sa résolution, elle va s'enchaîner pour jamais aux autels. Enfin *Edouard* imite tant de grandeur d'ame: il épouse la Princesse de *Haynaut*.

Cette Anecdote est une des plus intéressantes de toutes celles qu'a

données M. d'Arnaud ; elle doit prévenir bien favorablement pour la nouvelle Collection que cet Ecrivain offre au public. C'est toujours la même sensibilité , les mêmes développemens , la même fécondité d'imagination ; enfin , le genre du Roman , qui avoit la réputation d'être dangereux , ou tout au moins très-futile , est devenu entre ses mains une source abondante de leçons également utiles & agréables. Il a fait entrer dans la *Nouvelle* que je viens de vous faire connoître un Fabliau remarquable par la naïveté & l'agrément du style.

*Traité de l'Expérience en général , & en particulier dans l'Art de guérir ; par M. George Zimmerman , Docteur-Médecin , Membre des Académies de Berlin & de Munich , de Palerme , de Pésare , des Sociétés de Zurich , de Berne , de Basle , Médecin à Brugg : traduit de l'Allemand par M. Lefebvre de V. D. M. 3 vol. in-12 ; A Paris , chez Vincent , Imprimeur-Libraire rue des Mathurins , Hôtel de Clugny.*

CET ouvrage que le Traducteur nous

présente comme très-intéressant pour ceux-mêmes qui ne sont pas Médecins, n'est pas un de ces êtres éphémères destinés à périr le jour de leur naissance. Une saine Philosophie jointe aux plus belles connoissances de la Littérature & de la Médecine, se fait remarquer dans toutes les parties de cette production. Il paroît, parce qu'en dit le Traducteur, & par le rapport qu'on m'en a fait, que c'est moins une traduction littérale qu'un ouvrage refondu en bien des endroits, où l'Interprète a été obligé de faire des changemens pour donner à son original un air moins étranger. On peut consulter la sçavante Introduction qu'il y a jointe, & dans laquelle il rend compte de son travail. Pour vous en donner une idée, Monsieur, je me borne à vous présenter quelques morceaux relatifs aux vûes générales de l'Expérience.

L'Expérience, cet avantage si rare que chacun croit avoir pour soi, est néanmoins le partage de la plus petite portion des hommes, parce qu'il est très-peu de Philosophes. » Or, dit l'auteur, il n'y a que la Philosophie

» qui puisse nous faire profiter des  
 » perceptions de nos sens , parce que  
 » la Philosophie seule est l'Art de lier  
 » & d'arranger les idées acquises par  
 » le canal des sens. Tout mon ouvrage  
 » est donc destiné à présenter l'enchaî-  
 » nement des principes dont la con-  
 » noissance & l'application font ce  
 » que j'appelle *Expérience*. »

Après avoir considéré les sources de nos connoissances , l'auteur examine ce que c'est que la fausse Expérience ; il expose les abus des préjugés populaires, & ceux de la routine, dont il anéantiroit l'autorité si tous les hommes étoient raisonnables. Il fait voir les suites défavorables de cette autorité, de cette maîtresse impérieuse qui asservit toutes les classes de la Société. Les Charlatans, & par conséquent un grand nombre de Médecins ignorans se trouvent ici dépeints avec des traits qui ne leur plairont pas. Mais le peuple est toujours peuple, & par-tout. » Le Charlatan, » dit l'auteur, a même un avantage » considérable sur le vrai Médecin : » c'est que si quelqu'une de ses promesses se réalise, on l'élève jusqu'aux

» nues , & , si la malade est trompé ,  
 » l'on est obligé de se taire par hon-  
 » neur , & pour ne pas s'exposer à  
 » être blâmé d'avoir confié la gué-  
 » rison à un malheureux qui a d'autant  
 » plus de droit d'être fripon , que le  
 » nombre des sots est toujours le plus  
 » grand. «

La véritable Expérience fait en-  
 suite l'objet des réflexions de l'auteur.  
 » Cette Expérience suppose pour  
 » principe la connoissance historique  
 » de son objet ; car sans cette con-  
 » noissance , il est impossible de se  
 » fixer un but. Elle suppose encore la  
 » capacité de remarquer & de diffé-  
 » rencier toutes les parties de cet ob-  
 » jet. Elle demande enfin un esprit en  
 » état de réfléchir sur ce qu'il a eu  
 » lieu d'observer ; de passer des phé-  
 » nomènes à leurs causes , du connu à  
 » l'inconnu ; de tout approfondir , &  
 » de saisir les mystères de la Nature  
 » dans ce qu'elle peut laisser apperce-  
 » voir. L'érudition nous fournit la  
 » connoissance historique ; l'esprit  
 » d'observation nous apprend à voir ,  
 » & le génie à conclure. Ce n'est donc  
 » pas l'occasion de voir beaucoup qui

» fait l'Expérience ; tout homme qui  
» ne sçait pas ce qu'il doit observer ,  
» ou qui n'a pas l'art de voir & de ré-  
» fléchir sur ce qu'il a vû , pourra par-  
» courir tous les Païs du monde sans  
» avoir rien connu. Comme les génies  
» même les plus exempts de préjugés ,  
» n'ont pas toujours sçu se garantir de  
» conclure des phénomènes à la réa-  
» lité , on sent combien il faut de pru-  
» dence & de pénétration pour n'être  
» pas induit en erreur par les décou-  
» vertes & les assertions des plus  
» grands hommes. « L'auteur passe de-  
là aux différens états de l'Expérience  
des Médecins considérés dans les dif-  
férens âges de la Médecine.

L'auteur parle ensuite de l'érudition.  
» En supposant la capacité & la vo-  
» lonté , nous acquérons cette érudi-  
» tion tant par la lecture , que par  
» la fréquentation des Sçavans libres  
» de préjugés , & uniquement atta-  
» chés à la vérité. Les idées des autres ,  
» leur sçavoir , leur expérience , leur  
» manière de voir , enfin tout ce qui  
» peut leur appartenir se fond ainsi  
» avec ce qui nous est déjà propre &  
» particulier. — Mais, pour parvenir à

» cet avantage , il faut supposer que  
 » notre propre fond n'ait eu besoin  
 » que de culture ; sans quoi il est im-  
 » possible de s'approprier les richesses  
 » d'autrui. Nous voyons tous les jours  
 » de ces gens qui n'ont rien que de  
 » faste dans leur manière de penser  
 » & de parler ; & ce n'est jamais qu'en  
 » citant les autres qu'ils croient bien  
 » dire : preuve qu'ils n'ont jamais ana-  
 » lysé le moindre sentiment ni la  
 » moindre idée. Ces gens n'ont donc  
 » réellement qu'une fausse érudition.  
 » Combien de Sçavans perdroient de  
 » leur mérite , si l'on examinait leurs  
 » ouvrages selon ce principe ? La  
 » vraie érudition est un bien , propre  
 » au seul Philosophe. «

L'auteur attaque les préjugés qui  
 s'opposent à l'érudition ; il confond  
 encore l'impéritie de la routine , en  
 montrant les avantages de l'érudition,  
 & quelle doit être , en particulier ,  
 celle d'un Médecin , &c. Delà il passe  
 à *l'esprit d'observation* , aux obstacles  
 qui s'y opposent , à l'importance des  
 bonnes observations , à la manière  
 d'observer les phénomènes des mala-  
 dies. Quoique ces détails semblent

regarder plus particulièrement les Médecins, ils n'intéressent pas moins l'homme de tout état. Voici, relativement à l'esprit d'observation, quelques réflexions fort sensées : « Peu de » gens observent, lors même qu'ils » ont intention de le faire, & le résultat de leur observation n'est qu'une » fumée qui se dissipe dès qu'on les » interroge sur ce qu'ils ont vu, ou » sur ce qu'ils ont cru sentir. Il falloit » la délicatesse des oreilles Romaines, » pour dire à *Virgile* qu'il ne parloit » pas Romain. Nous voyons cependant tous les jours des gens enthousiasmés à la vue de quelque ouvrage » de l'Art, d'une Pièce de théâtre, » enfin d'un ouvrage d'esprit quelconque : à les entendre, ils saisissent jusqu'aux moindres nuances des » pensées de l'auteur ; le moindre trait » de l'habileté de l'Artiste est un chef-d'œuvre à leurs yeux. Si on leur » demande l'ordre, la suite, l'enchaînement de ces pensées, & le vrai » de l'ouvrage qui les ravit, on trouve » aussi-tôt qu'ils n'y ont rien observé » que ce qu'ils ont prêté à l'auteur ; » sans même avoir rien saisi de son art



» & de son habileté. Il est aisé de con-  
 » noître l'esprit d'observation de cha-  
 » que homme en particulier ; il ne s'a-  
 » git que de voir comment il est affecté  
 » d'une Pièce de théâtre, d'un tableau,  
 » d'une pièce de Mécanique, &c.  
 » Cet esprit est le même, quant à son  
 » propre caractère, ainsi que le  
 » génie, dans quelque Art qu'on l'en-  
 » visage ».

L'auteur a soin de nous faire voir  
 que les passions, en bien des gens,  
 tiennent lieu de cet esprit d'observa-  
 tion : « L'un, dit-il, ne voit au théâtre  
 » que les habits des Acteurs, l'autre le  
 » teint des Actrices, celui-ci leur pa-  
 » rure, celui-là les décorations du  
 » théâtre ; d'autres s'attachent à la  
 » déclamation, quelques-uns aux ges-  
 » tes, ceux-là à la démarche des Hé-  
 » ros. C'est un Roi, une Reine ; un  
 » Prince malheureux, un Tyran qui  
 » parle. Tous ces Spectateurs, décidés  
 » dans leur goût par une passion par-  
 » ticulière, vont au Spectacle pour y  
 » satisfaire leur passion, & s'en revien-  
 » nent persuadés qu'ils ont bien vu,  
 » bien connu la Pièce ; qu'ils peuvent  
 » décider de son mérite, parce que

» leur passion y a été flattée. Voilà,  
 » dans cette manière de voir au Spec-  
 » tacle, ce que font les hommes or-  
 » dinaires dans toutes les circonstan-  
 » ces de leur vie, & dans tout ce  
 » qu'ils voient. Comme il n'est donné  
 » qu'au vrai génie d'inventer, ce n'est  
 » aussi qu'avec du génie qu'on peut  
 » sentir le mérite de l'invention. La  
 » Poësie & la Peinture ne sont pas  
 » l'ouvrage des Poètes & des Peintres  
 » seuls ; c'est un talent qui se fait éga-  
 » lement remarquer dans tous les  
 » hommes d'esprit ; c'est ce vrai ta-  
 » lent, ce vrai tact qui ne fait que  
 » changer de rapport, selon l'art de  
 » celui qui le met en usage ; aucun  
 » Maître n'est capable d'instruire ceux  
 » à qui la Nature a refusé ce talent.  
 » *Nicomachus* disoit à un Spectateur  
 » qui ne trouvoit rien de beau dans  
 » un tableau d'*Apelles* : prends donc  
 » mes yeux , & vois ! »

L'auteur ajoute : « c'est aussi ce tact  
 » qui fait éclater dans un jeune hom-  
 » me les premières lueurs des talens  
 » les plus sublimes. Ce tact est à l'es-  
 » prit humain ce qu'est aux plantes le  
 » principe de la végétation. Mais,

» pour appercevoir ces premières  
 » lueurs, il faut avoir aussi ce senti-  
 » ment délicat. Bien des gens se trom-  
 » pent à cet égard. Il n'y avoit qu'un  
 » vrai Observateur capable de dire à  
 » *Voltaire*, encore jeune : *tu seras un*  
 » *jour un grand homme, avec de grands*  
 » *défauts* ».

L'auteur, dans la suite de son ouvrage, examine les causes des maladies. Les alimens, les boissons quelconques, les excrétions, les passions, les travaux d'esprit, l'étude, les habits, les exercices, les différens âges, &c, sont ce qui occupe l'auteur jusqu'au dernier Chapitre, où il fait voir les forces que la nature ou l'habitude peuvent opposer à l'action de toutes les causes précédentes. Ce Livre, dégagé de cette austérité ordinaire aux ouvrages de cette nature, sera lu avec fruit & même avec plaisir, par tout homme jaloux de jouir du seul bien réel de la vie, c'est-à-dire de la santé.

Jé suis, &c.

A Paris ce 30 Juillet 1774.

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE IV.

*Relation des Voyages entrepris par ordre de Sa Majesté Britannique actuellement regnante pour faire des découvertes dans l'Hémisphère Méridional, & successivement exécutés par le Commodore \* Byron, le Capitaine Carteret, le Capitaine Wallis & le Capitaine Cook, dans les Vaisseaux le DAUPHIN, le SWALLOW & l'ENDÉAVOUR; rédigée, d'après les Journaux tenus par les différens Commandans & les Papiers de M. Banks, par*

\* Ce titre de Commodore répond à celui de Chef-d'Escadre dans notre Langue.

ANN. 1774. Tome V.

D

*M. Hawkersworth Docteur en Droit ,  
& enrichie de Figures & d'un grand  
nombre de Plans, & de Cartes relatives  
aux Païs qui ont été nouvellement dé-  
couverts ou qui n'étoient qu'impar-  
faitement connus ; traduite de l'An-  
glois. A Paris , chez Saillant & Nyon  
rue Saint Jean de Beauvais , & Pan-  
koucke Hôtel de Thou rue des Poite-  
vins ; 4 volumes in-4° d'environ 400  
pages chacun.*

**J**E vous ai rendu compte il n'y a  
pas long-temps \*, Monsieur, d'une  
*Histoire*, rédigée par M. de Fréville, des  
*Nouvelles Découvertes faites dans la Mer  
du Sud*. Cette Histoire n'étoit qu'un  
abrégé de la Relation que je vous an-  
nonce aujourd'hui ; mais le Rédacteur  
en avoit extrait les particularités les  
plus intéressantes que je vous ai fait  
connoître. Je ne m'étendrai donc pas  
sur les Mœurs & sur l'Histoire Natu-

\* Voy. l'Année Littéraire 1774, Tome IV,  
page 37.

relle de ces contrées; je me borne à vous dire un mot de cette *Relation* en général, & de quelques morceaux omis dans l'Abrégé.

Ces quatre volumes contiennent la traduction des Journaux des quatre Navigateurs Anglois qui, depuis sept à huit ans, ont fait des découvertes immenses dans la Mer Pacifique. Leurs voyages, & sur-tout le dernier, ont été exécutés avec beaucoup d'appareil. Le Capitaine Cook étoit accompagné de plusieurs Sçavans & Artistes qui réunissoient au plus grand zèle les connoissances les plus étendues. Le principal objet de leur expédition étoit l'observation du *Passage de Vénus* qui fut faite dans l'Isle d'Othaiti. Il fut réglé qu'après que cette observation seroit achevée, on suivroit le projet général des découvertes dans la Mer du Sud. La rédaction des Mémoires originaux de ces différentes courses, a été confiée, par le Gouvernement Britannique, à M. *Hawker*sworth auteur de plusieurs ouvrages Anglois justement estimés, entr'autres du *The Adventurer* (l'*Aventurier*), Feuille pé-

riodique dans le genre du *Spéctateur*. M. *Hawkersworth* est mort quelque temps après la publication de ces voyages qui avoit beaucoup contribué à sa fortune. Il avoit vendu à un Libraire l'édition & le privilège la somme de six mille livres sterlings ; c'est à-dire , environ cent quarante mille livres ; quant à la version elle a été faite à Paris au Bureau général des traductions d'ouvrages Anglois , Bureau qui commence à être fort connu.

M. *Hawkersworth* , dans une *Introduction* placée à la tête du premier volume , discute la question de l'existence des *Patagons*. Il cite un long morceau d'un ouvrage François où l'on rapporte tous les différens témoignages des Voyageurs pour ou contre ce fait si curieux. Il en résulte que chacun d'eux a dit ce qu'il a vû , mais que ceux qui n'ont point rencontré cette espèce d'hommes singulière ont eu tort d'en conclure qu'elle n'existoit pas. Enfin les témoignages réunis du Commodore *Byron* , du Capitaine *Wallis* & du Capitaine *Carteret* , Officiers qui sont encore vivans ,

dont on ne peut attaquer la véracité, & qui, non-seulement ont vû les *Patagons* & conversé avec eux, mais qui les ont même mesurés, doivent dissiper tous les doutes répandus jusqu'à présent sur leur existence. Voici les propres paroles de la Relation du Commodore *Byron*. » A notre arrivée à l'ancre (près de l'entrée du » Détroit de *Magellan*), j'observai, » dit-il, une troupe d'hommes à cheval qui arborient une espèce de » pavillon ou de mouchoir blanc, & » qui du rivage nous faisoient signe » d'aller à terre. Curieux de connaître ce peuple, je fis mettre en mer » mon canot à douze rames; je m'y » embarquai avec M. *Marshall*, mon » second Lieutenant, & un détachement de Soldats bien armés. Nous » nous avançâmes vers le rivage, suivis du canot à six rames, sous les » ordres de M. *Comming*, mon premier Lieutenant. Lorsque nous n'étions plus qu'à une petite distance de la grève, nous vîmes que cette troupe se montoit à environ cinq cens hommes, dont quelques-uns



» étoient à pied, & le plus grand nom-  
» bre à cheval. Ils bordoient une  
» pointe de roche qui s'avance dans  
» la Mer à une distance assez considé-  
» rable, & continuoient de faire flot-  
» ter leur pavillon, & de nous invi-  
» ter, par des gestes & par des cris,  
» à nous rendre auprès d'eux; mais la  
» descente n'étoit pas aisée, parce  
» qu'il y avoit peu d'eau & de très-  
» grosses pierres. Je n'aperçus entre  
» leurs mains aucune espèce d'armes;  
» cependant je leur fis signe de se re-  
» tirer en arrière, ce qu'ils firent sur  
» le champ: ils ne cessoient pas de  
» nous appeller à grands cris; & bien-  
» tôt nous prîmes terre, mais non  
» sans difficulté; la plupart de nos  
» gens eurent de l'eau jusqu'à la cein-  
» ture. Descendus à terre, je fis ran-  
» ger ma troupe sur le bord du rivage,  
» & j'ordonnai aux Officiers de garder  
» leur poste jusqu'à ce je les appel-  
» lassé ou que je leur fissé signe de  
» marcher.

» Après avoir fait cette disposition;  
» j'allai seul vers les Indiens; mais les  
» voyant se retirer à mesure que j'ap-

» prochois , je leur fis signe que l'un  
 » d'eux devoit s'avancer. Ce signe fut  
 » entendu , & aussitôt un *Patagon* , que  
 » nous prîmes pour un des chefs , se  
 » détacha pour venir à ma rencontre.  
 » Il étoit d'une taille gigantesque , &  
 » sembloit réaliser les contes des mon-  
 » tres à forme humaine. La peau d'un  
 » animal sauvage , d'une forme appro-  
 » chante des manteaux des Monta-  
 » gnards Écossais , lui couvroit les  
 » épaules : il avoit le corps peint de  
 » la manière du monde la plus hideuse ;  
 » l'un de ses yeux étoit entouré d'un  
 » cercle noir , l'autre d'un cercle blanc ;  
 » le reste du visage étoit bisarrement  
 » sillonné par des lignes de diverses  
 » couleurs. Je ne le mesurai point ;  
 » mais , si je puis juger de sa hauteur  
 » par comparaison de sa taille à la  
 » mienne , elle n'étoit guères au-des-  
 » sous de sept pieds. A l'instant où ce  
 » colosse effrayant me joignit , nous  
 » prononçâmes l'un & l'autre quel-  
 » ques paroles en forme de salut ; &  
 » j'allai avec lui trouver ses compa-  
 » gnos , à qui je fis signe de s'asseoir  
 » au moment de les aborder , & tous

» eurent cette complaisance. Il y avoit  
» parmi eux plusieurs femmes d'une  
» taille proportionnée à celle des  
» hommes, qui étoient presque tous  
» d'une stature égale à celle du chef  
» qui étoit venu au - devant de moi.  
» Le son de plusieurs voix réunies avoit  
» frappé mes oreilles dans l'éloigne-  
» ment ; & lorsque j'approchai, je vis  
» un certain nombre de vieillards qui,  
» d'un air grave, chantoient d'un ton  
» si plaintif, que j'imaginai qu'ils cé-  
» lébroient quelque acte de Religion ;  
» ils étoient tous peints & vêtus à  
» peu-près de la même manière. Les  
» cercles peints au tour des yeux va-  
» rioient pour la couleur ; les uns les  
» avoient blancs & rouges, les autres  
» rouges & noirs : leurs dents qui ont  
» la blancheur de l'ivoire sont unies  
» & bien rangées ; la plupart étoient  
» nus, à l'exception d'une peau jet-  
» tée sur leurs épaules, le poil en de-  
» dans : quelques-uns portoient aussi  
» des bottines, ayant à chaque talon  
» une petite cheville de bois qui leur  
» sert d'éperon. Je considérois avec  
» étonnement cette troupe d'hommes

» extraordinaires , dont le nombre  
 » s'accrut encore de plusieurs autres  
 » qui arrivèrent au galop , & que je  
 » ne réussis qu'avec peine à faire as-  
 » seoir à côté de leurs compagnons.  
 » Je leur distribuai des grains de ras-  
 » sade jaunes & blancs, qu'ils parurent  
 » recevoir avec un extrême plaisir.  
 » Je leur montrai ensuite une pièce  
 » de ruban verd ; j'en fis prendre le  
 » bout à l'un d'entr'eux , & je la déve-  
 » loppai dans toute sa longueur , en la  
 » faisant tenir par chacun de ceux qui  
 » se trouvoient placés de suite ; tous  
 » restèrent tranquillement assis. Au-  
 » cun de ceux qui tenoient ce ruban  
 » ne tenta de l'arracher des mains des  
 » autres, quoiqu'il parût leur faire plus  
 » de plaisir encore que les grains de  
 » rassade. Tandis qu'ils tenoient ce ru-  
 » ban tendu , je le coupai par portion  
 » à-peu-près égale , desorte qu'il en  
 » resta à chacun la longueur environ  
 » d'une verge ; je la leur nouai ensuite  
 » autour de la tête , & ils la gardèrent,  
 » sans y toucher , aussi long - temps  
 » que je fus avec eux.

» Une conduite si paisible & si do-

» cile leur fait en cette occasion d'au-  
 » tant plus d'honneur, que mes présens  
 » ne pouvoient s'étendre à tous. Ce-  
 » pendant ni l'impatience de partager  
 » ces brillantes bagatelles, ni la cu-  
 » riosité de me considérer de près, ne  
 » purent les porter à quitter la place  
 » que je leur avois assignée. «

Ce qu'il y a de plus extraordinaire  
 chez ce peuple gigantesque, c'est que  
 la carrure de leur taille & l'épaisseur  
 de leurs membres sont proportionnées  
 à leur hauteur. Le Commodore re-  
 marque très-bien que, parmi les Eu-  
 ropéens, ceux qui ont six pieds ou  
 environ, n'ont point une carrure qui  
 réponde à cette taille, & qu'ils res-  
 semblent presque tous à des hommes  
 d'une stature commune, dont le corps  
 se trouveroit tout-à-coup élevé par  
 hasard à cette hauteur extraordinaire.  
 Il n'en étoit point de même de ces  
 Patagons, dont les plus petits étoient  
 au moins de six pieds six pouces, &  
 dont la grosseur des membres étoit en  
 proportion. Ils avoient avec eux un  
 grand nombre de chiens pour la chasse  
 des bêtes fauves, & de très-petits

chevaux en fort mauvais état , mais très-vîtes à la course. Ce devoit être un spectacle assez plaisant que ces petits chevaux montés par des Géans ! Les brides étoient des courroies de cuir , avec un petit bâton pour servir de mord ; leurs selles ressembloit aux coussinets dont les Paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes , & sans étriers ; tous alloient au galop sur la pointe de terre où étoient descendus les Anglois , quoiqu'elle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes.

Ce que je vous ai dit de l'ouvrage de M. de *Fréville* vous a fait connoître , autant que le peut faire un extrait , l'Isle d'*Othaiti* , ainsi que les Isles voisines , la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Zélande* : mais on trouve dans ces quatre volumes de Relations originales , des détails fort curieux sur Batavia , Capitale des Domaines Hollandois dans l'Inde , & à laquelle on ne peut comparer aucune autre Ville des possessions Européennes en Asie. Les Capitaines *Carteret* & *Cook*

furent obligés de s'y arrêter en différens temps. Batavia peut passer pour une seconde Hollande , relativement à la commodité de la navigation intérieure. Elle est très-peuplée ; & comme les maisons sont grandes & les rues larges , elle occupe une beaucoup plus grande étendue de terrain qu'aucune Ville de l'Europe. Il y a très-peu de rues qui n'ayent un canal d'une largeur considérable où l'eau est stagnante , & dont quelques-uns se prolongent à plusieurs milles dans l'intérieur du pays. Les bords de ces canaux sont plantés de rangées d'arbres, qui forment un coup d'œil très-agréable : mais ces canaux & ces arbres contribuent à rendre la Ville mal saine. L'été l'eau stagnante exhale une puanteur insupportable , & les arbres empêchent le renouvellement de l'air : dans la saison pluvieuse, ces réservoirs d'eau croupie sortent de leurs lits & inondent la partie basse de la Ville ; les bâtimens publics sont , pour la plupart, vieux & de mauvais goût , à l'exception de la nouvelle Eglise , qui n'est pas sans élégance , & dont le dôme s'aperçoit

à une grande distance en mer. La Ville est fermée par un rempart de pierre médiocrement élevé; le Château où demeurent le Gouverneur & tout le Conseil de l'Inde, est muni d'une nombreuse artillerie. Les fortifications de la Ville sont moins formidables par elles-mêmes que par leur situation; elles sont placées dans des marais; d'ailleurs, tout délai dans ce pays seroit mortel pour les assiégeans. De cent Soldats qu'on y voit arriver d'Europe, il est rare qu'il en survive cinquante la première année; & de ces cinquante la moitié est forcée de recourir à l'Hôpital, & il n'en reste pas dix en parfaite santé; d'un autre côté, il seroit impossible de former le siège de Batavia par mer; l'eau est si basse qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit, défendu des deux côtés par des moles, qui s'étendent à environ un mille dans le Havre. Ce Havre passe pour le plus beau de l'Inde; il est assez vaste pour contenir la plus grande flotte, & le fond en est si bon, que l'ancre y tient



jusqu'à ce que le cable pourrisse. « Le  
» pays des environs de Batavia, dans  
» un espace de quelques milles, est  
» semé par-tout de maisons de campagne & de jardins. La plupart des  
» jardins sont très grands, &, par  
» une étrange fatalité, ils sont tous  
» plantés d'autant d'arbres que le terrain peut en porter, de sorte que  
» l'Isle ne tire aucun avantage d'avoir  
» été débarrassée des bois qui la couvroient autrefois, si l'on en excepte  
» les fruits que lui procurent les arbres substitués aux anciens. Ces im-  
» pénétrables forêts occupent un terrain plat, qui s'étend à plusieurs  
» milles au-delà des jardins, & qui est  
» entrecoupé par des rivières & des canaux navigables pour les petits  
» bâtimens. Ce n'est pas encore le plus grand inconvénient : tous les champs  
» & jardins sont environnés d'un fossé, & au milieu des terres cultivées, on  
» trouve partout des marais, des fondrières & des amas d'eaux saumâ-  
» très.

» Il n'est pas étrange que les habitants d'un pareil pays soient familia-

» risés avec la maladie & la mort ; ils  
 » prennent des médecines de précau-  
 » tion presque aussi régulièrement que  
 » des repas , & chacun attend le re-  
 » tour des maladies comme nous atten-  
 » dons les saisons de l'année. Nous  
 » n'avons pas vu à Batavia un seul  
 » visage qui indiquât une santé par-  
 » faite ; les joues des hommes & des  
 » femmes ne sont animées d'aucune  
 » couleur ; les personnes du sexe fe-  
 » roient pourtant très-jolies , si , avec  
 » un air de maladie , on pouvoit avoir  
 » quelque beauté. On y parle de la  
 » mort avec autant d'indifférence que  
 » dans un camp ; & , quand on annonce  
 » la mort de quelqu'un de connois-  
 » sance , ils répondent communé-  
 » ment : *bon , il ne me devoit rien , ou*  
 » *bien , il faut que je me fasse payer de*  
 » *ses exécuteurs testamentaires ou de ses*  
 » *héritiers* ».

Les mêmes causes qui rendent ce  
 pays mal-sain le rendent aussi le meil-  
 leur pays de la terre pour la culture  
 des légumes. Le sol y est très-fertile ,  
 & les productions de besoin ou de  
 luxe sont presque sans nombre. On

ſçait que le riz eſt le bled du pays & qu'il ſert de pain aux habitans. Il y en a une eſpèce particulière abſolument inconnue ailleurs. Tandis que l'autre eſpèce doit être ſous l'eau pendant les trois quarts du temps de ſa croiſſance , on ſème celle-ci au commencement de la ſaiſon pluvieuſe , ſur des côteaux qui ne ſont arroſés que par les eaux du Ciel. On le recueille au commencement de la ſécherelle.

Les habitans , peut-être pour ſe garantir des exhalaiſons infectes, brûlent continuellement des bois aromatiques & s'environnent d'odeurs , en plaçant une grande quantité de fleurs autour d'eux. Ils mêlent ces fleurs avec les feuilles d'une petite plante nommée *Pandang* , & coupées en petits morceaux : ils en parfument leurs habits & leurs cheveux ; ils en répandent juſques ſur leurs lits , de manière que la chambre où ils couchent respire le plus pur & le plus délicat de tous les parfums.

Quoique Batavia ſoit la capitale des poſſeſſions Hollandoiſes dans l'Inde , il n'y a pas la cinquième partie

des habitans qui soient nés en Hollande ou d'extraction Hollandoise. Les Portugais forment le plus grand nombre, & , outre les Européens Anglois, François ou Allemands, il y a des Indiens de diverses Nations, des Chinois & beaucoup d'Esclaves Nègres. Les Hollandois tiennent tout le pouvoir dans leurs mains & possèdent tous les emplois publics. Leur manière de rendre la justice est d'une partialité révoltante. Quelque puisse être le crime d'un Chrétien, on lui fournit toujours le moyen de s'échapper, & de se dispenser de comparoître devant les Tribunaux. S'il y comparoit & qu'il soit convaincu d'un délit capital, il est rarement puni de mort, tandis que les pauvres Indiens sont pendus, rompus, empalés sans miséricorde. Il y a une grande subordination entre les habitans. Tout homme en état de tenir une maison, a son rang plus ou moins distingué, qu'il acquiert par la longueur de ses services dans les affaires de la Compagnie. La qualité de ces différentes personnes est distinguée par les orne-

mens des voitures & par l'habillement des Cochers. « Le Gouverneur,  
 » quoiqu'au service d'un République,  
 » a un état plus imposant, à certains  
 » égards, qu'un Souverain de l'Europe. Lorsqu'il sort il est suivi par  
 » un détachement de Gardes à cheval,  
 » & son carrosse est précédé par deux  
 » Noirs qui lui servent de coureurs,  
 » & qui portent chacun à la main un  
 » grand bâton avec lequel ils n'ouvrent pas seulement un passage,  
 » mais frappent encore durement tous  
 » les naturels du pays & les étrangers qui ne rendent pas à Son Excellence l'hommage qu'on attend  
 » des personnes de tous les rangs.  
 » Presque tous les habitans de *Batavia* entretiennent une voiture ressemblante à nos carrosses, mais ouverte pardevant, traînée par deux chevaux & conduite par un homme assis sur un siège ; quiconque se trouvant en voiture, rencontre le Gouverneur à la ville ou sur une route, doit se retirer de côté, descendre & faire un très-profond salut pendant que celle de Son Excellence

» passe ; toutes les voitures qui le  
 » suivent ne peuvent jamais dans au-  
 » cun cas , dépasser la sienne ; elles  
 » sont obligées de se tenir par der-  
 » rière , quelque pressées qu'elles  
 » soient d'ailleurs. Les membres du  
 » Conseil , appelés *Edele Heeren*, exi-  
 » gent aussi un autre hommage de la  
 » même espèce , très-mortifiant. Qui-  
 » conque rencontre leur carrosse est  
 » forcé d'arrêter le sien , & , quoiqu'il  
 » ne descende pas , il doit s'y tenir  
 » debout & faire la révérence. Ces  
 » *Edele Heeren* sont précédés par un  
 » Noir avec un bâton , & personne  
 » ne peut passer devant leur voiture ,  
 » non plus que devant celle du Gou-  
 » verneur. »

Vous concevez aisément, Monsieur,  
 combien ces quatre volumes sont su-  
 périeurs à l'abrégé de M. de Fréville.  
 Cet abrégé n'est suffisant que pour  
 ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser  
 dans leurs lectures ; mais , pour de so-  
 lides instructions , il faut avoir recours  
 aux relations originales. On y a con-  
 servé tous les détails nautiques , parce  
 que ces voyages ayant principalement

92 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

pour objet les progrès de la navigation, & la sûreté même des Navigateurs, on a voulu y inférer tout ce qui pouvoit être utile ou intéressant pour les Marins. Enfin, le nombre considérable de Planches dont cette Edition est enrichie, lui donne encore un grand avantage. Ces Planches consistent non-seulement en Cartes & Plans, dressés avec beaucoup de soin & d'exactitude, mais encore en différentes vues dessinées & exécutées par les meilleurs Artistes. Le prix des quatre volumes in-4°. est de 51 livres brochés en carton.

● *Idylles, par M. Berquin; à Paris, chez Delalain & Monory rue de la Comédie Française, Duchesne & le Jay rue Saint Jacques, Ruault rue de la Harpe, & Moutard rue du Hurepoix. Petit in-8° de 60 pages, avec des Gravures. Prix, 6 livres.*

**V**OICI, Monsieur, une des Brochures les plus agréables qui ont paru dans le cours de l'année, tant par

le mérite des Pièces qu'elle renferme, que celui des Gravures dont chacune d'elle est accompagnée, & par l'élégance de la partie typographique. Les Idylles contenues dans ce petit volume sont au nombre de douze; dont six imitées de *Gessner*, une de l'Italien, une de l'Allemand, & les quatre autres de l'invention de M. *Berquin*.

Le genre de l'Idylle, ainsi que ceux de l'Ode & de l'Elégie, étoient tombés en discrédit parmi nous. La principale cause qui nous avoit dégoûtés de la Poësie Pastorale, étoit le cercle étroit d'images & de sentimens auxquels ce genre paroissoit borné. Il n'y étoit guères question que de combats pour la flute ou pour le chant, & d'amours de Bergers. La répétition des mêmes idées devoit nécessairement en amener la satiété. Il n'y avoit qu'un moyen de ranimer ce genre: c'étoit d'en étendre les limites, & c'est ce que le célèbre *Gessner* a si heureusement exécuté, en faisant entrer dans ses Idylles tous les sentimens qui peuvent affecter les Bergers comme les autres hommes, l'amour paternel,



l'amour filial , la piété envers les Dieux , l'humanité, la bienfaisance, &c. Le jeune auteur , dont je vous annonce les premières productions, Monsieur, a fidèlement imité son modèle; il paroît même avoir enchéri sur lui, en ne choisissant presque jamais que des sujets qui présentent une action; en sorte que presque toutes ses Idylles réunissent le double mérite d'une jolie Eglogue & d'une fiction intéressante; il y en a même une, dans laquelle, à l'exemple de *Gessner*, il a trouvé le moyen de faire entrer la plus sublime Philosophie, sans sortir du genre bucolique. Elle est intitulée *les deux Tombeaux*. Un Berger rencontre un Voyageur , qui lui dit qu'en cherchant un ombrage, il a trouvé entre des ronces le marbre d'une colonne presque détruite; il voit encore une urne renversée dans le lac voisin; le Berger la retire du borbier.

LE VOYAGEUR *la considérant avec effroi.*

Que vois-je ? Justes Dieux !

Quelle scène d'horreur sur ce vase est tracée !

Le feu dévorant les hameaux ,  
 Les enfans écrasés sous les pieds des chevaux ,  
 De morts & de mourans les campagnes jon-  
 chées ,  
 Et, le long des sillons, le sang, à grands ruis-  
 seaux ,

Roulant les moissons arrachées,

*( Il rejette l'urne avec un mouvement d'indi-  
 gnation )*

Celui , de qui la tombe aime à se surcharger  
 De ces peintures inhumaines ,  
 N'est sûrement pas un Berger,

LE BERGER.

C'est un monstre. La paix faisoit fleurir ces  
 plaines ;

Le Cruel vint les ravager,

L'homme y respiroit libre , il l'accable de  
 chaînes.

Tel qu'on voit un loup affamé  
 S'élancer , en hurlant , sur des troupeaux  
 timides ;

Contre un peuple ingénu , paisible & défarmé ,  
 Il tournoit , à grands cris , ses armes homi-  
 cides.

Les mains teintes encor de sang de nos ayeux ;

96 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Croyant éterniser sa funeste victoire ,  
Lui-même, il s'éleva ce monument pompeux.  
Il vouloit, l'insensé , que nos derniers neveux  
Pussent maudire sa mémoire ;  
Et voilà cependant son tombeau renversé :  
Voilà dans le borbier sa cendre croupissante :  
L'insecte le plus vil rampe sans épouvante  
Le long de son glaive émouffé.  
Le souvenir de ses excès impies  
Est tout ce qui survit de sa folle grandeur.  
Sans qu'une voix , au Ciel , s'élève en sa  
faveur ,  
Ses mânes criminels sont en proie aux furies ;  
Tout mort qu'il est , son nom est en horreur.  
Non , quand on m'offriroit la puissance su-  
prême ,  
S'il me falloit l'acheter à ce prix ,  
J'aime mieux vivre en paix avec moi-  
même ,  
Et n'avoir pour tout bien que deux seules  
brebis ;  
Encore aux Immortels irois-je en offrir une ,  
Pour les remercier de mon humble fortune.

• *LE VOYAGEUR.*

Éloignons-nous , Berger. Ces objets odieux  
Ont

Ont pénétré mon cœur d'une tristesse amère.

LE BERGER.

Eh bien, suis-moi. Si la vertu t'est chère,  
Un plus beau monument va s'offrir à tes  
yeux.

LE VOYAGEUR.

Est-ce d'un autre Roi ?

LE BERGER.

C'est celui de mon père.  
Il le conduit alors, par de rians sentiers,  
Vers une paisible chaumière,  
Qu'ombrageoient, en berceau, de grands  
arbres fruitiers.

LE VOYAGEUR.

Les beaux lieux, mon ami ! Mais, vois, la  
nuit s'avance,  
Il ne me reste qu'un moment,  
Hâtons-nous vers le monument.

LE BERGER.

Jette les yeux sur cette plaine immense.  
Vois-tu ces vignobles féconds,  
Les troupeaux dispersés sur ces gras pâturages ?  
Vois-tu ces bords couverts de fertiles mois-  
sons,

98 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Et ces jardins & ces bocages ?

Voilà le monument que mon père a laissé.

Nos champs , ravagés par la guerre ,  
N'offroient qu'un sol désert , de ronces hérissé ;  
Il vint , & l'abondance enrichit cette terre.

Trop sage pour chercher de frivoles honneurs ,  
Il creusa son tombeau sous cette informe  
pierre ;

Mais tous les jours nous la couvrons de  
fleurs :

Des Dieux , par ses bienfaits , il fut l'auguste  
image ,

Et ses autels sont dans nos cœurs.

L'Idylle que vous venez de lire en  
partie , est une imitation. Voulez-vous  
voir maintenant M. *Berquin* aban-  
donné à ses propres forces ? Lisez la  
Pièce suivante , intitulée l'*Agneau*.

Pour un simple ruban qui paroit sa houlette ,  
*Lise* , un jour , de *Tyrce* , reçut un bel Agneau ;  
C'étoit un jour d'été. L'agile Bergerette  
Prend l'Agneau dans ses bras , vole vers un  
ruisseau ,

Se dépouille , s'y plonge , & soudain sur la  
rive ,

Permi des joncs touffus , croit entendre du  
bruit ,

Son œil s'y fixe ; elle pâlit ,

Et de ses bras , qu'un froid mortel saisit ,

L'Agneau glisse , entraîné par l'onde fugitive :

De sa douleur , qui peindroit le transport ,

Lorsqu'en se retournant , *Lise* aperçoit , loin  
d'elle ,

L'Agneau , contre les flots , luttant avec effort ,

S'élançant tour-à-tour vers l'un , vers l'autre  
bord ,

Et toujours repoussé par la vague cruelle ?

D'un hèlement plaintif il l'appelle , l'appelle ;

Ah ! pour le secourir en ce pressant danger ,

Que pourra faire , ô Ciel , la Bergère éperdue ?

*Lise* veut fendre l'onde , . . . & ne sait point  
nager.

A son secours appeller son Berger ?

*Lise* ne l'oseroit. Hélas ! *Lise* étoit nue.

Mais *Lise* sait que l'inconstant ruisseau ,

Après qu'en longs replis il a baigné la plaine ,

Sur un lit moins profond ramène enfin son eau ,

Et qu'au détour de la forêt prochaine ,

Elle peut rejoindre l'Agneau.

De l'onde , à ce penser , légère elle s'élance ,

Et ne se doutant pas que son heureux Amant ,

Tout près d'elle caché, l'observoit en silence ;  
 Elle prend au hasard le premier vêtement,  
 Et, le sein demi-nud, la voilà qui s'avance.  
 Mais, *Lise* ! ô quel bonheur ! pouvois-tu le  
 prévoir ?

*Tyrcis* t'a vû partir, il fend l'onde à la nage,  
 Poursuit l'Agneau, l'atteint, le porte sur la  
 plage,

L'entoure du ruban qu'il vient de recevoir,  
 Et se cache sous un feuillage.

Remis un peu de sa frayeur,  
 Et secouant le poids de sa toison humide,  
 L'Agneau, d'un arboisier, païssoit la jeune  
 fleur ;

*Lise* arrive d'un pas rapide.  
 A peine, en le voyant, en croit-elle ses yeux.  
 Le ruban le fait reconnoître.

Mais, ô Dieux ! si *Tyrcis* . . . . Il étoit-là,  
 peut-être ;

Elle s'ajuste de son mieux.

*Tyrcis* paroît. *Tyrcis* avoit un air si tendre ;  
 L'Agneau, donné deux fois, étoit d'un si  
 grand prix !

On lui donne un baiser, puis deux, il en eut six :  
 On ne les compte plus. Et comment s'en  
 défendre ?

Ceux qu'on eut refusés , il les auroit ravis :

La Belle , prudemment , paya si bien *Tyrçis* ,

Que le Berger n'eut plus rien à prétendre.

Il faut convenir , Monsieur , que *M. Berquin* n'est point inférieur à son modèle , même lorsqu'il marche sans son appui ; cette Idylle de l'*Agneau* est aussi touchante qu'elle est ingénieuse , & le talent de peindre est toujours ce qui paroît caractériser l'auteur. Il semble qu'on voit cet Agneau emporté par les flots :

L'Agneau glisse , entraîné par l'onde fugitive.

Avec quelle vérité sont exprimés les efforts & les plaintes de cet Agneau chéri !

S'élançant tour-à-tour vers l'un , vers l'autre  
bord....

D'un bêlement plaintif , il l'appelle , l'appelle.....

J'ose dire , que dans cette partie des images , si essentielle à tout ouvrage de Poésie , *M. Berquin* se place , par ses premiers essais , au rang de nos Ecrivains les plus distingués. Mais la meit-



leure Pièce de ce Recueil est, sans contredit, la dernière, intitulée *les Petits Enfans*. Le sujet est attendrissant par lui-même ; & l'âge des Acteurs s'y prête merveilleusement à la simplicité, à la naïveté qui convient si bien à l'Idylle. Deux petits Enfans sont vivement inquiets de la maladie de leur père ; ils projettent d'apaiser la colère céleste, & d'offrir en sacrifice au Dieu *Pan* tout ce qu'ils ont de plus cher : l'un va chercher son petit serin & les plus belles fleurs ; l'autre des fruits & le petit lapin que sa mère lui a donné.

## C H A P. I.

O *Pan*, nous t'implorons, daigne nous secourir.

Toi qui sçais tout, tu sçais que notre père Est, depuis bien des jours, en danger de mourir.

Je n'ai pas, Dieu puissant, de grands dons à te faire ;

Ces fleurs sont tout mon bien, je viens te les offrir.

Vois, à tes pieds, je pose ma guirlande.

J'aurois voulu, si j'eusse été plus grande,

En couronner ton front, en orner tes cheveux;  
 Mais je n'y puis atteindre. Accepte cette  
 offrande,  
 Et rends, Dieu des Bergers, rends un pèrè à  
 nos vœux.

M I R T I L.

Qu'avons-nous fait, hélas ! pour te dé-  
 plaire ?  
 Car, en frappant notre malheureux père,  
 Je le vois bien, c'est nous que tu punis.  
 Pour t'apaiser, ô Pan ! je t'apporte ces fruits,  
 Laisse à nos vœux désarmer ta colère.  
 Tout ce que nous avons, nous le tenons de  
 toi.  
 Je t'aurois immolé ma chèvre la plus belle ;  
 Mais elle est plus forte que moi.  
 Quand je serai plus grand, je t'en donne ma  
 foi,  
 Je t'en offrirai deux à la saison nouvelle.

C H L O É.

Tiens, voici mon oiseau. Vois, pour me  
 consoler,  
 Les tendres amitiés qu'il s'empresse à me faire.  
 Sur mon cou, sur mon sein, regarde-le  
 voler.

Et bien , je vais . . . je vais te l'immoler ,  
Pour que tu sauves notre père.

Vous jugez bien que *Pan* se laisse  
fléchir , que le Vieillard est rendu à  
des vœux si pressans , enfin que le  
Dieu , satisfait de ces hommages ,  
n'accepte point de si cruels sacrifices.  
Le bon père !

Sauvé par ses enfans , ce jour même , avec  
eux ,

Au Dieu conservateur il courut rendre hom-  
mage.

Il vit ses petits-fils peupler son héritage ,  
Et de ses petits-fils vit encor les neveux.

Je vous avoue , M<sup>r</sup> , que j'ai une  
prédilection décidée pour cette dernière  
Idylle , & que je la regarde comme  
un chef-d'œuvre. Ces petits enfans prêts  
à immoler tout ce qu'ils aiment pour  
sauver leur père , est le tableau le  
plus touchant qu'il soit possible d'of-  
frir à la sensibilité du Lecteur , & l'on  
conviendra sans peine que les Eglo-  
gues des Anciens n'ont pas des fonds  
aussi intéressans. Vous avez remar-  
qué , sans doute , jusqu'à quel point

L'auteur a sçu prendre le langage des Auteurs qu'il fait parler. Personne n'a porté plus loin le naturel, la simplicité, la vérité du style. *La Fontaine*, s'il avoit eu les mêmes objets à peindre, ne seroit peut-être pas au-dessus de *M. Berquin* dans cette Idylle charmante:

On doit encourager, Monsieur, un jeune Poète qui s'annonce avec un talent aussi rare. Il promet, si le Public accueille ce premier Essai, de faire paroître un second Recueil au mois de Novembre prochain; je crois qu'il sera attendu avec impatience par tous ceux dont l'ame est sensible aux beautés réunies de la Poësie & de la Nature. Les amateurs d'Estampes n'y trouveront pas moins de quoi satisfaire leur goût. Il y en a douze dans ce premier Recueil, dont les Dessins font le plus grand honneur à *M. Marillier*, & sont supérieurement gravés par *M<sup>rs</sup>. de Ghendt, Ponce, le Goaz & de Launay.*

Je suis, &c.

A Paris le 2. Août. 1774.

E. V.

## L E T T R E V.

*Histoire de France depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au regne de Louis XIV ; par M. Garnier , Historiographe du Roi & de Monseigneur le Comte de Provence , pour le Maine & l'Anjou , Inspecteur & Professeur du Collège Royal , de l'Académie des Belles-Lettres ; in-12. Tomes XXIII & XXIV. Prix , 3 livres relié chaque volume. A Paris , chez Saillant & Nyon , rue Saint Jean de Beauvais , & la veuve Desaint , rue du Foin Saint Jacques.*

**C**ES deux volumes contiennent environ les deux tiers du Gouvernement de *François I* ; c'est un des regnes les plus connus & les plus brillans de la Monarchie ; vous me dispenserez , par conséquent , de vous en donner l'analyse. Il y a néanmoins , dans M.

*Garnier*, quelques faits que je ne me rappelle pas d'avoir rencontrés dans les autres Historiens : ce sont les seuls qui m'arrêteront un instant.

*François I* eut plusieurs fois occasion d'éprouver l'inconvénient de composer ses armées de Troupes étrangères. De son temps, les Suisses & les Lansquenets faisoient une grande partie des forces de chaque Puissance. Avant la bataille de Marignan, à chaque Ville que l'on prenoit dans le Milanès, on avoit toutes les peines imaginables à contenir ces derniers & à empêcher le pillage. Ce désordre occasionna un événement remarquable à la prise de la petite Ville de Trécas. « Le Capitaine *de l'Isle & Grandjean-* » *le-Picard* y étant entrés avec leurs » compagnies d'aventuriers, enfon- » çoient les portes, violoit les fem- » mes & massacroit ceux qui vou- » loient leur résister. Le Roi, sur le » premier avis, y courut avec sa Garde » ordinaire. A son approche, les aven- » turiers ne songèrent qu'à s'enfuir ; » ceux qu'on put atteindre furent as-

» noit à être découvert, les Généraux  
 » voudroient profiter eux-mêmes de  
 » la rançon. Traité comme un simple  
 » Gendarme, dès qu'il fut guéri de ses  
 » blessures, il revint en France avec  
 » son libérateur, à qui fidèlement il  
 » tint parole ».

J'avois oublié un trait fort curieux que rapporte M<sup>r</sup>. Garnier. François I. ayant été fait prisonnier à Pavie, Charles-Quint assembla son Conseil en Espagne, pour délibérer sur la manière dont il se conduiroit dans cette occurrence. « L'Evêque  
 » d'Osma, son Confesseur, ouvrit un  
 » avis, qui, en élevant Charles-Quint  
 » au-dessus des Conquérans de tous  
 » les siècles, lui auroit encore procuré des avantages plus solides que  
 » ceux auxquels il pouvoit prétendre.  
 » Il proposa de rendre, simplement &  
 » sans condition, la liberté au prisonnier ; de transiger ensuite avec lui  
 » aux conditions les plus équitables  
 » sur tous les objets qui avoient allumé  
 » la guerre, & de ne lui demander  
 » que son amitié & les secours qu'il  
 » voudroit accorder contre les Inf-

» dèles. Ce langage étoit trop haut  
 » pour être entendu par les politiques  
 » ordinaires. Le Confesseur resta seul  
 » de son avis ». L'Empereur étoit  
 éloigné, par son caractère, de pou-  
 voir goûter un conseil aussi magna-  
 nime. Sa conduite avec son auguste  
 prisonnier fut odieuse & indigne  
 d'un grand Prince; il abusa cruelle-  
 ment de la situation de son rival,  
 & ne consulta que son intérêt; il se  
 dispensa même de toutes sortes d'é-  
 gards. Bien différent du généreux  
 Prince *de Galles*, qui les avoit prodi-  
 gués au Roi *Jean* dans une semblable  
 circonstance, il ne daigna ni écrire à  
*François I*, ni le faire visiter de sa  
 part; il s'étudia même à rendre sa  
 prison désagréable. La nation Espa-  
 gnole n'épousa point les sentimens de  
 son Maître. « Pénétrée d'admiration  
 » & d'estime pour un Monarque qui  
 » n'étoit tombé dans le malheur que  
 » par un excès de bravoure, elle s'em-  
 » pressa de lui former une Cour nom-  
 » breuse, & de lui procurer toutes les  
 » consolations qui ne dépendoient que  
 » d'elle. Les Dames, chassées de la



## FIN L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» taille héroïque , de l'air noble &  
 » affable de l'illustre prisonnier , s'em-  
 » pressoient autour de lui ; choisiss-  
 » soient les plus éloquents pour le  
 » haranguer en leur nom , & , se par-  
 » tageant en plusieurs bandes , se re-  
 » levoient alternativement pour for-  
 » mer dans son appartement des con-  
 » certs & des danses auxquelles il  
 » ne manquoit pas de se mêler. Les  
 » Grands d'Espagne , offensés des pré-  
 » cautions injurieuses qu'on prenoit à  
 » son égard , demandèrent qu'il fût  
 » prisonnier sur sa parole. Quatre des  
 » plus riches & des plus qualifiés s'of-  
 » firent pour lui servir de caution ».

On ne peut se représenter les scè-  
 nes affreuses qui se passèrent au Sac  
 de Rome par l'armée du Connétable  
*de Bourbon*. Jamais les Goths ni les Van-  
 dales ne firent éprouver d'aussi grandes  
 horreurs à cette Capitale du monde  
 Chrétien. « Les Soldats , avides de  
 » sang & de butin , se répandirent dans  
 » les maisons , & , sans se laisser tou-  
 » cher par les larmes d'une famille  
 » désolée qui embrassoit leurs genoux ,  
 » ils égorgeoient ou mutiloient les

» maris, violoient & dépouilloient  
 » fans miséricorde les femmes & les  
 » filles. Ceux à qui l'on fit grace, mé-  
 » tamorphosés tout-à-coup en gou-  
 » jats, suivoient leurs nouveaux Maî-  
 » tres dans les rues, ou les servoient  
 » à table; les Dames Romaines, dé-  
 » pouillées de leurs robes de drap  
 » d'or, couvertes de haillons, rem-  
 » plissoient, en tremblant, les fonc-  
 » tions de la domesticité. Quelques  
 » Cardinaux & un grand nombre de  
 » Prélats, connus par leur attache-  
 » ment pour l'Empereur, avoient né-  
 » gligé de se renfermer au Château  
 » Saint-Ange, croyant n'avoir rien à  
 » redouter d'une armée qui marchoit  
 » sous les enseignes de ce Prince. Les  
 » Luthériens Allemands les prome-  
 » noient dans les rues de Rome, mon-  
 » tés sur des ânes, les forçoient, à  
 » coups de bâton, à contrefaire les  
 » cérémonies de l'Eglise Romaine,  
 » &c. »

C'est une remarque, que l'on a faite  
 de tout temps, Monsieur : il semble  
 que les Chrétiens se traitent plus cruel-  
 lement les uns les autres, que lors-

qu'ils ont affaire à des ennemis tout-à-fait étrangers. Le fanatisme, nourri par des objets toujours présens, devient plus impitoyable. Les persécutions contre les Protestans commencèrent sous *François I.* L'expérience a dû prouver combien ces moyens extrêmes sont plus propres à multiplier les prosélytes d'une secte qu'à l'éteindre. Il faut cependant observer que les Protestans s'étoient rendus coupables les premiers ; ils avoient fait afficher des placards séditieux contre la Messe & la Présence Réelle ; ils devoient être punis : mais rien ne peut excuser l'excès de férocité dont on usa à leur égard. *François I* lui-même ne frémit pas de fouiller ses regards du plus affreux spectacle. Six de ces malheureux Huguenots avoient été réservés pour une sorte de Fête expiatoire ; « &c, comme si le supplice » du feu eût été trop doux, on avoit » imaginé de les attacher à une longue » perche, qui, en s'abaissant, les ap- » prochoit d'un bucher, puis, en s'é- » levant, les en retiroit tout-à-coup » pour les y plonger encore, jusqu'à ce

» que le feu gagnant depuis la plante  
» des pieds jusqu'à la corde où les  
» mains étoient attachées , les fît  
» tomber dans le brasier ».

Ces deux volumes , Monsieur , sont écrits d'un style sage & sévère. La plume de l'auteur paroît toujours dirigée par la plus saine critique. Tout ce qui regarde les discussions de *François I* avec le Parlement de Paris , au sujet du Concordat & d'autres affaires importantes , est traité avec étendue & rédigé d'après les registres mêmes de cette Compagnie. Il y a d'autres morceaux où l'on désireroit un peu moins de sécheresse. M. Garnier ne me paroît pas avoir toujours l'art de passer avec légèreté sur les objets les moins essentiels , pour ne s'arrêter que sur ceux qui comportent plus d'intérêt. Le principal défaut de cet Ecrivain est de manquer de chaleur ; qualité difficile à acquérir. Il a , d'ailleurs , presque toutes les autres parties nécessaires à un Historien : la gravité de la diction , l'impartialité dans les jugemens , la sagacité à découvrir la cause des événemens ; je dois dire

116 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

encore qu'il s'est corrigé de ce penchant pour les digressions & la morale, qu'on lui avoit reproché à l'occasion des volumes précédens.

*Détail des Succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, depuis le 1<sup>er</sup> Avril 1773, jusques & compris le mois de Décembre suivant. Brochure in-12 de 115 pag. A Paris, chez Lottin l'aîné, Imprimeur de la Ville, & Eugène Onfroy, Libraire rue Saint Jacques.*

UNE foule de Citoyens, arrachés à la mort & rendus à leurs familles, a déjà déposé en faveur de cette utile institution qui place avec éclat dans la liste peu nombreuse des bienfaiteurs de l'humanité, M. de la Michodière, Prevôt des Marchands, à qui nous sommes redevables de cet établissement. L'exemple donné par la Capitale n'a pas tardé à être suivi dans les Provinces, dont les Intendans ont été les premiers à engager

les Maires & Echevins des différentes Villes de leurs Départemens , à procurer à leurs Compatriotes les secours adoptés par la Ville de Paris. L'empressement de ces Magistrats à seconder des vues aussi bienfaisantes fait l'éloge de leur zèle & de leur humanité. A leur exemple , plusieurs Seigneurs de la plus haute distinction , & même des Particuliers , ont aussi voulu se signaler pour le bien public , en fournissant à leurs Vassaux la facilité de faire usage des moyens reconnus utiles aux noyés ; de sorte qu'en très-peu de temps , on a vû s'élever , dans les différentes parties de la France , plus de cent dépôts où sont rassemblés les secours propres à ranimer les principes de la vie dans les personnes submergées.

Les noyés à Paris , depuis le premier Avril 1773 jusques & compris le mois de Décembre suivant , & dont on présente ici le tableau , sont au nombre de trente , parmi lesquels vingt-deux ont été rendus à la vie , au moyen des secours qui leur ont été

administrés ; cinq d'entr'eux ont éprouvé les mêmes secours sans succès ; mais on assigne les raisons plausibles qui faisoient présumer d'avance de l'inefficacité des remèdes. Les autres étoient des noyés , jugés morts , sur lesquels on n'a pas cru devoir faire de tentatives. On rapporte , dans un article particulier , les détails concernant quelques noyés dans les Provinces , qui ont été secourus avec succès d'après la méthode du nouvel établissement , & l'on fait part au Public d'un Mémoire de M. *Salmon*, Chirurgien-Major du Régiment de la *Roche-soncauld* Dragons, où l'on trouve des observations importantes , & des vues qui peuvent être utiles aux personnes chargées de l'administration des secours. Enfin , on a cru devoir insérer dans cette Brochure le récit d'un fait arrivé à Paris vers la fin de l'année dernière , à l'occasion duquel on prétend que les moyens , adoptés pour secourir les noyés , sont également applicables à ceux qui se sont trouvés exposés aux vapeurs moffé-

tiques \*, & qu'ils pourroient même être utilement tentés sur la plus grande partie des personnes frappées de mort subite. Voici le fait dont il s'agit , arrivé chez M<sup>re</sup> Lesguillier rue des Lombards , & qu'on a extrait d'un Mémoire de M. Baumé , Apothicaire , de l'Académie des Sciences de Paris. Le 28 Octobre 1773 , sur les onze heures du matin , M. Lesguillier fils & un Gargon descendirent dans une cave , sans lumière , parce qu'elle n'y pouvoit subsister allumée. Ils y alloient chercher des bouteilles vuides , placées dans le fond , & ils furent suivis par un chien-loup de moyenne taille ; ce chien mourut aussitôt qu'il se trouva dans l'atmosphère des vapeurs moffétiques. Ces deux personnes se sentirent étourdies presque en même temps ; & , après environ 15 secondes , elles tâchèrent d'en sortir. Mais , comme elles étoient chancelantes , sans force , & dans un lieu

\* On appelle *Moffette* ou *Mouffette* , la vapeur produite par la décomposition du *phlogistique* ou principe inflammable ; telle , par exemple , que la vapeur de la chaux allumée.



obscur , elles ne purent gagner l'escalier assez promptement. Le Garçon s'égara , & alla sous l'escalier ; M. *Lefguillier* tomba au bas des degrés , mais doucement & sans se blesser. Quoiqu'il n'y eût que douze marches à monter pour sortir du danger , il lui fut impossible d'aller plus loin ; il conserva néanmoins pendant deux minutes assez de connoissance pour sentir l'horreur de sa situation ; il appella du secours autant qu'il put , mais d'une voix foible & tremblante : son Garçon le fit d'une voix forte & effrayante. Celui ci fit encore quelques pas , manqua de nouveau la direction de l'escalier , & alla tomber enfin à la renverse entre deux tonneaux d'essence de térébenthine , où il périt suffoqué. M. *Lefguillier* dit qu'il entendit alors un bruit très-fort , semblable à celui d'une poulie qui tourneroit rapidement ; à ce bruit succéda aussitôt un silence effrayant. Les secours que ces infortunés demandoient ne leur furent point donnés , parce qu'on n'entendoit point leurs cris , & qu'on ignoroit le lieu où ils étoient ,

&

& leur terrible situation. M. *Lefguillier*, qui a échappé à la mort, dit que, du moment de son entrée dans cette cave jusqu'à celui où il perdit connaissance, il ne s'est pas écoulé plus de deux minutes. Pendant cet espace de temps, il n'a ressenti ni douleur, ni oppression. A l'instant qu'il s'évanouit, il éprouva une sensation des plus voluptueuses, un délire inexprimable. Une douce rêverie occupoit agréablement son imagination; il goûtoit, à la porte du tombeau, une satisfaction délicieuse, absolument exempte des horreurs qu'on ressent ordinairement aux approches de la mort. Il perdit enfin tout mouvement & tout sentiment, & resta dans cette dernière situation, environ une heure & demie, au pied de l'escalier. Ce ne fut qu'au moment du dîner qu'on s'aperçut de son absence & de celle du garçon; la cave fut le dernier endroit où on les chercha. Ils y furent découverts. Le jeune homme qui étoit descendu avec M. *Lefguillier*, ayant pénétré jusques dans le fond de la cave, s'étoit trouvé plus

exposé que M. *Lefguillier* ; il avoit manqué la direction de l'escalier lorsqu'il voulut se sauver, & il étoit resté assez long-temps dans les vapeurs moffétiques pour subir le sort cruel auquel il a succombé. On le trouva la bouche à demi-ouverte, une jambe ployée sous un côté du corps, & disposée comme pour se donner un point d'appui pour se relever ; son visage étoit vermeil, & n'étoit point défait. A l'égard de M. *Lefguillier*, il étoit couché sur l'escalier, un peu moins dans l'air moffétique, le visage tourné vers la terre, & la tête posée sur un de ses bras. Sa situation étoit moins gênante ; il avoit la bouche, le nez & les joues baignés dans une écume noire, le visage pâle & défait, & les dents serrées. Aussitôt qu'il prit l'air, sa poitrine se dilata ; mais la respiration étoit presque insensible, laborieuse, le pouls petit & concentré. On le porta dans son lit, & le traitement qu'on lui fit fut suivi du succès désiré.

L'auteur prétend que les secours établis en faveur des noyés, qu'on sçait avoir réussi en pareilles occa-

sions , auroient dû avoir lieu dans celle-ci , & que leur efficacité se seroit peut-être manifestée en faveur du jeune homme jugé mort , & sur lequel on n'a fait d'autre tentative que de lui tirer quelques gouttes de sang. L'espace de deux heures qu'il avoit passées dans les vapeurs mof-tétiques , n'étoit pas assez considérable pour en désespérer , puisqu'on voit qu'en Hollande , le 17 Novembre 1770 , un Particulier qui avoit passé la nuit dans une chambre avec un réchaud plein de charbon allumé , a été trouvé le lendemain comme mort , & que cependant il a été rappelé à la vie par les secours qui lui ont été administrés , & dont on peut lire le détail dans les *Mémoires de la Société d'Amsterdam en faveur des Noyés*. L'auteur conclut que , dans tous les cas de suffocation , on doit avoir recours aux moyens employés pour secourir les noyés , & que souvent , dans de semblables occasions , on a décidé mortes des personnes qui ne l'étoient pas , & qu'on auroit pu rappeler à la vie , si l'on eût essayé de leur donner

des secours analogues à leur situation. Il est prouvé , par plusieurs faits incontestables , que ces moyens ont réussi pour ranimer des pendus simplement suffoqués , & qu'on ne s'en est pas servi avec moins de succès à l'égard de personnes étouffées, tant par la vapeur du charbon allumé , que par les exhalaisons provenant des cloaques ou des puits infectés.

L'auteur propose encore de pratiquer ces mêmes moyens dans presque tous les cas de mort subite. Un seul exemple , en effet , d'une personne sauvée suffiroit pour encourager ces tentatives , pour exciter l'émulation de tous les citoyens , & donner aux secours , adoptés par la ville de Paris en faveur des noyés , toute la célébrité qu'ils méritent ; d'autant plus qu'on a des preuves de leur efficacité dans des occasions où l'on n'avoit pas encore imaginé de les appliquer. L'auteur en cite pour exemple un enfant nouveau - né , cru mort , & rappelé à la vie par les mêmes moyens. Ce fait a été rapporté dans le temps par la Gazette de *Manheim*.

L'auteur de cette Brochure , dont

la première Partie a paru en Juin 1773 , s'étoit engagé à rendre compte chaque année des tentatives faites sur les noyés, &c, pour ne rien laisser à désirer sur cet article , il avoit prié toutes les personnes qui , dans les Provinces , sont chargées de veiller à l'administration des secours , de lui faire part des résultats de leurs opérations. Mais comme il n'a reçu que très - peu de détails , il se contente , cette année , de renouveler la même invitation , en priant d'observer qu'il n'a d'autre but , en sollicitant cette correspondance , que l'avantage & la perfection de cet établissement , dont l'objet est si intéressant pour l'humanité. Des vues aussi patriotiques méritent d'être secondées , & je ne doute pas qu'il ne reçoive désormais beaucoup de Mémoires relatifs à sa demande. Seroit-il possible qu'on fût assez indifférent sur la vie & le bonheur de ses semblables pour ne pas y contribuer quand on le peut , & quand il est si facile de le pouvoir ?

Je suis , &c.

*A Paris , ce 4 Août 1774.*

F iij

## L E T T R E V I.

*Tarfis & Zélie, Nouvelle Edition ; six Parties in-8° formant trois volumes ; prix 24 livres brochés. A Paris, chez Mustier fils Libraire, Quai des Augustins au coin de la rue Gît-le-Cœur.*

C E Roman , très-connu & très-digne de l'être , vit le jour pour la première fois en 1665, en cinq volumes in-8° sous le nom du sieur *le Revay*, c'est-à-dire, *le Vayer*. Il fut, en effet, composé par *François de la Mothe le Vayer de Boutigny*, Maître des Requêtes, de la même famille que *la Mothe le Vayer*, ce fameux Philosophe sceptique, Précepteur de *Philippe Duc d'Anjou*, depuis *d'Orléans*, frère unique de *Louis XIV.* *M. le Vayer de Boutigny* mourut Intendant de *Soissons* en 1685. Nous avons encore de lui quelques bons ouvrages de Jurisprudence. Son Roman de *Tarfis & Zélie* fut réimprimé en 1669 en cinq

volumes *in-12*, & en 1710 trois volumes aussi *in-12*. La nouvelle édition que je vous annonce, Monsieur, est beaucoup plus exacte & plus riche que toutes les précédentes. Je connois même très-peu de Livres exécutés avec autant de soin & de magnificence, depuis l'origine de l'Imprimerie. Le Libraire n'a rien épargné pour cette belle entreprise, qui fait également honneur à notre Typographie & aux talens de nos Artistes. Le choix des sujets, la beauté des dessins, le fini de la gravure, font au-dessus de toute expression. Chaque volume est orné d'un frontispice; le premier est d'après un dessin de M. *Cochin*. La réputation de ce grand Dessinateur, & l'habileté de M. *Gaucher* qui a supérieurement rendu le modèle charmant qu'il avoit sous les yeux, parlent hautement en faveur de cette première Planche. On ne sera pas moins satisfait d'admirer dans la seconde, la composition distinguée de M. *Moreau*, & dans la troisième, celle de M. *Eisen* qui a de plus enrichi chaque Livre de vignettes, gravées par



## 128 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

des Artistes dont le goût & la légèreté caractérisent le burin. A cette recherche d'ornemens, se joignent la beauté du papier, l'œil net & gracieux du caractère, la correction & la propreté de chaque page.

Il faut l'avouer, Monsieur, ce Roman méritoit de reparôître avec tous ces honneurs, & sa lecture doit être préférée à celle de tant de Brochures futiles dont nous sommes inondés. On y trouve cette morale sans pédantisme, cette sagesse aimable, cette philosophie douce qui nous instruit en nous amusant. Les caractères y sont variés; l'intérêt y marche partout à côté du sentiment, Les amours de *Tarsis* & de *Zélie* ne servent, pour ainsi dire, que de cadre au tableau. L'histoire de ces Amans fait néanmoins le plus grand plaisir à lire; il y a beaucoup de naïveté dans le caractère de *Zélie*, & ses aventures excitent toujours la surprise & l'attendrissement.

Le groupe de Bergers & de Bergères que l'auteur a réunis dans le même tableau, forme un contraste de

caractères développés avec beaucoup d'intelligence & de diversité; ceux de *Coris* & de *Célémanthe* sont d'une gaîté qui se répand sur tout ce qui les environne. Rien n'est plus plaisant que de les entendre se moquer de l'Amour & du Mariage, & de les voir l'un & l'autre pris, sans qu'ils s'en doutent, à ce piège commun.

Les Bergers de *Tempé* ne sont point déplacés à côté des Héros & des Rois; on n'est point étonné de trouver leurs aventures mêlées avec celles des Princes : ils tirent leur origine d'illustres Gaulois qui s'établirent dans cette vallée célèbre de la Thessalie ; ils y ont conservé toute la politesse & toute la galanterie de leur Nation. Élevés dans les plus fameuses écoles de la Grèce, ils en ont rapporté les systèmes & les opinions de leurs Maîtres que l'auteur a ingénieusement adaptés à son sujet. L'application que fait *Célémanthe* du système des atômes pour expliquer à *Coris* comment l'amour, ou l'indifférence naissent entre deux personnes, présente des idées agréables; les disputes que la contrariété

de leurs opinions occasionne entre ces Bergers, sont très-piquantes.

Les travers, les ridicules, n'échappent point au pinceau de l'auteur Philosophe, & sont toujours accompagnés de réflexions utiles. La politesse affomante d'*Amyntas* & l'incivilité arrogante de *Eéaque* son ami, sont dignes de la scène comique & présentent aux jeunes gens une excellente leçon.

L'inconstance, dans le portrait d'*Isménias*, est rendue avec cette légèreté de traits qui lui est propre. Ce jeune Berger fait, dans un jour, jusqu'à sept Maîtresses, dont il épouse, tour-à-tour, l'esprit, les goûts & les caprices.

Enfin, après avoir agréablement égaré son Lecteur, l'auteur le ramène à la scène touchante où *Tarsis* est sur le point d'être sacrifié de la main même de *Zélie*; l'appareil de ces sacrifices sanglans de l'Antiquité, a quelque chose de saintement barbare. La description que l'auteur en fait, jette dans l'ame du Lecteur une horreur attendrissante qui réunit tout l'intérêt sur la Prêtresse & sur la Victime. Cette

scène fera toujours les délices des  
ames sensibles dans l'ouvrage, & le  
charme des yeux dans l'estampe où  
elle est parlante.

Ce Roman est, pour ainsi dire ;  
l'assemblage d'une infinité de Romans.  
Il semble que M. de *Boutigny* se soit  
proposé d'y réunir tous les genres de  
cette espèce de composition ; l'Hé-  
roïque, le Pastoral, le Tragique, le  
Galant, le Plaisant même, &c ; mais,  
quand on lit cet ouvrage avec le  
même esprit que l'auteur l'a composé,  
on voit qu'il n'a rien de romanesque  
que le titre ; ce sont les effets de l'a-  
mour, de l'ambition & de la jalousie  
mis en action ; c'est l'histoire du cœur  
humain écrite avec les détails les  
plus instructifs mêlés d'épisodes inté-  
ressans.

Une Table raisonnée des princi-  
pales Matières., & des Sommaires  
mis à la tête de chaque Livre,  
ajoutent au mérite de cette Edition,  
& répandent sur l'ouvrage un nou-  
veau jour. Cette Table & ces Som-  
maires rapprochent les principaux  
événemens, font suivre sans peine

le fil de l'intrigue , & soulagent la mémoire du Lecteur que la multiplicité des incidens auroit pû fatiguer. Les personnes qui se plaisent à nourrir leur sensibilité des scènes attendrissantes & souvent funestes des effets de l'amour & des autres passions , sçauront gré à l'Editeur d'avoir fait revivre cette production avec les graces de la nouveauté ; les Amateurs des belles Gravures & de la belle Typographie , de leur avoir procuré de nouvelles richesses.

*Fragment d'une Lettre écrite par Madame la Baronne de \* \* \* , à Madame la Marquise de \* \* \* .*

*De Lyon le 25 Juillet 1774.*

. . . . .  
 . . . . .  
**V**OUS ne croirez jamais que, malgré ma mauvaise santé, malgré la crainte que j'ai des petits talens du jour , enfin , malgré ce que vous appelez ma

misanthropie, je viens de faire douze lieues pour voir une Actrice nommée *Saint - Val* : vous la connoissez puisqu'elle étoit à Paris. Mais comment est-il possible que vous ne l'ayez point gardée ? Mon frère prétend qu'il ne faut plus aller à la Comédie Française, parce qu'il n'y a plus que des Comédiennes, & point d'Amoureuses. Cette Demoiselle *Saint - Val* m'a paru, comme à toute la Ville, un sujet de la première distinction.

Les Lionnois, persuadés que la Capitale a le droit & le bon esprit de choisir les talens, se méfioient de la jeune personne. Ils l'ont observée, dans le plus grand silence, au commencement d'*Inès* ; mais elle leur a bien-tôt arraché des larmes & des applaudissemens.

J'ai fait demander *Zaïre* ; vous connoissez mon goût décidé pour cette

Pièce , & combien l'amour me plaît au Théâtre. Votre tendre *Racine* n'a jamais rien fait d'aussi touchant. Je ne connois au-dessus que le *Cid*. *Chimène*, *Inès*, *Zaïre* , voilà mes Héroïnes : *Phèdre*, *Hermione*, *Roxelane*, sont des Furies ; il falloit que *Racine* eut bien mauvaise opinion des femmes ; toutes les siennes sont des *Messalines*.

La Demoiselle *Saint-Val* a joué cette *Zaïre* avec une perfection à laquelle je doute qu'aucune de vos Actrices puisse atteindre , si ce n'est la Demoiselle *Saint-Val* l'aînée. Je ne crois pas que l'on puisse mieux dire tout le rôle , sur-tout le monologue du troisième Acte , & je ne crois pas que l'on puisse exprimer comme elle le sentiment qui lui fait dire le vers....  
*Je ne puis soutenir sa colère.* Aussi le Public étoit enchanté & presque en extase ; ce n'étoient point de ces trans-

ports factices , que j'ai vûs à Paris excités par de froids enthousiastes en faveur d'un talent médiocre & d'un débit présomptueux & hardi : tout étoit vrai , simple & tendre comme l'A&rice.

Vous m'avez dit que M. de *Voltaire* s'étoit trouvé mal en voyant le *Kain* sortant du tombeau de *Ninus*. Sans l'effet prodigieux que le talent de cet A&teur ajoute à la situation , M. de *Voltaire* n'en connoîtroit peut-être pas toute l'horreur. En voyant la Demoiselle *Saint-Val* jouer *Zaïre* , il n'auroit pû résister au plaisir de lui faire dire que *Nérestan* est son frère. . . . . Cette jeune personne rend la vérité & la nature , dont je vois avec peine vos nouveaux Auteurs & A&teurs s'écarter. . . . .

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .



*Remarque sur un endroit de la Lettre  
qu'on vient de lire.*

**J**E ne connois point la Demoiselle *Saint-Val* qui est à Lyon ; mais des Connoisseurs m'ont assuré qu'elle méritoit tout le bien qu'on en dit dans cette Lettre. A l'égard de la sœur aînée , son jeu m'a paru plein de force & de vérité dans plusieurs rôles. La remarque que j'annonce ici ne les regarde pas ; il s'agit de l'assertion bien étrange de Madame la Baronne de \*\*, qui dit que *toutes les Femmes des Tragédies de Racine sont des Furies & des Messalines*. Quoi ! *Iunie* , *Monime* , *Andromaque* , *Bérénice* , *Atalie* , *Aricie* , *Iphigénie* , *Esther* , &c , sont des *Furies* & des *Messalines* ? Et *Phèdre* elle-même , *Phèdre* déchirée de remords , & , par conséquent vertueuse , *Phèdre* est une *Furie* & une *Messaline* ! Et *Roxelane* , dont le rôle d'*Orosmane* n'est qu'une copie , est une *Messaline* ! Madame la Baronne de \*\*\*, a-t-elle donc oublié que *Messaline* , cette femme abominable de l'Empereur *Claude* , se vendoit , comme dit *Boileau* , aux Por-

*faix de Rome. Hermione une Messaline !*  
Si elle l'étoit , elle se livreroit à  
*Oreste*. Le grand *Racine* a voulu peindre les différens caractères de l'Amour , & jamais Poëte ne les peindra mieux que lui. J'aime *Zaïre* autant que Mad<sup>e</sup> la Baronne de \* \* \* ; mais j'aime mieux *Bérénice*. Sans *Bérénice* , il n'y auroit jamais eu de *Zaïre*.

*Avis aux Cultivateurs , relativement à*  
*L'ESSAI SUR LA TAILLE DES*  
*ARBRES FRUITIERS , & particulièrement du Pécher ; ouvrage orné de*  
*Planches très-bien gravées.*

JE vous ai déjà , M<sup>r</sup> , annoncé cet opuscule qui a été très-bien accueilli des Cultivateurs les plus distingués , & je n'en fais ici une nouvelle mention , que pour vous apprendre qu'au lieu de 3 livres qu'il se vendoit , il ne coûte plus que 2 livres. Les Éditeurs , par cette diminution du prix , ont voulu mettre tous les Amateurs plus à portée de se le procurer. Cette Brochure , au moyen des Planches

qui y sont jointes , indiquera les moyens de former le plus bel Espalier possible, en le rendant en même-temps le plus fécond en beaux fruits : la méthode que l'on y propose , & dont on a fait des épreuves réitérées , a été généralement regardée comme la plus claire , la plus sûre & la plus facile à suivre. L'ouvrage se vend toujours à Paris chez *Langlois* Libraire rue du Petit-Pont Saint Jacques.

*Compliment de Messieurs les Curés de Paris à M. l'Archevêque, sur le rétablissement de sa santé.*

**V**ous sçavez, Monsieur, que l'illustre Pontife qui gouverne le Diocèse de Paris, souffroit depuis longtemps des douleurs néphrétiques , & que leur retour fréquent faisoit trembler pour sa vie. Le Frère *Cosme*, Feuillant, qu'un Lithotome \* de son

\* Ce terme François est composé de deux mots Grecs , *Lithos* qui veut dire *Pierre* , & *Tomé* qui signifie *Section*, *Amputation*. La Li-

invention & sa dextérité à l'employer ont rendu si justement célèbre dans toute l'Europe, consulté par ce respectable Pasteur, lui déclara qu'il n'y avoit que l'opération qui pût sauver ses jours menacés d'un prochain danger. M. l'Archevêque, sans en prévenir, ni sa famille, ni ses amis, ni qui que ce soit de sa maison, a subi cette opération cruelle avec le courage d'un Héros & d'un Chrétien. Le succès le plus heureux a couronné l'entreprise du Frère *Cosme*, dissipé les alarmes & comblé les vœux de tous les gens de bien. Messieurs les Curés de Paris se rendirent le 21 Juillet dernier à l'Archevêché pour féliciter ce vertueux Prélat. M. de Beaurecueil, Curé de Sainte Marguerite, prononça le discours suivant en leur nom.

*thotomie* ou *Opération de la Pierre* est le nom de l'Art qui apprend à l'extraire de la vessie. On appelle *Lithotome* l'instrument dont on sert, & *Lithotomiste* celui qui exerce cet Art.

**M**ONSEIGNEUR,

» LES maux cruels dont VOTRE  
 » GRANDEUR ressentoit de fréquentes  
 » atteintes depuis plusieurs années,  
 » nous causoient les plus vives alar-  
 » mes ; elles étoient à leur comble ,  
 » il y a peu de jours ; le principe n'en  
 » existe plus , & VOTRE GRANDEUR  
 » est rendue à nos vœux. Puisse cette  
 » faveur du Ciel être aussi durable  
 » qu'elle est précieuse pour nous !  
 » Nous osons vous supplier , MON-  
 » SEIGNEUR, de vous défier d'un  
 » courage & d'un zèle que les forces  
 » du corps ne seconderoient pas. Vo-  
 » tre repos sera un des plus pressans  
 » motifs de notre vigilance & de no-  
 » tre activité.

» Vingt-huit ans d'un gouverne-  
 ment plein de force & de douceur ,

» soutenu par l'éclat des plus émi-  
 » nentes vertus, ont donné à votre  
 » Diocèse la perfection dont il est  
 » susceptible, & dont il ne sçauroit  
 » décheoir sous vos yeux. Désormais,  
 » assis au gouvernail entre la Gloire  
 » & la Paix, il ne sera plus entre vos  
 » mains que pour leur servir d'appui.  
 » Jouissez, MONSEIGNEUR, pen-  
 » dant une longue suite d'années, du  
 » fruit de vos travaux. Nos vœux  
 » sont ceux de la Religion & de la  
 » Patrie; nous aimerons à vous ren-  
 » dre souvent les hommages de nos  
 » cœurs, & à recevoir de votre pré-  
 » sence seule les plus touchantes le-  
 » çons de zèle & de vertu. Ce calme  
 » majestueux devoit achever le ta-  
 » bleau d'une vie traversée par tant de  
 » sollicitudes, d'épreuves, d'orages  
 » & de combats. Sans doute, MON-  
 » SEIGNEUR, comme le Grand Apô-

« tre, vous avez été choisi de Dieu  
 « pour être un spectacle au Monde,  
 « au Ciel & à la Terre : le Monde  
 « étonné reconnoît que dans vos  
 « combats le Seigneur étoit avec  
 « vous ; le Ciel applaudit à votre fi-  
 « délité, & les hommes, frappés  
 « d'admiration, décernent à VOTRE  
 « GRANDEUR, dans les siècles à ve-  
 « nir, les hommages qui ne sont dûs  
 « qu'aux plus héroïques vertus. »

*Illustrissimus ac Reverendissimus D.D.*  
*CHRISTOPHORUS DE BEAUMONT,*  
*Arch. Par. Sic, &c, gravi admodum*  
*calculo nuper laborans, nunc libera-*  
*tus consilio & manu Fratris COSMI*  
*(seu COSMÆ) Lithotomorum facile*  
*celeberrimi. Carmen : c'est à-dire ;*  
*L'Illustrissime & Révérendissime Mon-*  
*seigneur CHRISTOPHE DE BEAU-*  
*MONT, Archevêque de Paris, &c,*

*&c. , près de succomber en dernier lieu  
sous les douleurs cruelles de la pierre ,  
& sauvé par le conseil & par la main  
du Frère COSME , le plus célèbre ,  
sans contredit , de tous les Lithoto-  
mistes, Ode,*

CETTE Ode latine , très-bien  
faite, le croiriez vous, Monsieur,  
est d'un homme du Monde , d'un  
Marquis , d'un Militaire, qui , dans  
un doux loisir, cultive avec un suc-  
cès égal, sans affiche & sans préten-  
tion, les Muses du Tibre & de la  
Seine. Il peint d'abord les douleurs  
affreuses que souffroit M. l'Archevê-  
que , les allarmes de la Capitale,  
l'appareil du Frère *Cosme* qui se dis-  
pose à faire l'opération, & qui ex-  
horte la victime à s'armer de cou-  
rage. » Mais (dit très-ingénieusement  
le Poète) » la crainte n'est pas connue  
» du généreux descendant de tant de  
» braves guerriers , qu'on auroit vû  
» lui-même , s'il n'avoit saintement  
» préféré les étendards du *Christ* à  
» ceux de *Mars*, moissonner, à tra-



» vers le fer & le carnage , autant de  
» lauriers que ses ancêtres. «

Timorem

Belligerûm generosa proles

Nescit virorum , quæ , nisi sanctius.

Vexilla Christi prætulera Ducis ,

Per tela , per cædes , avitam

Visa foret rapuisse laurum.

Si la Poësie latine étoit plus à la  
mode , je vous citerois l'Ode entière.  
Je vous rapporterai encore la der-  
nière strophe : » O toi , *Cosme* , au-  
» teur de la conservation de ses jours ,  
» tu rends à la Foi son vengeur , au  
» Pauvre son père , à la Vertu son  
» ami , à la Religion son ornement &  
» son flambeau :

Auctor salutis , *Cosme* , Fides tibi

Debet receptum vindicem ; Inops patrem :

Virtus amicum ; debet alma

Religio decus atque lumen.

Je suis , &c.

A Paris ce 6 Août 1774.

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE VII.

*Observations sur l'Art du Comédien , & d'autres objets concernans cette Profession en général ; avec quelques Extraits de différens Auteurs & des Remarques analogues au même sujet : Ouvrage destiné à de jeunes Acteurs & Actrices ; Par le Sieur D\*\*\* ancien Comédien ; seconde édition , corrigée & augmentée de beaucoup d'Anecdotes Théâtrales & de plusieurs Observations nouvelles ; aux dépens d'une Société Typographique ; un volume in-8° de 348 pages.*

**L'AUTEUR** de cet ouvrage paroît  
 ANN. 1774. Tome V. G

être un homme d'un grand sens à qui trente années d'expérience & l'habitude de réfléchir ont donné le droit de publier ses observations sur un Art qu'il ne peut avoir exercé qu'avec succès. Autant qu'on en peut juger par ce qui lui échappe en deux ou trois endroits, c'est un des premiers Acteurs du Théâtre de Bruxelles; son Livre est même dédié à un Ministre d'Etat, ami des Arts, & qui les protège avec éclat dans cette Capitale des Pays-Bas Autrichiens. Il a rassemblé dans ce volume d'excellens extraits des meilleurs Traités qui ont paru sur le même sujet, comme *Le Comédien* de M. Rémond de Sainte-Albine, les *Pensées sur la Déclamation* par Louis Riccoboni, & même l'article *Déclamation* fourni à l'Encyclopédie. Tous ces extraits sont accompagnés de longues remarques, souvent plus curieuses & presque toujours plus approfondies que le texte même. L'ouvrage entier est précédé d'une lettre très-judicieuse servant de discours préliminaire où M. D\*\*\* commence par établir, contre l'opinion d'un grand nombre de

les confrères , la nécessité d'un bon Maître pour faire des progrès sûrs & rapides dans l'Art du Comédien. Il voudroit que tous les Acteurs , & même ceux de Paris , fussent assez dociles & assez modestes pour choisir les plus expérimentés d'entr'eux , auxquels ils donneroient le droit de les guider dans la carrière , ou tout au moins de rectifier en eux les défauts les plus marqués & les plus sensibles. Il propose en conséquence un projet qui ne peut manquer d'avoir l'approbation des gens sensés : c'est l'institution d'un Maître préposé dans chaque Troupe par une autorité supérieure. Cet emploi seroit une rétraite aussi honnête que convenable à quelqu'ancien Acteur qui ne seroit plus dans le cas de s'exposer sur la scène , tels qu'auroient été dans leur temps *Baron, Quinault, la Noue, Sarrasin* , & autres d'un mérite aussi reconnu. Il est certain qu'un pareil guide ne pourroit être que de la plus grande utilité , tant pour donner des leçons ou des conseils aux uns & aux autres en particulier , que pour pré-

sider à chaque Répétition , corriger celui-ci , ranimer ou contenir celui-là , & mettre en général de l'ensemble dans le jeu des Acteurs. L'auteur réfute , par des raisons sans réplique , l'opinion de ceux qui prétendent qu'on ne doit point enseigner la Comédie , & qu'il faut , pour la bien jouer , n'avoir recours qu'à la Nature & à sa propre intelligence : préjugé contraire aux progrès de l'Art ou fait pour le tenir éternellement dans l'enfance , soit en l'exposant à des vicissitudes continuelles , soit en ne nous permettant d'espérer de grands talens que d'une longue suite d'années & de travaux ; & alors à peine le Public en a-t-il la jouissance , qu'il est près d'en regretter la perte. Il souhaiteroit que l'on conservât avec soin une espèce de tradition de la meilleure manière de réciter , après qu'on seroit une fois convenu de celle qui est véritablement préférable. La meilleure récitation , ainsi fixée & transmise , auroit les avantages de la déclamation notée des Anciens , sans en avoir les inconvéniens. Tous les Acteurs montés à

l'unisson, formeroient cet ensemble si nécessaire ; ce seroit le seul moyen de remédier une fois pour toutes à cette bigarrure insupportable qui se reproduit chaque jour sur la scène , & de prévenir toutes les variations qui surviennent d'âge en âge dans l'Art de la déclamation. On dit que *Molière* lui-même , pour éviter les écueils de cette dangereuse variation , avoit imaginé des espèces de notes pour se rappeler certains tons heureux dans ses rôles , qu'il avoit soin de réciter toujours de la même manière. » Qui » empêcheroit, dit l'auteur, de faire » des notes ou des commentaires sur » chaque Pièce que l'on joue, afin de re- » cueillir & de conserver la meilleure » façon dont chaque personnage au- » roit été rendu par les plus habiles » Comédiens ? Ne nous a-t-on pas déjà » transmis, d'une manière frappante , » certains passages sublimes & lumi- » neux de feu *Baron* , & de quelques » autres célèbres Acteurs & Actrices ? » Un tel Recueil seroit plus utile aux » progrès de cet Art que tous les » Traités que l'on pourroit faire. «

Je vais parcourir une partie des judicieuses remarques faites par M. D\*\* à l'occasion de l'ouvrage de M. de *Sainte-Albine* ; ces remarques sont presque toutes accompagnées d'anecdotes très-amusantes. L'auteur , par exemple , blâme avec raison l'inexcusable bouffonnerie de certains Comédiens de Province qui prennent sur eux de larder inconsidérément une Pièce de misérables quolibets de leur invention. » Un Acteur , que le Public » autorisoit , par ses applaudissemens , » à cette licence d'ajouter à ses rôles , » la poussa une fois jusqu'à l'indécence la plus impertinente. Dans le » *Crispin du Légataire* , en fabriquant » le faux testament au quatrième Acte , » il s'oublia au point de hasarder une » polissonnerie que la bienféance ne » permet pas de citer : *Item , je donne* » *Et lègue. . . .* ( dit-il ) *à Messieurs du* » *Parterre. . . . Pour siffler mon neveu. . .* » Or ce neveu étoit effectivement ce » lui du *Crispin* , aveuglé par trop d'intérêt en sa faveur , parce qu'il le » voyoit hué du Public. Et quoique » ce même Public n'eût pû , dans le

» moment , s'empêcher de rire de  
 » l'incartade , toute grossière qu'elle  
 » étoit , il exigea néanmoins une ré-  
 » paration authentique de la part de  
 » l'Acteur , qui s'en acquitta avec  
 » beaucoup d'esprit , après avoir subi  
 » quelques jours de prison. Pour cet  
 » effet , il prit un fauteuil & un tabou-  
 » ret , le premier représentant le Par-  
 » terre , & le second figurant l'Acteur  
 » en délit. Ensuite passant alternativement  
 » ment de l'un à l'autre , il fit , pour  
 » s'excuser , une petite scène la plus  
 » plaisante du monde , à l'instar de  
 » celle de *Sofie* avec sa lanterne dans  
 » *Amphitryon* ; & , tout en s'excusant ,  
 » il trouva moyen de lâcher , en pas-  
 » sant , quelques légers sarcasmes au  
 » Parterre , sans qu'il pût s'en offenser.

L'auteur rapporte d'autres anecdotes où il fait voir que le hasard fournit quelquefois sur la scène des choses si naturelles , qu'elles semblent avoir été méditées exprès pour la situation ; mais il n'y a guères que de grands Comédiens qui ayent assez de présence d'esprit pour en profiter , & pour distinguer quand elles sont vraiment conve-



nables. » Lorsque *Baron*, dans le *Comte*  
 » *d'Essex*, laissa tomber sa jarretière  
 » sur le Théâtre, si cet accident lui  
 » fût arrivé étant en scène avec la  
 » Reine ou la Duchesse, certainement  
 » il n'auroit pû la ratacher en pré-  
 » sence de l'une ou de l'autre, sans  
 » choquer les règles de la bienséance  
 » & du respect; au lieu que, ne se  
 » trouvant en ce moment que vis-à-  
 » vis du traître *Cécil* qu'il étoit en  
 » droit de traiter cavalièrement, rien  
 » ne l'empêchoit de remettre sa jarre-  
 » tière devant lui, la jambe appuyée  
 » sans façon sur un des balcons du  
 » Théâtre, & de continuer à lui par-  
 » ler, comme il fit, en le regardant  
 » à peine ou lui tournant le dos: ce  
 » n'étoit même pour lui qu'une belle  
 » attitude de plus, une nouvelle grace  
 » qui ajoutoit encore à la vérité de  
 » la situation. C'est donc au seul ha-  
 » sard que *Baron* dut cette occasion  
 » de faire ainsi briller sa présence d'es-  
 » prit, & de manifester ce trait d'ai-  
 » sance théâtrale qui lui a fait tant  
 » d'honneur. D'autres Acteurs voulu-  
 » rent l'imiter depuis, mais toujours

» infructueusement , comme tant de  
» choses qui, n'étant que l'effet du mc-  
» ment , ne sçauroient être répétées  
» avec quelque succès , sur-tout dès  
» qu'elles paroissent préparées avec  
» affectation. «

Autre effet du hasard qui ne fut  
pas moins heureux. » Un Aâteur de  
» Bruxelles, jouant *Harpagon*, se laissa  
» tomber sur le Théâtre, en courant  
» & en criant au voleur à la dernière  
» scène du quatrième Aâte de l'*Avare*,  
» qu'on nomme ordinairement la scène  
» de *la Cassette* : mais loin de cher-  
» cher mal-adroitement à se relever  
» tout de suite , il eut la présence  
» d'esprit de continuer son rôle par  
» terre , comme un homme affaîssé  
» sous le poids de la douleur & du dé-  
» sespoir , & ne se releva qu'à l'en-  
» droit où la Nature & la Vérité lui  
» permettoient de le faire ; si bien  
» que le Public fut persuadé qu'il étoit  
» tombé exprès pour rendre son jeu  
» plus neuf & plus brillant.

» Lorsque Mademoiselle *Duclos* ;  
» jouant le rôle de *Camille* dans les  
» *Horaces*, se laissa tomber sur la scène

» après son imprécation , par la pré-  
 » cipitation avec laquelle elle vou-  
 » loit fuir son frère , un Acteur intel-  
 » ligent , jouant le rôle d'*Horace* , n'au-  
 » roit sans doute pas manqué de saisir  
 » cette occasion pour la poignarder  
 » dans sa chute même , au lieu de  
 » faire comme le sieur *Beaubourg* , qui  
 » ôta son chapeau d'une main , & lui  
 » présenta l'autre fort civilement ,  
 » pour aller un instant après l'assassi-  
 » ner froidement dans la coulisse. La  
 » singularité de cet accident , bien  
 » fautive , eut corrigé peut-être l'atrocité  
 » de l'action & la faute même du  
 » Poète , dit l'Abbé *Nadal*. »

Vous trouverez, quelques pages plus  
 bas , de très-bonnes choses sur ce  
 qu'on appelle au Théâtre *des Nuances*,  
 c'est-à dire , tantôt une gradation in-  
 tensible des mouvemens de l'ame ,  
 tantôt un passage subit d'un ton à l'au-  
 tre , de la rapidité à la lenteur , de la  
 joie à la tristesse , de la fureur à la  
 modération , le tout conformément à  
 l'idée de l'auteur & à la situation du  
 personnage.

M. D\*\*\* n'est point du sentiment.

de M. de Sainte-Albine qui assure qu'il est impossible de réussir sans esprit dans la profession de Comédien. On ne peut disconvenir, selon lui, qu'il n'y ait beaucoup d'Acteurs qui n'en ont d'aucune espèce, qui sont même d'une ignorance profonde, & qui cependant ont les succès les plus marqués. Je crois qu'on peut s'en rapporter à ce sujet à l'expérience de M. D\*\*\*. Quand on a été trente ans dans une profession, il est vraisemblable qu'on connoît ses Confrères. Quoiqu'il en soit, Monsieur, il nous donne une définition du vrai Comédien qui m'a semblé d'une justesse frappante. Il distingue le Comédien du simple Acteur; ce dernier peut remplir supérieurement un genre soit tragique, soit comique; mais il ne peut sortir de-là ni s'étendre plus loin. L'habile Comédien, au-contraire, saisit toute espèce de caractère, prend toute sorte de forme, passe du rôle d'un jeune homme à celui d'un vieillard, du rôle d'un valet à celui d'un petit-maître, & les représente tous avec un égal succès. *Le RAIN & Prévillé*

font de grands Auteurs ; *Garrick* seul dans ce siècle est un grand Comédien. On lit dans les Notes des traits incroyables de ce moderne *Roscus*.  
 » Une Dame Angloise, de sa connoissance , desirant avoir le portrait  
 » d'un Lord son parent , qui avoit la manie de ne pas vouloir se laisser  
 » peindre , pria M. *Garrick* de la seconder dans ce petit stratagème ;  
 » celui-ci , après avoir attentivement examiné & étudié les traits , les tics ,  
 » les façons & tout ce qui pouvoit le mieux caractériser le personnage  
 » en question , fut se présenter , avec ce visage emprunté , à un habile  
 » Peintre , & fit tirer ainsi son portrait. Tout le monde y reconnut si  
 » bien la ressemblance du Lord , que le Lord lui-même , tout le premier ,  
 » parut fort inquiet sur les moyens qu'on avoit pris pour le peindre  
 » aussi ressemblant. *Garrick* fit plus une autre fois. Le sieur *Hogarts* , fameux  
 » Peintre Anglois , vouloit avoir le portrait de *Filding* , auteur de *Tom*  
 » *Jones* & de quelques autres bons ouvrages , pour le placer à la tête

» d'une édition de ses Œuvres ; mais  
 » celui-ci étant mort & ne s'étant ja-  
 » mais fait peindre , on étoit fort em-  
 » barrassé pour avoir sa ressemblance,  
 » *Garrick* , informé du desir du sieur  
 » *Hogarts* son ami , & d'ailleurs ayant  
 » beaucoup vécu avec *Filding* , se  
 » présente un jour au regard du Pein-  
 » tre avec la figure du défunt ; l'autre  
 » en fut épouvanté, au premier abord,  
 » jusqu'à se trouver mal. Mais s'étant  
 » remis , il se dépêcha d'en tirer l'es-  
 » quisse qu'il fit ensuite graver ; c'est  
 » la même qui est à la tête des Œu-  
 » vres de *Filding* , & qui est , dit-on ,  
 » fort ressemblante. «

M. D\*\*\* s'élève contre l'indé-  
 cence , contre le ton familier & tri-  
 vial dont les Comédiens usent en-  
 tre eux , *vrai ton de tripot & de mau-  
 vaise compagnie* , sur-tout entre hom-  
 mes & femmes. Comment veulent-ils  
 en effet que le Public ait sur leur  
 compte des idées avantageuses quand  
 on les voit s'estimer eux-mêmes si  
 peu ? Plus de conduite , ajoute l'au-  
 teur , plus d'honneur & moins de  
 bassesse & de mauvais ton seroient

de bien meilleurs argumens que toutes les apologies que l'on pourroit faire de leur état. Au reste , les traits de générosité ne sont pas rares parmi les personnes de Théâtre ; on connoît celui de la célèbre *le Couvreur* qui vendit sa vaisselle & ses bijoux, & envoya quarante mille francs au Maréchal de *Saxe* qui cherchoit des secours d'argent pour se faire élire Duc de Courlande. Voici un autre trait de désintéressement d'une Comédienne » dont l'obscurité seule a » peut-être empêché qu'on y ait fait » la moindre attention dans le lieu » même où l'action s'est passée.... Un » jeune Acteur , qui fréquentoit familièrement chez elle , s'avisa de décamper un beau matin , sans rien » dire , en lui emportant ses robes , ses bijoux , & généralement tout ce » qu'elle possédoit. On fait courir » après le fugitif , on le rattrape , on se saisit de sa personne & de ses coffres , & les créanciers font arrêt dessus. Mais cette Actrice , pour ne » point flétrir la réputation du jeune » homme , dont cependant elle n'a

» voit rien moins que lieu de se louer,  
 » loin de réclamer ses effets, comme  
 » elle en avoit le droit, aima mieux  
 » les perdre sans espoir, en déclara-  
 » rant juridiquement que les lui ayant  
 » donnés en pur don, elle n'avoit  
 » plus rien à y prétendre; sur quoi  
 » l'Acteur sortit de prison & fut ren-  
 » voyé de la Ville; les effets furent  
 » vendus au profit des créanciers.  
 » L'Actrice, réduite à rien, n'eut pour  
 » elle que le témoignage intérieur  
 » d'une belle action. «

L'auteur propose de remédier à cette affluence de mauvais Comédiens qui se répandent dans les Provinces & le Pays étranger. Il faudroit, pour y réussir, qu'il y eût une douzaine de bonnes Troupes réparties dans les meilleures Villes à Spectacles, où il y auroit un Maître ou Professeur nommé & autorisé par le Gouvernement à former des Elèves; nul Acteur inconnu & sans réputation ne seroit admis dans aucune bonne Troupe sans un brevet ou certificat de capacité, émané d'une de ces douze Ecoles, où l'on suppose que l'on n'admettroit que,



des Sujets nés avec des dispositions. Par ce moyen , il n'y auroit plus un si grand nombre de Directeurs trompés , & le Public dans chaque Ville ne seroit plus exposé à supporter pendant une année entière des Sujets mauffades & sans talent. Il y a de ces Acteurs détestables , si opiniâtres à ennuyer le Public , que rien ne peut les faire départir de l'espèce de droit qu'ils se sont arrogé de le vexer quatre ou cinq fois la semaine. Ce qui vient d'arriver au sieur *Macklin* , Acteur Anglois , prouve que cet abus ne regne pas moins aux Théâtres des autres Nations qu'à ceux de France. L'obstination de ce Comédien occasionna dernièrement , au Spectacle de Londres , un vacarme épouvantable. Les pommes , les oranges , les huées , l'avoient assailli pendant plus de deux heures de suite. » Le Public furieux , » qui avoit déjà fait sortir les femmes » de la salle , alloit se porter , peut-être , aux extrémités les plus funestes , lorsqu'un homme du Parterre , » par un expédient fort simple , a mis » fin à cette scène tumultueuse. Pour

» cet effet, il s'est saisi d'une longue  
 » planche à l'extrémité de laquelle il  
 » a écrit avec de la craie , en très-  
 » gros caractères : *DE PAR LE*  
 » *PUBLIC* , *défenses sont faites à*  
 » *Macklin de reparoitre jamais sur au-*  
 » *cun Théâtre de Londres.* Ensuite, à la  
 » vue de tout le monde, ayant élevé  
 » cette planche comme une espèce  
 » d'étendard de l'autorité plébéienne,  
 » le Peuple, qui est jaloux de sa liberté  
 » jusques dans les plus petites choses ,  
 » satisfait sans doute , & en même-  
 » temps enorgueilli de cette Sentence  
 » Républicaine , s'est appaisé tout  
 » d'un coup , en l'accueillant d'une ac-  
 » clamation générale. Aussitôt le Di-  
 » recteur s'est présenté & a dit très-  
 » respectueusement *qu'on ne manqueroit pas de se soumettre à cet Arrêt du*  
 » *Public.* Et comme il n'y avoit point  
 » d'autres Pièces prêtes pour le mo-  
 » ment , il a supplié l'Assemblée de  
 » vouloir bien se retirer , & l'argent  
 » a été rendu à la porte. «

M. \*\*\* enseigne d'excellentes mé-  
 thodes aux Commençans pour rom-  
 pre dans la récitation la cadence & la

rime des vers, & pour apprendre plus sûrement leurs rôles. A l'égard du premier objet, il conseille d'imiter feu *la Noue*, qui avoit coutume de faire copier les rôles en vers de ses Elèves tout de suite comme de la prose, & de les leur faire après réciter précisément de même que celle-ci, en prenant bien garde cependant qu'ils ne fissent rien perdre à la verification de son harmonie naturelle. Quant à la manière d'apprendre son rôle, il veut qu'on mette d'abord tout le temps nécessaire pour le sçavoir à la lettre & le posséder parfaitement, en se persuadant bien que la mémoire perd toujours presque moitié sur la scène & à l'exécution. L'auteur cite plusieurs exemples assez plaisans de défaut de mémoire. L'un, s'arrêtant tout court à cet hémistiche de Tragédie, *J'étois dans Rome alors.....* & voyant que le Souffleur n'étoit pas prêt à le seconder, le regarde de sang froid, & lui dit d'un air de dignité : *Hé bien, Monsieur, que faisois-je dans Rome ?* Un autre, impatienté de voir que la mémoire lui manquoit, s'écria :

*Mon Dieu ! Je le sçavois si bien ce ma-*  
*tin ! » Dans la Métromanie , Lisette ,*  
*» comme l'on sçait , ouvre la scène ,*  
*» un rôle à la main , avec le Valet à*  
*» qui elle dit : Témoin ce rôle encor*  
*» gu'il faut que j'étudie. Une des meil-*  
*» leures Actrices en ce genre , se*  
*» trouva arrêtée tout court à la*  
*» seconde scène du second Acte de*  
*» cette pièce , tant par les diverses*  
*» corrections dont sa mémoire étoit*  
*» embrouillée , que par l'incapacité*  
*» du Souffleur ; si bien qu'après ce*  
*» vers , & je prétends si bien repré-*  
*» senter l'idole , la Soubrette , sen-*  
*» tant que la mémoire lui manquoit*  
*» & qu'elle ne pouvoit pas aller loin ,*  
*» y suppléa tout de suite par le hasard*  
*» le plus singulier , en s'avisant de*  
*» dire : mais . . . . j'aurai plutôt fait*  
*» de regarder mon rôle. Ensuite , elle*  
*» le tira tout naturellement de sa po-*  
*» che tel qu'elle l'avoit montré dès la*  
*» première scène , & qui étoit en ef-*  
*» fet celui de la Pièce même. Alors ,*  
*» s'étant remise tranquillement , elle*  
*» continua , sans se démonter ni faire*  
*» souffrir le Public , comme si ce n'eut*

» été qu'un jeu de Théâtre. Cette pe-  
 » tite faute de mémoire tourna d'au-  
 » tant plus à la gloire de l'Actrice, que  
 » sa présence d'esprit & la constitution  
 » de la Pièce sembloient la justifier  
 » doublement. »

L'auteur parle, dans un autre Cha-  
 pitre, de l'influence du personnage  
 sur la personne de l'Acteur. Il prétend  
 que, sans qu'on s'en doute dans le  
 monde, on reçoit avec plus de dis-  
 tinction & moins de familiarité un  
 Acteur à premiers rôles que celui qui  
 fait les Valets & les Pâissans. Il a vû  
 même la femme de chambre d'une  
 Actrice jouant les Soubrettes, n'a-  
 voir pû demeurer avec celle-ci deux  
 jours de suite sans lui demander son  
 congé, *ayant trop de cœur*, à ce qu'elle  
 disoit, *pour servir une Servante comme*  
*elle.* » *Feu des Effarts*; très-bon pre-  
 » mier rôle de la Troupe de *la Haye*,  
 » ayant été un jour surpris à la chasse  
 » sur les plaisirs du *Stathouder*, scût  
 » profiter à propos de cette magie  
 » poétique & théâtrale pour sortir  
 » d'embarras. . . . Un des principaux  
 » Gardes, qui n'avoit jamais vû cet

» Aſteur que dans les rôles de Princes,  
 » l'ayant abordé en lui demandant de  
 » quel droit il venoit chaffer en ce lieu-  
 » là , l'autre , ſans ſe démonſtrer , lui  
 » répondit avec l'air & le ton de la  
 » fierté la plus héroïque ; de quel droit ,  
 » dites-vous ? . . . ,

*Du droit , qu'un eſprit vaſte & ferme en ſes  
 deſſeins ,*

*A ſur l'eſprit groſſier des vulgaires humains.  
 ( Trag. de Mahomet. )*

» Ce qui en impoſa tellement au  
 » Garde , que , tout étourdi du ton &  
 » de la réponſe , il ſe retira en diſant :  
 » Ah ! . . . c'eſt autre choſe ; excuſez ,  
 » Monſieur , je ne ſçavois pas cela.

Aventure ſingulière au ſujet de l'il-  
 luſion théâtrale ; elle arriva à une re-  
 préſentation de *Britannicus*. » Un  
 » homme extrêmement attentif à la Pièce  
 » (ou bien peut-être qui voyoit le Spec-  
 » tacle pour la première fois de ſa vie)  
 » dans l'endroit où le traître *Narciſſe*  
 » répète à *Néron* ce qu'il a dit à *Br-  
 » tannicus* & qu'il les trompe alter-  
 » nativement l'un & l'autre , cet hom-

» me, au milieu de son ivresse, par  
 » un mouvement de franchise & d'in-  
 » térêt, s'écria : *Ne le croyez pas, Mon-*  
 » *sieur, il en vient de dire autant à*  
 » *Monsieur votre frère.* »

Le trait suivant a quelque chose en-  
 core de plus comique. » Un ancien  
 » Officier, passant par Lyon, à la fin  
 » d'une Campagne, fut à la Comédie  
 » où l'on jouoit l'*Alcibiade* de *Campif-*  
 » *tron*. Fort attentif à la Pièce, qui  
 » étoit très-bien rendue, mais indi-  
 » gné au quatrième Acte de la manière  
 » cruelle dont l'Actrice, qui jouoit *Pal-*  
 » *mis*, traitoit un Héros si passionné  
 » & aussi intéressant, se leva de sa  
 » place, &, par un enthousiasme de  
 » bonté d'ame, dit tout haut à l'Ac-  
 » teur rebuté : *Eh, que diable ! donne-*  
 » *lui quatre louis comme j'ai fait tan-*  
 » *tôt, & tu en viendras à bout, sur ma*  
 » *parole.* »

M. D\*\*\* se plaint de la bisarrerie  
 & de l'engouement du Public pour cer-  
 tains Acteurs qu'il élève un certain  
 temps jusqu'aux nues, & auxquels il  
 fait ensuite éprouver les désagrémens  
 les plus durs. Il cite la jeune *Sainval*

qui a éprouvé ces sortes de caprices.

Je ne puis m'en dispenser, M<sup>r</sup>, de vous rapporter un fragment qui doit faire le plus grand honneur à la manière de penser de l'auteur de cet ouvrage. Il parle, avec la bonne foi & le bon sens les plus estimables & les plus rares dans son état, de la supériorité des Auteurs sur les Comédiens.

» Il y a, dit-il, si je ne me trompe,  
 » une furieuse différence de l'un à  
 » l'autre; il faut sçavoir estimer les  
 » choses à leur juste valeur. Assuré-  
 » ment un bon Ateur est digne d'es-  
 » time & même de quelque considéra-  
 » tion, malgré le préjugé qui semble  
 » l'en exclure; &, loin d'avilir un état  
 » qui n'a rien d'avilissant par lui-  
 » même, on devroit honorer, au  
 » contraire, une profession qui nous  
 » constitue, en quelque sorte, les or-  
 » ganes du sentiment, les fléaux du  
 » ridicule & les précepteurs du genre  
 » humain. Mais, malgré cela, on n'est  
 » pas moins révolté de l'opinion pué-  
 » rile & hautaine que la plupart des  
 » Comédiens affectent de leur per-  
 » sonne & de leurs talens. Il semble



» à quelques-uns d'entr'eux qu'ils  
 » soient toujours e<sup>n</sup> scène occupés à  
 » représenter *Auguste*, *Orosmane*,  
 » *Mithridate* ou *César*; les *Anecdotes*  
 » qu'on rapporte sur la sotte fierté  
 » de plusieurs causent ordinairement  
 » moins de surprise que d'indignation  
 » & de mépris.

» La modestie sied si bien en quelque  
 » genre de talent que ce puisse être ;  
 » c'est une espèce de vernis qui donne  
 » tant de relief au vrai mérite , ainsi  
 » que le voile en donne à la Beauté ,  
 » que c'est mal entendre ses intérêts  
 » que de perdre de vue une qualité  
 » aussi aimable. Ce qui sur - tout me  
 » paroît inexcusable parmi nous ; c'est  
 » la froideur & le peu d'égards dont  
 » nous accueillons les Auteurs qui ont  
 » des Pièces à faire représenter ; & ce  
 » n'est pas sans raison qu'ils s'en plai-  
 » gnent tous les jours. Il me semble  
 » qu'on devroit , au contraire , les  
 » traiter avec plus de vénération , &  
 » sentir un peu mieux la prééminence  
 » de leur talent sur le nôtre , en se  
 » souvenant que c'est à ces pères  
 » nourriciers que nous devons notre  
 » état ,

» état , notre gloire & notre existence.  
 » Pour moi , duffé-je être ici blâmé  
 » de mes Confrères ; malgré les efforts  
 » de quelques zélés apologistes pour  
 » mettre ceux ci beaucoup au- dessus  
 » de ceux- là , je trouve au contraire-  
 » autant de distance de l'Auteur au  
 » Comédien , qu'il y en a de l'habile  
 » Compositeur en Musique , ( je ne  
 » dirai pas à un simple Batteur de me-  
 » sure qui , dans le fond , n'est à l'O-  
 » péra que ce que le Souffleur est à la  
 » Comédie ) mais je veux dire au  
 » meilleur Chanteur ou au plus ex-  
 » cellent Joueur d'instrument qu'il y  
 » ait : car enfin , pourquoi vouloir s'a-  
 » veugler ? Nous ne sommes en effet  
 » les uns & les autres que les orga-  
 » nes ou les exécuteurs des produc-  
 » tions de ces génies créateurs ; il  
 » faut au moins avoir la justice & le  
 » courage d'en convenir. «

Si tous les Comédiens sçavoient  
 ainsi se tenir à leur place , ils gagne-  
 roient plus qu'ils n'imaginent ; ils ne  
 souleveroient point contr'eux tant de  
 gens honnêtes , & les grands airs n'en  
 rendroient pas quelques-uns si ridi-  
 cules. *Dufresne* eut un jour l'impertin

nence de dire en plein Caffé : on croit peut-être fort heureux , par exemple , un homme comme moi ; cependant j'estime plus le sort d'un simple Gentilhomme retiré dans sa Terre avec dix mille livres de rente , que d'être ce que je suis.

Ces observations, Monsieur, doivent être mises entre les mains de toutes les personnes qui se destinent au Théâtre, & de celles qui n'ont dessein que de se faire un amasement de l'Art de la déclamation ; c'est le meilleur ouvrage qui ait paru sur cet Art difficile ; c'est en même-temps le plus complet, puisqu'il renferme tout ce que les autres Ecrivains ont écrit de mieux sur cette matière. Les Anecdotes dont il est semé en rendent la lecture très-agréable. Il n'y a de répréhensible que le style qui souvent est diffus. L'on pourroit conseiller à l'auteur de couper plus souvent ses phrases qui, liées étroitement l'une à l'autre , sont quelquefois d'une longueur insupportable. Du reste la finesse, la nouveauté, la justesse & la multitude de ses observations, peuvent faire mettre son Recueil au nombre des meilleurs Livres élémentaires. Je suis, &c.

*A Paris ce 8 Août 1774.*

LETTRE VIII.

*Annales de Tacite en Latin & en François: Règles de Claude & de Néron, par J. H. Dornville, de l'Oratoire; deux volumes in-12 de 450 pages. A Paris, chez Moutard Libraire, rue du Murepoix.*

**L**E coup d'œil que je vais jeter sur ces deux nouveaux volumes du P. Dornville, confirmera, Monsieur, le jugement que j'ai déjà porté de sa manière de traduire. Elle réunit l'exatitude, la précision & l'élégance, trois qualités nécessaires à tout Traducteur, mais plus particulièrement à celui qui entreprend de faire passer dans notre Langue les beautés mâles & fières de l'Historien des Césars. De tous les Interprètes de Tacite, il n'en est point qui, continûment, ait mieux saisi que le P. Dornville la pensée de cet auteur, ni qui l'ait rendue avec plus de sens & de laconisme.

Hij

*Tacite* est celui de tous les Ecrivains de l'ancienne Rome qui nous a le mieux fait connoître l'avilissement où les esprits étoient tombés sous la domination des Empereurs : époque à laquelle on vit le Sénat & les descendants de tout ce que la République avoit eu de grands hommes, ramper servilement aux pieds d'un tas d'esclaves & d'affranchis qu'on flattoit autant que le Maître, ou imbécile ou féroce, qui leur abandonnoit les rênes de l'Empire. *Tacite*, à l'occasion d'une Loi portée contre les femmes qui se prostituoient aux esclaves, cite cet exemple de l'adulation du Sénat envers un Affranchi de *Claude Pallanti*, *quem repertorem ejus relationis ediderat Cesar, Prætoria insignia, & centies quinquagies sesteriûm censuit Consul designatus, Barea Soranus; additum à Scipione Cornelio, grates publicè agendas, quòd Regibus Arcadiæ ortus, veterrimam nobilitatem usui publico postponeret, seque inter Ministros Principis haberi sine- ret. Asseveravit Claudius, contentum honore Pallantem, intra priorem paupertatem subsistere. Et fixum est ære pu-*

*publico Senatus-Consultum , quo libertinus  
sestertii ter millies possessor , antiquæ par-  
cimonie laudibus cumulabatur.* « L'Em-  
» pereur avoit fait observer que *Pallas*  
» étoit l'inventeur de cette Loi. *Bara*  
» *Soranus* , désigné Consul , opina  
» qu'on décernât à *Pallas* les orne-  
» mens de la Préture , avec quinze  
» millions de sesterces. *Cornelius Sci-*  
» *pion* ajouta , qu'on devoit remercier  
» en public cet ancien descendant des  
» Rois d'Arcadie , de ce que , pour le  
» bonheur de l'Etat , il ravaloit son  
» antique noblesse jusqu'à vouloir  
» bien être compté parmi les Ministres  
» du Prince ; & *Claude* assura que *Pal-*  
» *las* , content de l'honneur , persistoit  
» dans son ancienne pauvreté. On  
» afficha un Senatus-Consulte , gravé  
» sur l'airain , dans lequel un Affranchi ,  
» riche de plus de trois cens millions  
» de sesterces , étoit comblé de louan-  
» ges , comme d'une retenue digne  
» des premiers temps ».

Les amateurs d'anecdotes goûte-  
ront peut-être celle-ci , qui peut servir  
à l'histoire des fureurs de l'amour.  
» Le Tribun du peuple , *Octavius Sa-*

» *gitta*, passionnément amoureux  
 » d'une femme mariée, nommée  
 » *Pontia*, l'engage, à force d'argent,  
 » d'abord à un adultère, ensuite à un  
 » divorce avec son mari, lui promet  
 » de l'épouser, & se fiance avec elle ;  
 » mais *Pontia*, sitôt qu'elle se trouve  
 » libre, fait naître des délais, pré-  
 » texte une opposition de son père,  
 » & retire sa parole sur l'espoir d'un  
 » plus riche parti. *Octavius* a recours  
 » tantôt aux plaintes, tantôt aux me-  
 » naces. J'ai perdu pour vous, lui  
 » disoit-il, mon honneur & mon bien,  
 » ma vie me reste seule, je vous l'a-  
 » bandonne. On ne l'écoute point ;  
 » alors il se retranche à solliciter une  
 » nuit unique ; cette consolation lui  
 » fera reprendre l'empire sur ses sens.  
 » On convient de la nuit. *Pontia* charge  
 » de la garde de la chambre une es-  
 » clave, confidente de l'intrigue. *Oc-*  
 » *tavius*, suivi d'un Affranchi, s'y rend,  
 » cachant un poignard sous sa robe.  
 » D'abord, comme dans l'amour ani-  
 » mé par la colère, des injures, des  
 » prières, des reproches, une récon-  
 » ciliation ; ensuite une partie de la

« nait est donnée aux plaisirs. Mais,  
 « avant le point du jour, *Octavius*  
 « massacre *Pontia*, qui s'étoit crue  
 « en sûreté; l'esclave accourt, il la  
 « blesse & s'évade. Le lendemain on  
 « constate le délit, & le coupable est  
 « manifeste; on prouvoit qu'*Octavius*  
 « avoit passé la nuit dans cette même  
 « chambre; mais son Affranchi se di-  
 « soit auteur du meurtre, se vantant  
 « d'avoir puni l'insulte faite à son an-  
 « cien Maître. Cet exemple de géné-  
 « rosité ébranloit quelques Juges, lorf-  
 « que l'esclave, rétablie de sa blessure,  
 « découvrit la vérité. *Octavius*, en  
 « sortant du Tribunal, fut poursuivi  
 « par le père de la défunte devant les  
 « Consuls, & condamné, par Sentence  
 « du Sénat, en vertu de la Loi contre  
 « les assassins ».

L'incendie de la Ville de Rome,  
 dont on accusa les Chrétiens, mais  
 dont *Néron* fut plus justement soup-  
 çonné d'être l'auteur, est un des évé-  
 nemens les plus atroces du regne de  
 ce monstre. Le récit que fait *Tacite* de  
 cet embrasement est digne du pinceau  
 de ce grand Maître. « L'incendie com-



176 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» mença dans la partie du Cirque ados-  
 » sée d'un côté au Mont *Palatin*, de  
 » l'autre au Mont *Celius*. Le feu prend,  
 » tout-à-la fois, à plusieurs boutiques  
 » remplies de marchandises propres à  
 » le nourrir ; rapide dès sa naissance,  
 » & rendu plus actif par le vent, il  
 » gagne la longueur du Cirque ; il ne  
 » s'y rencontroit ni maisons entourées  
 » de gros murs, ni Temples munis de  
 » remparts, ni obstacles capables de  
 » l'arrêter. Il ravage tout ce qui est de  
 » niveau, monte ensuite, puis, redescend  
 » pendant avec plus de furie, pré-  
 » vient les remèdes par sa vitesse. Des  
 » rues étroites, pleines de détours,  
 » presque sans débouchés dans leur  
 » longueur, livroient l'ancienne Rome  
 » à ce fléau ; les gémissemens des fem-  
 » mes consternées, la lassitude des  
 » vieillards, l'inexpérience des enfans,  
 » rendent inutiles les efforts de ceux  
 » qui pourroient agir ; tout se remplit  
 » également de gens qui s'agitent  
 » pour eux, pour d'autres, qui en-  
 » traînent les foibles, qui les atten-  
 » dent, qui ont dessein de s'arrêter ou  
 » de se hâter. Tandis qu'on regarde

» derrière foi, on est enveloppé par la  
 » foule qui fond des deux côtés, ou  
 » par-devant : échappé d'un quartier,  
 » on tombe dans un autre que la  
 » flamme ravage ; on trouve le mal  
 » étendu jusqu'aux parties qu'on en  
 » avoit cru le plus éloignées ; incer-  
 » tain de ce qu'on doit fuir ou recher-  
 » cher, on se jette dans les rues, on  
 » se couche dans les plaines ; quelques  
 » uns, quoique libres de se sauver,  
 » se précipitèrent dans l'incendie, de  
 » désespoir d'avoir perdu tout, &  
 » jusqu'aux moyens de gagner leur  
 » vie, ou de regret de n'avoir pu sau-  
 » ver ceux qui leur étoient chers.  
 » Personne n'osoit garantir sa propre  
 » maison ; de tous côtés, des gens qui  
 » défendent avec menaces d'étouffer  
 » la flamme, d'autres qui lancent ou-  
 » vertement des torches, en criant  
 » qu'ils y sont autorisés, soit qu'ils le  
 » fussent ou qu'ils voulussent piller  
 » plus librement. Cependant *Néron*  
 » restoit dans *Antium*, d'où il ne re-  
 » vint que lorsque le feu fut proche  
 » du bâtiment qu'il avoit fait conf-  
 » truire afin de joindre le palais

» d'*Auguste* aux jardins de *Mécène* ;  
 » mais , malgré les efforts , cet édifice  
 » & le palais , & tous les environs ,  
 » furent engloutis dans les flammes ,  
 » Pour consoler néanmoins le peuple  
 » errant & hors de lui-même , il or-  
 » donna d'ouvrir le champ de *Mars* ,  
 » le palais d'*Agrippa* , & ses propres  
 » jardins , de construire à la hâte des  
 » édifices , afin d'y loger la multitude  
 » des Pauvres , de voiturer toutes  
 » sortes d'ustensiles d'*Ostie* & des Mu-  
 » nicipes voisines , & de livrer le bled  
 » au plus bas prix. Ces traits de bien-  
 » faisance ne touchèrent personne ;  
 » car le bruit s'étoit répandu que ,  
 » tandis que le feu consumoit la Ville ,  
 » il étoit monté sur son théâtre do-  
 » mestique , & qu'il y avoit chanté la  
 » ruine d'*Ilium* par allusion au malheur  
 » présent ; enfin l'incendie s'arrêta le  
 » sixième jour au bas des *Esquilies* ,  
 » parce qu'on avoit détruit quantité  
 » d'édifices , pour n'offrir à sa fureur  
 » qu'un champ vuide & un air libre.  
 » On se rassuroit à peine , lorsque le  
 » feu se manifesta de nouveau , &  
 » avec la même violence , dans d'au-

» très parties moins resserrées de la  
 » Ville ; ce qui fut cause qu'il y périt  
 » moins de monde ; mais des Temples  
 » des Dieux , & des portiques con-  
 » sacrés à l'embellissement de Rome ,  
 » y tombèrent avec plus de dégât , &  
 » l'Empereur devint encore plus suf-  
 » fecté par la force que ce second incendie  
 » avoit commencé dans l'Hôtel d'E-  
 » milius , que Tigellinus habitoit. On  
 » jugea que Néron ambitionnoit la  
 » gloire de rebâtir Rome & de lui  
 » donner son nom ; des quatorze quar-  
 » tiers dans lesquels on divise la Ville ,  
 » quatre n'avoient point souffert de  
 » dommage , trois étoient détruits de  
 » fond en comble , & sept ne présen-  
 » toient plus que des vestiges infor-  
 » mes de bâtimens à demi-brulés. Il  
 » n'est pas facile de dire combien il  
 » périt alors d'Hôtels , de Maisons &  
 » de Temples ; la flamme détruisit les  
 » plus anciens monumens de la Reli-  
 » gion ; les dépouilles antiques , fruit  
 » de tant de victoires , les chefs-d'œu-  
 » vre des Arts que cultive la Grèce ,  
 » les exemplaires authentiques des  
 » anciennes productions du génie , su-

« rent consumés. Aussi, malgré l'éclat  
 « dont Rome brille à sa seconde nais-  
 « sance, nos vieillards déplorent-ils  
 « une multitude de pertes qu'on ne  
 « pouvoit réparer ».

Quelque soignée que soit cette ver-  
 sion, il faut cependant convenir,  
 Monsieur, qu'elle ne rend point tou-  
 tes les beautés d'expression qui se  
 trouvent dans l'original ; la langue &  
 le génie de *Tacite* feront éternelle-  
 ment le désespoir d'un Traducteur Fran-  
 çois, qui ne doit point se flatter de  
 pouvoir jamais atteindre à l'énergie  
 de sa touche. Ce défaut, au reste, est  
 moins celui de l'Interprète que de sa  
 langue, & il en sera toujours, de  
 toute traduction, en général, comme  
 des ouvrages du burin : jamais une  
 estampe, quelque finie qu'elle soit,  
 ne rendra ni la magie des couleurs,  
 ni l'esprit de vie répandu dans un  
 tableau.

En parcourant le morceau où *Tacite*  
 raconte les circonstances de l'assassinat  
 d'*Agrippine* par son fils, je n'ai pu,  
 Monsieur, me défendre d'un mouve-  
 ment de surprise, & même d'indigna-

tion, en lisant une réponse que fait *Burrhus*, cet Instituteur sévère de *Néron*, dont tous les Historiens s'accordent à nous vanter les vertus, la sagesse & l'inflexible austerité de mœurs. Vous sçavez que *Néron*, d'après le conseil de l'affranchi *Anicet*, avoit fait construire un vaisseau qui, en s'entr'ouvrant, devoit submerger *Agrippine* au milieu des flots; ce monstre se tenoit assuré du succès & en attendoit la nouvelle, lorsqu'on lui annonce que sa mère, blessée légèrement, vient d'échapper, & que l'événement se réduit à ne laisser aucun doute sur l'auteur de l'attentat. *Néron* s'écrie, transporté d'effroi, qu'*Agrippine* va revenir; la vengeance à la main; qu'elle va peut-être armer les esclaves, soulever les troupes, ou du moins lui reprocher, devant le Sénat & le peuple, son naufrage & sa blessure. Il mande *Sénèque* & *Burrhus* pour les consulter; ceux-ci se présentent, & *Sénèque* qui, dans toute autre conjoncture, se hâtoit d'opiner avant *Burrhus*, le regarde, & lui demande s'il faut ordonner aux Sol-

tats de tuer *Agrippine*. *Burhus* répond :  
 « les Prétoriens sont dévoués à la  
 « maison entière des Césars , &  
 « leur reconnaissance envers *Germani-*  
 « *nicus* ne leur permet pas de rien  
 « oser contre sa fille ; qu' *Anicet* tienne  
 « sa promesse ». *Ille Pratorianos soci*  
*Cesarum domui obstrictos , memoresque*  
*Germanici , nihil adversus progeniem*  
*ejus atrox ausuros , respondit : PERRE-*  
*TRAHET ANICETUS PROMISSA.* Voi-  
 là donc *Burhus* qui conseille à un fils  
 d'assassiner sa mère ! Et c'est un Insti-  
 tuteur , celui sur-tout auquel avoit été  
 particulièrement confiée la jeunesse  
 de *Néron* par *Agrippine* elle-même ,  
 qui , loin de détourner son élève de  
 cette action abominable & de lui en  
 faire sentir toute l'horreur , le con-  
 firme dans ce dessein atroce ! Qu'on  
 ne dise point que les circonstances  
 pouvoient être telles qu'elles exi-  
 geassent un coup d'Etat. En est-il une  
 seule qui puisse jamais autoriser un fils  
 à plonger un poignard dans le sein de  
 sa mère , & n'y avoit-il , d'ailleurs ,  
 qu'un assassinat qui pût sauver les  
 jours de *Néron* des fureurs d'une fem-

me? Dès que le parricide fut consommé, *Burrhus* fut encore le premier à faire rassurer *Néron* que le remords de son crime tourmentoit, & à l'envoyer féliciter, par les Centurions & les Tribuns, d'être enfin hors de danger & d'être heureusement échappé à l'attentat de sa mère : *Atque eum, dit Tacite, auctor Burrho, prima Centurionum Tribunorumque adulatione ad spem firmavit, praesentium manu, gratulantique, quod discrimen improvisum & matris facinus evasisset.*

Je finis, Monsieur, par le portrait que *Tacite* nous a laissé de *Pétrone*, ce Poète voluptueux, qui, après avoir été le favori de *Néron*, finit, comme tant d'autres, par être sa victime. « Il » consacroit, dit l'Historien Romain, » le jour au sommeil, & la nuit au » devoir & au plaisir. La nonchalance » ne lui avoit pas moins procuré de » renommée que l'activité à d'autres ; » il n'avoit la réputation ni de prodigue, ni de débauché, comme la » plupart de ceux qui se ruinent, » mais d'un voluptueux raffiné ; ses



» actions & ses paroles plaisoient d'au-  
 » tant plus sous les graces naïves de  
 » la simplicité, qu'elles étoient moins  
 » étudiées, & qu'il sembloit s'oublier  
 » lui-même. Il prouva néanmoins,  
 » étant Pro-Consul en Bithynie, &  
 » depuis dans le Consulat, qu'il n'é-  
 » toit pas au-dessous des affaires. Son  
 » retour apparent ou réel vers les  
 » vices, le fit admettre dans le petit  
 » nombre des favoris intimes; il de-  
 » vint l'arbitre du goût, & *Néron* ne  
 » trouvoit plus rien de délicieux ni  
 » de magnifique sans l'approbation de  
 » *Pétrone*. Delà la jalousie de *Tigelli-*  
 » *nus*, qui crut avoir un rival, &  
 » qui se crut effacé dans la science des  
 » voluptés; il recourut donc à la  
 » cruauté du Prince, passion à laquelle  
 » cédoient toutes les autres. *Pétrone*  
 » est accusé d'avoir été lié avec *Sce-*  
 » *vinus*; un de ses esclaves, gagné à  
 » prix d'argent, se rend son délateur;  
 » la plupart des autres sont traînés  
 » dans les fers, & on lui ravit les  
 » moyens de se justifier. L'Empereur  
 » étant allé par hasard, vers ce temps,  
 » en Campanie, *Pétrone*, après l'avoir

» suivi jusqu'à *Cumes*, neut défense  
 » de passer au-delà ; il en pensa plus  
 » à prolonger sa crainte ou ses espé-  
 » rances, & ne quitta pas néanmoins  
 » brusquement la vie ; il se fit tantôt  
 » ouvrir, tantôt refermer les veines,  
 » selon qu'il lui plut, en conver-  
 » sant gaîment avec ses amis, & sans  
 » chercher à faire louer sa constance ;  
 » on ne lui parla ni de l'immortalité  
 » de l'ame, ni des opinions des Philo-  
 » sophes, mais de poësies légères &  
 » de vers faciles & naturels ; il ré-  
 » compensa quelques esclaves, en fit  
 » châtier d'autres, se promena, dor-  
 » mit, &, en dépit des ordres de  
 » *Néron*, sembla finir de mort natu-  
 » relle. Dans son Testament même,  
 » il ne flatta ni l'Empereur, ni *Tigel-*  
 » *linus*, ou quelqu'autre Favori,  
 » comme la plupart de ceux qu'on  
 » faisoit mourir ; mais il y détailla les  
 » plus monstrueuses débauches de  
 » *Néron*, sous le nom de jeunes liber-  
 » tins des deux sexes, & le lui envoya  
 » scellé de son anneau, qu'il rompit  
 » ensuite, de crainte qu'on n'en abu-  
 » sât contre quelqu'un ».

Le P. *Dotteville* a joint des notes dans tous les endroits où il les a cru nécessaires pour l'éclaircissement du texte, ou pour justifier le sens qu'il donne à *Tacite* ; il a suppléé, par une *Introduction*, aux quatre Livres qui manquent entre le 6<sup>e</sup> & le 11<sup>e</sup>. Il n'a point traduit les six premiers Livres des *Annales*, & il en apporte cette raison dans un *Avertissement*. » Un célèbre Académicien, dont je respecterai toujours la mémoire, comme de mon ancien Maître, a donné la vie d'*Agricola*, les mœurs des Germains, & les six premiers Livres des *Annales*. Si le Public me fait l'honneur d'y joindre mon ouvrage, il a la traduction complète de ce qui nous reste de *Tacite*. Quel que soit le respect du P. *Dotteville* pour la mémoire de feu M. l'Abbé de *La Bletterie*, je suis persuadé que le Public lui auroit su gré de n'avoir pas omis la traduction de ces six premiers Livres. La version de M. l'Abbé de *La Bletterie* se trouve aussi chez *Moutard*, ainsi que la *Vie d'Agricola*, les *Mœurs Germains*, par le même, & l'*Histoire de Tacite* par le P. *Dotteville*.

ANNÉE 1774. 187

*L'Homme du Monde éclairé par les Arts ;  
par M. Blondel Architecte du Roi ,  
Professeur Royal au Louvre , Membre  
de l'Académie d'Architecture ; publié  
par M. de Bastide. A Paris , chez Mo-  
nory Libraire de S. A. S. Monsei-  
gneur le Prince de Condé , rue & vis-  
à-vis de la Comédie Française ; deux  
volumes in-8° de plus de 300 pages  
chacun.*

CES deux volumes offrent un as-  
semblage assez bizarre : de très-  
bonnes réflexions sur les Arts & les  
Artistes , encadrées dans des lettres  
amoureuses. Tout ce qui concerne la  
Peinture & l'Architecture dans cet  
ouvrage , appartient à feu M. Blondel  
Architecte du Roi , dont je vous ai  
fait connoître les excellens principes  
& les travaux infatigables dans plu-  
sieurs de mes Feuilles ; ce qui regarde  
la Sculpture est dû à M. Cochin , &  
tout ce qui n'est que Romanesque est  
de l'imagination de M. de Bastide. Ce  
dernier auroit bien dû soupçonner

qu'il n'étoit pas naturel de faire écrire à un Amant des observations sur les édifices publics. L'amour n'est intéressant que lorsqu'il est excessif, & alors il ne s'occupe que de lui-même. Il ne se met pas à discuter sur le Palais Royal, sur le Palais Bourbon, sur l'Hôtel des Monnoyes, &c. S'il n'est que galanterie, il devient fade, & jamais fadeurs n'ont été aussi déplacées que lorsqu'elles occupent plus de la moitié d'un Livre fait pour réunir des notions sur les Arts les plus nobles & les plus utiles. Quoi qu'il en soit, Monsieur, je ne suivrai point ici les fictions galantes de *M. de Basside*, & je me contenterai de vous apprendre qu'un certain Comte de *Saleran* est épris de la Comtesse de *Vaujeu*, & que, pour entrer dans ses goûts, il lui envoie des observations sur les principaux monumens des Arts & leurs célèbres auteurs. Il lui fait en même temps une nomenclature raisonnée des plus grands Peintres des trois Ecoles, ainsi que des plus fameux Sculpteurs & Architectes; il y apprécie leur mérite & leurs ouvrages avec

beaucoup de sagacité ; puis il se sert  
 d'un artifice assez ingénieux pour la  
 préserver de la contagion du mau-  
 vais goût, en lui communiquant une  
 Lettre où l'on vante un Hôtel con-  
 struit sur des principes erronés , & en  
 réfutant tous ces éloges gauchement  
 prodigués à des productions qui en  
 sont indignes. On parle , dans cette  
 même Lettre, du portail de S. Roch  
 dont on admire excessivement la  
 forme pyramidale , les colonnes, l'en-  
 tablement , la sculpture & les armes  
 du Roi placées au sommet. Il faut voir  
 avec quelle supériorité de connois-  
 sances , l'Amateur détruit cet engou-  
 ement. Ce morceau n'est pas long ; il  
 vous mettra au fait des principes de  
 M. *Blondel* , & , comme tout le monde  
 est à portée de voir cet édifice , il  
 fera voir en même-temps le jugement  
 qu'on en doit porter. » Pourquoi ,  
 » dit le Comte *de Saleran* , ou plutôt  
 » M. *Blondel* , deux Ordres dans le  
 » portail d'une Eglise dont l'intérieur  
 » monte de fond dans toute sa hau-  
 » teur , pendant qu'aujourd'hui , dans

» nos bâtimens d'habitation, on en  
 » place un seul qui embrasse plusieurs  
 » étages ? C'est renverser l'ordre des  
 » choses, & oublier que le premier  
 » mérite de l'Architecture est d'affi-  
 » gner un caractère distinctif à chaque  
 » genre d'édifice. Ces deux Ordres,  
 » à la vérité, avoient été employés  
 » bien avant 1739, année où le por-  
 » tail de *Saint Roch* fut élevé. Ils l'a-  
 » voient été aux *Minimes* par *Man-*  
*sard* \*, & à *Saint Gervais* par *Des-*

\* *François Mansard* Architecte, né en 1568,  
 à Paris, où il est mort en 1666. Cet homme  
 célèbre est regardé, à bon droit, comme le  
 plus habile Architecte que la France ait  
 produit. Le portail de l'Eglise des *Fenillans*  
 fut son coup d'essai. Il a fait aussi celui des  
*Filles Saint - Marie*, celui des *Minimes*,  
 beaucoup d'Hôtels. Mais les ouvrages qui lui  
 ont fait le plus d'honneur, & qui lui assurent  
 l'estime de la postérité, sont le Château de  
*Maisons* à quatre lieues de Paris, & l'Eglise  
 du *Val-de-Grace*. Il donna des dessins de ce  
 Temple, & ne put le faire élever qu'à six  
 pieds hors de terre, se voyant forcé de  
 l'abandonner par les tracasseries que lui firent  
 des Architectes de son temps. *Maisons*, aux  
 yeux des Connoisseurs, est un des chefs-  
 d'œuvre de notre Architecture.

» broffes \* : dans ce dernier même,  
 » on en remarque jusqu'à trois ; mais  
 » alors on n'avoit pas encore pensé,  
 » comme on l'a fait depuis , si sage-  
 » ment & si naturellement , qu'un édi-  
 » fice sacré ne doit rien avoir de vul-  
 » gaire. Aussi les deux édifices que je  
 » viens de citer , n'égaleront-ils ja-  
 » mais en beauté les nouveaux por-  
 » tails qu'on érige à *Sainte Geneviève* ,  
 » à la nouvelle Paroisse de la *Made-  
 » leine*. . . . Autre absurdité ! Pour-  
 » quoi un Ordre Dorique surmonté  
 » d'un Ordre Corinthien ? (Erreur  
 » qui frappe également dans le portail  
 » de l'Oratoire.) On répondra que  
 » *Manfard* , aux *Minimes* , a passé

\* *Jacques Desbrosses*, Architecte sous le  
 regne de *Marie de Médicis*, qui le choisit  
 pour bâtir le Palais de Luxembourg à l'instar  
 de celui de Zitti à Florence. Nous avons  
 encore de cet habile homme le Portail de *S.  
 Gervais*, le nouvel Aqueduc d'*Arcueil*, la  
*Grande Salle du Palais*, le Temple de *Cha-  
 rmon*, détruit en 1685, &c. On peut  
 avancer que toutes ses productions portent un  
 caractère digne de son génie, & qu'il ne lui a  
 peut-être manqué qu'un peu plus de sévé-  
 rité.



» tout aussi brusquement du solide au  
 » délicat. Cela est vrai ; mais quelle  
 » différence d'avoir , au lieu du Corin-  
 » thien , employé le Composite , &  
 » avec quel art , d'ailleurs , cet Ar-  
 » chitecte célèbre n'a-t-il pas ajusté  
 » son Ordre Grec pour lui faire sup-  
 » porter l'Ordre Romain ? Ici ces deux  
 » Ordres sont pauvres , incorrects ,  
 » négligés , & semblent être élevés  
 » par un Mâçon.

» L'Amateur me confond , lorsqu'il  
 » s'extasie devant ces ressauts multi-  
 » pliés , qui s'accordent si mal avec la  
 » virilité de l'Ordre Dorique , la pre-  
 » mière belle production des Grecs. Il  
 » m'étonne à-peu près autant , lors-  
 » qu'il admire l'arcade du milieu , qui ,  
 » n'étant que médiocrement bien , se  
 » répète maussadement en tours creu-  
 » ses dans les collatéraux , & ren-  
 » ferme , plus ridiculement encore ,  
 » des portes bombées du plus mau-  
 » vais goût. Ajoutons qu'au dessus ;  
 » on remarque une sculpture beau-  
 » coup trop petite , & d'une exécu-  
 » tion aussi médiocre que l'architec-  
 » ture qui la reçoit. Je ne puis faire  
 » plus

» plus de grace à la colonne accou-  
 » plée avec le pilastre dans les angles  
 » de cet édifice : espèce de liberté con-  
 » damnable, & qu'on ne devroit ja-  
 » mais prendre, sur-tout dans les ob-  
 » jets de décoration, parce qu'ils ne  
 » sont introduits dans l'architecture  
 » que pour plaire aux yeux délicats  
 » & aux personnes intelligentes. N'y  
 » a-t-il pas encore un très-grand ri-  
 » dicule dans cet assemblage indiscret  
 » de membres déplacés, d'ornemens  
 » postiches & épars, qui n'ont aucune  
 » affinité avec le choix de l'ordon-  
 » nance & le caractère du monument ?  
 » Le second Ordre n'est ni plus esti-  
 » mable, ni de meilleur goût. Une  
 » grande arcade trop basse décore  
 » l'entre-colonnement du milieu. Un  
 » Ordre Corinthien, qui ne se mani-  
 » feste que par son chapiteau, d'une  
 » assez médiocre exécution, & dé-  
 » pourvû de cannelures, ainsi que le  
 » soffite de son entablement l'est de  
 » ses cassettes, achève de rendre  
 » cette ordonnance médiocre & in-  
 » digente. L'Ordre Dorique qu'on re-  
 » marque au-dessous n'est pas moins

» ridicule , & ne diffère du Toscan ,  
 » dans sa simplicité maussade , que  
 » par la distribution des mutules &  
 » des triglyphes de son entablement.  
 » Il reste les armes du Roi , placées  
 » dans le timpan à ressauts du fronton.  
 » Mon judicieux Antagoniste en  
 » paroît plus épris que de tout le  
 » reste. Vous n'en serez pas étonné,  
 » quand je vous dirai que cet objet  
 » particulier est le plus ridicule de  
 » tous par sa pesanteur ; pesanteur  
 » qui rend insoutenable la petitesse  
 » des Anges placés sur les corniches  
 » rampantes du fronton , . . «

Une autre Lettre que vous remarquerez , est celle où l'auteur entre dans les détails des différentes beautés du Château & des Jardins de Marly qu'il nous assure être l'ouvrage de *Jules Hardouin Mansard*. Un véritable Amateur éprouveroit certainement le plaisir le plus délicieux à parcourir ce lieu enchanté immédiatement après la lecture de cette Lettre.

Le second volume commence par un précis bien fait sur la naissance de l'Architecture , ses progrès , ses révo-

lutions, son état actuel. Dans cette correspondance, *la Comtesse* devient connoisseuse ; elle va voir le nouveau bâtiment de l'Ecole de Chirurgie rue des Cordeliers , & elle donne des preuves de son discernement dans le compte qu'elle rend de cet ouvrage de l'habile M. *Gondouin*. Ce bâtiment n'est pas achevé ; mais il est assez avancé pour que vous puissiez apprécier la justesse des observations de *la Comtesse*. Les voici telles qu'elles se trouvent dans une de ses Lettres.

» Cet édifice , tout en belles pierres ,  
» a la précision du plus beau marbre.  
» Un grand Ordre de colonnes Corin-  
» thiennes occupe l'avant - corps du  
» fond de la cour. Derrrière ces co-  
» lonnes , on en apperçoit d'autres ,  
» d'Ordre Ionique , & de la hauteur  
» d'environ les deux tiers du grand  
» ordre. Ces nouvelles colonnes re-  
» gnent tout au pourtour de la cour ,  
» & forment un péristile sur la rue .  
» qui produit le plus grand effet. La  
» porte sera belle , grande , noble &  
» simple. M. *Gondouin*, nourri des pré-  
» ceptes de son Art , a sçu se délivrer

» des entraves communes ; en homme  
» de génie , il a franchi les bornes ,  
» & créé un genre qui , dans le goût  
» antique , offre néanmoins les décou-  
» vertes intéressantes des Modernes.

» Le grand avant - corps dont je  
» viens de parler , donne entrée à un  
» amphithéâtre , composé d'un demi-  
» cercle , & qui se trouve éclairé par  
» en-haut. Cette forme m'a paru très-  
» convenable pour rassembler un cer-  
» tain nombre d'Etudiants qui , rangés  
» à distance égale du Professeur , sont  
» tous en état d'en observer égale-  
» ment les démonstrations. La partie  
» supérieure de cet amphithéâtre est  
» une calotte , ornée de cassettes &  
» de rosaces , genre d'ornement qui  
» ennoblit le lieu de la scène , en lui  
» conservant le caractère grave , con-  
» forme au motif qui a donné lieu à  
» l'édifice.

» Malgré cet éloge , incontestable-  
» ment mérité , je ne vous cacheraï  
» pas que j'ai remarqué dans ce bâ-  
» timent le même défaut que dans ceux  
» qu'on élève aujourd'hui. Je lui re-  
» proche la situation ; il auroit été à

» souhaiter qu'il alignât la place qui  
 » précède l'Eglise des Cordeliers.  
 » Comment oublie-t-on que le pre-  
 » mier mérite d'un édifice de quel-  
 » que considération , est d'avoir un  
 » abord proportionné à son impor-  
 » tance ? Je me suis apperçue d'ail-  
 » leurs, & l'Architecte en est convenu  
 » avec moi , que le défaut de pro-  
 » fondeur du terrain l'avoit forcé de  
 » négliger la proportion de sa cour.  
 » Elle eût certainement produit un  
 » tout autre coup d'œil , si elle se fût  
 » présentée sur sa longueur, & l'avant-  
 » corps auroit produit un belensem-  
 » ble. Le défaut que je viens de re-  
 » procher se remarque également à la  
 » Fontaine de la rue de Grenelle. Est-  
 » il possible qu'un pareil chef-d'œuvre  
 » ne s'offre pas à tous les yeux , &  
 » qu'il faille le deviner ? «

A l'article de la Sculpture , l'auteur  
 fait faire une réflexion bien sensée à  
 l'un de ses personnages. Il regrette  
 que nos célèbres Sculpteurs n'ayent  
 pas d'occasions assez fréquentes d'ex-  
 ercer leurs talens ; il voudroit qu'au-  
 lieu de ces pompeux Catafalques qui

ne durent qu'un jour , on eût érigé dans les Chapelles de Notre-Dame , autant de tombeaux durables à chacun des Princes de la Maison de *Bourbon* , & qu'on eut imité en cela la magnificence de Saint Pierre de Rome , vaisseau beaucoup plus vaste à la vérité , mais dont ces monumens sont le plus noble & le plus riche ornement.

Vous voyez , Monsieur , combien ce Livre seroit estimable si on ne l'eut point gâté par une forme aussi frivole & aussi peu convenable aux sujets que l'on y traite. Il seroit à desirer que de ces deux volumes on n'en fît qu'un , que l'on supprimât toute l'intrigue romanesque , & que l'on convertît ces Lettres d'amans en une trentaine de Lettres de deux Amis qui chercheroient à s'instruire.

Le second volume est terminé par des *Notes* très-intéressantes & très-bien faites ; on y trouve un précis curieux de la vie & des travaux des Architectes , des Peintres , des Sculpteurs les plus célèbres , cités dans l'ouvrage , & même de quelques ouvriers qui , par leur génie , se sont élevés au-dessus de leur profession. Je suis , &c.

*A Paris ce 10 Août 1774.*

## LETTRE IX.

*Causés Célèbres , Curieuses & Intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume , avec les Jugemens qui les ont décidées. A Paris , chez Lacombe Libraire, rue Christine. Tomes V, VI, VII & VIII.*

CE Journal , non moins amusant qu'utile , se continue toujours avec le même succès. Plusieurs Causes , dont on nous donne d'excellens précis dans ces quatre volumes nouveaux , ont fait dans le Public une très-grande sensation. On se souvient encore de cette veuve d'un Orfèvre de Paris , qui , malgré les disgrâces de sa figure , fut accusée de mauvaise conduite par ses enfans , & à qui les Juges ne donnèrent qu'un Conseil , quoiqu'on voulût la faire interdire. On se rappelle cette femme de qualité qui demandoit d'être séparée de son mari , sur d'as-



sez légers prétextes; cet héritier d'une fortune immense dont on provoquoit l'interdiction, parce qu'il faisoit de superbes Reposoirs, qu'il alloit lui-même sonner les cloches, & qu'il avoit un goût décidé pour les enterremens : tous traits qui composent, sans doute, un caractère singulier, mais qui ne suffisent pas pour interdire un homme; enfin, ce Protestant nommé *Sirven*, qu'on avoit accusé d'avoir jetté sa fille dans un puits, pour prévenir sa conversion au Catholicisme, tandis qu'il est prouvé au procès que cet accident a été la suite du délire auquel cette jeune fille étoit sujette, & que son père étoit très-tolérant & consentoit à son changement de Religion. Telles sont, Monsieur, les principales Causes, dont vous trouverez tous les détails dans ces quatre Volumes. Une de celles qui m'a le plus intéressé, est la dernière, c'est-à-dire celle de *Sirven*. Pour peu qu'on ait de sensibilité, on ne peut voir, sans le plus grand attendrissement, un malheureux père, sur l'accusation la moins prouvée, la moins vraisemblable & la plus atroce,

obligé de fuir au milieu de la nuit pendant une tempête effroyable, se traînant à pied & cherchant quelque asyle ignoré à travers des montagnes inaccessibles. Lorsque la voix du préjugé put être balancée par la réclamation des gens sensés & même par celle du peuple, qui rendoit témoignage en sa faveur, alors il vint lui-même se constituer prisonnier. Cependant cette fuite lui fut objectée comme une présomption défavorable. Le Défenseur de *Sirven* entre, à ce sujet, dans une discussion bien importante; il prouve, sans réplique, que quiconque a la moindre lueur de raison, & sçait comment s'instruisent les procédures criminelles dans les Jurisdictions subalternes, ne peut qu'éprouver une juste terreur au seul nom d'une accusation capitale, quelque calomnieuse qu'elle puisse être. « Qu'on » interroge les gens éclairés, pour- » suit-il, ils diront que le premier » conseil qu'on doit donner à un Ac- » cusé, quelque innocent qu'on le » suppose, c'est de commencer par » mettre sa personne en sûreté. Ce

» moyen , si humiliant & si doulou-  
 » reux pour l'innocence , est devenu  
 » nécessaire par la dureté de notre  
 » législation criminelle. Nous avons  
 » des loix spéculatives pleines d'hu-  
 » manité & de sagesse : les Loix Ro-  
 » maines , les Capitulaires de *Charle-*  
 » *magne* , font faits pour rassurer tout  
 » Accusé à qui sa conscience ne re-  
 » proche rien. Mais nos Loix Prati-  
 » ques , plus dignes du Code de *Dra-*  
 » *con* que de celui d'une Nation douce  
 » & polie , doivent nécessairement  
 » effrayer l'homme le plus vertueux :  
 » on n'a qu'à remarquer de quels Té-  
 » moins sont ordinairement compo-  
 » sées nos procédures criminelles.  
 » N'est-il pas convenu que des per-  
 » sonnes d'un certain état , d'un cer-  
 » tain rang , ne doivent point être affi-  
 » gnées si elles n'y consentent , & qu'on  
 » doit toujours supposer qu'elles n'ont  
 » rien vu ni entendu ? Cette opinion  
 » publique , qui est le résultat de nos  
 » mœurs , est en même-temps la cen-  
 » sure la plus humiliante de nos Loix.  
 » Personne ne rougissoit d'être témoin  
 » chez les Romains ; personne n'en

» rougit dans des Nations voisines ,  
 » parce qu'il n'y a en effet rien de plus  
 » digne d'un Citoyen que de rendre  
 » témoignage à la vérité. Mais , chez  
 » ces Nations., l'instruction criminelle  
 » se fait contradictoirement : elle  
 » n'est redoutable qu'au crime. L'Ac-  
 » cusé a la liberté de se défendre. Par-  
 » mi nous c'est une inquisition secret-  
 » te , qui ne laisse de ressource qu'aux  
 » Accusés adroits ou puissans. Nous  
 » avons pris des Romains les petiteesses  
 » & les subtilités de leurs Loix , &  
 » nous n'avons pas sçu saisir ces grands  
 » principes d'humanité , ces leçons  
 » sublimes d'équité & de douceur ,  
 » qui ont fait survivre l'empire de  
 » leur législation à l'anéantissement de  
 » leur puissance.

» Il y a long-temps que les vrais  
 » Magistrats gémissent des atteintes  
 » que souffre la liberté civile dans les  
 » Tribunaux établis pour la protéger.  
 » Mais le caractère de notre Nation  
 » est de s'endormir au sein des abus  
 » les plus révoltans. On se fait une  
 » cruelle habitude de regarder comme  
 » juste ce qui est autorisé par une Loi

» injuste. Souvent même on va plus  
 » loin que la Loi, parce que, lorsqu'une  
 » Loi est atroce, on croit entrer dans  
 » l'esprit du Législateur en l'exécutant  
 » avec atrocité.

» Mais le temps viendra, & il n'est  
 » pas sans doute éloigné, où l'on fera  
 » cesser ce contraste choquant, que  
 » des Magistrats éclairés ont remar-  
 » qué entre nos mœurs & nos loix,  
 » entre notre Code civil & notre  
 » Code criminel \*. Cette réformation  
 » salutaire, sollicitée par les vœux  
 » de la Nation, est digne d'un regne  
 » de modération, d'humanité & de  
 » justice.

» Si les alarmes & la fuite d'un Ac-  
 » cusé n'ont jamais dû être regardées  
 » comme des preuves ni des indices  
 » du délit, que fera-ce lorsqu'il s'a-  
 » gira d'un prétendu crime où l'on  
 » aura cru la Religion intéressée, &

\* N'est-ce pas une chose bien étonnante  
 que notre Législation civile fournisse tant de  
 ressources au Défendeur pour le plus léger  
 intérêt pécuniaire, & que notre Législation  
 criminelle en fournisse si peu, lorsqu'il est  
 question de l'honneur & de la vie ?

» que le fanatisme aura poursuivi ?  
 » C'est bien dans ces sortes d'accusa-  
 » tions qu'il est permis à l'innocence  
 » de s'alarmer & de craindre. On ne  
 » sçait que trop combien sont redou-  
 » tables des Témoins & des Juges qui  
 » croient avoir en main la cause du  
 » Ciel , & combien un Protestant  
 » doit être alors peu rassuré par le  
 » sentiment de son innocence !

» Comment *Sirven* auroit-il pu ne  
 » pas trembler à l'aspect du Tribunal  
 » qui devoit le juger ? On lui dit que  
 » la première relation du Médecin &  
 » du Chirurgien a été changée , parce  
 » qu'elle n'étoit pas au gré du Tribu-  
 » nal ; il sçait que des ennemis fr-  
 » rieux veulent le perdre ; il voit  
 » que le Juge instruit une procédure  
 » sur le prétendu enlèvement du ca-  
 » davre , après avoir permis de l'in-  
 » humer ; il apprend qu'on refuse de  
 » faire entendre les Témoins qui l'a-  
 » voient vu souper & coucher au châ-  
 » teau d'Aygues-Fondes , & qu'on fait  
 » un crime à M<sup>e</sup> *Jalabert* de défendre  
 » un Protestant ; il voit enfin qu'après  
 » l'avoir reçu Partie civile , après

» lui avoir fourni des lettres ajour-  
 » natoires pour faire entendre des  
 » Témoins à sa requête ; après l'avoir  
 » fait artificieusement avertir par une  
 » lettre du Greffier de sa descente à  
 » Castres , le Juge le décrète au corps,  
 » lui, sa femme & ses enfans : inter-  
 » rogeons les cœurs , & demandons  
 » quel est l'homme qui , à la place de  
 » *Sirven* , n'auroit pas pris la fuite ».

Ce morceau est d'autant plus inté-  
 ressant que vous voyez , Monsieur ,  
 qu'on y démontre , d'une manière  
 invincible , la nécessité d'une ré-  
 forme dans notre Code criminel. Il est  
 effectivement affreux que la défense  
 d'un Accusé puisse trouver des entra-  
 ves , de quelque nature qu'elles soient.  
 Le Gouvernement & la Patrie ont  
 intérêt de trouver des innocens , &  
 non des coupables. Vous sçavez du  
 reste , Monsieur , le résultat de ce fa-  
 meux Procès. Le Parlement a déclaré  
 la famille *Sirven* innocente du crime  
 dont on l'a accusée , & je dois dire à  
 l'éloge de M. de *Voltaire* qu'il a con-  
 tribué beaucoup à la justification de  
 cet infortuné Protestant. Il ne man-

que à la gloire de cet auteur , que de le voir s'intéresser aussi fortement à la défense de quelque malheureux Catholique ; ce ne seront sûrement pas les occasions qui lui manqueront.

Vous trouverez , dans le cinquième volume de ce Journal , une Cause qui vous attachera par la complication & la singularité des circonstances. Un Mousquetaire épouse la veuve d'un Marquis de *Caraccioli* ; il en a des enfans ; elle meurt. Cette femme étoit venue d'un des Pais les plus chauds , de Palerme , Ville voisine du Mont-Etna. Après sa mort le Mousquetaire la remplace par une fille née sous la zone glaciale. Il trouve dans le monde une de ces deux Laponses que M. de *Maupertuis* avoit amenées de la Ville de Torno. Il la fait succéder à Mad<sup>e</sup> *Carraccioli* & reconnoît avoir reçu d'elle cinquante mille livres , quoiqu'elle n'eût aucune fortune. Cette femme commença par dissiper la plus grande partie du bien de son mari , puis forma une demande en séparation qui n'eut point de succès. Le Mousquetaire lui représenta qu'il n'é-



toit pas nécessaire de plaider ; ils se séparèrent volontairement , & le mari donna cinq cens livres de pension qui , avec trois cens livres accordées par le Roi à cette femme comme Nouvelle Convertie , faisoit huit cens livres de revenu. On fit bientôt sentir à la Lapone qu'elle n'avoit pas pris le meilleur parti , & qu'elle pouvoit répéter les cinquante mille livres qu'elle n'avoit pas reçues. Aussitôt demande en séparation de biens & en condamnation de cinquante mille livres. Pour se défendre , le mari est obligé de dévoiler la conduite scandaleuse de sa femme , dont cinquante-quatre Témoins purent bien lui procurer des présomptions assez fortes , mais non pas aux Juges une entière conviction. On prononça un plus amplement informé ; en conséquence d'un *Retentum* au bas de l'Arrêt , les deux Accusés furent exilés à vingt lieues de Paris & à vingt lieues l'un de l'autre par Lettres de cachet. La Lapone ne fut pas long-temps à faire lever l'ordre & à se représenter de nouveau , son contrat de mariage à la main. Les

provisions qu'elle demandoit ne purent lui être refusées. Elle fait des saisies entre les mains de tous les Fermiers ; le mari , pour sauver son patrimoine , use d'un privilège que la Coutume de Normandie lui accordoit. Il abandonne à son fils l'usufruit de tous ses biens. Que fait l'intrigante Lapone ? Elle attaque l'état des enfans du premier lit , & se met en devoir de prouver que ce n'étoit que des bâtards ; mais la possession de leur état étant bien établie , elle fut confirmée par Arrêt du Parlement du 16 Janvier 1772.

Il y a aussi dans cette Collection Périodique des Questions de Jurisprudence très-curieuses & dont la solution doit être d'une grande utilité aux Jurisconsultes ; comme de sçavoir si un Meurtrier qui a obtenu du Prince des Lettres de grace , peut être condamné en des dommages-intérêts envers la famille de celui qu'il a tué ; si les parens ont droit de demander qu'il lui soit défendu d'approcher des lieux qu'ils habitent ; si deux époux qui n'ont pas de motifs suffisans peuvent

demander réciproquement la nullité de leur mariage ; si l'on est recevable à interjetter appel lorsqu'on a laissé écouler les dix années prescrites par l'Ordonnance ; si un mari est recevable à demander l'anéantissement de sa séparation avec sa femme : &c, &c, &c.

Enfin , Monsieur , parmi les Causes recueillies dans ce Journal , il s'en rencontre quelques-unes qui prêtent à la plaisanterie , & alors les Rédacteurs font voir que le style de ce genre ne leur est point étranger. Tel est le Procès entre les *Boisseliers* & les *Boursiers*, au sujet des parasols ou parapluies. Quand les parapluies étoient de bois ou de toile cirée , ils étoient incontestablement du ressort des *Boisseliers* : mais, depuis qu'ils sont de taffetas , les *Boursiers* sont en possession de les faire & de les débiter. » Les *Boisseliers*, » disent les Journalistes , avoient de » tout temps tenu le manche du pa- » rapluie : aujourd'hui que la tête » du parasol a si prodigieusement » changé, ils prétendent attirer à eux » & retenir encore , par le manche ,

» ce parasol prêt à leur échapper ; les  
 » Bourfiers qui tiennent la tête veu-  
 » lent le leur arracher , & ne leur  
 » en laiffér que le manche dans les  
 » mains. » C'est ce qui est arrivé ; car  
 le Parlement a condamné les Boiffe-  
 liers à se contenter de fournir à leurs  
 adverfaires le manche des Parasols ;

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles fur  
 l'époque de l'Homme au Masque de  
 fer.*

U N hafard fort fingulier , Monsieur,  
 m'a remis fous les yeux , dans la  
 femaine dernière , les Eloges hifto-  
 riques des Membres de l'Académie  
 des Sciences par M. de Fontenelle , &  
 le cahier de vos Feuilles N<sup>o</sup> 17 , (1768)  
 où vous rendez compte , pages 73 &  
 fuivantes , d'une Lettre de notre il-  
 luftre Compatriote M<sup>r</sup>. de Saint-  
 Foix , au fujet de l'Homme au Masque  
 de fer. J'ai trouvé dans l'éloge de M<sup>r</sup>.

*Méry* \*, dont la mort arriva le 3 Novembre 1722 , dix-huit ans après celle du fameux *Masque de fer* , l'anecdote suivante. » *M. Méry* en 1692 » fit un voyage en Angleterre par ordre de la Cour ; & , ce qui paroîtra » fans doute surprenant , on en ignore » absolument le sujet . . . . Enfin , je » le répète , on ne sçait rien du voyage » d'Angleterre , dont il auroit dû , au » moins à sa femme & à ses enfans , » vanter ou excuser le succès. Tout » étoit enseveli dans un profond silence «.

Ce voyage si secret de *M. Méry* en Angleterre en 1692 , ne pourroit-il pas servir , Monsieur , à fixer le temps

\* *Jean Méry* , habile Chirurgien , né à Vatan en Berry le 6 Janvier 1645. Il devint Chirurgien de la Reine femme de *Louis XIV.* On a de lui plusieurs sçavantes Dissertations dans les Mém. de l'Académie des Sciences.

où le prisonnier au Masque de fer fut conduit aux Isles de *Sainte Marguerite*, & que M. *Méry* accompagna peut-être en qualité de Chirurgien chargé de la confiance des Rois de France & d'Angleterre. Il est vrai qu'en 1692, *Guillaume* Prince d'*Orange* & *Marie* fille de *Jacques II* occupoient le Trône d'Angleterre; mais *Jacques II*, qui avoit promis à son frère *Charles II* au lit de la mort en 1685, de ne point faire mourir son neveu le Duc de *Montmouth*, à quelque révolte que son génie ardent & impétueux le portât, ne put-il pas exiger le même serment ou la même promesse de *Marie* sa fille, ou *Marie* n'avoit-elle point pris les mêmes engagements avec son oncle *Charles II*? Quoi qu'il en soit, Monsieur, j'ai cru devoir vous faire part de cette particularité qui peut faire naître quelques éclaircissemens ou du moins quelques nouvelles conjectures

214 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

sur l'étrange histoire de l'Homme au Masque de fer. J'ai l'honneur d'être, &c.

*Les Étrennes de Clio & de Mnémofyne ;  
un volume in-12 petit format, de près  
de 400 pages. A Paris, chez Ruault  
Libraire rue de la Harpe.*

**C**LIO est la Muse de l'Histoire ;  
Mnémofyne la Déesse de la Mémoire.  
Le volume que je vous annonce, M<sup>r</sup>,  
contient, 1<sup>o</sup> des *Tablettes Élémentaires  
& Chronologiques de l'Histoire Ancienne,  
Universelle, Sacrée & Profane*, depuis  
le commencement du Monde jusqu'à la  
Naissance de Jesus-Christ ; plus un *Mé-  
morial Historique*, avec les mois, le  
jour & l'année auxquels les événements  
sont arrivés ; espèce de *Notice de l'His-  
toire Moderne* qui contient les siècles  
depuis JESUS-CHRIST jusqu'au  
temps présent ; suivie d'un *Tableau de  
l'Histoire de France en vers techniques*  
assez faciles, au nombre d'environ

250 : voilà ce que *Clio* nous offre dans ce volume. 2<sup>o</sup> des Apophtegmes choisis , des Pensées ingénieuses & solides , des Anecdotes , des Extraits fort courts , des Adages , des Sentences , &c , dignes d'être retenus : c'est le présent que nous fait *Mnésyne*.

La variété des matières que rassemble cet ouvrage est très-piquante , Monsieur ; quiconque les posséderoit seroit certainement regardé dans toutes les Sociétés comme un homme instruit & amusant , pour peu qu'il sçût faire valoir à propos ses connoissances solides & légères. L'auteur, comme il le dit dans sa *Préface* , n'a point prétendu travailler pour les Érudits ; mais pour les Gens du monde qui lui sçauront gré de leur avoir cueilli quelques fleurs & quelques fruits , en leur épargnant la peine de parcourir , pour les trouver ,



dés volumes immenses. Ce Livre est réellement fait avec beaucoup de soin & de goût. On y a rapproché une foule de choses utiles & peut-être trop oubliées ; sçavoir, un très-grand nombre de faits historiques , & beaucoup de traits ingénieux, dont les uns sont peu connus , & mille autres qui , par leur sel attique , ne peuvent que faire un nouveau plaisir. Enfin , cet ouvrage est d'autant plus digne de plaire aux personnes de goût , que l'auteur a moins cherché à leur présenter ses propres idées , qu'à leur faire part de ce que les différens âges de l'Histoire ont pu fournir de plus agréable , & l'esprit humain de plus piquant.

Je suis, &c.

*A Paris ce 12 Août 1774.*

---

*Faute à corriger dans le N<sup>o</sup>. précédent.*

Page 136 , ligne 14 , *Atalide* ; lisez  
*Atalide.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE X.

*Essai Philosophique sur le corps humain pour servir de suite à LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE; 3 vol. in-12 d'environ 400 pages. A Paris, chez Saillant & Nyon Libraires, rue Saint Jean de Beauvais. Prix, 9 liv. reliés.*

**V**OUS sçavez, Monsieur, que la noble passion d'être utile est la seule qui soutienne un *Philosophe* dans ses veilles, & que, s'il daigne prendre la plume, c'est uniquement pour tracer aux hommes la route du bonheur, & jeter quelques traits de lumière dans la nuit épaisse & profonde où la génération présente est encore

ANN. 1774. Tome V. K.

plongée, C'est à cet esprit de bien-  
 faisance que nous devons l'ouvrage  
 dont je vais vous entretenir. » Je  
 » saisis, dit l'auteur, l'occasion qui se  
 » présente d'être utile à mes pareils,  
 » & de faire servir cet Ecrit, consa-  
 » cré à la vérité, à étendre le culte  
 » de la vertu, . . . , L'ouvrage entier  
 » de la *Philosophie de la Nature* peut  
 » être considéré comme une suite de  
 » Mémoires présentés aux Législateurs  
 » pour prévenir notre dégradation ;  
 » tous les projets que j'ai tracés ten-  
 » dent à tirer l'espèce humaine de la  
 » fange, où des cultes sanguinaires,  
 » des loix stupides & une éducation  
 » pusillanime la tiennent ensévelie....,  
 » Au milieu de ce torrent d'erreurs &  
 » de crimes, de temps en temps la  
 » voix des *Philosophes* s'est fait en-  
 » tendre ; on leur a applaudi, mais le  
 » Monde moral a continué de rouler  
 » sur le même axe. Ne nous laissons  
 » point de plaider la cause de la Na-  
 » ture, puisqu'on ne se lasse point de  
 » l'outrager ; il faut qu'en même-temps  
 » que les Charlatans de toutes les  
 » Nations r'ouvrent les blessures faites

« à l'homme , il y ait une chaîne non  
 » interrompue de réclamations de la  
 » part des Médecins contre ces atten-  
 » tats ; ce sont des Mémoires que nous  
 » laissons à la postérité , pour l'em-  
 » pêcher de blasphêmer notre intelli-  
 » gence. « D'après ce début plein  
 d'emphase , qui semble annoncer des  
 découvertes précieuses à la Morale ,  
 croiriez-vous , Monsieur , que cet ou-  
 vrage n'est qu'une compilation très-  
 médiocre , dans laquelle un Lecteur  
 instruit chercheroit vainement une  
 seule idée neuve ? C'est ainsi que le  
 même Ecrivain , en parlant , il y a  
 quelque temps , des *Vestales* \* , annon-  
 çoit qu'il alloit pour la première fois  
 traiter cette matière en *Philosophe* ;  
 mais je découvris malheureusement  
 que tout ce Chapitre étoit transcrit  
 mot pour mot du *Traité des Vestales*  
 de l'Abbé Nadal. Tel est le *Charla-*  
*tan* qui réclame contre les *Charla-*  
*tans de toutes les Nations.* »

\* Voyez les *Mélanges Philosophiques* qui  
 accompagnent la Traduction de *Suétone* , par  
 M. Ophellot de la Pauze. Voy. l'*Année Lit-*  
*éraire* 1771 , Tome 1 , page 164.

Il faut distinguer, Monsieur, dans ces trois volumes, les faits que le Compilateur a ramassés, & les réflexions dont il les accompagne. Celles-ci sont la plupart si extravagantes, qu'elles ne méritent pas la peine qu'on s'y arrête. Je ne vous en citerai qu'un très-petit nombre. Quant aux faits, je vais les parcourir, & choisir ceux qui me paroîtront dignes de votre curiosité. Le premier volume tout entier a pour objet l'origine & la formation des Êtres, les élémens qui les composent, & la génération de l'homme. On y expose les hypothèses & les systèmes des Anciens & des Modernes, relatifs à ces divers objets. Pour donner une idée de la divisibilité de la matière, l'auteur cite, d'après mille autres Écrivains, plusieurs chefs-d'œuvre de la patience & de l'industrie humaine; par exemple, une chaîne d'or, composée de deux cents anneaux, qu'on avoit faite si légère, qu'elle étoit traînée par une mouche; une autre de cuivre, ayant le même nombre de chaînons, qui, avec son crochet, son cademat & sa clef, ne pesoit pas un

grain ; enfin , une table , un buffet , un miroir , douze chaises & trois figures , qu'on renfermoit dans un noyau de cerise. De nos jours , un Artiste de Londres a exécuté un monument non moins étonnant ; c'est un vaisseau de guerre en or , qui n'a qu'un pouce & cinq huitièmes , & sur lequel on voit une batterie de dix-huit canons d'or à bouches d'argent , des ancres d'acier garnis d'or avec des anneaux d'argent , des voiles , des mâts , des vergues , des cordages & un gouvernail d'or. Les Anciens , au reste , ne le cédoient point en ce genre de travail à nos Mécaniciens ; *Elie*n parle d'un *Callicrate* de Lacédémone , qui écrivit en lettres d'or un distique élégiaque sur un grain de millet ; & *Plin*e , d'un *Théodore* de *Samos* , qui avoit fait en bronze sa propre statue , parfaitement ressemblante , qui tenoit de la main droite un livre , & de la gauche un char à quatre chevaux , le tout d'une telle petitesse , qu'une mouche de bronze , faite par le même Sculpteur , couvroit le char & le cocher.

Le second volume commence par quelques remarques générales sur le corps humain. L'auteur y prétend que l'homme sauvage, relativement à sa taille & au volume de son corps, est le plus léger, le plus adroit & le plus fort des animaux. On voit encore, en effet, de temps en temps, parmi les Sauvages qui n'ont pas adopté nos mœurs pusillanimes & dépravées, des traits de vigueur supérieurs à ceux qu'on raconte des *Hercules* & des *Thésées*. En 1746, un Indien de Buenos-Aires, dans un spectacle public, attaqua un taureau furieux armé d'une seule corde, le terrassa, le brida, le monta, & sur ce nouveau coursier combattit deux autres taureaux également furieux, & les mit à mort au premier signal qu'on lui donna. On rapporte mille traits de la force du Maréchal de Saxe, le *Milon* de son siècle; un des plus étonnans est celui-ci, qu'on connoît moins : il prenoit une corde suspendue pour point d'appui, enlevait entre ses jambes un cheval d'escadron, & le tenoit en l'air jusqu'à ce qu'il l'eut étouffé.

En parlant de la dégradation de l'espèce humaine, on distingue celle qui est l'ouvrage de la Nature, & celle qui est l'ouvrage des hommes. Ce Chapitre contient l'histoire des variétés qui s'observent entre les hommes, quant à la couleur & à la configuration; on y disserte sur les *Nègres*, les *Albinos*, les *Géans*, les *Nains*, l'*Homme Marin*, l'*Orang-Outang*, &c. Les Physiciens ont bâti divers systèmes pour expliquer comment un Africain naît avec une peau noire & de la laine frisée sur la tête. Le Moine *Gumilla* a dit, dans son *Histoire de l'Orénoque*, que les Nègres descendoient en droite ligne de *Cain*, dont Dieu écrasa le nez & noircit l'épiderme pour imprimer sur sa personne le caractère d'assassin. *Maupertuis*, dans sa *Vénus Physique*, prétend que l'ovaire de la première femme renfermoit des œufs de différentes couleurs, qui ne devoient éclore qu'après un certain nombre de générations; que si jamais la source des œufs noirs étoit épuisée, l'Ethyopien ne produiroit plus que des blancs; & que si au con-



## 24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

raire les œufs blancs venoient à manquer, l'Europe ne verroit plus sur sa surface que des individus d'un noir l'ébène, comme les habitans du Sénégal. Le célèbre *le Cat* supposoit que la cause primitive de la noirceur venoit de l'imagination des mères, & il cite à ce sujet un auteur Allemand, nommé *Hoyerus*, qui rapporte qu'une femme accoucha d'un Nègre pour en avoir vû un plusieurs fois avec complaisance; d'où il conclut que, s'il se trouve seulement un homme & une femme, qui ayent en même-temps l'imagination vivement affectée d'une figure Ethiopienne, un peuple Nègre pourra résulter de leur union. Cette conclusion ne paroît appuyée que sur un fait incertain; car il est plus vraisemblable de croire que cette femme dont parle *Hoyerus*, ne s'étoit pas bornée à la seule délectation de considérer un Nègre avec complaisance. L'ardeur brûlante du climat qu'habite un Africain, semble fournir une raison plus simple de la noirceur de sa peau. Il est constant que le teint de l'homme dépend du soleil qui l'éclaire. L'es-

pèce humaine , comme l'ont observé les meilleurs Naturalistes , se noircit aux feux de cet astre , & se blanchit par le froid. Il n'y a point de Nègres hors des limites de la Zone torride , & , à mesure qu'on s'éloigne de l'Equateur , le teint noir devient basané , le basané devient brun , & du brun il n'y a qu'une nuance au blanc. Il est vrai que toute cette longue bande du globe , qu'on nomme la Zone torride , n'est pas uniquement peuplée de Nègres ; mais on ne doit l'attribuer qu'à des causes étrangères qui modifient l'action de la chaleur ; il est certain que les terres qui sont défendues du vent d'Est par le pic de Ténériffe & le mont Atlas , ne doivent pas être habitées par des Nègres parfaits , comme les plages immenses de la Nubie & du Sénégal ; & si toute la partie du Nouveau Monde , qui est située entre les Tropiques , ne recèle aucun Nègre dans son sein , c'est que , suivant les expériences des Thermomètres de *M<sup>rs</sup> de la Condamine & Adanson* , la chaleur du Pérou est de quinze degrés inférieure à celle du Sé-

négat. Ce qui semble démontrer encore que l'homme ne se noircit qu'au soleil, c'est que les Européens transplantés sous la ligne, y voyent, à la longue, leur teint passer par toutes les nuances qui séparent le blanc parfait du noir d'ébène, surtout quand ils adoptent la manière de vivre & la nudité absolue des indigènes. S'il en faut croire le Physicien qui nous a donné l'Histoire de l'Afrique Francoise, la postérité des Conquistadors Portugais, qui y descendirent au milieu du quinzième siècle, est devenue parfaitement semblable aux Nègres, par la laine de la tête, la couleur de la peau & la stupidité. *Mandeflo* croyoit qu'il ne falloit aux Européens, pour devenir Nègres, que trois générations suivies sous la ligne équinoxiale. Il est probable aussi que la postérité d'un Nègre d'Angola, transportée au nord de l'Europe, acquieseroit à la fin la blancheur des Polonois; mais, quand *M. de Buffon* a écrit que cette métamorphose pourroit se faire à la huitième génération, il paroit en avoir trop précipité l'époque;

Il est certain qu'après vingt-deux générations passées en Espagne, les Maures en sortirent aussi basanés qu'ils y étoient entrés; l'action du froid sur des corps Ethyopiens est infiniment moins sensible que celle d'un soleil ardent sur le teint d'un habitant du nord de l'Europe.

L'*Albinos*, qu'on nomme en Afrique *Dondos*, dans les Indes Orientales *Kakerlaque*, & au Nouveau-Monde *Œil de Lune*, est de couleur blaffarde; il a la taille du Lapon, la peau des Lépreux & les yeux du Hibou. Condamné, par la structure de ses yeux, à fuir la lumière, il regarde avec horreur le Soleil & le spectacle de la Nature, s'endort le jour, dispute la nuit quelques vils alimens aux bêtes féroces, qu'il n'égale ni en adresse, ni en courage, & termine à trente ans sa malheureuse carrière. Rien n'égale la stupidité de l'*Albinos*; tout ce qui n'est pas renfermé dans le cercle étroit de ses besoins échappe à son intelligence. On a toujours été fort embarrassé à expliquer l'origine de cet Être, si singulièrement organisé.

*Vassier* se trouvant à Panama, il y a environ un siècle, demanda à quelques Sauvages ce qu'ils pensoient de ce phénomène. Ils répondirent unanimement que ces générations bisarres étoient l'effet de l'imagination d'une mère, quand elle regardoit la Pleine-Lune dans sa grossesse. *Mau-pertuis* croit que la naissance de l'*Albinos* est l'effet d'une maladie héréditaire. *M. Dumas*, ancien Gouverneur de Pondichéry, le pensoit aussi ; & *M. de Buffon* a embrassé le même sentiment dans son *Histoire Naturelle*. Mais ce qui pourroit peut-être infirmer l'hypothèse que l'*Albinos* est un Nègre dégénéré, c'est qu'il ne s'en trouve pas seulement à Loango & sur les côtes du Sénégal, mais encore dans des régions de l'Asie, où il n'y a que des hommes bronzés & olivâtres ; & au Darien, dans le Nouveau-Monde, où il n'y a jamais eu de Nègres indigènes. D'après le rapport des Officiers de notre Compagnie des Indes, il en existe une peuplade nombreuse au centre de l'île de *Madagascar*. Fiers de leur dégradation, les

*Albinos*, dit-on, croiroient se déshonorer en s'unissant avec les autres Infidèles; & de temps immémorial, ils se transmettent de père en fils leur teint de cadavre, leurs yeux de hibou & leur stupidité. Un fait, sur lequel il n'y a point de partage, est la vénération qu'on a eue de tout temps pour ces infortunés. *Montézuma*, dans le Nouveau-Monde, en entretenoit trois ou quatre dans sa Cour par magnificence; s'il en faut croire le voyage de *Bruin*, le Roi de Bantam a des *Albinos* femelles parmi ses Concubines; & à Loango, ce sont eux qui font la prière devant le Roi. Pour vous donner un échantillon, Monsieur, des réflexions fines & spirituelles, dont le Compilateur accompagne les faits qu'il cite, je vais vous transcrire celle qu'il fait au sujet de la vénération dont jouissent les *Albinos*. & du ministère qu'ils exercent à Loango. « J'aime à croire, dit-il, que » cette sorte d'apothéose vient de la » superstition des peuples, qui en tout » temps se sont persuadés que plus on » approchoit de la démence & de la stu-

« pidité , plus on étoit propre à entrer  
 « en commerce avec la Divinité ». Je  
 vous en fais juge , Monsieur ; peut-on  
 pousser plus loin la déraison , le dé-  
 lire , & la rage aveugle de calomnier  
 les Prêtres ? Ne pourroit-on pas de-  
 mander au contraire : eh ! chez quels  
 Peuples les Ministres des Autels n'ont-  
 ils pas été , de tout temps , les dépo-  
 sitaires de la Science , des Lettres &  
 des connoissances humaines ? Que le  
 détracteur du Sacerdoce se rappelle  
 donc les Prêtres de l'Egypte , les Ma-  
 ges de la Perse , &c , qui tous , & à  
 juste titre , étoient regardés comme  
 les hommes les plus sages & les mieux  
 instruits de la Nation. L'auteur con-  
 firme cette réflexion par des exem-  
 ples non moins ridiculement appli-  
 qués : *Voilà pourquoi la Prêtresse de*  
*Delphes* , ajoute - t - il , *ne rendoit ses*  
*oracles qu'en tombant dans le délire , ou*  
*du moins en le feignant ; voilà pourquoi*  
*les Enthousiastes de Mahomet canonis-*  
*sent , de leur vivant , les malheureux qui*  
*tombent en épilepsie.* On ne sçait que  
 répondre à de pareilles autorités ; elles  
 sont sans réplique.

Les Chapitres où l'on traite des Géans & des Nains, ne contiennent que les dépouillemens connus d'un grand nombre de Gazettes, de Journaux & de Relations de Voyageurs ; on n'y lit rien de neuf & de piquant. L'article de *l'Homme Marin* présente quelques détails plus intéressans. *Agatarchide*, Ecrivain, que nous ne connoissons que par la Bibliothèque de *Photius*, parle de l'Homme de Mer sous le nom d'*Æthiops*, & *Pline* sous le nom de *Triton*. Ce Naturaliste cite même des faits arrivés de son temps, tels que l'Ambassade qu'on envoya de Lisbonne à *Tibère*, pour annoncer à ce Prince la découverte qu'on avoit faite d'un *Triton* qui jouoit du cor sur un rocher de l'Océan, & le certificat, donné à *Auguste* par un Gouverneur des Gaules, sur l'existence de quelques *Néréïdes* qu'on avoit trouvé mortes sur le rivage. On en prit une en 1403, dans un lac de Hollande, qui n'étoit distinguée d'une femme que parce qu'elle ne parloit pas. Cette *Néréïde* se laissa habiller, vécut de pain & de lait, & même



apprit à filer. On peut encore donner le nom d'*Homme Marin* à l'amphibie qu'on trouva, vers la fin du dernier siècle, dans les mers de Groënland. C'étoit un homme parfait, quoique couvert d'écailles depuis la ceinture jusqu'en bas. Il conduisoit une petite barque faite de peau de Requin, avec laquelle il plongeoit tantôt au fond de la mer, & tantôt se jouoit sur sa surface. Un vaisseau Anglois, de la Ville de Hall, fit cette singulière découverte; l'équipage étoit à cent cinquante lieues de terre, occupé à la pêche du Groënland. Tout-à-coup, sur le midi, le Navire fut environné de soixante ou quatre-vingt petites barques, dans chacune desquelles étoit un Homme Marin : les chaloupes s'étant approchées, les Pilotes amphibies eurent peur, & se plongèrent tous à la fois dans la mer avec leurs canots. Cependant un d'eux, en plongeant, ayant cassé une de ses rames, reparut quelque temps après sur l'eau, & fut pris par les Anglois. Il vécut vingt jours à bord du vaisseau, sans dire un seul mot & sans

vouloir prendre de nourriture. Le canot & l'homme se voient encore aujourd'hui à Hall dans la Salle de l'Amirauté ; & le procès-verbal de cette découverte , avec le certificat du Capitaine & de tout son équipage , se lisent dans les Archives de cette Jurisdiction.

Un fait non moins extraordinaire ; & qu'on donne pour authentique , est celui que rapporte le célèbre D. *Feijoo*. Un jeune Espagnol , né à Lierganès , & nommé *François de la Véga* , se baignant au mois de Juin 1674 , avec quelques-uns de ses amis , plongea tout-à-coup dans la mer , & ne reparut plus ; son père le crut mort. Cinq ans après , des Pêcheurs de la mer de Cadix prirent dans leurs filets un Homme de Mer : on lui parla plusieurs Langues ; il ne répondit rien. Des Cordeliers l'exorcisèrent ; il n'en garda pas moins le silence ; enfin , quelques jours après , ayant prononcé le nom de *Lierganès* , un Moine le reconduisit à ce Village. Sa mère & ses frères le reconnurent & l'embrassèrent ; mais l'amphibie pa-

#### 234 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

eut aussi insensible à leurs caresses que s'il étoit né d'un Requin. Il resta depuis neuf ans dans sa famille, sans recouvrer sa langue ni sa raison; ensuite il disparut, & un de ses compatriotes prétendit l'avoir revu, quelques années après, dans la mer des Asturies. Ce fait a été certifié dans le temps par les frères *de la Véga*, & par Don *Gaspar de la Riba-Aguero*, Chevalier de S. Jacques, demeurant à Gaïano, situé à une demi-lieue de Lierganès. Ce Seigneur avoit donné plusieurs fois à dîner à l'amphibie. Je vous avoue, Monsieur, que je doute fort de la réalité de tous ces faits merveilleux, malgré les certificats qui les attestent.

Cet article de *l'Homme Marin* est encore terminé par une réflexion originale de la part du Compilateur. « Au lieu, dit-il, de permettre à des mains mercénaires de prostituer l'Homme Marin à la curiosité de la multitude, les Puissances ne devroient-elles pas plutôt le remettre entre les mains du *Philosophe* pour étudier sa nature, & tâcher de ré-

» foudre un des grands problèmes  
 » qu'ait agité la Morale. Nous avons  
 » ( nous autres *Philosophes* ) l'art de  
 » faire parler des hommes sourds &  
 » muets de naissance. Quel intérêt ne  
 » feroit pas naître , pour la curiosité  
 » du Naturaliste , l'art d'entendre un  
 » Homme Marin ? Un *Philosophe* tel  
 » que *Locke* , par exemple , qui pos-  
 » sèderoit l'art si difficile d'interroger ,  
 » apprendroit si cet amphibie est ori-  
 » ginairement un homme singulièrement  
 » organisé ; quelle succession de temps  
 » il faut pour qu'il devienne *Triton* à  
 » queue de *Carangue* , & si le *Triton* , à  
 » force de dégradation , se méta-  
 » morphose en poisson parfait ; il sçau-  
 » roit si cet homme de mer fait usage  
 » dans l'Océan de sa faculté de penser ,  
 » comment il échappe à la voracité  
 » des Baleines & des Requins , s'il vit  
 » en Société ou en Cénobite , & mille  
 » autres questions qui , bien éclaircies ,  
 » contribueroient à entr'ouvrir le  
 » grand rideau derrière lequel tra-  
 » vaille la Nature ». Mais nos grands  
*Philosophes* ne sont-ils pas libres  
 d'interroger à loisir l'Homme Marin ,

## 236 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

& de proposer leurs questions à tous les animaux rares & curieux, lorsqu'on les promène de Ville en Ville, ou qu'on les montre aux Foires publiques de Paris ? S'ils ont le secret de les faire parler, qui les empêche de satisfaire leur curiosité ? Pourquoi ne l'ont-ils pas fait jusqu'ici ? Qu'est-il besoin que *les Puissances* s'en mêlent ?

Le troisième Volume contient trois Chapitres, subdivisés en un grand nombre d'articles. Le Compilateur y traite de la dégradation humaine, qui est notre ouvrage ; des parures factices, du rouge, de la mode, des différentes manières de dégrader la tête de l'homme, des Eunuques & des insultes faites à la Nature dans les organes générateurs ; des moyens d'empêcher la machine humaine de se dégrader, de la Médecine de la Nature & de celle des Médecins, de la nourriture de l'homme, du terme de la vie humaine ; du suicide, &c. &c. Au sujet de la Castration, on rappelle la défense que publia *Justinien* de faire des Eunuques dans tout l'Empire Romain ; mais, ajoute-t-on, *par une bêtise*

zarrerie digne de son caractère, il condamna à l'être celui qui en feroit, aussi bien que le Maître de l'Opérateur & ses Complices; des hommes, eunuques d'intelligence, ont beaucoup admiré cette Loi de Justinien. Qu'a donc cette Loi d'injuste, d'absurde ou de contradictoire? Le ridicule censeur de Justinien niera-t-il que la peine du Talion ne soit un châtiment autorisé par le droit naturel? On sçait que le Parlement de Paris condamna les hommes barbares qui mutilèrent *Abailard*, à subir la même peine par la main du Bourreau. Le Parlement de Paris étoit-il aussi *Eunuque d'intelligence*?

N'attendez pas, M<sup>r</sup>, que je relève toutes les inepties, les paradoxes & les absurdités révoltantes contenues dans ces trois Volumes. Par la courte analyse que je viens de vous en tracer, je n'ai prétendu que vous donner une idée du *Charlatanisme Philosophique*, qui, en promettant la science, ne fait que ressasser d'anciennes erreurs. Il me reste à vous faire connoître le style singulier & la trempe originale de l'imagination de l'auteur, qui, par

## 238 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

son enthousiasme & ses élans convulsifs, rappelle assez bien l'idée d'une Pythonisse, qui rend ses oracles, pleine du Dieu qui l'agite. Il seroit difficile de pousser plus loin le délire & le fanatisme de la *Philosophie*; l'éloge du *Philosophe* revient à chaque page, & le ton de morgue, dont on l'accompagne, loin de prêter à rire, inspire je ne sçais quel sentiment de pitié, qui fait plaindre une jeune tête, aussi malheureusement détraquée par les leçons & les écrits de nos Sages.

» Le mal moral dépend de nous; le mal  
 » physique n'est presque rien quand  
 » on est *Philosophe* . . . . Je n'atteste  
 » point l'existence de ce phénomène,  
 » jusqu'à ce qu'il ait été examiné par  
 » l'œil du *Philosophe* . . . . On dira;  
 » au seizième & au dix-septième siècle  
 » les Sauvages de l'Europe ont voyagé  
 » pour vendre les Sauvages de l'Afri-  
 » que aux Sauvages du Nouveau-  
 » Monde; dans le dix-huitième, quel-  
 » ques Sçavans ont traversé les Mers  
 » pour perfectionner les Arts; mais  
 » c'est dans le dix-neuvième que des  
 » *Philosophes* ont parcouru le globe.

» pour étendre l'empire de la raison....  
» Les *Philosophes* ont appris à ce  
» peuple ( aux Hottentots ) qu'on n'é-  
» toit pas plus léger parce qu'on se  
» rendoit demi-eunuque , & aujour-  
» d'hui les Hottentots cessent d'outra-  
» ger la Nature. .... Il n'y a point  
» de *Philosophe* , sans doute , qui ait  
» pénétré dans l'Isle Formose ; car on  
» y tolère encore l'abominable cou-  
» tume d'anéantir la race des hom-  
» mes. .... Pourquoi les Médecins ne  
» s'exercent-ils pas sur les maladies  
» épidémiques ? Et si par eux-mêmes  
» ils ne sont pas assez forts pour trai-  
» ter cette matière , que n'appellent-  
» ils à leur secours les *Philosophes* ? ...  
» Sans la réclamation de quelques *Phi-*  
» *losophes* contre les Conquérans de  
» la Castille , peut-être regarderions-  
» nous comme un acte d'équité le dé-  
» faistre du Nouveau-Monde... Quand  
» j'ambitionne le suffrage du *Philoso-*  
» *phe* , je ne fais que demander en  
» d'autres termes celui de l'homme de  
» génie vertueux , &c , &c. » Je pour-  
» rois , Monsieur , former un volume  
» de pareilles phrases , extraites des



trois tomes de cette production amphigourique. Quelques autres exemples acheveront de vous mettre à portée de juger du style & du tour d'imagination de l'auteur : « Il y a une Morale com-  
 » mune à tous les hommes, blancs,  
 » noirs ou olivâtres, nains ou géans,  
 » faisant des systêmes à Londres, dé-  
 » raisonnant au Japon, ou végétant  
 » obscurément aux Terres Australes...  
 » S' imagine-t-on que le Sauvage, qui  
 » végète dans les sables brûlans du  
 » Zaara ou dans les glaces du Groën-  
 » land, puisse jamais réfléchir sur l'es-  
 » sence des êtres ? .... Il seroit aussi  
 » absurde à un Législateur d'exiger des  
 » Italiens modernes qu'ils devinssent  
 » tout-à-coup des Romains, que de  
 » demander des harangues Académi-  
 » ques aux Barbares du Kamfatka, &  
 » des Opéra aux Sauvages de la Baye  
 » d'Hudson.... On peut être homme  
 » avec la robe du Requin, comme  
 » avec le tablier des Hottentots &  
 » la laine frisée des Nègres de Zan-  
 » guebar.... Pour moi je ne suis pas  
 » plus étonné de voir une tête de bro-  
 » chet sur un col de linotte, que de  
 » trouver

» trouver le *Bébé* du Roi de Pologne  
 » près d'un Patagon, & le Maréchal  
 » de *Saxe* à côté d'un Nègre blanc....  
 » La Terre a été inondée de Loix stu-  
 » pides ou féroces, de Loix qu'on  
 » croiroit combinées dans l'enten-  
 » dement d'un Eunuque ou dans la  
 » caverne d'un Antropophage.... Les  
 » passions sont les vents dont la Loi  
 » se sert pour diriger la nacelle fragile  
 » de l'homme à la vertu..... C'est par  
 » la vigueur des organes qu'il se trou-  
 » ve quelque rapport entre *Milon*  
 » qui tue un Taureau d'un coup de  
 » poing, & *Newton* qui indique aux  
 » planètes l'ellipse où elles doivent  
 » faire leur cours..... C'est *Needham*  
 » qui a côtoyé, avec le plus de succès,  
 » la région des infiniment petits du  
 » Microscope..... Les filles du Séné-  
 » gal brodent sur leur peau des figures  
 » d'animaux & des hiéroglyphes :  
 » Je ne veux voir dessiné sur le corps de  
 » mon Amante que le jeu des passions  
 » que je fais naître ; je n'y veux lire que  
 » mon amour & la douce empreinte de  
 » la Nature..... Les Françaises n'ont  
 » connu le talc & le carmin que par

» les Italiennes, qui accompagnèrent  
 » à Paris *Catherine de Médicis* ; & l'é-  
 » poque du rouge, chez nous, est à peu  
 » près, celle de la journée de *Saint Bar-*  
 » *thelemi*. . . . . A peine l'enfant est-il né  
 » qu'on le purge : il est singulier que le  
 » premier pas que nous faisons pour  
 » entrer dans le monde soit pour en-  
 » trer dans une Pharmacie. . . . . Les  
 » Médecins font du corps de l'homme  
 » un Laboratoire de Chimie, où la  
 » mort sort du creuset, au lieu du  
 » Grand-Œuvre, &c. »

Les idées folles ne sont pas les seules qui se trouvent dans cet ouvrage ; il en est échappé de justement reprehensibles à la plume de l'auteur. Que doit-on, par exemple, penser de cette maxime : *qu'on ne m'accuse pas de calomnier le fanatisme ; il a produit tant de désastres sur ce globe, que, quelque crime qu'on lui impute, il sera toujours impossible de le calomnier ; & de cette apostrophe séditieuse qu'il fait en parlant de quelques Pays, où il prétend que l'homme opprimé mutilé & rend eunuques ses enfans pour éteindre sa postérité : « Américains, dont les*

» *Nunnès* & les *Pizarres* se sont joués  
 » de l'existence ; Esclaves de l'Asie ,  
 » qui ne respirez que par le caprice  
 » d'un Despote ; Nègres , traités en  
 » bêtes de somme par des bêtes féro-  
 » ces , par quelle absurde Logique  
 » trompez-vous l'espoir de vos enne-  
 » mis , en cessant d'être hommes ?  
 » Puisqu'on vous laisse le couteau  
 » d'*Origène* , armez vous-en comme  
 » *Brutus* , & le Genre humain est  
 » vengé ». Vous ne serez pas moins  
 » blessé , Monsieur , de l'indécence  
 » d'une autre apostrophe adressée aux  
 » Conquérans du Nouveau-Monde , &  
 » dont le ton annonce plutôt la fureur  
 » d'un Energumène que la raison  
 » d'un *Philosophe* : » Quoi , les Amé-  
 » ricains sont des hommes ! Et vous ,  
 » brigands de la Castille , vous avez  
 » été à leur chasse , comme les Anglois  
 » l'ont été à celle des loups , destruc-  
 » teurs de la Grande-Bretagne. Et toi ,  
 » premier Evêque de Mexico , fana-  
 » tique *Sumarica* , tu as fait brûler  
 » leurs Livres , pour qu'il ne restât  
 » dans les ruines de la Patrie des Amé-  
 » ricains aucun monument de leur in-

» telligence. Et vous, *monstres de la*  
 » *Propagande*, vous avez été, la croix  
 » d'une main & le poignard de l'au-  
 » tre, punir l'adorateur pacifique du  
 » Soleil de n'avoir jamais adoré des  
 » Dieux antropophages. Quoi ! les  
 » Américains sont des hommes, & ,  
 » dans l'espace d'un demi-siècle, il y  
 » en a eu 50 millions d'exterminés,  
 » soit qu'ils aient été passés au fil de  
 » l'épée par les Castillans, étouffés  
 » dans les mines du Potosi, ou brûlés  
 » en cérémonie par les *Dominicains*  
 » de la *Propagande* ! Et l'atroce *Sepu-*  
 » *velda* a décidé théologiquement que  
 » ce n'étoit pas même un péché véniel  
 » de tuer un indigène du Nouveau-  
 » Monde ! Illustres scélérats, qui vous  
 » faites un jeu de *souler les Mondes*,  
 » despotes, inquisiteurs, conquérans,  
 » puissent les hommes s'éclairer enfin  
 » sur le Machiavélisme de votre poli-  
 » tique ! Puisse l'Enfer engloutir vos  
 » Divans, vos Conseils de guerre &  
 » vos *Autodafé* ! Et puisse ma haine  
 » poursuivre votre mémoire jusqu'à  
 » ce que ce globe, que vous avez  
 » inondé de sang, cesse d'être habité  
 » par la postérité de vos victimes ! «

L'auteur s'élève sans cesse contre le *Fanatisme*. Eh quoi de plus *fanatique* que les imprécations que vous venez de lire ! O belle & sublime *Philosophie*, tu as donc aussi ton *fanatisme* !

J'oubliois de vous dire, Monsieur, que l'auteur a mis à la tête de son Livre un *Discours Préliminaire*, dans lequel il veut bien prendre la peine de donner aux Législateurs quelques instructions sur la manière de réformer les loix *stupides, féroces, sanguinaires*, comme il les appelle, de tous les peuples de la terre ; il leur propose ses vues à ce sujet, & leur trace l'ordre & le plan qu'il faudroit suivre dans la sanction d'un nouveau Code, qu'il voudroit, sur-tout, qu'on distribuât *suivant l'échelle graduée des tempéramens*. Il faut avoir, en vérité, une étrange dose de présomption & de suffisance pour se charger de ce ministère sublime, & pour oser jeter de pareilles idées sur le papier ; mais on sçait que la modestie, la retenue, la défiance de soi-même, ne sont pas les vertus d'un *Philosophe*. Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Août 1774.

## LETTRE XI.

*Lettre de M. l'Abbé Fromant, Chanoine de l'Eglise Royale & Principal du Collège de Vernon, Associé de l'Académie de Rouen, à l'Auteur de ces Feuilles, sur une question de Grammaire.*

**L**ES minucies grammaticales qui semblent avilir l'analogie de la Langue, sont ennoblies, vous le sçavez, Monsieur, par l'esprit philosophique qui les discute. Je connois d'ailleurs votre goût pour toutes les recherches dont l'objet est de lever les difficultés qui se rencontrent si souvent dans notre idiome. Ainsi je ne doute pas que vous ne lisiez avec plaisir la Lettre que vient de m'adresser M. l'Abbé *Fromant* sur une question qui a occasionné un pari considérable, & qu'on a soumise à la décision d'une Compagnie de gens de Lettres.

MONSIEUR,

IL y a long-temps que vos Feuilles ne font aucune mention de Grammaire. Vous sçavez cependant que beaucoup de personnes aiment ces fortes d'articles. En voici un qu'on peut-être vous ne trouverez pas indigne d'occuper une place dans un de vos N°. C'est une question qui s'est élevée dernièrement dans une Société de gens d'esprit. Il s'agissoit de décider si cette phrase, *vous n'êtes rien moins qu'un honnête homme*, est affirmative ou négative, injurieuse ou obligeante. La Compagnie prononça que la phrase est négative, & que c'est une injure outrageante; mais quand il fallut motiver cette décision, les avis se partagèrent sur cette phrase, ainsi que sur quelques autres approchantes; par exemple, celles-ci: *il n'a rien moins que vingt mille livres de rente .... Il ne s'agit de rien moins que de l'honneur*. Tous n'ayant pas les mêmes principes, ne convenoient point des mêmes règles, & n'allé-

Liv



guoient pas les mêmes raisons pour discerner les cas où ces mots *rien moins* doivent être pris soit dans un sens négatif, soit dans un sens affirmatif. L'un des Messieurs disoit que *moins* étant essentiellement un terme négatif & de comparaison, lorsqu'il est joint avec *rien*, autre négation, on doit recourir à la règle des deux négations qui valent une affirmation, & que, pour rendre la phrase négative, il faut ajouter une troisième négation *ne*, comme dans l'exemple en question, *vous n'êtes rien moins*, &c; de-là il concluoit que, quand il y a trois négations, la phrase est négative, & qu'elle est affirmative quand il n'y en a que deux. Un autre lui objecta : lorsqu'on demande *un tel est-il sçavant* & qu'on répond *rien moins que cela*, cette réponse se prend négativement, quoi qu'il n'y ait point de troisième négation. Le premier répliqua que, répondre ainsi, c'étoit parler contre l'analogie de la Langue, parce que, *rien moins que cela*, seul, doit toujours se prendre dans le sens affirmatif, comme en l'exemple sui-

vant : *un tel est en même-temps Poëte sublime & Philosophe profond , rien moins que cela.* Si l'on veut donner à ces mots un sens négatif , il faut y ajouter la troisième négation ; par conséquent , continuoit-il , si à la demande citée *un tel est-il sçavant* on veut répondre négativement , il faut dire , *il n'est rien moins que cela.* Quant à ces autres phrases , *il n'a rien moins que vingt mille livres de rente . . . Il ne s'agit de rien moins que de l'honneur* , il les regardoit comme négatives , & soutenoit que , pour les rendre affirmatives , il faudroit supprimer la négation & dire , *il a rien moins , &c ; il s'agit de rien moins , &c ;* ce qui seroit contraire à l'usage. Mais il prétendoit que cet usage est vicieux. Comme les sentimens n'étoient point d'accord , on m'écrivit pour me demander mon avis , qui fut tel que vous l'allez voir.

On se servoit autrefois en François de la simple particule *ne* pour exprimer le sens négatif , dit M. du Marçais dans son *Traité de l'Article*. *Sachez nos ne venismes por vos mal faire ; Ville-*

Hardouin , page-48. Vigenère traduit ,  
*sçachez que nous ne sommes pas venus  
 pour vous mal faire.* Dans la suite , afin  
 de donner plus de force & plus d'é-  
 nergie à la négation , on y ajouta  
 quelques-uns des mots qui ne mar-  
 quent que de petits objets , tels que  
*grain , goutte , mie ; brin , pas , point ,  
 moins : quia res est minuta , sermoni ver-  
 naculo additur ad majorem negatio-  
 nem ,* dit Nicot , au mot *Goutte*. Il y  
 a toujours quelque mot sous-entendu  
 en ces occasions , poursuit-il ; *je n'en  
 ai grain ne goutte ,* c'est-à-dire , *je n'en  
 ai pas pour la valeur d'une goutte ou  
 pour la grosseur d'un grain.* Ainsi , quoi-  
 que ces mots servent à la négation ,  
 ils n'en sont pas moins de vrais sub-  
 stantifs. *Je ne veux pas ou point ,* c'est-  
 à-dire , *je ne veux cela de la longueur  
 d'un pas , ou de la grosseur d'un point.*  
*Je n'irai point ou pas , non ibo ;* c'est  
 comme si l'on disoit , *je ne ferai un  
 pas , je n'avancerai d'un point* pour y  
 aller : *quasi dicas , ne passum , ne punc-  
 tum quidem progrediar , ut eam illd.*  
 C'est ainsi que *mie* , dans le sens de  
*miette* qui en est le diminutif , s'em-

ployoit autrefois avec la particule négative. Beaucoup de Picards disent encore , *il ne l'aura mie* ; quantité de Normands disent *il n'en aura pièce* ; une infinité de François disent *il n'en aura brin*. Cette phrase Picarde *il n'est mie homme de bien* , peut s'exprimer mot à mot en latin , *is non est mica hominis frugi* ; *il n'est miette d'homme de bien* , *il n'a pas une miette de probité* , ou *il n'est point du tout honnête homme* ; en latin littéral , *is nos est punctum de toto probo homine*. Pour rendre chaque expression de cette phrase ci vous n'êtes rien moins qu'un honnête homme , on diroit en latin simple , *tu non es res minor quam probus homo* : vous n'êtes pas la chose qui est moindre qu'un honnête homme ; *tu ne quidem es vel illa res quæ est minor quam probus homo*. Dans l'usage que le sens donne à cette phrase , elle est négative ; vous voulez faire entendre qu'un tel , que vous apostrophiez , n'est pas honnête homme , qu'il n'est pas même la chose qui est moindre qu'un honnête homme. Votre esprit applique la particule *ne* au verbe *êtes* , & rend , par cette

application, la phrase négative.

Dans le sens que l'usage donne à cette autre phrase *il n'a rien moins que vingt mille livre de rente*, vous voulez faire entendre qu'un tel a vingt mille livres de rente, qu'il n'a pas moins, qu'il a tout autant. Cette phrase alors n'est négative qu'en apparence; elle est réellement affirmative; car, pour l'exprimer littéralement en latin, il faudroit dite *is habet rem non minorem quàm vigenti millia librarum annui redditus. Un tel a une chose non moindre que vingt mille livres de rente, il a autant que vingt mille livres de rente, il n'a pas moins*. Votre esprit alors applique la négative *ne* au mot *moins*, & rend, par cette application, la phrase affirmative.

Je rends le mot *rien* par le mot *chose*; car *rien* vient de *rem*, accusatif de *res*. Dans le centre de la France même, à Blois, la plupart des habitants prononcent encore *rein* ou *ren*, comme on le prononçoit du temps de Louis XIII. On lit dans *Térence* \*

\* *And. Act. 2<sup>e</sup>, Scène 2<sup>e</sup>. Adelphes, Act. 2<sup>e</sup>, Scène 3<sup>e</sup>. Heautontim. Act. 3<sup>e</sup>, Scène 5<sup>e</sup>. Ibib. Act. 4<sup>e</sup>, Scène 5<sup>e</sup>.*

*rem tenes , tu sçais la chose ; rem non tenes , tu ne sçais rien. Si res non finit , si la chose , si rien ne le permet. Nulla mihi res posthac potest intervenire tanta , quæ mihi ægritudinem afferat. Il ne peut plus m'arriver de chose assez intéressante , rien d'assez intéressant pour me causer de l'inquiétude. On trouve dans Jean de Meun , au mot Testament , sur toutes riens , c'est-à-dire , sur toutes choses. On lit dans Nicot , sur tout rien , c'est-à-dire , sur toute chose : on sous-entend la négation , & on l'exprime même ordinairement , ne dites rien , ne faites rien. Ainsi , rien de bon , c'est aucune chose de bon , quelque chose de bon. La vipère rongeat la lime cherchoit s'il n'y avoit rien de bon à manger. Hac cum tentaret si qua res esset cibi. Phed. L. 4 , f. 7. Les mystiques vétilles ( Titivillitia ) , les graves riens , que M. Gresset dévoile dans son *Ver-ver* , ne sont que des choses futiles considérées comme graves. Quand , dans le début des *Ombres* , il dit*

- » Que sa douce Philosophie ,
- » De son séjour aérien ,
- » Sçait bannir la mélancolie ,
- » En rimant quelqu'aimable rien ;

il veut dire, *en rimant quelque jolie petite chose.*

Cette phrase de *Pline*, lib. 1, Ep. 9 ; *satiùs est otiosum esse quàm nihil agere*, est très-plàisamment & très-spirituellement rendue par cette traduction, *il vaut mieux ne rien faire que de faire des riens* ; *otiosum esse* veut dire être de repos, ne rien faire ; il répond au loisir que l'on goûte à la campagne : mais *nihil agere*, que le *Trésor d'Etienne* interprète par *rebus inanibus implicari*, répond aux riens, aux frivolités dont on s'occupe à la Ville, & que *Pline* appelle *multum ineptos labores*. Néanmoins *nihil agere* signifie ordinairement ne rien faire. *Nihil* est composé de la négation *ne* & de *hilum*, qui, au rapport de *Festus* cité par *Callepin*, signifie la petite marque noire que l'on voit au bout d'une fève de marais, quand elle est bien mure. Dans les *Racines de la Langue Latine* (qui par leur excellence peuvent aller de pair avec les *Racines Grecques* de Port-Royal) M. Fourmont dit que *hirulum*, *hillum*, *hilum*, viennent de *hir*, rien, creux, paume

de la main; *ne hilum quidem*, presque rien, pas même plein le creux de la main. *Hoc nos neque pertinet hilum*, dit Luviee, l. 1, v. 843; cela ne nous appartient en rien; & ailleurs, *si libella claudicat hilum*, si la balance penche un peu, trébuche en rien. Dans le 1<sup>er</sup> Livre des *Tusculanes*, Cicéron demande à son Interlocuteur, *num te terret illud quod Sisyphus versat saxum sudans nitendo*, neque proficit hilum? Êtes-vous saisi de terreur à la vue de ce rocher que Sisyphus, tout suant, roule avec effort, sans qu'il avance en rien, pas même de l'épaisseur de la petite marque noire d'une fève? Dans la suite *hilum* s'unit si fort à *ne*, que ces deux mots n'en firent plus qu'un seul: *nihilum*, *nillum*, *nihil*, *nil*; de sorte que *nihil* se prend souvent, ainsi que *ne pas*, *ne point*, pour une simple négation. *Nihil circuitione usus es*, vous n'avez pas usé de détour. *Nihil falsi dixi*, mi Senex, je n'ai rien dit de faux, mon bon Vieillard. *Pas*, *point*, étant pris pour une petite quantité, pour un rien, sont suivis en François d'un qualificatif, comme *nihil* l'est en Latin. Il n'a pas



## 256 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*de bien, il n'a point d'argent, il n'a rien du tout.* Dans le vers suivant,

Elle s'oppose à tout & ne surmonte rien,

selon M. du Marfais, dans son *Traité de la Construction Grammaticale*, rien est le terme de l'action du verbe *surmonte*; rien est toujours accompagné de la négation exprimée ou sous-entendue. En Latin littéral on diroit, *illa* (Ratio) *se opponit ad totum, neque superat rem* (vel *minimam de toto*). La raison s'oppose à tout, & ne surmonte rien du tout, pas la moindre chose. Il n'est, dans ce vaste Univers, rien d'assuré, rien de solide, il, (id) rien d'assuré, rien de solide, n'est (pas) dans ce vaste Univers. Ne rend la proposition négative, *ne res* (quidem) *certi, ne hilum* (quidem) *solidi, est in hoc vasto orbe*. Quand on demande *untel est-il sçavant* & que l'on répond *rien moins que cela*, il n'y a là aucune négation exprimée: mais il y en a une sous-entendue; car c'est comme si l'on répondoit, *il n'est rien moins que cela*, mot à mot *is non est res minor quam hoc* (*quam Doctus*); il n'est pas

*la chose qui est moindre qu'un Sçavant ; loin d'être Sçavant , il n'est pas même la chose qui est inférieure au Sçavant. Moins n'est pas essentiellement un terme négatif ; c'est seulement un comparatif de diminution. Quand on dit que Pierre est moins sçavant que Paul , on ne nie point que Pierre soit sçavant , on dit seulement que la science de Pierre est moindre que celle de Paul.*

Ces prétendus trésors dont on fait vanité ,  
Valent moins que votre indolence ,

dit Madame Deshoulrières aux Moutons. *Ces prétendus trésors valent moins , voilà ( dit M. du Marfais , ibid. ) une proposition relative ; que votre indolence ( ne vaut ) c'est la corrélatrice , comme si l'on disoit , la valeur de ces prétendus trésors est moindre que la valeur de votre indolence , est au-dessous de la valeur de votre indolence , qui , loin de valoir moins , vaut bien davantage. Que ( quàm ) c'est la conjonction qui lie la proposition précédente avec la suivante ; en sorte qu'elles font les deux corré-*

latives de la comparaison. *Dont on fait vanité* est une proposition qu'on appelle incidente, parce qu'elle est amenée comme partielle dans la proposition principale, pour en caractériser l'idée totale, en tombant dessus, comme sur son antécédent.

M. l'Abbé Girard nomme la conjonction *que*, *conductive*, parce qu'elle conduit du sens qui précède à celui qui suit; elle est toujours placée entre deux idées, dont la première en fait attendre une seconde, pour former, toutes deux ensemble, une continuité de sens; par exemple, *il est nécessaire que l'on soit instruit pour juger*. Cette conjonction conduit du terme comparé au terme que l'on prend pour modèle. *Il faut autant de patience que de sagacité pour venir à bout d'une telle entreprise*; alors elle est *comparative*. Enfin, la conjonction *que* sert encore à marquer une restriction dans les propositions négatives; par exemple, *il ne s'agit que de résoudre la difficulté proposée*; sur quoi M. l'Abbé Girard observe que l'on offre d'abord une expression négative, d'où

l'on tire la chose pour la présenter dans un sens affirmatif exclusivement à tout autre , comme dans cette phrase , *quand on n'a que peu de temps à soi , on n'avance que lentement* ; alors , dit-il , cette conjonction est restrictive , parce qu'elle restreint la négation à une affirmation exclusive. L'ellipse de cette phrase peut se suppléer de la sorte : *quand on n'a rien à soi , si ce n'est peu de temps , on n'avance pas , si ce n'est lentement*. L'expression négative *ne rien* ou *ne pas* , suivie de l'expression restrictive négative *si ce n'est* , vaut l'affirmation restrictive *on a* , ou *on avance seulement* , puisqu'on peut en rendre ainsi le sens : *quand on a seulement peu de temps à soi , on avance seulement avec lenteur*.

A propos du mot *peu* , j'ai trouvé dans M. Bauzée , tome 1<sup>er</sup>. de sa Grammaire , page 563 , une remarque qui m'a paru mériter d'avoir place ici. *Guère* n'est ni adverbe , ni synonyme de *peu* ; *guère* est nom & synonyme de *beaucoup* , dérivé de *bella copia* , avec cette différence qu'on joint *ne pas* à *beaucoup* , & qu'on joint seulement *ne*

à guère, pour leur faire signifier *peu* : quand on n'a guère de patience & qu'on n'a pas beaucoup de sagacité, on ne développe point aisément certaines difficultés grammaticales. Le mot Allemand *gar*, que *Wrachter*, dans son *Glossaire Germanique*, explique par *totus* & *totaliter*, est l'origine d'où viennent *Gertraut* ou *Gertrude* (toute aimée), *Gerbert* (tout illustre), *Gerhart* ou *Gerard* (tout courageux) ; le même mot, pris substantivement, signifie *totalité*, *grande quantité* ; il est alors synonyme & racine de notre *guère*.

À l'égard de la conjonction *que*, elle est déterminative, dit le même M. *Bauzée*, tome 1<sup>er</sup>. page 600, en ce qu'elle suppose toujours un antécédent, auquel elle joint une proposition incidente qui en détermine le sens. Si au lieu de dire *vous n'êtes rien moins qu'un honnête homme*, on disoit *vous n'êtes qu'un honnête homme*, rien moins, alors la conjonction *que*, placée immédiatement après *vous n'êtes*, restreindroit, détermineroit le sens doublement négatif à un sens affirmatif exclusif. Rien moins seroit une ellipse & supposeroit

une négation sous-entendue dont le sens existeroit dans l'esprit, vous n'êtes rien moins que cela, vous êtes chose égale à l'honnête homme, rien n'est à diminuer de votre probité ; malgré la négation apparente, la phrase seroit réellement affirmative. Un tel est en même-temps Poète sublime & Philosophe profond, rien moins que cela, c'est-à-dire, il n'est rien moins, il est chose non moindre, il est chose égale au Poète sublime & au Philosophe profond, il est tout autant ; quelquefois le ton que l'on donne à la phrase lui fait signifier tout le contraire ; Un tel, loin d'être Poète sublime & Philosophe profond, n'est pas même ce qui est moins que cela.

Quand on dit, il ne s'agit de rien moins que de cela, c'est comme si l'on disoit en Latin simple, *illud se habet de re non minore quàm (res quæ se habet) de honore. Il s'agit d'une chose qui n'est pas moindre que l'honneur ; ce dont il s'agit est équivalent à l'honneur, est l'honneur même.* Changez le ton, la négation, au lieu d'aller tomber sur moins, restera appliquée au verbe il ne s'agit, *illud non se habet de re minore, (de re*

*quæ est minor* ) *quàm res* ( *quæ se habet* ) de honore. Il ne s'agit pas d'une chose qui est moindre que l'honneur , qui est inférieure à l'honneur ; par conséquent il s'en faut bien qu'il s'agisse de l'honneur même.

C'est ainsi , je pense , que l'on peut & que l'on doit expliquer les phrases de cette espèce , toutes les fois qu'on employe *ne* avec *rien moins que* ; si l'esprit applique la particule *ne* au verbe avant lequel elle est placée , la phrase est négative ; si , au contraire , l'esprit fait tomber la particule *ne* sur le mot *moins* , alors la phrase est affirmative. Le ton que l'on donne à ce que l'on dit , les personnes à qui l'on parle , le lieu , les circonstances où l'on s'énonce : tout cela fait que des propositions qui paroissent équivalentes quant aux termes , sont réellement différentes quant au sens , qui est négatif dans les unes & affirmatif dans les autres. *Aura-t-on quelques raisons à opposer à celles-là ?* *Aucunes* , *peut-être* , c'est-à-dire , *peut-être n'aura-t-on aucunes raisons à opposer à celles-là*.

Un rien , dans l'art de parler , de-

vient intéressant, quand on le considère par rapport à l'art de penser.  
*Un rien*, dit l'auteur de *l'In-promptu des Acteurs*,

Un rien est de grande importance,  
 Un rien produit de grands effets;  
 En amour, en guerre, en procès,  
 Un rien fait pencher la balance.  
 Un rien nous pousse auprès des Grands,  
 Un rien nous fait aimer des Belles;  
 Un rien fait sortir nos talens;  
 Un rien dérange nos cervelles.  
 D'un rien de plus, d'un rien de moins  
 Dépend le succès de nos soins.  
 Un rien flatte, quand on espère;  
 Un rien trouble, lorsque l'on craint.  
 Amour, ton feu ne dure guère,  
 Un rien l'allume, un rien l'éteint.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je suis, &c.

*A Paris ce 16 Août 1774.*



## LETTRE XII.

*L'Homme de Lettres & l'Homme du Monde*, par M. de \*\*\*; un volume in-12 de 450 pages. A Orléans, chez Couret de Villeneuve le jeune, Libraire; à Paris, chez Saillant & Nyon rue Saint Jean de Beauvais; Vincent Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins; Ruault Libraire, rue de la Harpe. Prix, 3 livres relié.

VOUS vous attendez peut-être, Monsieur, à retrouver dans l'ouvrage que je vous annonce, rassemblés comme dans un Code, les devoirs & les vertus propres des gens de Lettres, & de ces hommes répandus dans la Société, dont ils font le charme & l'agrément par leur esprit, leurs qualités aimables, & la science profonde des usages \*. Détrompez-

\* Telle est, je crois, l'acception dans laquelle vous,

vous, Monsieur ; c'est un Recueil de Pensées & de Maximes diverses, parmi lesquelles il y en a beaucoup de justes & d'ingénieuses. En voici , par exemple , qui me paroissent très-vraies , & rendues d'une manière fine & piquante.

» Du partage inégal des talens , il  
» résulte que le vœu de la Nature  
» est que les hommes s'unissent par  
» les liens de la Société.

» La mémoire d'un indiscret est sa  
» plus dangereuse ennemie.

» La modestie des auteurs est un  
» château de cartes , que le moindre  
» choc anéantit.

» Un homme vraiment modeste  
» n'est jamais grand admirateur ; s'il ne  
» s'estime pas plus qu'il ne le doit , le  
» même principe d'équité l'empêche  
» d'apprécier les autres au-delà de  
» leur juste valeur.

quelle il faut prendre l'*Homme du Monde* de l'auteur ; car , s'il entend , par ce mot , tout citoyen en général qui tient à la société , l'*Homme de Lettres* est un *Homme du Monde* comme un autre , & dès-lors il n'étoit pas nécessaire d'en faire une mention particulière.

» L'honneur d'affujettir les femmes  
» coquettes est comme l'art de faire  
» de bons vers : celui qui coûte le  
» plus & qui rapporte le moins.

» Une crainte excessive de déplaire,  
» rend un peu faux les caractères ti-  
» mides.

» La Coquetterie est comme la Po-  
» litique : la plus paisible en appa-  
» rence est souvent la plus active.

» Avouer ses faiblesses, n'est pas  
» toujours en avoir une de moins.

» Aux yeux même de l'Envieux,  
» l'Envie est horrible.

» Ceux qui sont chargés de ridicu-  
» les, ont peu de vices.

» On est bien près de supporter les  
» défauts de ses amis, lorsqu'on sou-  
» tient le poids de leurs bonnes qua-  
» lités.

» Il s'en faut bien qu'un sot paroisse  
» aussi ridicule aux yeux d'un homme  
» d'esprit, que celui-ci peut paroître  
» tel aux yeux d'un sot.

» L'homme le plus impénétrable,  
» est celui dont les mœurs sont les  
» plus simples.

» Ce qui augmente l'infortune de

» ceux qui ne sont pas heureux , est  
 » souvent de prendre conseil de ceux  
 » qui le sont.

» La plupart des Petites-Maîtresses  
 » passent le jour à se procurer des  
 » nuits agréables , & les nuits à se  
 » préparer des jours tristes.

» L'homme de génie a toujours plus  
 » d'indulgence pour l'homme d'es-  
 » prit , que celui-ci n'en peut avoir  
 » pour l'homme de génie.

» Il est une modestie artificieuse  
 » qui semble demander grace pour  
 » tous les défauts qui l'accompagnent.

» Dans les siècles où les progrès  
 » de l'esprit sont rapides , il n'est pas  
 » rare de voir des auteurs qui survi-  
 » vent à leur réputation : ils sont trif-  
 » tes comme de vieilles coquettes.

» Les gens d'esprit ne comprennent  
 » pas toujours les manèges des fots.

» Quelques-uns réussiroient , s'ils  
 » n'avoient pas le malheur de passer  
 » pour habiles.

» La Nature fait les fots , & les  
 » femmes les érigent en fats.

» Avoir un goût exquis avec un  
 » grand fond d'indifférence , c'est

» être condamné à périr d'ennui.

» La science des Courtisans n'est  
» souvent que celle des choses qu'il  
» seroit glorieux d'ignorer.

» Un trait de génie peut sortir de  
» la bouche d'un fou , mais jamais de  
» celle d'un sot.

» Il est des génies si bornés qu'ils  
» en deviennent presque aussi incapa-  
» bles de se livrer à de grandes er-  
» reurs , que de connoître les vérités  
» sublimes. -

» Il seroit peut-être plus court d'al-  
» ler à la gloire par le sentier de la  
» vertu ; on seroit au moins sûr de  
» ne rencontrer sur la route qu'un  
» petit nombre de concurrens.

» On est toujours sûr de rendre  
» reconnoissans ceux dont on flatte  
» l'amour-propre.

» Il en est de l'espérance comme de  
» certaines femmes contre lesquelles  
» on n'est jamais assez en garde , mal-  
» gré les raisons qu'on a de s'en dé-  
» fier.

» Entre deux personnes qui s'ai-  
» ment , celle qui a le cœur le plus  
» tendre est toujours un peu dupe ;  
» mais elle jouit davantage.

» Avoir de l'amour-propre sans s'en  
 » appercevoir, c'est être comme tout  
 » le monde : le secret seroit d'en avoir  
 » sans que les autres s'en apperçus-  
 » sent.

• » Il est un climat sur la surface de  
 » la terre, où toutes les fonctions de  
 » l'Etat sont au plus offrant, où l'on  
 » n'a rien sans argent, où l'on a tout  
 » avec de l'argent, & où l'on a la bête  
 » tise de blâmer la cupidité & l'esprit  
 » d'intérêt : Eh bien ! ce peuple-là  
 » prétend être le plus policé de tous  
 » les peuples ; & le comble du pro-  
 » dige, c'est que ce titre ne lui est  
 » disputé par aucun autre peuple ,  
 » &c, &c, &c. »

Il se trouve dans cet ouvrage plusieurs pensées, dont on pourroit contester à M. de\*\*\* la justesse & l'exactitude. *On n'est, presque jamais, trop fortement occupé d'un objet, sans une disette d'idées.* Je crois, au contraire, qu'une forte application de l'esprit à un même objet, décele un génie fécond, pénétrant, étendu, qui ne s'arrête point à la superficie des choses, qui les considère sous toutes

leurs faces possibles , qui embrasse tous leurs rapports , & pour qui un objet devient l'occasion d'une multitude d'idées qu'il n'auroit point fait naître dans un esprit vulgaire. *Newton* reste immobile & entre dans une méditation profonde à la vue d'un fruit qui se détache d'un arbre & tombe ; c'est que dans cette chute il découvroit le principe lumineux de la gravitation universelle , d'où découlent toutes les Loix qui régissent la Nature. Pourquoi les enfans sont-ils incapables de s'occuper long-temps d'un même objet ? C'est que sa présence n'excite encore dans leur esprit qu'un très-petit nombre d'idées.

*Celui qui décrie l'imagination , à coup sûr n'en a point. Mallebranche a décrié l'imagination , & , à coup sûr , il en avoit.*

*Il est une afféterie dans le style , qui décèle un auteur à prétentions ; lisez une page de Montagne , pour vous en dégoûter à jamais. Montagne a la petite vanité d'entretenir souvent ses Lecteurs de sa personne ; mais ce léger défaut ne le fait point tomber dans*

L'afféterie de style qu'on lui reproche. Le sien est naïf, énergique, semé d'expressions de génie & de tournures originales. L'auteur conseille-t-il de lire une seule page de *Montagne* pour se dégoûter de l'afféterie dans le style, ou pour se dégoûter de la lecture des écrits de ce Penseur célèbre ? Sa phrase amphibologique, présente les deux sens. Ce défaut de clarté se retrouve dans plusieurs autres maximes.

*La calomnie est la plus mal-à-droite de toutes les vengeances.* Pas si mal-à-droite, par malheur. Combien de fois n'a-t-elle pas produit son effet dans l'esprit d'un Public crédule, & combien d'innocens, combien d'hommes vertueux ne voit-on pas tous les jours encore devenir ses victimes ? Quelque grossière que soit une calomnie, elle est adoptée par le plus grand nombre.

Le Chapitre des femmes tient un rang distingué dans cette Collection. L'auteur en dit beaucoup de mal, & n'est pas, à beaucoup près, aussi galant que *M. Thomas*. Je n'entreprends



ni l'apologie, ni la censure de cet article ; c'est aux femmes à se faire justice elles-mêmes ; je leur abandonne le coupable, &c, pour les mettre à portée d'instruire le procès, je me contente de faire le rapport des propositions mal sonantes répandues dans cet ouvrage contre cette brillante moitié du genre humain.

» On desire la possession d'une femme, comme on desire celle d'une maison ; dès qu'on en a fait l'achat, on n'en considère plus que les incommodités.

» Le penchant à la médisance est une espèce d'attentat contre le privilège des femmes.

» La sagesse la plus subtile des femmes consiste à allier la gloire de la résistance au plaisir de la défaite.

» Les femmes, nées fausses, ne le sont jamais médiocrement.

» La plupart des femmes sont comme les préjugés reçus, dont il ne faut s'entretenir que pour apprendre à s'en garantir.

» Il en est des femmes comme du peuple ; elles sont à craindre si elles ne craignent.

» La plupart des femmes ont des  
» défauts, que les occasions seules  
» peuvent dévoiler.

» Quelque vertu qu'ait une femme,  
» le caprice ne perd jamais ses droits.

» Le caprice des femmes est quel-  
» quefois le seul asyle de leur sagesse.

» C'est à la toilette des femmes  
» qu'on apprend à les apprécier; elles  
» y sont plus femmes qu'ailleurs.

» Soutenir qu'une femme doit être  
» raisonnable par principes & ver-  
» tueuse par tempérament, c'est faire  
» le procès à son sexe.

» La plupart des femmes ne jouent  
» d'autre rôle dans la société, [que  
» celui de décorer la scène.

» Il est des femmes dont l'unique  
» ressource est de se perdre de répu-  
» tation, pour en acquérir une nou-  
» velle.

» Il n'est point, quelquefois, de  
» femmes pires que celles que le tem-  
» pérament ne domine pas.

» Deux femmes ne peuvent se re-  
» garder fixement, sans qu'au moins  
» l'une des deux ne soit mécontente  
» de l'autre.

» Les femmes les plus sensibles  
 » n'ont point de complaisance par-  
 » faite sans quelque mélange d'in-  
 » térêt.

» Un grand usage du monde est, à  
 » la plupart des femmes, ce que la  
 » broderie est aux étoffes dont le fond  
 » n'est pas riche.

» Il en est des femmes comme de  
 » la Fortune, qui laisse souvent, dans  
 » un état plus heureux, ceux qu'elle  
 » ne favorise jamais, que ceux qu'elle  
 » abandonne.

» La vertu de la plupart des femmes  
 » ressemble assez au plaisir de l'amour :  
 » portée à un certain point, elle ne  
 » demande qu'à finir.

» Il en est des femmes comme des  
 » conjectures ; pour une vraie, il en  
 » est mille fausses, &c, &c. »

Les pensées qui composent ce Vo-  
 lume sont au nombre d'environ deux  
 mille, & précédées de différens titres,  
 comme *Esprit*, *Bienfaits*, *Délicatesse*,  
*Amour*, &c ; mais il en est qui ne ré-  
 pondent pas toujours à ces titres, &  
 l'ouvrage, en général, manque d'ordre  
 & de liaison. Ce n'est pas, au reste,

la fante de l'auteur ; je ſçais qu'il n'a pu préſider à l'impreſſion de ſon Livre, & qu'on a interverti l'arrangement qu'il avoit mis dans ſes idées ; ce qui diminue le plaſiſir qu'on auroit à le lire. Ce qu'on peut reprocher véritablement à M. de \* \* \*, eſt d'avoir iſſéré dans ſon Recueil beaucoup de penſées, les unes très-peu neuves, les autres énigmatiques, & qui ont l'air de Logogryphes. Ce défaut n'empêche pas que cette production ne ſoit très-eſtimable ; elle eſt d'un homme, qui, certainement, a beaucoup d'eſprit, qui réſléchit avec profondeur, & que la Nature a doué d'une fineſſe de tact & d'une ſagacité ſingulières.

*Elémens des Forces Centrales, ou Observations ſur les Loix que ſuivent les corps mûs autour de leur centre de peſanteur ; ſuivies d'un Jugement de l'Académie Royale des Sciences ſur pluſieurs de ces Observations, & d'un Examen critique de ce même Jugement ; à quoi l'on a joint un Théorème*  
Mvj

276 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*réme général & fondamental sur la mesure des surfaces & des solides, & quelques Observations sur la nature des courbes quarrables & rectifiables; par M. le Chevalier de Forbin. Un volume in-8°. A Paris, chez la veuve Desaint Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques.*

CET ouvrage doit intéresser les Géomètres à plusieurs égards. 1° Par la manière élémentaire, claire, simple & méthodique avec laquelle l'auteur développe tout ce qui a rapport aux loix géométriques des Forces Centrales; ce qui a fait dire au Censeur Royal, M. l'Abbé de la Chapelle: » Que ces Loix sont démontrées dans » cet ouvrage d'une manière très-élé- » gante; que les découvertes de *Gallée* & d'*Huighens* s'y présentent » sous la forme la plus simple » Il pou- voit ajouter que les deux fameuses Loix de *Képler*, si célèbres en Astro- nomie, n'y sont pas démontrées avec moins de clarté. 2°, Par la contesta-

tion de l'auteur avec l'Académie Royale des Sciences , au sujet de quatre Propositions qu'il avoit soumises au jugement de cette Académie; sur quoi les Parties sont convenues de s'en rapporter au jugement du Public , qui , ayant sous les yeux les raisons pour & contre ces mêmes propositions , est en état de prononcer sur les objets controversés. Cette contestation , au reste , est des plus intéressantes pour les Sciences ; car il ne s'y agit de rien moins que de sçavoir si *Newton* a même avancé une seule proposition vraie sur la théorie des Forces Centrales, dans son vaste ouvrage des *Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle*. On voit , par cet exposé , que ce n'est pas l'hypothèse de l'attraction qui est seulement attaquée , mais , ce qui est bien plus important , les loix géométriques des Forces Centripètes , qu'on avoit cru vraies jusqu'à ce jour , & que M. le Chevalier de *Forbin* ne cesse de combattre avec les armes mêmes de la Géométrie , à tel point qu'il se croit

## 278 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

autorisé à avancer qu'il a rigoureusement démontré que tout ce que Newton & ses disciples , après lui , ont publié sur la matière des Fortes Centrales , est un tissu de paralogismes & de propositions fausses & absurdes. Il faut lire , dans son ouvrage , les preuves dont il appuie cette assertion , qui doit paroître bien étrange aux sectateurs du Philosophe Anglois , mais qu'ils ne peuvent rejeter avec dédain ou avec légèreté , sans avoir sérieusement examiné les raisons du contradicteur François , & tout ce qu'il oppose au rapport des Commissaires de l'Académie Royale des Sciences. L'accueil favorable que les Géomètres , non intéressés dans la contestation , ont déjà fait à cet ouvrage , & le silence des autres , semblent décider assez la question ; car que feroit-on de plus que de se taire dans l'état d'une cause absolument désespérée , & que l'on sentiroit soi-même ne pouvoir plus soutenir ?

*Le Théorème général & fondamental  
sur la mesure des surfaces & des solides ,*

forme comme la seconde Partie de cet ouvrage ; elle est purement Mathématique, & ne doit pas être moins satisfaisante que la première pour les Géomètres. M. le Chevalier de Forbin, par ce Théorème, a beaucoup reculé les limites de l'Algèbre ordinaire, que l'on peut désormais employer à la mesure de toute étendue curviligne, sans être obligé de se servir ni de l'Arithmétique de l'Infini, ni des nouveaux calculs ; ce qui peut être de la plus grande utilité pour quantité de personnes qui n'ont pas le temps de se livrer à l'étude épineuse de ces calculs. Ce Théorème a même l'avantage de dévoiler les raisons premières, sur lesquelles l'Arithmétique de l'Infini & les nouveaux calculs sont fondés, & que ces calculs mêmes laissent enveloppées d'épais nuages.

L'on trouve, à la suite de ce Théorème important, plusieurs observations sur la nature des courbes quarrables & rectifiables, & sur ce qui peut les distinguer de celles qui ne sont susceptibles ni de quadrature, ni



de rectification. Les Géomètres sont parvenus à quarrer exactement plusieurs courbes, & à en rectifier un très-petit nombre d'autres ; mais ils en ont rencontré un beaucoup plus grand nombre qu'ils n'ont pu ni quarrer, ni rectifier jusqu'à présent. La question est donc de déterminer les raisons de cette différence, que personne n'avoit encore assignées, & qu'on ne trouve que dans l'ouvrage que je vous annonce. On y verra l'usage qu'on y fait des points de différens ordres par lesquels les lignes courbes peuvent être conçues formées, & comment on en déduit la possibilité de rectifier certaines courbes, & l'impossibilité d'en rectifier d'autres, telles que le cercle, l'ellipse, la parabole, l'hyperbole, &c. On s'y sert même de la Quadratrice de *Dinostrate*, pour démontrer de nouveau l'impossibilité de quarrer le cercle. Cette courbe fournit un très-beau principe, que l'auteur a su saisir pour répandre le plus grand jour sur la nature des suites infinies qui se ter-

mineroient à la quadrature ou à la rectification des courbes. Il prouve que la somme de la plupart de ces suites se réduiroit à zéro ; d'où il conclut que , dans ce cas , la quadrature ou la rectification de la courbe sont impossibles.

L'ouvrage est terminé par deux Observations ; l'une sur la manière de déduire les propriétés des Sections Coniques , l'autre sur la formule si célèbre d'un *Binome* \* , élevé à une puissance quelconque , qui a fait tant d'honneur à *Newton* à qui elle a été attribuée , & que M. le Chevalier de *Forbin* prouve devoir appartenir à *Pascal* , comme faisant partie des propriétés du fameux triangle arithmétique publié en 1654 par ce célèbre Géomètre François , c'est-à-dire plusieurs années avant que le nom de *Newton* fut connu.

\* Terme d'Algèbre ; on appelle ainsi une grandeur composée de deux grandeurs incommensurables , c'est-à-dire , qui n'ont pas de mesure commune , telles , par exemple , que le côté d'un quarré & sa diagonale.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un  
Article concernant le Café.*

**V**ous avez parlé l'année dernière \*, Monsieur, d'une Brochure in-12 de 130 pages, qui se trouve à Paris chez le Breton, premier Imprimeur Ordinaire du Roi, rue de la Harpe; laquelle Brochure est intitulée *Lettre à M. le Monnier, de l'Académie des Sciences, Premier Médecin Ordinaire du Roi, sur la culture du Café*. Cet ouvrage, que je n'ai pas encore vu, peut mériter l'éloge que vous en faites; mais, d'après le compte que vous en rendez, l'auteur s'est trompé en deux endroits. Il est tout simple que vous ayez laissé passer ces erreurs, parce qu'il s'agit de faits dont vous ne pouviez avoir connoissance.

1°. L'auteur dit : » Il y a cinquante ans ou environ que les habitans de

\* Voyez l'Année Littéraire 1773, N°. 36 ou Tome VIII, page 54.

» l'Isle de Bourbon cultivent avec suc-  
 » cès l'arbre du Café. Ils en tirèrent  
 » les premiers plants de Moka direc-  
 » tement , *au lieu que les Cafés que l'on*  
 » *cultive dans les Isles de l'Amérique pro-*  
 » *viennent des arbres qui sont au Jardin*  
 » *du Roi* ». Il est faux que les Cafés que  
 l'on cultive dans les Isles de l'Amé-  
 rique proviennent des arbres qui sont  
 au Jardin du Roi ; nous sçavons la  
 marche de leur introduction dans ces  
 Isles , & je doute même très-fort que  
 l'on puisse faire produire du fruit à  
 l'arbre du Café que la curiosité porte  
 à cultiver en France. En tout cas , on  
 peut encore douter que ce fruit dé-  
 généré produisît aussi abondamment  
 qu'il le fait dans nos Colonies ; mais  
 nous sçavons que le nôtre vient ori-  
 ginairement de Moka , comme celui  
 de l'Isle de Bourbon , quoiqu'il ait au-  
 auparavant passé par l'entrepôt de  
 Cayenne. Le voyage du Chevalier

284 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Desmarchais*, rédigé par le P. *Labat*, suffiroit seul pour démentir l'auteur de la *Lettre*. Des lumières plus précises & plus certaines démontrent que le Café nous vient des Hollandois de Surinam, qui les premiers l'ont cultivé en Amérique, d'où on le transporta à Cayenne, & de-là dans nos autres Colonies du Nouveau-Monde. J'ai des *Mémoires* qui contiennent jusqu'au nom de la personne qui l'apporta à Saint-Domingue ; je pourrai les donner au Public, & l'on y verra des choses plus extraordinaires au sujet du Café & de sa culture, que dans la Brochure que vous avez analysée.

2°. L'auteur dit encore : » Dans les » Îles de France & de Bourbon, on » se contente de faire sécher le Café » à l'air & au soleil. L'étuve est le » moyen le plus propre pour la des- » sication de la cerise du Café. Le des-

» séchement du grain , par ce moyen ;  
 » est plus sûr , plus prompt , plus  
 » complet ; il en résulte moins d'in-  
 » convéniens , moins de main-d'œu-  
 » vre , & un desséchement plus par-  
 » fait. L'étuve est sur-tout nécessaire  
 » dans les quartiers pluvieux , où il  
 » est très-difficile & très-long de sé-  
 » cher le Café en plein air. « Voici ma  
 réponse à cette assertion. La méthode  
 de passer le Café à l'étuve pour le  
 faire sécher , avoit d'abord été em-  
 ployée dans nos Colonies ; mais on  
 s'y apperçut bientôt que cette mé-  
 thode nuisoit à sa qualité. Il ne faut  
 être en effet que médiocre Physicien  
 pour ne pas sentir que le feu doit faire  
 tort à une graine , dont le principal  
 mérite consiste à lui conserver son  
 huile essentielle. Voilà ce qui décrida ;  
 dans les commencemens , le Café de  
 Saint-Domingue , qui ne s'en est re-  
 levé que depuis qu'on a pris le parti

d'imaginer des glaces enduits de ciment sur lesquels le soleil le dessèche sans éprouver le double inconvénient & de l'humidité de la terre & de l'évaporation de l'huile qui en fait toute la qualité.

Je ne déciderai point ici si le Café des Isles de France & de Bourbon vaut mieux que celui de l'Amérique. Je me contenterai d'observer que je n'y trouve aucune différence dans le goût ni dans les propriétés. Depuis plusieurs années, le Café me sert presque de nourriture, comme de remède contre l'épaississement naturel chez moi de la lymphe & du sang. Vous sentez, M<sup>r</sup>, que je suis par-là très-intéressé à rechercher le plus agissant & le meilleur. J'en ai donc fait nombre d'expériences sur toutes les sortes ; & , n'en déplaise à nos prétendus Gourmets en Café, toutes les espèces sont également bonnes , pourvu qu'il

soit vieux & bien fabriqué, c'est-à-dire, qu'on n'ait point dénaturé sa qualité principale lors de l'aprêt. Le Café des Indes Orientales ne semble meilleur que celui de l'Amérique, qu'en ce qu'il n'est pas frais cueilli lorsqu'on l'embarque, & que les traversées étant très-longues servent encore à l'améliorer. Celui des Colonies de l'Amérique n'a pas le même avantage; à peine est-il cueilli, & quelquefois sec, qu'il est enlevé par nos Capitaines qui ne cherchent qu'à s'expédier promptement; de manière qu'il arrive souvent, dans le Royaume; du Café qui n'a pas trois ou quatre mois depuis qu'il a été ramassé: de-là ce goût de verdeur insupportable qu'on ne lui trouve que trop fréquemment, & d'autres mauvaises odeurs qu'il contracte aussi dans les Navires; pour y avoir été renfermé avant d'être desséché au point de ne pouvoir



plus prendre d'impression étrangère & contraire à sa nature. Mais qu'on le garde , en l'exposant , de temps à autre , aux rayons d'un soleil vif & pénétrant , il reprend toute la qualité qui lui convient. Vous ne sçauriez imaginer , Monsieur , combien le soleil est salutaire au Café : j'ai éprouvé que , quelque mouillé qu'il soit , fût-il dans un état à le jeter dehors , le soleil le rétablit dans toute son excellence primitive ; l'eau de mer seule le perd totalement , & il n'y a plus de ressource. Comme je sçais que vous aimez le Café , & que j'ose dire qu'il vous est nécessaire ainsi qu'à tous les hommes de Lettres en général , je me flatte que cette petite discussion ne vous déplaira pas. Peut-être croyez-vous , comme bien des personnes , que le Café de Moka , qui coûte plus que les autres , est le meilleur. Je vous assure que celui de nos Isles Orientales & Occidentales , dont le prix est beaucoup moins cher , est tout aussi bon. Il ne s'agit que de le garder & de le laisser mûrir. J'ai l'honneur d'être , &c.

Je suis , &c.

*A Paris ce 18 Août 1774.*

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE XIII.

*Bultin* \* (Bulletin) des Fouilles, faites par ordre du Roi, d'une Ville Romaine, sur la petite Montagne du Châtelet, entre Saint - Dizier & Joinville en Champagne, découverte en 1772; par M. Grignon, Maître de Forges à Bayard, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, de celle des Sciences de Paris, Associé de celle de Châlons; Brochure in-8° de 70 pages. A Paris;

\* L'auteur écrit *Bultin* au lieu de *Bulletin*; c'est comme s'il écrivoit *Gastin* à la place de *Gaxetin*.

ANN. 1774. Tome V.

N

*chez Delalain Libraire, rue de la Comédie Française.*

SI vous aimiez, Monsieur, les réflexions Morales & Philosophiques, il me seroit aisé de vous en offrir plusieurs qui serviroient ici de préambule. A l'aspect d'une Ville détruite, ensevelie dans le sein de la terre, perdue, & , pour ainsi dire, effacée de la mémoire des hommes, & dont le hasard nous découvre tout-à-coup les ruines, je pourrois gémir avec vous sur l'instabilité des choses sublimes ; je vous peindrois les ravages des siècles & les dégradations qu'éprouvent les monumens de l'industrie & de la puissance humaine. Je pourrois vous dire que le globe que nous habitons n'est qu'un monceau de décombres, & que, selon l'expression d'un Ancien, nous marchons sur les cadavres des Cités. Mais je crois que vous me sçaurez gré de laisser à part toutes ces considérations attristantes, pour passer au détail des précieux Antiques, trouvés dans les débris de cette Ville Romaine, dont les Papiers

Publics vous ont annoncé la découverte en 1772. Les fouilles y ont commencé, par ordre & aux frais du Roi, le 6 Avril de cette année. M<sup>r</sup> Grignon, qui préside à ce travail, rend compte des Antiques qu'on y a recueillis dans l'espace des deux premiers mois, & il promet de donner de temps en temps de semblables Notices pour satisfaire au juste empressement des Sçavans, & pour les instruire du succès de ces fouilles.

Depuis le premier Avril jusqu'au 31 Mai, on a fouillé, de suite & à fond, une superficie de terrain de 4818 toises quarrées, dans laquelle il s'est trouvé la plus grande partie de onze rues, quatre-vingt-dix maisons, huit temples souterrains ou oedicules, trente-huit caves, quatorze cisternes, quarante-neuf puits, trente-sept latrines, deux fosses & deux fours à Potier, quatre conduites d'eau en pierre, & deux en bois. Les rues ont quinze à vingt pieds de largeur, sur des alignemens assez réguliers; les unes sont pavées, d'autres sont simplement jonchées de pierres mêlées de gravier

de rivière. Le pavé des premières est formé de morceaux de roche calcaire du pays, posés sur un lit de pierres irrégulières, rangées à plat, & dont les vuides sont remplis de menu gravier. L'une des rues qui ne sont point pavées, mais dont le sol est formé par un massif composé de pierres rangées irrégulièrement & sans autre art que le nivellement & les pentes nécessaires, a été exhaussée de quinze pouces ; la preuve qu'on en donne, est qu'au-dessous du premier pavé il s'en trouve un autre, qui en est séparé par des terres rapportées & battues de cette épaisseur. On a même encore trouvé, sous ce dernier, les fondations d'une maison très-ancienne, qui sans doute a été abattue pour aligner la rue plus régulièrement. Les maisons sont, pour la plupart, peu spacieuses ; il y en avoit cependant de fort grandes, qui avoient des cours ornées de colonnes, puisqu'on trouve encore en place les dez sur lesquels elles étoient assises, & des tronçons de leur fût enfouis dans les décombres. Ces Maisons forment,

en général , des quarrés irréguliers : on ne les reconnoît qu'aux fondations , qui subsistent encore en assez bon état , & qu'on trouve sous 8 à 15 pouces des ruines.

Il paroît que les habitans les plus riches ou les plus religieux avoient chacun leur temple souterrain. Ces œdicules , presque tous de la même forme , mais plus ou moins spacieux , ont une étendue de 7 sur 8 pieds , & de 9 sur 15. On y descend par un escalier en pierres ; chaque marche , souvent très-usée , a 7 à 9 pouces de haut sur 10 de saillie ; elle est communément d'une seule pierre. Un larmier , artistement fait pour favoriser la divergence des rayons de lumière , éclaire l'escalier , au pied duquel est une porte qui communique à un porche de quatre pieds de largeur sur douze pieds de longueur. Les murs de ces petits temples sont en belle maçonnerie de pierres de taille du pays ; ils sont ou crépis & peints à fresque , ou bien il regne sur les jointures des pierres un petit cordon de mortier tiré à la règle. On trouve ,

dans ces chapelles, des autels, accompagnés de plusieurs foyers de formes variées, des lampes & des statues de diverses Divinités au culte desquelles ces temples étoient consacrés. Il ne s'est trouvé qu'un seul de ces œdicules voûté; tous les autres souterrains ne l'ont point été.

Les puits sont nombreux; leur diamètre est de trois à quatre pieds, & ils sont presque tous de forme circulaire; il y en a un qui est ovale dans toute sa profondeur. Il n'a paru d'eau que dans un seul. Ou les sources de ces puits sont détournées, ou, ce qui est plus probable (car la Montagne du *Châtelet* n'a de sources qu'à sa base) ces puits ne servoient que de puisards ou d'espèces de cîternes. Il paroît que les esclaves de ce temps ussoient de la même précaution que les domestiques de nos jours, pour se soustraire à la sévérité de leurs Maîtres; ils précipitoient dans ces puits & dans les latrines tout ce que leur mal-adresse détruisoit; car on en retire beaucoup de fragmens de vaisselle en terre superbe.

On n'a trouvé jusqu'ici, dans ces fouilles, aucune pièce en or, excepté des fragmens de petits tubes, une médaille, une bague, & le revêtement d'un vase en cuivre doré; tous ces morceaux sont très-dégradés. On a recueilli vingt médailles d'argent pur. Elles sont presque toutes Impériales; il y en a une seule Consulaire qui est de *Régulus*, & une autre d'une Colonie d'Asie. Les médailles en bronze sont plus communes; le nombre de celles qu'on a découvertes monte à 3400, de tous les modules. Elles ne sont pas toutes d'une belle conservation; plus des deux tiers sont totalement frustes, c'est-à-dire que les figures & les caractères sont effacés; plusieurs même, sur-tout en grand bronze, sont si usées, que ce ne sont plus que des plaques de métal. Toutes ces médailles ne sont pas Romaines. Il y en a neuf cens de Gauloises, dont plusieurs sont des masses hémisphériques coulées; d'un côté on voit une tête, de l'autre un animal qui tient du cheval, entre les jambes duquel, sur quelques-unes, on remarque



les élémens d'une fleur de lys; ces pièces sont si barbares & si brutes que les jets des coulés y sont encore adhérens. M. *Grignon* prévient cependant les Curieux que , parmi ces médailles , il s'en trouve de précieuses par leur rareté & leur belle conservation , qu'il y en a un grand nombre d'incertaines , & que le temps n'a pas encore permis de reconnoître toutes celles qu'on possède.

L'article des bronzes est fort étendu. Les principaux Antiques de ce métal sont une statue de *Mercury* d'un travail fini & d'une bonne conservation ; un autre *Mercury* élevé sur un piédestal circulaire ; le buste d'un *Apollo* drapé ; une statue de *Jupiter* ayant une barbe & une chevelure , très-amples & frisées ; un *Hercule* nud & courbé comme *Atlas* ; le simulacre d'un jeune homme frisé en éventail ; un sanglier mâle dont les soies , dans la direction de toutes les vertèbres , sont hérissées verticalement ; une statue d'*Adonis* sous la figure d'un jeune homme dans la première adolescence ; un petit bélier , un cor-

beau , un canard , un dauphin ; un bas-relief circulaire représentant une tête humaine d'un regard farouche ; trois patères ; un grand nombre de cuillers de différentes formes ; des amulettes ; un demi-pied Romain ; des poids , des balances , des anneaux , des aiguilles , des instrumens de Chirurgie , des miroirs , des clefs , des clochettes , des bracelets , des chaînes , des plats , des vases , &c.

L'article du fer est encore un des plus considérables , par le nombre & la variété des morceaux qui le composent. C'est la partie métallique qui excite le plus les regrets de *M. Grignon* , parce que la rouille a fait , sur la plupart de ces pièces , des dégradations d'autant plus complètes qu'elles ont été plus long temps & plus immédiatement exposées à son action. Quelques-unes ont cependant résisté à cette rouille destructive , parce que , par un hasard heureux , elles se sont trouvées enveloppées d'une espèce de chaux qui avoit résulté de la calcination des pierres , lors de l'incendie de la ville du *Châtelet*. Parmi

298. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

les Antiques en fer, qui ont conservé leur caractère en partie ou en totalité, on possède une enclume ; une bigorne \*, qui paroît avoir été à l'usage d'un ouvrier en cuivre ; des cloux de toute grandeur & de toutes les formes ; différens outils, comme tenailles, compas, limes, couteaux en scies ; une hache qui a beaucoup de rapport à la cognée des Limousins ; des couteaux de toutes formes & dimensions pour les sacrifices & les usages domestiques ; des fusils d'acier pour affiler les tranchans, des poinçons, des ciseaux d'artisans de toutes les espèces ; différentes sortes d'armes, &c.

On n'a découvert dans ces ruines aucun ouvrage en marbre complet, mais seulement des morceaux & des poids. La pierre de taille est plus abondante. On a retrouvé quelques fragmens des corniches & des colonnes du péristile du Temple principal, qui sont d'Ordre Corinthien :

\* C'est la partie pointue d'une forte d'enclume ; cette partie sert à tourner les pièces en rond.

les colonnes ont tout le poli que la pierre peut recevoir, & ces morceaux d'Architecture & de Sculpture ont conservé la fraîcheur qu'ils avoient au sortir de l'atelier du Sculpteur. La plus grande partie des colonnes de tous les quartiers de la ville, ont été mutilées par les flammes : il y en a d'Ordre Ionique & Corinthien, unies & cannelées. M. Grignon espère, d'après les dimensions de ces fragmens, pouvoir donner l'élévation des bâtimens, en suivant les principes de l'Architecture Grecque. On a trouvé peu de statues entières : la fragilité de la matière, la catastrophe qui a enféveli cette ville sous ses ruines, le laps du temps, & les accidens inévitables qui accompagnent les fouilles quelques précautions qu'on y apporte, sont autant de causes destructives qui empêchent qu'on ne retire les Antiques dans leur intégrité. Il y en a cependant plusieurs qui méritent une attention particulière ; entre autres un buste de *Mercure* qui finit aux épaules ; une statue de *Vénus Callipyga*,

de grandeur naturelle ; une statue d'enfant nouvellement né & empaqueté comme une momie ; une *Caryatide*, adossée à un Autel d'Ordre Toscan ; cette pièce n'est qu'ébauchée, ce qui donne lieu de penser que l'ouvrier en a quitté le travail au moment de la destruction de la ville. Cette figure représente une femme nue, dont la tête est un peu inclinée ; elle est d'un travail plus avancé que le reste de la pièce. Son visage respire un air de décence & de réflexion ; elle a les deux mains appuyées sur la poitrine, & devoit tenir quelque chose de la droite ; ses jambes sont croisées : les masses de cette figure sont distribuées facilement & dans de bonnes proportions.

Parmi beaucoup d'autres morceaux, on voit une main, avec partie de l'avant-bras, d'une statue colossale, qui devoit avoir douze pieds de hauteur. M. Grignon la croit de *Priape*, parce qu'il a trouvé près de cette main l'attribut caractéristique de cette obscène Divinité, lequel attribut étoit dans les mêmes proportions, manf.

*num horrendum, informe, ingens !*

Les Antiques en terre, de différente qualité, sont aussi nombreux qu'ils sont variés par la matière, les formes, les ornemens & les couleurs. M. Grignon n'en donne ici qu'une notice très-succinte ; il en réserve les détails au temps où, toutes les fouilles étant finies, il sera en état de publier une description générale & satisfaisante des ruines du *Château*. D'ailleurs, les vases, qui forment la partie la plus considérable de cette collection, sont chargés d'un grand nombre d'ornemens, dont l'explication demande une étude approfondie des sujets, qui, la plupart, sont relatifs à des traits d'Histoire, à des cérémonies Religieuses, ou à des usages civils auxquels ces vases étoient destinés.

La partie la plus précieuse de ces vases est composée d'une terre rouge, enduite d'un vernis rouge très-éclatant, & d'un poli achevé. Cette belle pâte a été réservée pour les vases consacrés à la Religion ou destinés aux usages du luxe ; quelques-uns sont polis ou simplement ornés de mou-

### 301 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

lures ; d'autres sont plus ou moins chargés de figures en creux ou en saillie. Les morceaux les plus rares & les plus riches sont des bas-reliefs, décorés d'ornemens très-bien entendus, & parfaitement exécutés ; ils font plaisir à l'œil par leurs formes élégantes & régulières, par l'esprit & la correction du dessin, par le fini du travail, par l'éclat & le poli de leur émail. Les sujets sont presque tous intéressans ; si ce sont des chasses, les animaux y ont de l'action. Ceux qui sont consacrés à la Religion impriment le respect, & les fêtes qui sont représentées sur d'autres inspirent la gaiété ; enfin, les combats sont des traits curieux qui tiennent à l'Histoire de ce peuple. M. Grignon ne trouve qu'un seul défaut dans les vases tirés des ruines du *Châtelet* : c'est qu'en général ils pèchent par leur base ; leurs pieds n'ont pas assez d'affiète ; ils sont presque tous vains.

Lorsque la ville du *Châtelet* fleurissoit, l'art de la verrerie n'étoit point dans son berceau ; on en juge

par les fragmens nombreux qui ont été tirés des fouilles. Il paroît qu'on en composoit de toutes les couleurs, & qu'on le souffloit sous toutes sortes de formes. On n'a découvert qu'une seule pièce de verre dans son entier; c'est une loupe qui a été trouvée hors de la ville, près des ossemens d'un cadavre humain : sa forme est circulaire, sur trois pouces de hauteur; sa baze est hémisphérique, sans pied. On fabriquoit aussi des verres planes; on en a deux morceaux, dont l'un, inégal dans ses surfaces, est encore chargé vers ses bords d'un ciment rouge, très-fin & adhérent, qui le scelloit sans doute dans un chassis. L'autre est d'une eau plus pure que le précédent; il est plus épais, plus uni, & paroît avoir été usé & poli sur une de ses surfaces.

On n'a encore découvert dans l'enceinte de la ville que deux mâchoires d'homme; mais on s'est assuré, par l'essai d'une fouille provisoire, que le lieu de l'inhumation de la plus grande partie des habitans étoit situé hors de la ville, près d'une Voie



Romaine qui subsiste encore. On sçait que la coutume d'inhumer les morts hors des villes, étoit consacrée par une loi des Douze Tables.

M. *Grignon* termine par les végétaux l'énumération des Antiques qu'il a découverts. Tout le bois qui a échappé à l'incendie général, est entièrement pourri, réduit en terreau, à l'exception d'un petit morceau de planche de chêne, tiré du fond d'un puits, & d'un morceau de sapin qui a conservé son organisation & sa couleur, à la faveur de sa résine & de la profondeur du terrain qui le recouvroit. Mais toutes les espèces d'ouvrages de charpente & de menuiserie sont entièrement consumés. On a observé, sur le sol des appartemens, des couches horizontales, minces & noires, qui marquoient les vestiges des planchers. On a tiré des ruines une cruche de terre, qui étoit à demi remplie de noyaux de cerises; quoique décomposés en plus grande partie, ils avoient conservé leur forme : il est probable que ces cerises avoient été confites dans cette cruche.

Ce nouveau *Musæum*, qui se forme par ordre du Roi, & sous la direction de M. *Grignon*, renferme aussi différentes pièces d'Antiques en bronze, en fer & en pierres, dont il n'a point fait mention dans sa Notice, parce que ces morceaux, dit-il, se présentent sous des formes si bisares ou si mutilées qu'il n'en a point encore saisi l'esprit. Il attend des pièces de comparaison, pour pouvoir les juger avant de les annoncer dans le Bulletin qu'il se propose de donner à la fin de l'année, pour faire part aux Amateurs des nouveaux succès de ses travaux. Quant à l'Histoire de la ville du *Châtelet*, il ne pourra la publier que lorsqu'elle sortira de son vaste tombeau; c'est l'aspect que présentent toutes ces ruines, & l'on peut dire de cette ville ce que *Montagne* disoit de Rome : *on n'en voit que le ciel sous lequel elle étoit assise, & le plan de son gîte.*

Cette Brochure finit par un *Postscriptum*, dans lequel Monsieur *Grignon* répond à quelques observations que M. *Sceyb* a insérées dans la *Ga-*

zette de Vienne, touchant le nom & la situation de la nouvelle ville découverte. Entr'autres assertions de ce Savant, il prétend que les *Ligoniens*, après avoir passé le *Pô*, dévasté l'Etrurie & l'Ombrie, battu les Romains près de la rivière d'*Aleja* & avoir pillé Rome, revinrent déposer dans un petit bois sur la montagne du *Châtelet*, tous les trésors qu'ils avoient enlevés sur leurs ennemis; il assure que cette montagne doit renfermer tous ces trésors, qui sont, entr'autres choses, ces vases Etrusques qu'on y trouve, & qu'on doit y en découvrir beaucoup d'autres, comme des armes, &c. M. Grignon répond à ce Sçavant que toutes les statues sont sculptées en pierres du pays, & que conséquemment elles ne viennent ni de Rome, ni de l'Ombrie, ni de l'Etrurie; que les Simulacres en bronze ne sont que des Divinités Pénates, dont quelques-unes sont Gauloises; qu'on a trouvé les fonderies & les creusets des ouvriers qui les ont jetées en fonte; que les vases, quoiqu'ils soient en

grande partie de forme Etrusque, peuvent avoir été faits dans la ville même sur des modèles Etrusques puisqu'on a trouvé deux fours à Potier, ou que les habitans de cette ville ont pu les tirer de la fabrique établie à *Nismes*. Il assure M. *Sceyb* que toute la construction de cette ville est à la Romaine, & non à la Gauloise; que la surface du *Châtelet* n'étoit point un bois, mais une ville fort considérable, fortifiée, percée de beaucoup de rues bordées de maisons pressées les unes sur les autres, ayant un Temple principal de 70 pieds de face, beaucoup d'œdicules particuliers où étoient déposées les statues des Dieux; que les arts y étoient exercés; qu'on y trouve beaucoup de choses précieuses par leur Antiquité, mais rien de riche, peu d'armes; en un mot, qu'on n'a encore recueilli aucune parcelle de la masse d'or que les Gaulois obtinrent des Romains pour cesser leurs hostilités.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Août 1774.

## L E T T R E X I V.

*Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes, contenant la Géographie, l'Histoire, la Fable & les Antiquités ; dédié à M. le Duc de Choiseul ; par M. Sabbathier de l'Académie Etrusque de Cortone, Professeur au Collège de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette dernière Ville. Tome XVII. A Paris, chez Delalain Libraire, rue de la Comédie Française ; un volume in-8° de 555 pages.*

**V**OUS trouverez dans ce dix-septième Volume, Monsieur, le même soin, la même érudition, les mêmes recherches, la même clarté de style qui font le mérite de ceux qui l'ont précédé, & je suivrai la

même méthode pour vous en rendre compte , c'est à-dire , que je choisirai quelques-uns des articles les plus propres à exciter la curiosité du plus grand nombre des Lecteurs. Il ne faut pas cependant s'imaginer que les autres soient moins estimables , & surtout moins utiles ; mais ils sont moins susceptibles d'être rapportés dans un extrait.

*FABIENS.* C'étoit une des plus anciennes & des plus illustres familles de Rome. On en faisoit remonter l'origine jusqu'à *Hercule* , quatre ou cinquans ans avant la fondation de cette Ville ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'il y avoit déjà des *Fabius* avant qu'elle fût bâtie , puisque *Rémus* appella de ce nom ceux qui s'attachèrent à lui. *Pline* semble croire que les *Fabiens* furent ainsi appelés à cause des fèves qu'ils sçavoient bien cultiver , comme les *Lentulus* & les *Cicérons* à cause des pois & des lentilles. Cette famille étoit divisée en plusieurs branches qui toutes donnèrent de célèbres Magistrats à la République. Rien ne montre mieux leur

puissance que l'offre généreuse qu'ils  
 firent, l'an de Rome 275, d'entreprendre  
 la guerre à leurs dépens contre  
 les *Véiens*. » La République étoit alors  
 » épuisée d'argent. La famille des *Fa-*  
 » biens s'adressa au Sénat, &, par la  
 » bouche du Consul *Cæson Fabius*,  
 » elle demanda en grace qu'on voulût  
 » bien se décharger sur elle du soin  
 » & des frais de la garnison qu'il étoit  
 » nécessaire d'opposer aux entreprises  
 » des *Véiens*, ce qui demandoit un se-  
 » cours plus assidu que nombreux,  
 » promettant d'y bien soutenir l'hon-  
 » neur du Peuple Romain. On fut  
 » charmé d'une offre si noble & si  
 » inouïe, & on l'accepta avec une  
 » vive reconnoissance. La nouvelle  
 » s'en répand aussitôt dans toute la  
 » Ville. Il n'y est parlé que des *Fabiens*.  
 » On les loue, on les admire, on les  
 » élève jusqu'au Ciel. *S'il y avoit en-*  
 » core deux familles pareilles, disoit-on,  
 » que l'une se chargeât de la guerre con-  
 » tre les *Vosques*, l'autre de celle contre  
 » les *Éques*, la Nation pourroit demeurer  
 » tranquille, pendant que des forces  
 » particulières dompteroient pour elle les  
 » Peuples voisins.

» Le lendemain, dès le matin, tous  
 » les *Fabiens* se trouvèrent en armes  
 » à la porte du Consul, suivant l'or-  
 » dre qu'on leur avoit donné. Quand  
 » le Consul sortit revêtu de sa cotte  
 » d'armes, il apperçut dans le vesti-  
 » bule de sa maison tous ceux qui com-  
 » posoient sa famille, rangés en ba-  
 » taille. Il se plaça au milieu d'eux &  
 » leur commanda de se mettre en mar-  
 » che. Jamais les Citoyens n'avoient  
 » vû passer devant leurs yeux une ar-  
 » mée moins nombreuse, ni plus il-  
 » lustre & plus digne de leur estime &  
 » & de leur admiration. Ils étoient  
 » trois cens six, tous Patriciens, tous  
 » portant le même nom, & dont il  
 » n'y en avoit aucun qui n'eût été ca-  
 » pable de commander l'armée la plus  
 » considérable, dans les temps les  
 » plus célèbres de la République. Ils  
 » marchèrent pleins de zèle & de cou-  
 » rage, menaçant d'accabler le Peu-  
 » ple *Vénien* avec les forces d'une seule  
 » famille. Deux troupes différentes  
 » suivoient leurs pas. La première,  
 » composée de leurs parens & de leurs  
 » compagnons, alloit à la même ex-



» pédition , dans l'espérance d'avoir  
 » part à leur victoire & à leur triom-  
 » phe, dont ils ne paroïssent pas  
 » douter. Les autres étoient une  
 » grande partie du Peuple qui les con-  
 » duisoit hors de la Ville par affec-  
 » tion & par estime , élevant jusqu'au  
 » Ciel une entreprise si glorieuse, leur  
 » souhaitant toutes sortes de prospé-  
 » rités , & leur promettant , à leur re-  
 » tour , les Consulats & les autres ré-  
 » compenses honorables qu'ils alloient  
 » mériter par un service si important.  
 » Et à mesure qu'ils passoient vis-à-  
 » vis du Capitole , de la Citadelle &  
 » des autres Temples , ils prioient  
 » tous les Dieux , tant ceux qu'ils  
 » avoient devant les yeux que ceux  
 » qui se présentoient à leur mémoire ,  
 » de protéger de si braves guerriers ,  
 » & de les rendre bientôt à leur Pa-  
 » trie & à leurs proches , sains , saufs  
 » & victorieux. Des prières si fer-  
 » ventes & si légitimes ne furent point  
 » exaucées. «

Cependant les *Fabiens* désolèrent  
 long-temps le pays des ennemis , &  
 mirent le leur en sûreté. On vit une  
 seule

seule famille remporter plus d'une fois la victoire sur la Nation la plus puissante en ce temps-là de toute l'Europe. A la fin le grand nombre eut le dessus; tous les *Fabiens* furent tués, depuis le premier jusqu'au dernier; il en périt trois cens six; un seul rejeton que sa grande jeunesse avoit retenu à Rome, releva cette famille illustre qui rendit de si grands services à la République dans les circonstances les plus importantes.

L'auteur nous fait une belle description d'un tableau de la Faim que les Lacédémoniens avoient à *Chaciacor* dans le Temple de *Minerve*. » Elle » étoit représentée dans ce Temple » sous la figure d'une femme hâve, » pâle, abbatue, d'une maigreur effroyable, ayant les tempes creuses, » la peau du front sèche & retirée, » les yeux éteints; enfoncés dans la » tête, les joues plombées, les lèvres livides, enfin les bras décharnés, ainsi que les mains qu'elle avoit » liées derrière le dos. » Ce tableau, » dit *M. Sabbathier*, devroit être dans le Palais de tous les Despotes pour

qu'ils eussent sans cesse sous les yeux une image du malheureux état de leurs Peuples, & dans le Salon des *Apicius* qui, insensibles à la misère d'autrui, dévorent en un repas la subsistance de cent familles.

**FAMILIA.** Cet article n'est pas un des moins instructifs de ce *Dictionnaire*. L'auteur y montre la source de la confusion qui regne dans la généalogie des familles de l'ancienne Rome. On pouvoit sortir d'une famille Patricienne & tomber dans une Plébéienne par dégénération, & monter d'une famille Plébéienne dans une Patricienne, sur-tout par adoption. Ainsi, quand le Patricien *Q. Cæpio* adopta le Plébéien *M. Brutus*, ce *M. Brutus* & ses descendans devinrent Patriciens, & le reste de la famille des *Brutus* resta Plébéien. Au contraire, lorsque le Plébéien *Q. Metellus* adopta le Patricien *P. Scipion*, celui-ci & tous ses descendans devinrent Plébéiens, & le reste de la famille des *Scipions* resta Patricien.

**ÆCLIALES ou FÆCIAUX.** Prêtres ou Officiers publics à Rome qui an-

nonçoient les Traités , la Paix , la Guerre , les Trêves. C'étoit un Collège composé de vingt Sénateurs , qui d'abord s'éliisoient eux-mêmes. Ce droit fut dans la suite transféré au Peuple. » Le Collège des *Féciales* étoit » fort considéré à Rome ; on n'entre- » prenoit point de Guerre , on ne » faisoit point de Paix sans leur mi- » nistère. Lorsqu'ils alloient parle- » menter , ils avoient sur la tête un » voile tissu de laine , & ils étoient » couronnés de verveine. Leur Office » étoit d'empêcher que les Romains » n'entreprissent de Guerre injuste , » d'aller comme Députés vers les » Nations qui violaient les Traités , » de leur demander réparation de l'in- » jure , & de leur déclarer la Guerre » si elles ne vouloient pas donner sa- » tisfaction. Si au contraire ces Peu- » ples faisoient voir que c'étoient les » Romains qui les avoient lésés , ils » leur livroient les auteurs de l'in- » jure ; ils prenoient aussi connois- » sance des outrages faits aux Députés » de part & d'autre. Quand la Paix » ne se trouvoit pas faite selon les

» Loix , ils la déclaroient nulle. Si  
 » les Commandans avoient fait quel-  
 » que chose contre la justice & con-  
 » tre le Droit des Gens , ils réparaient  
 » leur faute & expioient leur crime. »

Il y a quelque rapport entre ces  
*Féciales* de Rome & les Officiers que  
 les Grecs appelloient *Conservateurs de*  
*la Paix* ; mais on voit combien il s'en  
 faut que nos anciens Héraults d'armes  
 répondent à cette dignité. » Quand  
 » il falloit déclarer la Guerre , les *Fé-*  
*ciales* éliisoient un d'entr'eux à la plu-  
 » ralité des voix , qui s'en alloit , en  
 » habit sacerdotal propre aux *Féciales*,  
 » à la Ville qui avoit violé la Paix ou  
 » les Traités. En arrivant sur les con-  
 » fins de la Ville , il appelloit à té-  
 » moins *Jupiter* & les autres Dieux  
 » comme il alloit demander répara-  
 » tion de l'injure au nom des Ro-  
 » mains ; il faisoit des imprécations  
 » sur lui & sur la Ville de Rome , s'il  
 » disoit rien contre la vérité , & con-  
 » tinuoit son chemin sur le terri-  
 » toire de cette Ville. S'il rencon-  
 » troit quelque Citoyen ou quelque  
 » Païsan , il répétoit toujours ses im-

» précautions, & en arrivant à la porte,  
 » il faisoit la même chose aux Gardes  
 » ou à ceux qu'il y rencontroit. En-  
 » suite, il alloit à la place publique ;  
 » se mettoit au milieu, & déclaroit  
 » aux Magistrats & aux Citoyens la  
 » cause de son arrivée. Il ajoûtoit à  
 » son exposé les mêmes imprécations  
 » & les mêmes sermens que ci-dessus.  
 » Si les Magistrats demandoient du  
 » temps pour consulter entr'eux, il leur  
 » donnoit dix jours, & à leur prière il  
 » accordoit encore deux fois le même  
 » délai.

» Si, au bout de ce terme, Rome ne  
 » recevoit pas la satisfaction qu'elle  
 » avoit demandée, le *Féciale* alloit  
 » une seconde fois vers le même peu-  
 » ple, & prononçoit publiquement  
 » les paroles suivantes : « Ecoutez  
 » *Jupiter*, & vous *Junon* ; écoutez  
 » *Quirinus*, écoutez, Dieux du ciel, de  
 » la terre & des enfers ; je vous prends  
 » à témoins qu'un tel peuple [ il le  
 » nommoit ] refuse à tort de nous  
 » rendre justice ; nous délibérerons à  
 » Rome, dans le Sénat, sur les moyens  
 » de l'obtenir. «

» En arrivant à Rome , il prenoit  
 » avec lui ses Collègues , & , à la tête de  
 » son corps , il alloit faire son rap-  
 » port au Sénat. Alors , on mettoit la  
 » chose en délibération ; & si le plus  
 » grand nombre des suffrages étoit  
 » pour déclarer la Guerre , le *Féciale*  
 » retournoit une troisième fois sur les  
 » frontières du même païs , ayant la  
 » tête couverte d'un voile de lin ,  
 » avec une couronne de verveine  
 » par-dessus ; là , il prononçoit , en  
 » présence au moins de trois té-  
 » moins , la formule suivante de déclá-  
 » ration de Guerre : Ecoutez *Jupiter* ,  
 » & vous *Junon* ; écoutez *Quirinus* ,  
 » Dieux du ciel , de la terre & des  
 » enfers. Comme ce Peuple a outragé  
 » le Peuple Romain , le Peuple Ro-  
 » main & moi , du consentement du  
 » Sénat , lui déclarons la Guerre.  
 » Après ces mots , il jettoit sur les  
 » terres de l'ennemi un javelot en-  
 » sanglanté & brûlé par le bout , qui  
 » marquoit que la Guerre étoit dé-  
 » clarée. «

L'article *FENÊTRES DES ANCIENS*  
 présente des détails très-curieux. On

les fermoit avec des tablettes d'une matière transparente qui , laissant jouir de la clarté du jour , garantissoient en même-temps des injures de l'air. L'invention n'en fut trouvée que du temps de *Sénèque*. Le verre étoit en usage depuis long-temps ; on en faisoit des tasses , des vases , des gobelets , & l'on n'avoit pas imaginé d'en faire des vitres. La pierre transparente dont on se servoit s'écailloit aisément & se fendoit en pièces larges & minces. On les prit d'abord dans l'Espagne Citérieure , & depuis en Chypre , dans la Cappadoce & dans la Sicile. » On voit encore » aujourd'hui , dans l'Eglise de *Saint-Miniat* auprès de Florence , de » grandes tables d'une pierre transparente ; il n'y en a qu'une à chaque » fenêtre qui la ferme entièrement.... » C'est de ces fortes de pierres de » Cappadoce , que *Néron* bâtit un » Temple dans sa maison dorée où » l'on voyoit clair en plein jour , sans » qu'il y eût aucune fenêtre. Outre » ces tables de pierres transparentes , » les Anciens se servoient , au lieu



» de vitres, de voiles ou de pièces  
 » de toile, comme plusieurs font en-  
 » core aujourd'hui, &c. »

On ne peut s'empêcher d'être étonné des devoirs minucieux auxquels toute la vie du *Flamen Dialis* ou *Principal Prêtre de Jupiter* étoit assujettie. En voici quelques-uns : il ne pouvoit aller à cheval ni voir une armée hors de la Ville ou rangée en bataille. Il n'étoit permis à personne de lui emprunter du feu ; il ne pouvoit avoir aucun noeud ni à son bonnet, ni à sa ceinture, ni à aucun de ses vêtemens ; il ne lui étoit permis de toucher ni chèvre, ni chair crue, ni lierre, ni fève, ni même d'en préférer les noms ; il lui étoit défendu de tailler les branches des vignes qui s'élevoient trop haut ; il ne pouvoit coucher trois nuits de suite dans un autre lit que le sien. Tout jour de l'année étoit jour de fête pour lui. Il lui étoit défendu de sortir sans son bonnet sacerdotal. Si sa femme venoit à mourir, il perdoit sa dignité ; &c, &c. Il seroit difficile, ce semble, de rendre raison de formalités aussi

bifarres. Les *Flaminiques* étoient des Prêtresses particulières ou simplement les femmes des *Flamines*. La femme du *Flamen Dialis* étoit la *Flaminique* par excellence. » Elle s'habilloit de couleur de flamme & portoit sur ses habits l'image de la foudre de même couleur, & dans sa coëffure un rameau de chêne verd ; mais, lorsqu'elle alloit dans les Temples, elle ne devoit point orner sa tête ni peigner ses cheveux. Il lui étoit défendu d'avoir des souliers de bête morte, qui n'eût pas été tuée ; il ne lui étoit pas permis de monter des échelles plus hautes que de trois échelons. Le divorce lui étoit interdit, & son sacerdoce cessoit par la mort de son époux ; enfin, elle étoit astreinte, dit *Aulu-Gelle*, aux mêmes observances que son mari. «

Vous penserez, ainsi que moi, Monsieur, qu'on ne sçauroit trop engager M. *Sabbathier* à continuer cet excellent *Dictionnaire*, & à ne point se rebuter par la longueur & le poids du travail. Un Dictionnaire n'a de prix qu'autant qu'il est complet, & s'il ar-

rivoit que celui-ci fût interrompu , les volumes qui ont déjà paru, quoiqu'utiles , perdroient beaucoup de leur mérite. Jusqu'à présent cet inconvénient n'est point à craindre ; M. *Sabbathier* donne régulièrement quatre volumes par an , & l'on ne peut que souhaiter qu'il persévère dans la même exactitude. Du reste, le volume dont je viens de vous rendre compte , mérite les mêmes éloges que les précédens. Je crois cependant que l'auteur pourroit abréger un peu son travail en donnant à un assez grand nombre d'articles moins d'étendue qu'ils n'en ont , & en supprimant beaucoup de réflexions communes ou peu nécessaires.

*Lettre de M. A. Petit , Docteur-Régent en Médecine de la Faculté de Paris , &c , à M\*\*\* , au sujet du compte que M. Fréron a rendu de la Dissertation de M. Gauthier sur la méthode de guérir les Hernies de l'aîne par le caustique.*

**J'INSÈRE** dans mes Feuilles avec

d'autant plus d'empressement & de plaisir cette Lettre de M. *Petit*, qu'elle désabusera les personnes que j'ai pû, contre mon intention, induire en erreur par le compte que j'ai rendu de la *Dissertation sur l'usage des Cautiques pour la guérison radicale & absolue des Hernies ou Descentes, &c.* par M. *Gauthier*, Conseiller, Médecin du Roi, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

**V**OUS desirez sçavoir, Monsieur, s'il faut ajouter foi aux faits que M. *Fréron* avance \*, pages 92 & 93 de l'*Année Littéraire*, n°. 12. 1774, & qu'il articule de la manière suivante : *Tous nos Médecins approuvent la méthode de guérir les hernies de l'aîne par le caustique, entr'autres, M. Petit ; demandez-lui, Monsieur, ce qu'il pense de ce traitement ; il vous répondra que M<sup>rs</sup>. Gautier & Magez*

\* Je n'ai rien avancé de mon chef ; tous les faits articulés dans ce N° de mes Feuilles sont d'après M. *Gauthier*, Conseiller, Médecin du Roi, &c.

*guérissent radicalement les hernies, &c...*  
 L'illustre M. de la Condamine voulut  
 être opéré & le fut. M. Petit a été témoin  
 oculaire de sa guérison parfaite. Vous  
 prétendez, Monsieur, que l'intérêt  
 du Public exige que je m'explique sur  
 ces deux points. Je vais le faire,  
 quoique j'aie plus d'une fois appris,  
 par ma propre expérience, que, cher-  
 cher à faire le bien Public, c'est s'ex-  
 poser à une foule de désagrémens  
 particuliers. Mais il faut faire son de-  
 voir, & si le mien n'étoit pas de par-  
 ler, soyez sûr que j'aimerois beau-  
 coup mieux garder le silence. Est-il  
 vrai que quand on me demandera ce  
 que je pense du traitement de M. Ma-  
 get, je répondrai que M<sup>rs</sup> Gautier &  
 Maget guérissent radicalement les hernies.  
 Est-il vrai que j'ai été témoin ocu-  
 laire de la guérison parfaite de M. de la  
 Condamine. Voilà les deux points sur  
 lesquels je dois m'expliquer.

Il me semble que, si l'on me deman-  
 doit ce que je pense sur le traitement  
 de M. Maget, je ne croirois pas avoir  
 convenablement répondu à la ques-  
 tion, en disant simplement que M. Ma-

get guérit : ce ne feroit pas là juger le traitement ; d'ailleurs , chacun ſçait que quelquefois on guérit par un traitement plein de dangers. Il y a apparence que , dans le cas ſuppoſé , j'aimerois mieux m'exprimer ainſi : Un traitement eſt bon , quand il guérit promptement , d'une manière ſûre , & avec le moins de douleurs & de déſagrémens poſſibles. Si le traitement de M. *Maget* remplit toutes ces conditions , il eſt bon. Mais les remplit-il en effet ? C'eſt ce que j'ignore. Il eſt vrai que j'ai vu , il y a quelques années , un jeune homme fort gras , qui ſe diſoit guéri par ce traitement. Il ne s'étoit point préſenté à moi avant de le ſubir. Je n'ai point ſuivi le traitement pendant qu'il le ſubiſſoit. J'ai ſeulement vu les cicatrices ; je me ſuis aſſûré que les parties étoient bien retenues dans le ventre , & que de violens efforts ne les faiſoient point ſortir. Le malade m'a dit , & répété pluſieurs fois , que le traitement avoit été fort long & très-douloureux. Je ne ſçais point ſi cette guérifon s'eſt ſoutenue. Quand on dit qu'un homme

guérit de tel ou tel mal, cela signifie qu'il en délivre le plus grand nombre des malades qui se présentent à lui ; que, s'il en manque quelques-uns, ces cas sont rares & ne sont, pour ainsi dire, que des exceptions à la règle. Or, n'ayant vu qu'un seul malade qui s'est dit guéri par M. *Maget*, je ne puis affirmer que celui-ci guérit habituellement, & que son traitement est sûr. Si l'on me forçoit de juger d'après ce fait & celui de M. *de la Condamine*, je ne balancerois pas d'affirmer que le traitement en question ne guérit pas promptement, qu'il est au contraire fort long, & qu'il s'en manque beaucoup qu'il soit exempt de désagréments ; car, dans les deux cas, il a causé de vives & longues douleurs. M. *de la Condamine* étoit un homme très-courageux. Cependant, un des jours où le caustique lui fut appliqué, après avoir excessivement souffert pendant cinq heures de suite, il ne put s'empêcher de dire qu'il ne conseilleroit jamais à personne de se soumettre à la même épreuve que lui. Je ne dis point cela

dans le deſſein de déprimer la méthode de M. *Maget*, mais ſeulement dans l'intention de faire connoître la vérité. Je ne ſçaurois être le *préconifeur* de cette méthode, par l'unique raiſon que je n'ai point aſſez d'expérience pour la juger ; en conſéquence, je me trouve obligé de déſavouer le langage qu'on voudroit me faire tenir. Mais je n'en ſuis point le détracteur : au contraire, les préſomptions que j'ai formées ſur elle lui ont été favorables : je l'ai dit dans toutes les occaſions : je l'ai même écrit dans une Thèſe ſoutenue aux Ecoles de notre Faculté, & je ne fais aucune difficulté de l'écrire encore au moment préſent. Je trouve la méthode de M. *Maget* ingénieufe ; elle offre un moyen de guériſon dans un cas où l'Art n'en fournit point. Il me ſemble qu'elle mérite d'être accueillie ; en un mot, elle me paroît aſſez fondée en raiſon pour qu'on en faſſe des épreuves, & qu'on les multiplie. Mais ce n'eſt que d'après ces épreuves, que je me permettrai d'en porter mon jugement. Ceux qui blâmeront ma circonſpec-



### 328 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tion & qui l'accuseront d'être excessive, ne savent vraisemblablement pas qu'en Médecine, bien plus que dans l'exercice des autres Arts, il faut sur-tout se méfier des présomptions. L'importance de l'objet, quelque grande qu'elle soit, l'exige moins encore que la nature de la chose, qui, soumise toute entière à l'expérience, ne sçauroit être bien & légitimement jugée qu'à son Tribunal.

Le second fait, sur lequel vous me demandez des éclaircissémens, est celui qui concerne M. de la Condamine. *Est-il vrai que j'ai été témoin oculaire de sa guérison parfaite ?* Voici ma réponse. En général, il est contre la bienséance de citer & de faire parler les gens sans leur aveu, & c'est ce qu'on a fait ici. Je ne m'en plains pas. C'est une bien petite faute que de ne pas observer vis-à-vis de moi les bienséances reçues : aussi je la pardonne volontiers, &, si je parois ici y faire quelque attention, c'est afin d'engager les personnes qui l'ont commise à réfléchir que, dans des circonstances pareille à celle où nous

nous trouvons, la bienfiance porte sur le devoir indispensable de donner au Public la plus grande sûreté possible Or, il est évident que le Public ne feroit sûr de rien, s'il étoit permis de citer les gens comme témoins sans leur aveu, & de leur faire tenir, sans leur participation, tous les discours qu'on jugeroit avantageux pour soi de mettre dans leur bouche. Quand j'ai vu M. de la Condamine, je l'ai regardé comme un homme qui n'avoit plus que très-peu de temps à vivre; il est mort en effet quelques jours après. Il y avoit environ cinq semaines qu'il avoit subi le traitement de M. Maget. L'une des plaies étoit fermée par une foible & mauvaise cicatrice; l'autre étoit encore ouverte; elle présentoit des chairs pâles & plates. Il s'étoit fait un petit sinus dans lequel le pus s'étoit amassé, & que je dégorgeai par une douce pression. Voilà les faits dans la plus exacte vérité. Voyons maintenant s'ils présentent l'idée d'une *guérison parfaite*.

Quand, après avoir fait cesser tous les accidens d'une maladie, l'ordre des fonctions se rétablit, & que le

convalescent est rendu à l'état dont il jouissoit avant de tomber malade , on dit qu'il est parfaitement guéri , & l'on ne sçauroit avec raison le dire que dans ce seul & unique cas. *M. de la Condamine* a-t-il été rendu à l'état dont il jouissoit avant le traitement de *M. Maget* ? Les plaies que celui-ci a faites , ont-elles été bien consolidées ? Les hernies n'ont-elles plus reparu ? Hélas ! à toutes ces questions , ainsi qu'à toutes celles qu'on pourroit faire sur cet objet , il n'y a qu'une seule réponse à faire , & cette réponse est bien triste & bien funeste : *M. de la Condamine* est mort. Il est mort cinq semaines après l'opération , il est mort avant que ses plaies se fussent fermées ; j'ai été *témoin oculaire de ce désastre* , & je me vois transformé en *témoin oculaire d'une guérison parfaite* ! Je m'arrête . . . . . il seroit trop difficile de me contenir & de réprimer les mouvemens que de pareils excès font naître dans le cœur de tout honnête homme. Que les gens qui se livrent à ces excès-là , l'entendent mal ! Ils croient par-là avancer plus vite &

arriver plutôt ; ils ne prennent pas garde que le moyen qu'ils employent est celui qui fait le plus sûrement reculer, & souvent éloigne du but pour jamais.

On a dit à cela : » Mais il n'est pas » possible que deux petites incisions » faites à la peau soient causes de la » mort d'un homme ; ainsi M. de la » *Condamine* est mort , il est vrai , à » la suite du traitement & avant » qu'il fût fini ; mais il n'est pas mort » par l'effet du traitement , parce » qu'un traitement si simple & si léger » ne peut faire mourir personne ». » Je veux croire qu'en général cela soit vrai : mais les personnes instruites croiront aussi que c'est pécher contre les règles , que de faire une opération , quelque légère qu'on la suppose , à un vieillard que ses travaux , ses infirmités autant que son âge , font toucher à la décrépitude , à moins que ce ne soit dans le cas d'une absolue nécessité ; & M. de la *Condamine* n'étoit pas dans ce cas-là. Les Médecins croiront que des douleurs vives , répétées & long-temps

continué, ( car la force de la vérité nous l'a déjà fait dire, M. de la Condamine en a éprouvé un jour de très-vives pendant cinq heures ) sont capables de jeter assez de trouble dans les fonctions d'un corps épuisé , pour que l'ordre ne puisse plus s'y rétablir. Ainsi , quoiqu'on convienne qu'en général deux petites incisions à la peau ne puissent faire mourir un homme bien constitué , il n'en est pas moins vrai que , chez un homme fort âgé , plein d'infirmités , presque paralytique des extrémités inférieures , en un mot , chez un homme à peu-près décrépît , deux incisions à la peau , suivies d'un traitement long & douloureux , peuvent faire naître des accidens assez graves pour le conduire au tombeau. On sçait que , dans ces circonstances , le plus petit effort suffit pour renverser un édifice qui se soutient à peine & croule de tous les côtés. On sçait , pour parler sans figure , que , chez les vieillards décrépits , la suppuration s'établit avec peine , qu'elle est d'une mauvaise qualité , qu'elle épuise les

malades , qu'elle les jette dans la fièvre hectique , \* &c.

J'ai dit & répété aux personnes qui ont traité M. de la Condamine , ce que je me trouve forcé d'écrire ici. Comment a-t-il pu se faire , après cela , qu'on m'ait cité comme témoin oculaire de la parfaite guérison de cet illustre Académicien ? J'ai ajouté , qu'agir comme on a fait , c'étoit bien indiscrètement compromettre la Méthode elle-même , & pécher contre l'axiome qui dit *non sunt infamanda remedia*. Quand on veut établir une Méthode , doit-on la risquer ainsi dans un cas où l'homme éclairé est sûr qu'elle manquera son effet ? Est-il un remède , quelque'excellent qu'on le suppose , qui ne devienne un poison par l'effet d'une application vicieuse ? D'après cela , il me paroît évident que ce seroit une injustice de se prévenir contre la Méthode , parcequ'une

\* Mot Grec qui veut dire *habituel*. On appelle fièvre *hectique* ou *hétique* une espèce de fièvre qui , consumant peu-à-peu les parties solides du corps , cause une maigreur & une foiblesse extrêmes.

fois elle auroit été nuisible, faute d'être sagement administrée, c'est-à-dire, appliquée à un sujet susceptible d'en éprouver les bons effets. Aussi le fait de *M. de la Condamine* me semble-t-il étranger, en quelque sorte, à ce qui concerne la valeur intrinsèque du traitement de *M. Maget*. Ce traitement pourroit réussir dans tous les autres cas, quoiqu'il ait fait du mal, dans celui-ci, à cause de la mauvaise disposition du sujet. Il faut donc écarter ce fait. La vérité ne permet pas de le donner comme une guérison, & l'équité ne veut pas qu'on en fasse un argument contre la Méthode elle-même. *M. Maget* deviendra plus circonspect ; il fera de nouvelles épreuves, en prenant de sages mesures, dont la prudence & les bonnes règles lui font un devoir. Les gens de l'art, sous les yeux desquels il opérera, déposeront de ce qu'ils auront vu, & leur rapport déterminera de ma part un jugement que mon peu d'expérience me force de suspendre.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 22 Août 1774.*

## LE T T R E X V.

*Traité du Luxe , par M. Butini ; à  
Genève chez Isaac Bardin Libraire ;  
un volume in-12 de 250 pages.*

JAMAIS question n'a été plus souvent agitée que celle des avantages & des inconvéniens du luxe. Ses partisans ont traité cette matière d'un style plus brillant que solide ; ses antagonistes , peut-être avec trop de sévérité. Le Volume que je vous annonce, Monsieur, évite les deux excès , & , sur ce sujet qui paroissoit épuisé , j'ai rencontré peu d'ouvrages où il y eût un plus grand nombre d'observations utiles , & qui fussent aussi agréables à lire.

L'auteur divise son *Traité* en quatre Livres. Il expose dans le premier les *Causes du Luxe* qu'il commence par définir. Il donne le nom de Luxe à toute jouissance superflue , c'est-à-dire , rigoureusement à toutes celles



qui ne sont pas nécessaires à la vie, mais, dans un sens plus vrai & plus conforme aux idées générales, à toute jouissance qui n'est prescrite ni par les usages de la Nation où l'on vit, ni par la fortune, & dont on peut se priver, sans se couvrir de ridicule auprès des gens sensés. Un Luxe modéré entre dans les vues de la Nature, qui a répandu sur la terre comme dans les cieux une magnificence égale à sa grandeur, & qui n'a pas prodigué tant de bienfaits aux hommes pour leur en défendre l'usage. Les jouissances du Luxe ne peuvent donc être pernicieuses ; que lorsqu'elles doivent leur naissance à l'excès de l'inégalité des richesses qui met nécessairement des hommes dans un état forcé. Un Luxe modéré est celui qui regne chez une Nation, où les citoyens de tous les rangs peuvent jouir par leurs travaux des douceurs de la vie, sans être obligés de ramper aux pieds d'un maître ; où l'on ne connoît ni les pauvres en haillons, spectacle qui nous reproche notre faiblesse ou notre inhumanité, ni les hommes excessi-  
vement

vement riches , petits tyrans qui dessèchent ce qui les environne , & jettent un œil dédaigneux sur le peuple qu'ils ont ruiné. Une telle Nation , ajoute l'auteur , sera peuplée d'hommes justes : car les hommes cultivent volontiers la vertu , pourvu qu'elle ne les conduise pas à la misère. Mais quelle est l'origine du Luxe excessif ?

» Dès qu'un homme posséda la fortune  
 » qui faisoit auparavant le bonheur  
 » de cent hommes , n'étant plus con-  
 » fraint de gagner sa vie par le travail ,  
 » tantôt il s'endormit au sein de l'oisiveté , tantôt il se livra sans réserve  
 » à tous ses desirs : bientôt ses organes fatigués , ou du repos ou de la  
 » monotonie de ses jouissances , en demandèrent de nouvelles , & , pour  
 » qu'il ne mourût pas de langueur , il  
 » fallut inventer de nouveaux plaisirs :  
 » approche , dit-il au pauvre que la faim  
 » poursuivoit dans sa chaumière , viens ,  
 » par des fêtes & des jeux , chasser  
 » l'ennui qui me dévore ; donne de  
 » l'éclat & de la vie à ces objets qui  
 » m'environnent ; rends-moi respectable à mes rivaux par un faste &

» un appareil imposant ; ou bien ;  
» marche à ma suite quand je daigne  
» paroître en public : à ces conditions,  
» je ferai réfléchir sur toi quelques  
» rayons de ma gloire , & je te pro-  
» curerai du pain tant que tu le méri-  
» teras par ton travail. Aussitôt les  
» beautés faciles viennent lui offrir à  
» prix d'or des plaisirs qui n'ont de  
» douceur que lorsque l'amour les  
» donne ; bientôt après le mercenaire  
» s'avance & demande des ordres ;  
» le laboureur présente respectueu-  
» ment ses denrées ; l'homme de ta-  
» lent offre d'une main tremblante des  
» chefs-d'œuvre qu'on honore d'un  
» sourire ; & l'artiste ingénieux in-  
» vente les équipages , les dorures ,  
» les glaces , les palais & toutes ces  
» superfluités somptueuses que nos  
» Philosophes eux-mêmes ne dédaï-  
» gnent pas toujours. Alors la scène est  
» changée : cette Terre, qui paroissoit  
» créée à l'usage de tous ses habitans ,  
» n'est plus créée qu'à l'usage des ri-  
» ches : c'est pour eux que l'Agricul-  
» teur moissonne , que le Navigateur  
» parcourt les deux hémisphères ,

» que l'Artiste fabrique , & que le  
 » Commerçant négocie : les desirs &  
 » les jouissances de quelques Sibarites  
 » n'ont d'autres bornes que celles de  
 » l'univers «.

Les femmes en général aiment le  
 Luxe & contribuent à ses progrès ,  
 parce qu'il sert leur coquetterie &  
 leur vanité , & qu'elles le croient  
 propre à augmenter leurs conquêtes.  
 Le gouvernement influe aussi beau-  
 coup sur le Luxe , qui est modéré  
 lorsque les Chefs de l'Etat font aimer  
 le travail & respecter les mœurs , mais  
 qui devient excessif lorsqu'ils favo-  
 risent la prodigalité des Courtisans &  
 des Parvenus. » Dans un bon gouver-  
 » nement , la simplicité regne chez  
 » les particuliers , & la magnificence  
 » chez le public. Le peuple trouve  
 » alors de grandes ressources dans  
 » sa frugalité ; il construit des che-  
 » mins aussi vastes que solides , des  
 » aqueducs étonnans par leur gran-  
 » deur , des canaux qui portent l'a-  
 » bondance sur les terrains les plus  
 » éloignés des rivières & sur les sols  
 » les plus arides , des Greniers publics

» qui nourrissent les Citoyens lorsqu'  
 » que les ouragans leur déclarent la  
 » guerre, des hôpitaux où la pauvreté  
 » vreté bénit la richesse, des Hôtels-  
 » de-Ville où la Justice rend ses oracles,  
 » & des Temples où la Peinture, la Sculpture  
 » & l'Architecture étalent à l'envi leurs prodiges.  
 » Mais quels monumens les Citoyens  
 » d'un gouvernement corrompu élèveront-ils  
 » pour la postérité ? Ils rapportent tout à eux-mêmes,  
 » & quand ils ont prodigué leur argent en colifichets,  
 » en modes d'un jour, il leur en reste peu à donner à la patrie.

Le système des rentes dans un Etat est très-favorable au Luxe. Les rentes perpétuelles sont funestes à l'Etat qui emprunte ; les viagères le sont également, & au débiteur & au créancier ; elles arrêtent les progrès du commerce dont elles détournent les fonds ; elles multiplient la classe des oisifs, & diminuent le nombre des mariages.

Dans le second Livre, l'auteur démontre les avantages d'un Luxe modéré. Par-tout où l'on voit des ri-

ches & des pauvres, la passion des riches pour les superfluités que procure le travail des pauvres, est le seul remède qui puisse fermer la plaie qu'ouvrit l'inégalité. Otez aux riches la passion des bâtimens, aux femmes celle des modes & des nouveautés, les ouvriers & les marchands seront à peu-près réduits à l'aumône. On doit applaudir à l'industrie qui, embrassant dans ses vues tout le genre humain, a étendu la carrière des Arts, & mis à la portée du peuple ce qui n'étoit qu'à la portée des Grands. » Les Livres n'appartenoient qu'aux gens riches ; l'Imprimerie les a mis dans les mains de tout le monde ; les Tableaux ne décorent que les Palais ou les Eglises ; maintenant, grace aux gravures, tout Amateur peut applaudir aux talens de *Greuze* ou de *Vernet*. L'ouvrier même qui a quelque habileté dans son Art, peut vivre plus agréablement depuis que l'industrie s'est perfectionnée : l'étoffe qui le couvre est moins grossière, la maison où il loge est mieux distribuée, le vin qu'il boit

» a plus de délicatesse & de faveur :  
 » voilà les découvertes qui sont vrai-  
 » ment utiles , parce qu'elles assurent  
 » le bonheur des particuliers & la  
 » tranquillité des Etats ; il n'y a point  
 » de révolte dans les pays où le peu-  
 » ple jouit des douceurs de la vie «.

L'auteur détaille les avantages des Manufactures , fruits d'un Luxe utile. Des femmes infirmes , des enfans , des vagabonds , des soldats invalides , trouvent à s'y procurer du pain en servant la Patrie. Ce sont les Manufactures qui , dans les pays pauvres , conservent les habitans , qui retiennent l'opulence dans les pays riches , qui entretiennent par-tout l'abondance des denrées & la circulation des métaux. » Les seules Manufac-  
 » tures de laine font travailler en An-  
 » gleterre un million d'ouvriers : le  
 » jour à Scheffield , à Manchester , à  
 » Yarmouth , vous croyez marcher  
 » dans un désert ; le soir un peuple  
 » immense sort des ateliers , & vient  
 » dans les promenades jouir de ses  
 » amis & de la Nature. Grace à ces  
 » Manufactures , les hameaux mêmes

» font peuplés de riches fabriquans :  
 » comment ne le feroient-ils pas ?  
 » L'Angleterre vend chaque année  
 » aux seuls Portugais pour un mil-  
 » lion trois cens mille livres sterling  
 » d'étoffes de laine ; en échange , elle  
 » fait sortir tout l'argent qui y cir-  
 » cule : la soie , l'or & les diamans  
 » fuient les rives du Brésil & du  
 » Tage où ils ont pris naissance pour  
 » se rendre dans un pays auquel la  
 » nature n'avoit accordé que la laine,  
 » le plomb & l'étain.

Il est certain que le Luxe des ri-  
 ches & des Artistes procure de grands  
 avantages au Commerce , & même  
 à l'Agriculture. L'auteur pose en prin-  
 cipe que le Luxe est utile à ce dernier  
 Art , tant qu'il n'enlève ni les hommes,  
 ni des terrains propres à la charrue.  
 Lorsque les riches dépensent leurs  
 biens en objets de faste & de décora-  
 tion , tout n'est pas perdu , puisque  
 la rétribution des Commerçans &  
 des Artistes qui les ont servis , fé-  
 conde encore les campagnes. Aussi  
 est-ce dans le voisinage des grandes  
 villes , & sur-tout des villes de Com-



merce, que l'Agriculture est le plus  
 florissante. » Dès qu'en chassant les  
 » Maures, on eût chassé les Ar-  
 » tistes de l'Espagne, la terre, sous des  
 » mains moins riches, devint moins  
 » féconde. Ce vaste pays, dépouillé  
 » de ses moissons, ne put nourrir  
 » les débris de sa population qu'avec  
 » les bleds de l'Angleterre. De nos  
 » jours, la Suède a voulu renvoyer  
 » tous ses sujets à la charrue : mais,  
 » loin d'embrasser un état pour lequel  
 » ils n'étoient pas nés, les Artistes  
 » ont fui une patrie qui les traitoit  
 » avec dédain ; ils ont porté leur in-  
 » dustrie chez une Puissance rivale.  
 » Pétersbourg s'est élevé sur les rui-  
 » nes de Stockholm ; la Suède ne peut  
 » se relever de la langueur où elle est  
 » tombée qu'en rétablissant ses Ma-  
 » nufactures ». De tous ces faits, l'au-  
 » teur tire cette sage conclusion : faire  
 » concourir, autant qu'il est possible, les  
 » Arts à la perfection de l'Agriculture,  
 » voilà la science des hommes d'Etat.  
 » Dans les cantons où le sol est dur,  
 » où la terre, destinée à la culture du  
 » froment, n'est féconde que par des

» travaux assidus, où les instrumens  
 » de l'Agriculture sont grossiers, où  
 » la grêle & les ouragans ravagent les  
 » moissons, où le produit total est à  
 » peine supérieur à la subsistance des  
 » agens de l'Agriculture, il faut re-  
 » noncer aux Manufactures d'un tra-  
 » vail délicat, ou bien l'on perdroit  
 » tout en voulant tout envahir : ne  
 » placez sur de semblables terrains que  
 » peu de Manufactures, parce que le  
 » païsan ne peut consacrer à ce tra-  
 » vail que quelques journées d'hyver.  
 » Mais, dans les pays de vignobles &  
 » de pâturages, où le Cultivateur jouit  
 » de quelques mois de loisir & même  
 » dans les pays de labour où la terre  
 » sèche & légère n'offre que de fa-  
 » ciles travaux, les païsans peuvent  
 » s'occuper, dans les Manufactures qui  
 » sont d'un usage général, à ébaucher  
 » ces ouvrages délicats qu'on ne per-  
 » fectionne qu'au sein des Villes. Dans  
 » la belle saison, ils taillent, ils pro-  
 » vignent la vigne, ils moissonnent  
 » les trésors de *Cérès* ; dans la saison  
 » morte, ils font courir la navette  
 » sur le métier ; ils trouvent dans leur

» travail un asyle contre l'ennui &  
 » contre la misère. C'est ainsi que  
 » l'Agriculture se ranime, sur-tout  
 » dans les cantons qui manquent de  
 » débouchés : les denrées que con-  
 » sommoient les insectes, y devien-  
 » nent l'aliment des hommes ; les  
 » pays de pâturages, communément  
 » peu habités, y gagnent une popu-  
 » lation étendue ; les Communes se  
 » cultivent, les déserts fuyent ; tout  
 » Artiste qui vient y établir une nou-  
 » velle branche de commerce est un  
 » génie bienfaisant qu'entourent l'a-  
 » bondance & la joye. «

Dans le troisième Livre sont déve-  
 loppés les inconvéniens du Luxe. Le  
 premier de ces inconvéniens est cette  
 monstrueuse inégalité de fortunes qui  
 marche toujours à sa suite. On a vû  
 des hommes oisifs posséder plus d'un  
 million en bijoux & en superfluités,  
 tandis que des milliers d'autres, ac-  
 cablés de travaux, possédoient à peine  
 une table & un lit. Ce barbare effet  
 du Luxe a été funeste aux Grands en  
 fermant leurs cœurs à l'humanité, &  
 aux Pauvres en les rabaisant au-

deffous de l'homme sauvage. » Peut-  
 » être n'est-il pas un pays plus misé-  
 » rable que la Pologne, parce que  
 » deux ou trois mille Seigneurs, pro-  
 » priétaires du Royaume, vivent dans  
 » le luxe, & que tout le Royaume est  
 » plongé dans la misère. Chaque paï-  
 » san, quatre jours par semaine, est  
 » forcé de servir le Seigneur de sa Pa-  
 » roisse ; s'il est négligent, s'il déplaît  
 » à son Maître, on l'étend par terre,  
 » le dos nud ; un Esclave le tient par  
 » les pieds, un autre le tient par la  
 » tête, un troisième lui met le dos  
 » en sang avec un fouet. «

Autre abus du Luxe excessif : il dé-  
 truit l'Agriculture. Ce n'est sans doute  
 que dans les pays où l'on cultive les  
 Arts de Luxe, que l'Agriculture de-  
 vient peu-à-peu florissante ; mais à  
 peine a-t-elle atteint sa perfection,  
 qu'elle penche vers sa décadence.  
 Bientôt les païsans se figurent que la  
 grandeur consiste à apprendre un mé-  
 tier & à séjourner dans les Villes.  
 D'un autre côté, combien de terrains  
 les Seigneurs ne perdent ils pas en  
 bosquets, en charmilles, en avenues

d'arbres magnifiquement inutiles. Un pays, où toutes les terres n'appartiendroient qu'à eux, seroit aussi désert qu'un pays de Sauvages. » Quand on tire les païsans de la charrue afin d'en faire des Artistes, ces hommes du moins ne sont point perdus pour la Société. Mais qu'importe à l'Etat cette multitude de Laquais qui jouent & dorment dans une antichambre, tandis que la Patrie a besoin de Cultivateurs & de Soldats ? Qu'importe ce cortège de Valets de chambre, de Pages, d'Intendans, si rampans devant les Seigneurs, & si fiers devant leurs Vassaux ? «

Un Luxe modéré augmente la population ; un luxe excessif l'anéantit ; il tue les hommes avant leur naissance ; il empoisonne, il abrège les jours de ceux qui sont déjà nés ; il ruine une multitude de Particuliers qui montent leur dépense au-dessus de leur état. Il ne rend pas heureux ceux-mêmes qui, sans détruire leur fortune, peuvent se plonger dans le faste & la mollesse ; car le bonheur n'est que dans la vertu. L'auteur, à cette oc-

casion , oppose au portrait d'une femme, dont les excès , dès l'âge de trente ans , ont détruit la santé , le caractère d'une femme qui a trouvé le bonheur dans la pratique des devoirs de son sexe. Ce dernier portrait mérite d'être cité. » *Sophie* vit avec un époux » qu'elle a choisi ; elle vit avec ses » enfans qu'elle se plaît à instruire. » Vous ne trouverez point dans ses » leçons ce vain étalage de l'esprit » qui est également le fard de la vérité & du mensonge ; mais vous y » trouverez ces épanchemens d'un » cœur qui aime & qui connoît ses » devoirs. Chaque jour elle rend ses » fils chers à son époux ; chaque jour » elle cultive ces jeunes plantes , trop » contente de leur voir porter des » fleurs & des fruits. Ah ! sans doute » rien alors n'est comparable au sort » d'une mère qui , jouissant du présent » & de l'avenir , voit s'ouvrir devant » elle une riant perspective, s'enivrer » du nectar de l'espérance , & se flatte » que ses enfans se distingueront par » leurs talens & par leurs vertus. » Qu'elle est grande , qu'elle est res,

» respectable, une mère qui en remplit  
 » les fonctions, une mère qui, mé-  
 » diatrice entre son époux & ses fils,  
 » établit la concorde au milieu d'eux  
 » & leur fait couler des jours dignes  
 » de l'*Élisée*; une mère qui verse son  
 » superflu sur les pauvres! A son af-  
 » pect le voluptueux rougit & baisse  
 » les yeux; l'homme dur se sent atten-  
 » drir; le Petit-Maitre devient mo-  
 » deste, & l'homme sensible bénit le  
 » sort de son époux. «

Le Luxe contribue aussi aux progrès  
 du Despotisme. Ici, est un morceau  
 très-énergique contre les Despotes.  
 Après avoir dit qu'on les a vu dé-  
 vorer dans un repas la subsistance de  
 plusieurs Villages; créer, aux dépens  
 des jours de plusieurs milliers d'hom-  
 mes, ces prodigieuses pyramides ad-  
 mirées des Curieux & détestées des  
 Philosophes; faire venir des animaux  
 féroces de toutes les parties du globe  
 pour les faire combattre ensemble &  
 souvent même avec des hommes: à  
 ces affreuses images le sang de l'au-  
 teur paroît s'enflammer. » Barbares,  
 » s'écrie-t-il, l'on devroit les préci-

» piter dans l'arène, afin d'expié les  
 » maux qu'ils font à l'humanité. Oui,  
 » sans doute, ce seroit un spectacle  
 » utile que de voir tous les Tyrans  
 » ensemble jettés au milieu d'un cir-  
 » que, condamnés à combattre les  
 » uns contre les autres à la vûe d'un  
 » peuple immense, agités de convul-  
 » sions & de remords au souvenir de  
 » leurs crimes & à l'aspect du sup-  
 » plice, demandant tous, à genoux &  
 » les larmes aux yeux, miséricorde  
 » & grace à leurs Sujets qui s'élèvent  
 » au-dessus d'eux en leur pardonnant  
 » leurs outrages. « Cette saillie Ré-  
 » publicaine ne pourra déplaire qu'aux  
 » ennemis de l'humanité. »

On établit, dans un des Chapitres  
 suivans, qu'un grand luxe est dange-  
 reux, sur-tout pour les Nations pau-  
 vres; car tout Etat qui consomme le  
 produit de l'industrie des autres pays  
 plus qu'il ne peut donner de la sienne,  
 paye nécessairement sa balance en  
 métaux ou en marchandises de pre-  
 mier besoin, &, quelque parti qu'il  
 prenne, il creuse un abîme où il doit  
 tôt ou tard être enseveli. » Dans la



### 352 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Pologne , par exemple , Royaume  
» qui n'est riche qu'en bleds , qui n'a  
» point de Manufactures & qui tire  
» tout des Etrangers , le Luxe est des-  
» tructif : il faut vendre cent septiers  
» de bled pour habiller un Seigneur ,  
» il faut ravir la subsistance à mille  
» Polonois pour donner une fête pu-  
» blique ; il faut laisser une multitude  
» de champs en friche , parce que des  
» Seigneurs , qui ont dépensé leur ar-  
» gent en parures & en fantaisies ,  
» n'en ont plus pour faire valoir leurs  
» possessions \* : ce Royaume recueille  
» chaque année autant de bleds qu'il  
» en faut pour nourrir douze millions  
» d'hommes ; mais il est forcé d'en  
» vendre la moitié aux Etrangers  
» pour payer les dentelles , les bi-  
» joux , les galons qu'il achète ; ainsi  
» il perd par son Luxe la moitié de  
» ses habitans ; sur un sol plus étendu  
» que la France , l'on compte à peine  
» six millions d'hommes ; il semble que  
» la Nature ait frappé de stérilité les

» Voyez *l'Esprit des Loix* , livre 20 , ch.

» peuples esclaves, comme si elle eût  
 » voulu diminuer le nombre des mal-  
 » heureux. « Enfin, le goût du Luxe  
 détruit l'esprit militaire, les mœurs,  
 le patriotisme ; il endurecit l'ame, &  
 à ce sujet l'auteur répète ce qui a été  
 dit mille fois avant lui, parce que  
 ces abus ont été frappans dans tous  
 les siècles, & qu'ils sont de nature à  
 être saisis par les Moralistes les moins  
 profonds.

Dans le dernier Livre il traite des  
 soins que doit se donner le Gouver-  
 nement pour tirer parti des avanta-  
 ges du Luxe, & pour en corriger les  
 inconvéniens. Il blâme l'usage de re-  
 jeter les impôts sur les denrées de  
 première nécessité : comme si, dit-il,  
 on craignoit d'avoir trop de bled ou  
 de vin. Il voudroit qu'on ne taxât que  
 les objets du Luxe qui ne tombent que  
 sur les gens riches ; les parcs, par  
 exemple, la multitude des domesti-  
 ques de parade, les dorures, les bro-  
 deries, la vaisselle, les chevaux, les  
 équipages, les hôtels, &c.

Les derniers Chapitres établissent

la nécessité des Loix somptuaires pour les Gouvernemens Démocratiques, indiquent quelques moyens utiles pour diminuer l'inégalité des richesses, & donnent des éloges mérités aux Loix somptuaires de la République de Genève, patrie de l'auteur.

Ce *Traité*, Monsieur, ne peut être que l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit. On y trouve de très-bonnes vues, & un grand nombre de Chapitres bien écrits. Il en est cependant dont le style est un peu trop oratoire, d'autres où il est trop figuré, trop poétique; ce n'est pas-là le ton qui convient à un *Traité*; mais vous pardonneriez aisément ce défaut léger à la multitude d'excellentes réflexions dont celui-ci est rempli, & vous mettriez cette production au nombre des meilleurs Ecrits qui aient paru sur cette matière importante.

Je suis, &c.

*A Paris ce 24 Août 1774.*

---

T A B L E  
DES MATIÈRES  
CONTENUES  
DANS CE CINQUIÈME VOLUME  
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1774.

ÉPITRE à M. Duhamel de Nainvilliers ;  
par M. Colardeau. Page 3

MAPPEMONDE projetée sur l'horison de  
Paris ; par le P. Chrysologue de Gy  
en Franche-Comté , Capucin ; avec sa  
description & ses usages. 16

LA GNOMONIQUE - PRATIQUE , ou  
l'Art de tracer les Cadrans solaires  
avec la plus grande précision , &c ;  
par Dom François Bédos de Celles ,  
Bénédictin de la Congrégation de Saint  
Maur , & Correspondant de l'Académie des Sciences. 21

PORTRAIT DE JEANNE D'ARC. 25

*VIES des Pères , des Martyrs & des autres principaux Saints, tirées des Actes originaux & des Monumens les plus authentiques , avec des Notes historiques & critiques ; Tomes VIII & IX.* 27

*PLAN historique de la Ville de Paris & de ses Fauxbourgs ; son accroissement depuis Philippe-Auguste jusqu'au règne de Louis XV ; par le Sieur Moithey, Ingénieur-Géographe du Roi , & Professeur de Mathématiques des Pages de LL. AA. SS. les Princes de Conty & de la Marche.* 47

*NOUVELLES Historiques ; par M. d'Arnaud.* 50

*TRAITÉ de l'Expérience en général , & en particulier dans l'Art de guérir ; par M. George Zimmerman, Docteur-Médecin , Membre des Académies de Berlin & de Munich , de Palerme , de Pésare , des Sociétés de Zurich , de Berne , de Basle , Médecin à Brugg :*

DES MATIERES. 357

*traduit de l'Allemand par M. Lefebvre  
de V. D. M.* 63

*RELATION des Voyages entrepris par  
ordre de Sa Majesté Britannique ac-  
tuellement regnante pour faire des dé-  
couvertes dans l'Hémisphère Méridio-  
nal , &c.* 73

*IDYLLES , par M. Berquin.* 92

*HISTOIRE de France depuis l'établisse-  
ment de la Monarchie jusqu'au regne  
de Louis XIV ; par M. Garnier ,  
Historiographe du Roi , &c. Tomes  
XXIII & XXIV.* 106

*DÉTAIL des Succès de l'établissement  
que la Ville de Paris a fait en faveur  
des personnes noyées , &c.* 116

*TARSIS & ZÉLIE ; Nouvelle Édition.*  
126

*FRAGMENT d'une Lettre écrite de Lyon  
par Madame la Baronne de \* \* \* , à  
Madame la Marquise de \* \* \* , au sujet  
d'une Actrice nommée Saint-Val.* 132

REMARQUE *sur un endroit de la Lettre précédente.* 136

AVIS *aux Cultivateurs, relativement à*  
L'ESSAI SUR LA TAILLE DES AR-  
BRES FRUITIERS. 137

COMPLIMENT *de Messieurs les Curés de*  
*Paris à M. l'Archevêque, sur le ré-*  
*tablissement de sa santé.* 138

ODE Latine *sur le même sujet.* 142

OBSERVATIONS *sur l'Art du Comé-*  
*dien, & d'autres objets concernant*  
*cette Profession en général; avec quel-*  
*ques Extraits de différens Auteurs &*  
*des Remarques analogues au même*  
*sujet, &c; par le Sieur D\*\*\*, an-*  
*cien Comédien.* 145

ANNALES *de Tacite, en Latin & en*  
*François: Regnes de Claude & de*  
*Néron; par J. H. Dotteville, de l'O-*  
*ratoire.* 171

L'HOMME DU MONDE *éclairé par les*  
*Arts; par M. Blondel Architecte du*

**DES MATIERES. 359**

*Roi, Professeur Royal au Louvre, &c;*  
*publié par M. de Bastide. 187*

**CAUSES Célèbres, Curieuses & Intéres-**  
*santes de toutes les Cours Souveraines*  
*du Royaume, avec les Jugemens qu'*  
*les ont décidées; Tomes V, VI, VII*  
*& VIII. 199*

**LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles sur**  
*l'Homme au Masque de fer. 211*

**LES ÉTRENNES de Clio & de Mnémo-**  
*syne. 214*

**ESSAI Philosophique sur le corps humain**  
*pour servir de suite à LA PHILOSO-*  
*PHIE DE LA NATURE; par un M. de*  
*Lille, autre que M. l'Abbé de Lille,*  
*Traducteur des Géorgiques de Virgile.*  
*217*

**LETTRE de M. l'Abbé Fromant, à l'au-**  
*teur de ces Feuilles, sur une question*  
*de Grammaire. 246*

**L'HOMME de Lettres & l'Homme du**  
*Monde; par M. de \*\*\*. 264*



360      T A B L E , &c.

ÉLÉMENTS des Forces Centrales, &c; par  
M. le Chevalier de Forbin. 275

LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles sur  
un Article concernant le Café. 282

BULLETIN des Fouilles , faites par or-  
dre du Roi , d'une Ville Romaine ,  
sur la petite Montagne du Châtelet ,  
entre Saint - Dizier & Joinville en  
Champagne , découverte en 1772 ; par  
M. Grignon , Maître des Forges à  
Bayard , &c. 289

DICTIONNAIRE pour l'intelligence des  
Auteurs Classiques , Grecs & Latins ,  
&c ; par M. Sabbathier Professeur au  
Collège de Châlons-sur-Marne , &c.  
308

LETTRE de M. A. Petit , Docteur-  
Régent en Médecine de la Faculté de  
Paris , à M \*\*\* , au sujet du compte  
que j'ai rendu de la Dissertation de  
M. Gauthier sur la méthode de guérir  
les Hernies par le Caustique. 322

TRAITÉ du Luxe , par M. Butini. 335

Fin de la Table des Matières du cinquième  
Volume de l'Année Littéraire 1774.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies  
d'Angers, de Montauban, de Nancy,  
d'Arras, de Caën, de Marseille, &  
des Arcades de Rome.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME SIXIÈME.

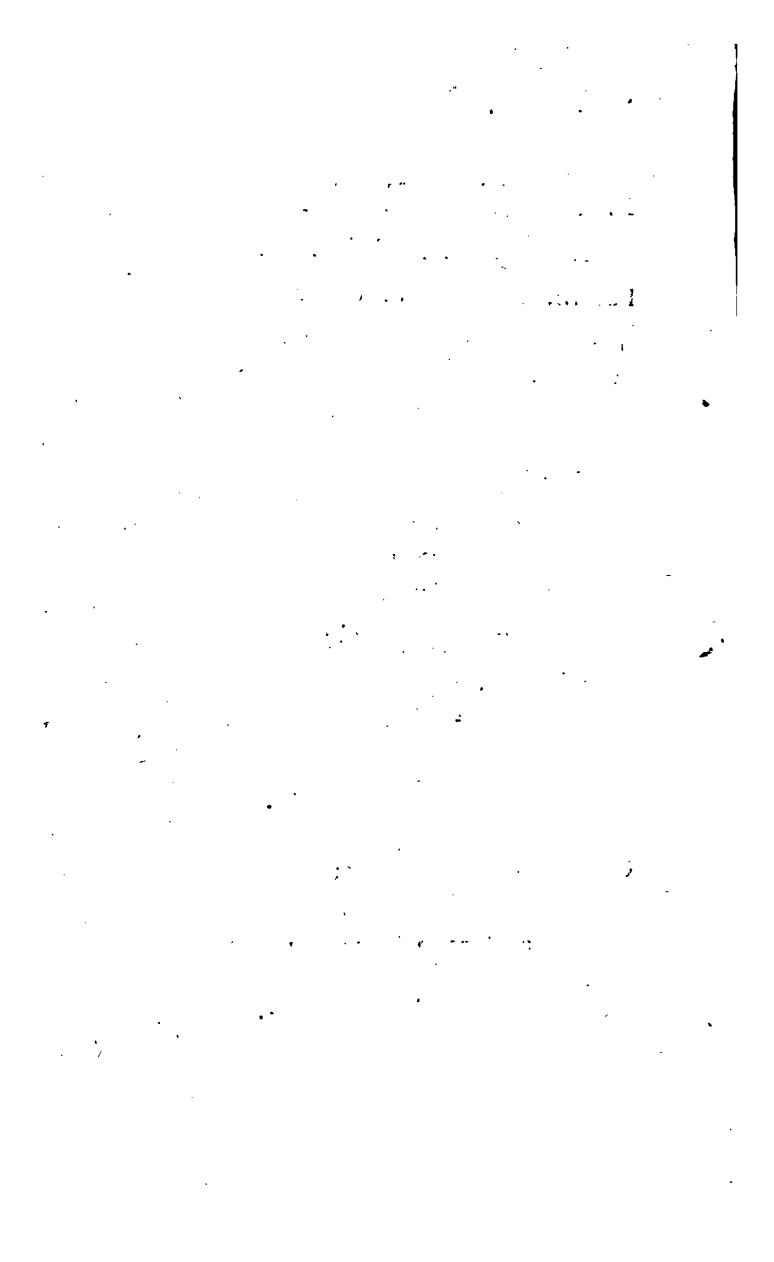


A P A R I S,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,  
au dessus de la rue des Mathurins,  
au Grand Corneille.

---

M. DCC. LXXIV.



---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE I.

*Observations sur la Littérature, à M\*\*\*;  
un volume in-8° de 340 pages. A  
Paris chez J. Fr. Baflien, Libraire  
rue du Petit-Lion Fauxbourg Saint  
Germain.*

**C**ET ouvrage contient vingt  
*Lettres* : quoiqu'elles paroissent  
n'avoir pour objet que l'examen cri-  
tique de la seconde Edition \* du Li-  
vre des *Trois-Siècles*, publié par M<sup>r</sup>.  
l'Abbé *Sabatier*, vous y trouverez,  
Monsieur, un grand nombre d'autres

\* Cette seconde Edition, en trois volu-  
mes in-8° comme la première, se vend  
chez de *Hansy le jeune*, Libraire, rue Saint  
Jacques.

ANN. 1774. Tome VI. Aij

#### 4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

discussions littéraires qui décèlent , dans l'auteur , un homme de goût , un Critique impartial ; instruit, judicieux, nourri de la lecture des Anciens & de celle de nos meilleurs Ecrivains modernes. On relève , dans la première *Lettre* , les fautes de style & de langage , les expressions recherchées, les jeux de mots, les pointes , les tournures incorrectes , &c , qui se rencontrent dans les *Trois Siècles* ; telles que des *Aboyeurs secondaires*..... *Un Faussset philosophique*..... *Chapelain à cent lieues de là*.... *Des inepties qui suffoquent les idées*.....*Francheville mort pour son compte*....*Un ouvrage d'Artaud mort subitement*.....*Des ouvrages de Bailli , frappés de mort aussitôt qu'ils ont paru*.....*Des abréviations faméliques , &c.* On réproûve encore , avec raison, cette autre phrase au sujet des ornemens typographiques que les Auteurs employent pour faire valoir leurs ouvrages ; » on loue , dit l'ingénieux Abbé *Sabatier* , le talent » du Graveur séparément de celui de » l'Ecrivain ; les *Planches* sont renvoyées à l'Artiste , & ne servent de

» rien à l'Auteur qui prétendoit par elles  
» se sauver du naufrage : « antithèse  
mesquine , dit le Censeur , pointe mi-  
sérable , jeu de mots puérile.

L'Observateur examine , dans sa  
seconde *Lettre* , le plan du Livre des  
*Trois Siècles* ; il trouve qu'il rentre  
un peu dans le plan du Dictionnaire  
de l'Abbé *Ladvocat* , de celui des  
*Hommes Illustres* , & sur-tout du *Nou-  
veau Dictionnaire Historique*. Il indique  
à M. *Sabatier* la manière dont on au-  
roit pû rendre ce plan plus régulier &  
moins défectueux. » Vous auriez pû ,  
» lui dit-il , exposer l'état des Sciences  
» sous *François I* ; ensuite comment  
» ces Sciences ont été perfectionnées  
» depuis ce temps-là ; la différence  
» d'un siècle à l'autre ; les nuances in-  
» sensibles par lesquelles les Beaux  
» Arts ont passé avant que d'arriver  
» à l'état où ils ont été sous *Louis*  
» *XIV* ; les nuances très-sensibles de  
» leur décadence dans le siècle pré-  
» sent ; la ressemblance de ces pro-  
» grès & de cette décadence avant &  
» après les siècles de *Périclès* , d'*Au-  
guste* , de *Léon X* , de *Louis le Grand* ;

## 6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» enfin les moyens qu'on pourroit employer pour remédier à ce mal, ou  
 » pour prévenir la chute totale de la  
 » Littérature, &c. «

Malgré ce début, le Censeur rend justice aux bons Articles qui se trouvent répandus dans les *Trois Siècles*; il sçait les apprécier, & mêle, quand il le faut, l'éloge à la critique. Il est loin de mettre cet ouvrage, ainsi que l'a fait le judicieux *Aristarque* du *Mercur*, au nombre de ceux qui se perdent dans l'éternel oubli, tels que sont les petites *Feuilles*, les gros *Dictionnaires*, les *Libelles* insolens, les *Épigrammes* plattes ou atroces, enfin toutes les productions de l'impuissante & malheureuse médiocrité. Il fait observer à M. l'Abbé *Sabatier* que cette tirade violente, quelque mépris qu'elle annonce, renferme cependant quelque chose de consolant pour lui, puisque c'est faire honneur à un ouvrage que de le comparer aux gros *Dictionnaires*, à celui de la *Martinière*, de *Trévoux*, d'*Expilly*, de l'*Académie*, de *Robert-Etienne*, qui sont tous des *Dictionnaires* très-gros, très-estimés & très-

estimables, sans parler du Dictionnaire de l'*Encyclopédie*, le plus gros de tous.

La troisième *Lettre* regarde les auteurs oubliés dans les *Trois Siècles*.  
 » Il est certain, dit le Censeur à M<sup>r</sup>  
 » *Sabatier*, que, quant aux ouvrages François, vous en aviez mis un  
 » assez grand nombre que vous auriez  
 » dû ne pas mettre dans votre ouvrage, & oublié plusieurs autres que  
 » vous auriez pû y placer. Vous avez  
 » réparé cette double inattention, &  
 » plus de trente auteurs ont été supprimés. De ce nombre est François  
 » *Bosquet*, un des plus sçavans hommes  
 » du dix-septième siècle, dit l'Abbé  
 » *Ladvocat*, &, comme vous l'assurez vous-même dans votre première  
 » Edition, qui mérite une place parmi  
 » les Gens de Lettres. Eh ! pourquoi  
 » donc a-t-il perdu sa place dans la  
 » seconde ? Et votre ami, le P. *Colodia*, dont vous aviez fait tant d'éloges, qu'est-il devenu ? »

L'Observateur se plaint qu'un grand nombre d'Ecrivains François sont encore oubliés dans la seconde Edi-



## 8 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tion des *Trois Siècles* ; tels que le Chancelier de *L'hôpital*, *Ogier de Gombaud*, *Rhulière*, *Lauragais*, &c; & parmi les Latins, tant Philosophes que Poètes & Orateurs, *Ramus*, *Régis*, *Bonnefons*, *Nanquier*, *Vias*, *Perrin*, *Grenan*, *Maltor*, &c.

La partialité de M. l'Abbé *Sabatier* fournit la matière de la quatrième *Lettre*, & son Critique relève, dans les suivantes, plusieurs jugemens qu'il a portés sur différens auteurs. M. l'Abbé *Sabatier*, en parlant du Commentaire d'*Abram* sur *Cicéron*, dit qu'il est noyé dans la longueur des *Notes*, & que son Commentaire sur *Virgile* est plus estimé, parce qu'il est plus court. » Ce jugement, lui demande » son Censeur, est-il bien exact ? Dans » les *Notes* de *Boileau* sur *Longin*, on » voit *Boileau* lui-même citer & *Dacier*, & *Tollius*, & *Boivin*, & le » *Febvre* : au-dessous d'un texte de » deux ou trois lignes, on voit une » page de *Notes* & de *Réflexions*, » dans lesquelles tout est comme noyé. » En ferez-vous des reproches à *Boileau* ? Ce qu'il faut examiner, ce

» n'est point la longueur des Notes  
 » plus ou moins étendues , mais leur  
 » utilité plus ou moins grande. Avez-  
 » vous lû attentivement ce grand  
 » Commentaire d'*Abram* d'un bout  
 » jusqu'à l'autre ; ou , au moins en  
 » grande partie ? Croyez - vous que  
 » ce seroit un mal quand des Com-  
 » mentaires , aussi étendus sur les ou-  
 » vrages des Anciens que celui d'*A-*  
 » *bram* l'est sur *Cicéron* , nous présen-  
 » teroient les beaux endroits de ces  
 » grands Maîtres , avec les noms de  
 » ceux dont ils auroient été ou les  
 » imitateurs ou les modèles ? Les No-  
 » tes rendroient l'ouvrage plus long ;  
 » mais leur utilité le rendroit plus  
 » précieux. Vous dites que le Com-  
 » mentaire d'*Abram* sur *Virgile* est plus  
 » estimé , parce qu'il est plus court. Vo-  
 » tre réflexion porte encore à faux ,  
 » parce que le *Cicéron* d'*Abram* est  
 » bien au-dessus de son *Virgile*. Mais ,  
 » comme le *Cicéron* est in-folio & le  
 » *Virgile* in-12 , celui-ci a plus de  
 » cours , quoiqu'il ne soit pas à com-  
 » parer au *Cicéron*. «

L'auteur des *Trois Siècles* , en par-

lant de *Cyrano de Bergerac*, dit que nous ne sçavons pas en quoi Molière lui a des obligations, à moins qu'on ne prétende parler d'une Scène des FEMMES SÇAVANTES, qui paroît être une imitation d'une Scène du PÉDANT JOUÉ. C'est dans une Scène, non des Femmes Sçavantes, mais des Fourberies de Scapin que Molière paroît avoir imité *Cyrano*. Dans les *Fourberies de Scapin*, Acte II, Scène VII<sup>e</sup>, & dans le *Pédant Joué* de *Cyrano*, Acte II, Scène IV<sup>e</sup>, un Valet fourbe, pour extorquer de l'argent à un Vieillard, vient lui annoncer que son fils a été enlevé par les Turcs. Le père s'empporte, & répète souvent ces mots, que diable alloit-il faire dans cette galère ? Enfin il donne l'argent qu'on lui demande ; ensuite l'un & l'autre Vieillard, dans *Cyrano* & dans Molière, sont tournés en ridicule par la maîtresse du fils, laquelle raconte au Vieillard lui-même (qu'elle ne connoît pas) l'aventure du Turc & la crédulité du bon homme. Au reste, Molière prétendoit que cette idée lui appartenoit, & qu'il reprenoit son bien par-tout où il le trouvoit.

L'auteur des *Trois Siècles* donne de grands éloges à deux Poèmes du P. Vanière, *Stagna & Colombæ*, ( les *Etangs & les Pigeons* ) mais , ajoute-t-il , le chef-d'œuvre de son génie vraiment singulier pour la Poésie latine , est le *PRÆDIUM RUSTICUM*. Cette remarque annonce une bévue plaisante; c'est comme s'il disoit , en parlant de Virgile : son Poème de l'Agriculture & celui des Abeilles , sont beaux , mais j'admire encore plus ses *Géorgiques* ; ou bien , le Poème du Siège & de la Prise de Troye est magnifique ; mais le chef d'œuvre de son génie , c'est l'*Enéide*. En effet , le *Prædium Rusticum* de Vanière renferme *Stagna & Colombæ* , comme l'*Enéide* renferme le second Livre où est décrit le Siège de Troye , & comme les *Géorgiques* renferment les Chants sur l'Agriculture & sur les Abeilles. Comment M. l'Abbé Sabatier , s'il a lû le *Prædium Rusticum* , n'a-t-il pas vû que les Chants *Stagna & Colombæ* en faisoient partie ; & , s'il n'a point lû le Poème du P. Vanière , sur quel fondement en fait-il l'éloge ?

L'auteur des *Observations* rapporte ,

au sujet de *Santeuil*, une saillie de ce Poète, assez peu connue. Voici l'anecdote. *Santeuil* avoit lû, dans le Poème des *Jardins* du P. *Rapin*, une expression qui lui parut peu poétique ; c'étoit le mot *quoniam*. Il va trouver le Jésuite dont il étoit fort connu & fort ami, &, après lui avoir parlé de *quoniam*, sans lui donner le temps de répondre, il récite avec la plus grande rapidité, & avec l'enthousiasme dont il étoit capable, tout le Pseaume 135 : *Confitemini Domino quoniam bonus*, &c, où le mot *quoniam* se trouve au moins vingt-sept fois dans vingt-sept versets. *Santeuil* ne lui fit pas grace d'un seul. Le Père *Rapin* l'écouta tranquillement, &, dès que *Santeuil* eut fini, il lui répondit par ce vers de *Virgile* :

*Insanire libet quoniam tibi.*

*Ah ! mon Maître*, s'écria *Santeuil* en lui sautant au cou, *vous avez raison & j'ai tort.*

Le Censeur des *Trois Siècles* prétend que les caractères des auteurs n'y sont qu'ébauchés. Il supplée quelquefois aux

omissions de M. l'Abbé *Sabatier* ; il lui indique les beautés qu'il devoit faire admirer dans certains ouvrages, & les défauts qu'il pouvoit encore y reprendre. Par exemple, au sujet de M. l'Abbé *Dinouart*, il lui fait observer que » son Journal étant fait » spécialement pour les jeunes Ecclésiastiques, M. *Dinouart* s'y prend » mal en leur indiquant des Livres, » ou très-inutiles, ou même dangereux pour les mœurs ; livres d'*Anatomie*, livres sur les *Accouchemens*, » sur la *Cuisine*, sur la *basse-Cour* ; » *Moyens de faire le beurre, de nourrir, d'acheter, de vendre les bêtes à cornes & les brebis, les moutons, les agneaux, les cochons ; d'élever les poules, les canards, les outardes, \* &c.* Quelle » agréable variété ! Quel amusement, » quelle instruction pour les jeunes » élèves du Sanctuaire ! Veulent-ils se » former le cœur & l'esprit aux usages & aux maximes du beau monde,

\* L'auteur indique, dans des Notes, les cahiers & les pages du *Journal Ecclésiastique* où M. l'Abbé *Dinouart* rend compte de tous ses Livres édifians.

#### 14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» par une lecture utile? M. *Dinouart*  
 » leur indique *Racine*, *Molière*, *Rég-*  
 » *nard*, & tous les auteurs du siècle  
 » de *Louis XIV*, & de *nouveaux Contes*  
 » & *Epigrammes en vers François*. Ont-  
 » ils dessein de s'instruire sur diverses  
 » maladies? M. *Dinouart* leur offre  
 » la *Structure & l'usage des différentes*  
 » *parties du corps humain*.... *l'Usage*  
 » *des Anti-spasmodiques*.... *l'Essai sur*  
 » *la formation des dents*.... de *Nou-*  
 » *velles découvertes sur la génération*,  
 » où l'on parle du *fœtus*, &c, & où  
 » l'on appelle chaque chose par son  
 » nom propre: détail, comme vous  
 » voyez, Monsieur, fort instructif  
 » pour les imaginations jeunes, sen-  
 » sibles & curieuses. En outre, *Traité*  
 » *des maladies vénériennes*... *Sirop*  
 » *Mercuriel pour les maladies véné-*  
 » *riennes*... *Instruction sur les Accou-*  
 » *chemens*... Il a cependant oublié  
 » d'annoncer la *Manière de former un*  
 » *taupai & de le faire sortir naturelle-*  
 » *ment*, à Paris, chez un *Perruquier*  
 » *rue Pavée*. A cela près, tout ce qu'il  
 » y a d'intéressant, depuis le *cèdre*  
 » jusqu'à l'*hysope*, depuis la plus

» haute Médecine jusqu'aux Emplâtres,  
 » tout se trouve expliqué ou annoncé  
 » dans le *Journal Ecclésiastique* : avan-  
 » tages que ne réunit aucun autre  
 » Journal. L'auteur de celui-ci, sem-  
 » blable au Grec de *Juvénal* ou au  
 » *Chryfologue* de *Rousseau*, est tout.  
 » Mais comment s'y prend-il pour ré-  
 » pandre cette gaîté que les Lecteurs  
 » ont paru souhaiter pour l'avantage  
 » du Journal? Quand les jeunes Ecclé-  
 » siastiques, que M. *Dinouart* veut  
 » former, seront mélancoliques, sera-  
 » ce pour eux une anecdote bien cu-  
 » rieuse & bien réjouissante que *l'Hif-*  
 » *toire de quelques Mandarins changés en*  
 » *cochons, & de cochons redevenus Man-*  
 » *darins?* . . Ou de Religieux qui, pour  
 » éviter la réforme, se défendent à main ar-  
 » mée à la tête de 200 Écoliers? . . Ou *l'his-*  
 » *toire facétieuse d'un Chrétien tombé un*  
 » *samedi dans un cloaque, & d'un Juif*  
 » *qui y tomba un jour de Dimanche?* . .  
 » Ou la chute dangereuse d'un Evêque  
 » qui tomba un jour de Dimanche au  
 » milieu de la Grand' Messe, & que l'on  
 » crut mort, mais qui n'étoit qu'ivre, &c.  
 » Voilà, Monsieur, les moyens dont



» se fert M. *Dinouart* en faveur des  
 » jeunes Ecclésiastiques, pour dérider  
 » un peu leur sagesse. En lisant son  
 » Journal avec la plus grande atten-  
 » tion, j'y ai trouvé d'assez bonnes  
 » choses ; mais j'ai cru m'apercevoir  
 » que l'auteur, 1°. y mêloit un peu  
 » trop du sien ; 2°. décidoit trop har-  
 » diment ; 3°. admettoit trop facile-  
 » ment certains articles qu'on lui en-  
 » voye ; 4°. enfin, n'étoit pas tou-  
 » jours attentif à certaines règles de  
 » prudence & de bienséance. Ce sont  
 » autant de traits, Monsieur, que  
 » vous auriez pû joindre à ceux que  
 » vous avez remarqués, &c. «

L'auteur de ces *Observations* indique  
 encore à M. l'Abbé *Sabatier* ce qu'il  
 auroit pû ajouter dans l'article de M.  
*Thomas*. Il relève avec beaucoup de  
 justesse un reproche calomnieux que  
 cet Académicien, dans son *Essai sur*  
*les Eloges*, fait au célèbre P. de la Rue ;  
 au sujet de son Oraison funèbre du  
*Duc de Bourgogne*. Après avoir ac-  
 cordé les plus grands éloges aux ta-  
 lens distingués de cet Orateur, M.  
*Thomas* ajoute : mais ce qu'on ne croi-

roit pas, c'est que, dans un *Eloge funèbre du Duc de Bourgogne*, il se trouve à peine un mot qui rappelle l'idée de *Fénelon*. La *Politique intéressée* craignit de rendre hommage à la *Vertu*; & l'Orateur, même aux pieds des Autels, n'osa oublier un instant que l'auteur du *Télémaque* étoit exilé. On ose dire que, si le *Duc de Bourgogne* eût été capable d'un sentiment, il eut été indigné de cette faiblesse. Qui ne croiroit que ce reproche ( si toutefois il est légitime, car j'ignore sur quel précepte est fondée l'obligation qu'impose *M. Thomas* de faire toujours, dans un *Eloge funèbre*, mention des *Instituteurs* du Prince qu'on loue ), qui ne croiroit, dis-je, que ce reproche n'est applicable qu'au seul *P. de la Rue*? Si, avec plus de précaution & moins de partialité, *M. Thomas* avoit examiné toutes les *Oraisons funèbres* du *Duc de Bourgogne*, il auroit vû qu'il n'y en a pas une seule qui rappelle l'idée de *Fénelon*. Ni *M. de la Parisière* Evêque de *Nismes*, ni *M. Maboul* ancien Evêque d'*Aleth*, ni *M. Coffin*, de la même Université & du même Collège que *M. Thomas*, n'ont pas été moins cou-

pables que le P. de la Rue de cette prétendue réticence ; aucun d'eux n'a pas plus osé que lui oublier un instant que l'auteur du *Télémaque* étoit exilé ; le premier a parlé des *Maîtres du Duc de Bourgogne* sans les nommer ; le second n'en a rien dit ; le troisième n'a nommé que *Beauvilliers*. Le P. *Sanadon*, dans son Oraison latine, est le seul qui ait nommé *Beauvilliers & Fénelon*. S'il est vrai que presque tous les Orateurs du temps ont manqué, dans cette occasion, de rendre hommage à la vertu & au génie de l'illustre Archevêque de Cambray, l'auteur de l'*Essai sur les Eloges* devoit-il en faire tomber le reproche exclusivement sur le P. de la Rue ? Devoit-il attribuer ce silence à une crainte politique & intéressée ? Si, pour me servir des tournures éloquentes de M. Thomas, ce célèbre Jésuite étoit encore capable d'un sentiment & à portée de s'expliquer, il seroit indigné, sans doute, de l'indécence de cette sortie, & de l'audacieuse témérité de son Censeur à calomnier ses intentions.

Vous me dispenserez, Monsieur, d'entrer dans le détail des autres Let-

res qui composent ce volume , & dont la plupart ont pour objet la discussion de différens points de Littérature ; vous y trouverez des Observations judicieuses sur la Latinité des Modernes & sur la manière de faciliter aux jeunes gens l'étude des Belles-Lettres ; des Réflexions , qui vous paroîtront peut-être un peu hasardées sur le style & sur plusieurs sujets des Fables de la Fontaine , sur les Satyres , le Lutrin , l'Ode & la Prose de Boileau ; enfin , un Examen critique d'une Traduction latine du Poème de la Henriade & de celle des Jardins de Rapin.

Le volume est terminé par deux Harangues Latines , où l'on retrouve la fécondité , l'élégance & toutes les richesses de la langue d'Auguste. Le sujet de l'une est l'Apologie des Normands ; l'autre fut prononcée par l'auteur , vers la fin de 1751 , à l'occasion de la naissance du dernier Duc de Bourgogne. Pour faire juger du mérite de la dernière pièce , il suffit de rapporter la Lettre flatteuse que l'Orateur reçut alors de M. Gresset , auquel il avoit envoyé son Discours.

*Lettre de M. Gresset au R. P. D.  
D. L. C. D. J.*

J'AI reçu, mon R. P. le Discours que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je l'ai lû avec un très-grand plaisir; il est pensé avec force & noblesse, exprimé avec grace & sentiment, & rempli de ces images brillantes qui font l'Eloquence comme la Poësie. Vous avez trouvé l'art de faire entrer des principes & des mœurs, nécessaires & honorables au Gouvernement des Etats & à l'Humanité, dans un genre où d'autres ne mettent souvent que des fadeurs & des mots. Vous conservez la manière de *Coffart*\* & sa langue. Au nombre & à l'harmonie de votre style, ce ne fera sûre-

\* Jésuite célèbre qui professa la Rhétorique à Paris, au Collège de *Louis le Grand*, avec la plus grande réputation. Il mourut le 18 Septembre 1674, âgé de 59 ans. Il étoit né à Pontoise, d'une famille noble. Nous avons un volume in-12 excellent de ses Oraisons & de ses Poësies.

ment point votre faute si le petit jargon d'antithèses , si ridiculement à la mode aujourd'hui , continue à prévaloir , & si on laisse toujours les pièces d'or de Cicéron (*Aurei*) pour les oboles de Sénèque :

*Si Pergama dextrâ*

*Defendi possent , etiam hâc defensa fuissent.*

Je vous sçais un gré infini du trait noble & respectable par lequel vous finissez. C'est , à la honte de nos jours , un mérite fort rare que d'employer la Religion dans la Tribune Littéraire. Elle termine votre harangue avec beaucoup de dignité , & confirme qu'on peut être Chrétien sans être petit , quoiqu'en pensent ou qu'en radotent les brillans beaux-esprits & les sublimes Philosophes de notre siècle. J'ai l'honneur d'être , &c. GRESSET.

Je suis , &c.

*A Paris ce 26 Août 1774.*

## L E T T R E I I.

*Sixième Lettre à M. de Voltaire, où l'on continue d'examiner ses COMMENTAIRES SUR CORNEILLE; par M. Clément. A Paris, chez Moutard Libraire rue du Hurepoix; un volume in-8° de 360 pages.*

**L**ES Lettres de M. Clément, comme je vous l'ai fait remarquer, Monsieur, respirent en général le goût le plus sain & toute l'austérité des bons principes; mais il n'en est point de plus curieuse, de plus travaillée & de plus féconde en discussions solides, que les deux dernières qu'il a publiées sur les Commentaires des Tragédies de Corneille par M. de Voltaire. Je vous ai déjà fait connoître la première de ces deux Lettres; la seconde ne sera pas lûe avec moins de plaisir par les vrais Amateurs de la Littérature, & par tous ceux qui

s'intéressent à la gloire du père de notre Théâtre. M. *Clément* continue à y exposer les nombreuses injustices & la mauvaise foi du Commentateur. Les Notes de M. de *Voltaire* tombent presque toujours sur les endroits les plus sublimes. Vous ne devineriez pas la critique qu'il fait de la fameuse imprécation de *Camille* dans les *Horaces*. Il prétend que ce n'est qu'un *beau morceau de déclamation* qui a fait valoir toutes les Actrices qui ont joué ce rôle ; que plusieurs Juges sévères ont trouvé que le *mourir de plaisir* va jusqu'à la plaisanterie ; que jamais les douleurs de *Camille* n'ont fait répandre une larme ; qu'elle n'est que furieuse & qu'elle ne doit pas être en colère contre *Rome*, mais seulement contre *Horace*. Cette fausse critique étoit facile à détruire ; mais il n'étoit pas possible de le faire plus victorieusement que l'auteur de cette Lettre.

» Si la douleur de *Camille* ne fait pas  
 » verser de larmes , répond-il à M. de  
 » *Voltaire* , c'est précisément parce  
 » qu'elle est furieuse : la fureur n'ar-  
 » rache des larmes ni à ceux qui l'é-



#### 24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» prouvent , ni à ceux qui en sont té-  
» moins. .... *Elle ne doit pas* , selon  
» vous , *être en colère contre Rome*. La  
» fureur est-elle donc si raisonnable ,  
» sur-tout quand elle est allumée par  
» l'amour ? C'est *Rome* qui a mis les  
» armes à la main à son frère ; c'est  
» *Rome* qui lui a ôté son amant ; c'est  
» par la mort de cet amant que *Rome*  
» triomphe : & son frère veut qu'elle  
» partage l'allégresse de *Rome* ! C'est  
» de-là qu'elle prend sujet de lancer  
» contr'elle ces imprécations d'autant  
» plus belles que l'événement les a jus-  
» tifiées. Puis, après les avoir remises  
» sous les yeux du Lecteur : » voilà ,  
» poursuit-il , ce que vous appelez  
» *un morceau de déclamation pour faire*  
» *valoir des Actrices* ! Je crois pour-  
» tant qu'un morceau de déclamation  
» est un hors-d'œuvre qui ne tient  
» en rien à la Pièce , qui contredit le  
» caractère du personnage dans la  
» bouche duquel l'auteur l'a mis pour  
» faire briller son esprit , tel enfin  
» que vos Pièces peuvent en fournir  
» beaucoup d'exemples. Ici je vois  
» au contraire que ces imprécations  
» ne

» ne viennent point du bel-esprit ,  
 » mais de la passion du personnage ;  
 » qu'elles sont amenées , qu'elles dé-  
 » terminent la catastrophe , & qu'elles  
 » sont nécessaires pour rendre tolé-  
 » rable un meurtre qui , sans cela ,  
 » révolteroit tous les Spectateurs.  
 » Après cela , j'admire , dans ce beau  
 » morceau , une force , une gradation  
 » d'énergie qu'aucun Poète n'a por-  
 » tée aussi loin. Depuis le premier  
 » vers jusqu'au dernier , la passion va  
 » toujours en croissant , & monte en-  
 » fin à un degré de chaleur au-delà du-  
 » quel il n'y a plus que le délire. C'est  
 » à ce point que le *mourir de plaisir* est  
 » la seule expression par laquelle le  
 » Poète pouvoit rendre cette extase  
 » de fureur où *Camille* s'abandonne.  
 » La fureur , exaltée jusques-là , a sa  
 » joie , ses ravissmens & son plaisir.  
 » *Mourir de plaisir* ne signifie là que  
 » mourir du plaisir de me voir vengée ;  
 » & cette précision ajoute à la force.  
 » Je ne sçais quels sont ces Juges sé-  
 » vères qui ont dit que cette hyperbole  
 » va jusqu'à la plaisanterie ; mais au-  
 » cun n'avoit , je pense , encore osé

» l'écrire ; & c'est vous qui vous char-  
 » gez de publier cette misérable Cri-  
 » tique ; le tout pour la plus grande  
 » gloire de *Corneille* ; & pour la vôtre.  
 » Tous les gens un peu instruits sça-  
 » vent par cœur les imprécations de  
 » *Didon* , prête à mourir , contre  
 » *Énée* & les Troyens. *Corneille* a pu  
 » en imiter la fin , & sur-tout cette  
 » idée de prophétie qui en fait le prin-  
 » cipal intérêt. Si *Didon* met dans ses  
 » plaintes plus de sentiment que *Ca-*  
 » *mille*, cela est tout naturel, puisqu'elle  
 » s'adresse à un amant infidèle & fugi-  
 » tif, & *Camille* n'est pas dans ce cas ;  
 » mais *Didon* n'y met pas plus de force  
 » ni de chaleur. Il n'y a point dans cet  
 » endroit de l'*Énéide* d'image aussi  
 » frappante que celle-ci , de *Corneille* :

Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles.

» *Rome* personnifiée & renversant ses  
 » murailles sur elle-même , est de la  
 » plus grande poésie. Remarquez aussi  
 » que l'inversion qui rapproche elle-  
 » même sur soi , ajoute à cette beauté.  
 » Ce vers , réduit à la tournure de la  
 » prose , perdrait la moitié de sa force.

» Tout le monde sent l'extrême éner-  
» gie de cet autre vers , qui annonce  
» l'épuisement de la fureur :

Voir le dernier Romain à son dernier soupir.

» *Virgile* a d'autres beautés ; mais il  
» n'en a point de cette trempe-là. «

M. *Clément* fait , à la suite de ce morceau , un rapprochement qui ne tourne point à l'avantage de M. de *Voltaire*. Il compare à ces imprécations de *Camille* celles de *Palmire* contre *Mahomet* dans la Tragédie de ce nom. La situation est la plus violente qu'on puisse imaginer , & il se trouve que la fureur de cette *Palmire* est raisonneuse & traînante ; que ce morceau est rempli de petites idées qui viennent moins de l'ame que de l'esprit ; qu'au lieu de s'accumuler & de finir par un trait plus fort que tous les autres , comme il est dans la nature de l'emportement poussé à son comble , cette singulière fureur débite vers la fin quatre vers enchaînés avec une parenthèse qui contient une réflexion fine & spirituelle , & les deux vers les plus foibles sont précisément

28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les deux derniers. Il faut voir, Monsieur, dans la Lettre même, toute cette curieuse discussion que je ne puis vous faire connoître qu'imparfaitement dans un extrait; car, à moins de faire un Livre aussi considérable que celui dont je vous rends compte, il est impossible de suivre toutes ces réfutations qui emportent nécessairement de longs détails.

Je n'admirerois pas autant que M. *Clément* la fin du Monologue qui précède les imprécations de *Camille*. La voici telle qu'elle se trouve dans les *Œuvres de Corneille*.

On demande ma joie en un jour si funeste,  
Il me faut applaudir aux exploits du Vain-  
queur,

Et baiser une main qui me perce le cœur !  
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,  
Se plaindre est une honte, & soupirer un  
crime !

Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heu-  
reux,

Et, si l'on n'est barbare, on n'est point géné-  
reux.

Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux  
père.

Soyons indigne sœur d'un si généreux frère:  
C'est gloire de passer pour un cœur abbatu  
Quand la brutalité fait la haute vertu.

Eclatez, mes douleurs, à quoi bon vous  
contraindre ?

Quand on a tout perdu, que sçauroit-on plus  
craindre ?

Pour ce cruel Vainqueur n'ayez point de  
respect ;

Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect :  
Offensez sa victoire, irritez sa colère,  
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.

J'avoue, Monsieur, que, si je trouve  
des beautés dans les premiers de ces  
vers, je ne puis goûter ceux qui les  
suivent. Ces apostrophes tantôt à son  
cœur, tantôt à ses douleurs, ne me  
semblent rien moins que naturelles.  
*Des douleurs qui prennent plaisir à lui  
déplaire* ne sont pas dignes de *Corneille*.  
*M. Clément* a employé ici une petite  
ruse dont la cause du grand homme  
qu'il défend n'a pas besoin ; en ci-  
tant ce fragment, il a supprimé, sans

en avertir & sans mettre aucun point, les quatre vers qui commencent par *Dégénérons mon cœur*, & qui sont réellement très-foibles. Il avoit tant de Notes répréhensibles à relever dans *M. de Voltaire*, qu'il n'étoit pas besoin de recourir à de tels expédiens.

Voici un autre endroit qui vous donnera une idée de la manière dont *M. de Voltaire* critique *Corneille*, & de celle dont il est défendu par *M. Clément*. Sur ces trois vers du récit de la mort de *Pompée*,

Et son dernier soupir est un soupir illustre,  
Qui, de cette grande ame achevant les  
destins

Étale tout *Pompée* aux yeux des assassins

*M. de Voltaire* donne le Commentaire suivant : » le mot *illustre* ne peut con-  
» venir à un soupir. De plus, un sou-  
» pir n'est-il pas une espèce de gémis-  
» sement ? *Achorée* vient de dire que  
» *Pompée* n'a poussé aucun gémisse-  
» ment ; & comment un soupir peut-  
» il étaler tout *Pompée* ? *Corneille* a  
» voulu traduire le *Seque prohat mor-*

» riens de *Lucain*, il prouve en mon-  
 » rant qu'il est *Pompée* ; ce peu de  
 » mots est vrai, simple & noble ; mais  
 » un *soupir illustre* n'est pas tolérable.  
 » Il est étonnant, répond M. *Clément*,  
 » que vous affectiez d'ignorer ce que  
 » signifie en poésie l'expression de *der-*  
 » *nier soupir*. Il est tout au moins aussi  
 » ridicule que vous le confondiez  
 » avec *gémissement*. On n'a jamais dit  
 » rendre le dernier *gémissement*, pour  
 » rendre le dernier *soupir*. Ainsi *Pompée*  
 » qui n'a poussé aucun *gémissement*,  
 » aucune plainte contre ses assassins,  
 » a bien été forcé de rendre le dernier  
 » *soupir* ; & votre chicane là - dessus  
 » est misérable. Son dernier *soupir* est  
 » un *soupir illustre*, ne signifie autre  
 » chose que son dernier moment, sa  
 » mort fut illustre comme sa vie. Cette  
 » phrase est la phrase prosaïque qui  
 » est très-françoise. Le vers de *Cor-*  
 » *neille* est la phrase poétique. Je ne  
 » dirois donc pas que le *soupir illustre*  
 » n'est pas tolérable, mais qu'il est hardi,  
 » & que l'acception poétique, dans  
 » laquelle il est pris, peut le justifier.  
 » C'est avec autant de futilité que



### 32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» vous demandez comment un *soupir*  
 » peut étaler tout *Pompée* ? Ce n'est  
 » pas un *soupir*, c'est son *dernier soupir*,  
 » c'est sa *mort*, encore une fois. *Pom-*  
 » *pée*, tombant sous les coups de ses  
 » vils meurtriers, sçut conserver tant  
 » de grandeur d'âme, que cette mort,  
 » toute obscure qu'elle étoit, étaloit  
 » encore toute la gloire de *Pompée* aux  
 » yeux des assassins. Le vers de *Cor-*  
 » *neille* est au-dessus de tout éloge :

Étale tout *Pompée* aux yeux des assassins.

» Comment avez-vous eu le courage  
 » de préférer à ce vers admirable, ce  
 » demi-vers sec & sans force de *Lucain*,  
 » *Seque probat moriens*, qui est bien le  
 » germe du vers français, mais un  
 » germe sans vie, qui a été fécondé  
 » & animé par le feu du génie de *Cor-*  
 » *neille*. «

M. Clément soutient que ce vers  
d'*Atila*,

Appuyez donc la France & laissez tomber  
Rome,

est le plus beau vers qui ait été fait.  
Il y a de l'exagération dans cet élo-

ge : ce vers est effectivement très-beau à l'endroit où il est placé. Mais il en est plus de trente ou quarante dans *Corneille* lui-même que je préférerois à celui-là. Il reprend , avec beaucoup d'humeur , je ne sçais quel Critique qu'il traite d'*impertinent* , & qui , dit il , n'approuveroit pas dans *Malherbe* ,

Ta louange dans mes vers  
D'amarante couronnée ,  
N'aura sa fin terminée  
Qu'en celle de l'Univers.

Il assure que si *une louange couronnée d'amarante* n'est pas bonne en prose , *une louange d'amarante couronnée* est excellente en vers , à cause de l'*inversion* , de la *transposition* , &c. Je suis tout confus d'être de l'avis du Critique *impertinent*. Il me semble que , lorsqu'une image n'a point de sens , il n'y a ni *inversion* , ni *transposition* , ni harmonie qui puisse la faire passer ; & , quoiqu'en dise M. *Clément* , il est impossible de se figurer *une louange couronnée d'amarante* ou *d'amarante*

34 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*couronnée*. Cette image manque donc de vérité, de justesse ; & , quant à moi , je pense que , même en vers , toutes les inversions du monde ne peuvent pas y suppléer. Il n'en est pas de même des deux vers d'*Andromaque* qu'il prétend devoir déplaire au même *Critique impertinent* qu'il a en vue.

Je renvoie *Hermione* , & je mets sur son front  
Au lieu de ma couronne un éternel affront.

Car il n'y a rien contre la raison à dire ,  
*je mets ou j'imprime un affront éternel*  
*sur le front de quelqu'un* ; si l'expression  
*de mettre un affront* est foible , le vers y  
gagne par la tournure qui est d'une précision admirable ; mais l'image de *Malherbe* pèche par le fond , cet auteur ayant , dans cette occasion , sacrifié le sens à l'harmonie , & jamais il n'est permis de sacrifier le sens.

Au reste , Monsieur , les défauts légers de cette *Lettre* sont plus que compensés par le grand nombre d'excellentes réflexions que l'auteur y a répandues. M. de *Voltaire* prétend que l'ironie tient presque toujours du comique ; qu'*Homère* & *Virgile* s'en

font servis dans l'*Epopée*, mais qu'il faut l'employer sobrement dans la Tragédie; que *Racine* ne s'en sert que dans *Alexandre* & *Andromaque*, & qu'en général cette figure ne convient pas aux passions. » Vous ne distinguez pas, dit M. Clément, les différents tons de l'ironie. Cette figure s'admet également dans le noble & dans le comique; elle prend la teinte de l'un ou de l'autre: mais par elle-même l'ironie n'est point comique; elle excite le sourire, jamais l'éclat du rire. Ce n'est point l'ironie qui doit dominer dans la Comédie. Si l'Eloquence souffre cette figure, il faut bien qu'elle ne soit pas comique; il faut qu'elle ne soit point comique, si *Homère* & *Virgile* l'ont employée. Pourquoi ne s'en pourroit-on pas servir dans la Tragédie, puisque ces deux Poètes en usent dans l'*Epopée*? Ils la mettent dans la bouche de leurs Héros: car ni l'un ni l'autre ne lâche une ironie comme Poète. Presque tous les Héros d'*Homère* s'expriment ironiquement dans

» quelque occasion. La plus belle ironie de l'*Enéide* est celle de *Turnus* contre *Dranès*, dans une scène toute dramatique. Ces personnages ne s'exprimeroient pas, au Théâtre, d'un style plus relevé que dans le Poème épique. L'Ironie est donc admissible dans la Tragédie comme dans l'Épopée. . . . On sait bien que l'ironie ne sauroit guères trouver place dans un moment d'attendrissement & de douleur ; mais une passion violente, avant que d'éclater, se sert presque toujours de l'ironie, qui est alors amère & insultante. L'ironie convient à toutes les passions, même à l'amour, quand elle est bien ménagée. *Didon*, dans ses reproches à *Enée*, répond ironiquement à ce que ce Prince allègue que les Dieux lui ont ordonné de partir :

. . . . . *Nunc & augur Apollo,*  
*Nunc Lycia Sortes, nunc & Jove missus ab ipso*  
*Interpres Divum fert horrida iussa per auras*  
*Scilicet is superis labor est: ea cura quietos*  
*Sollicitat!*

» L'indignation, le mépris, la fierté, la  
 » vengeance n'ont pas de langage plus  
 » favori que l'ironie ; & ce sont là les  
 » passions qui ont le plus d'empire  
 » dans la Tragédie. Il est vrai que  
 » cette figure est très-difficile à ma-  
 » nier. Il est donné à peu de Poètes  
 » de sçavoir allier la noblesse à la rail-  
 » lerie. Quand l'ironie n'est pas très-  
 » bonne, elle est presque insupport-  
 » table ; aussi les médiocres Ecrivains  
 » ne font-ils jamais usage de cette  
 » figure.

Enfin, pour achever de terrasser  
 le Commentateur sur cette matière,  
 l'auteur de cette *Lettre* lui prouve  
 qu'il n'a pas bien consulté son excellente  
 mémoire, en assurant que *Racine* ne  
 s'est pas servi de l'ironie depuis *Andro-  
 maque* ; il lui cite cinq ou six  
 endroits de *Bajazet*, de *Britannicus*,  
 d'*Iphigénie*, où cette figure est em-  
 ployée.

M. Clément réfute M. de Voltaire  
 avec autant d'avantage, sur ce que  
 ce dernier avance, que toute métaphore,  
 pour être bonne, doit être une image  
 qu'on puisse peindre, doit fournir un

38 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*tableau à un Peintre ; &c.* On dit vulgairement *un homme abîmé de dettes ; un homme qui croupit dans la débauche ;* il n'est point de Peintre à qui ces métaphores puissent fournir des tableaux. *Ses actions parlent pour lui*, est une expression très-ordinaire : cependant il est impossible de peindre des actions qui parlent. Il en est de même d'une infinité d'autres métaphores.

Le système de M. de Voltaire sur ce genre de figure & sur la manière de traduire, l'ont engagé dans des bévues trop plaisantes, pour n'en pas amuser le Lecteur, qui juge par les traductions des auteurs qu'il travestit. Vous vous rappelez, Monsieur, qu'il nous a donné le *Jules-César* de *Shakespear* en vers blancs ; il assure dans son Avertissement que *la traduction qu'il donne de cette Tragédie est la plus fidelle, & même la seule fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un Poète ancien ou étranger.* Plus bas, il dit même : *Je n'ai qu'un mot à ajouter, c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter : cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre.* M. Clément rapporte

à cette occasion des fragmens très-précieux d'un essai de Miladi *Montaigu*, où cette femme célèbre relève les méprises grossières qui échappent à chaque instant au Traducteur du *Jules-César*. Voici quelques-unes de ses remarques qui vous feront juger de la sagacité de M. de *Voltaire* & de la fidélité de ses traductions. On commence par prouver qu'il n'entend seulement pas la prosodie des vers Anglois. » M. de *Voltaire* avertit dans » une note qu'on lit dans l'original le » mot *Whore*, quoiqu'on y lise celui » de *Harlot*, Acte II, Scène III :

P O R C I A.

: : : : Wit be no more

Porcia is *Brutus Harlot*, not is Wife.

S'il est ainsi, *Porcie* est votre concubine ;

Et non pas votre femme.

» Ces deux mots *Whore* (putain) *Harlot*  
» (concubine) sont souvent synonimes ; mais le premier n'est point dans  
» la bouche des honnêtes gens. *Harlot*  
» est le nom propre de la mère de  
» *Guillaume le Bâtard* ou le *Conqué-*



» rant. Mais ce n'est pas là-dessus que  
 » tombe la méprise de M. de *Voltaire*,  
 » c'est sur l'ignorance de la mesure ou  
 » du mètre. Ces deux mots n'étant  
 » pas d'un même nombre de syllabes,  
 » l'un ne pourroit pas suppléer à l'au-  
 » tre. M. de *Voltaire* ignore donc que  
 » les vers blancs sont assujettis à des rè-  
 » gles comme les vers rimés. Il ignore  
 » qu'ils ont leur difficulté, puisque  
 » fort peu de Poètes en ont fait d'aussi  
 » bons que ceux de *Shakespear* & de  
 » *Milton*. Peut-être, ajoute Miladi  
 » *Montaigne*, les vers blancs sont-ils  
 » aussi difficiles à faire pour le Poète,  
 » qu'ils paroissent faciles au Lecteur :  
 » ils se prêtent à tous les genres de  
 » poésie, expriment avec énergie tou-  
 » tes les passions, sont susceptibles de  
 » nombre & d'harmonie, &c.

» M. de *Voltaire* n'entend pas mieux  
 » la signification des mots. Il prévient,  
 » dans une note, que le mot course  
 » fait peut-être allusion à la course des  
 » *Lupercales*; que ce mot signifie aussi  
 » service de plats sur la table. » Il a ces  
 » deux significations; mais il en a  
 » encore une troisième; & M. de

» *Voltaire* n'auroit pas fait une grosse  
 » bévue, s'il eût sçu que *course* signifie,  
 » dans les vers que je vais citer, *ma-*  
 » *nière d'agir* ou *d'en user*, *procédé*,  
 » *conduite*, *action*, &c. *Cassius* pro-  
 » pose à *Brutus* de tuer *César*, Acte  
 » second, Scène seconde. *Brutus* ré-  
 » pond :

Our *course* Will seem too bloody.

» M. de *Voltaire* traduit : *cette course*  
 » *aux Romains* paroîtroit trop sanglante ;  
 » au lieu que *Brutus* fait entendre à  
 » *Cassius* que l'*action* de tuer *César* pa-  
 » roîtroit trop sanglante, trop inhu-  
 » maine. On voit qu'il ne peut être  
 » question ici de *course à pied* ou à  
 » *cheval* ; mais M. de *Voltaire* paie de  
 » hardisse, & tout passe.

» Dans le Monologue, où *Brutus*  
 » médite sur le parti que *Cassius* veut  
 » qui prévale d'assassiner *César*, il  
 » s'exprime de la sorte :

. . . . Tis a common proof  
 That lowliness is young ambition's ladder  
 Whereto the Climber upward turns his face  
 But when he once attains the upmost round

41 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

He then unto the ladder turns his back  
Looks in the clouds scorning the base degree,  
By which he did ascend: so *Cesar* may.

Voici la traduction de M. de *Voltaire*.

. . . On sçait assez quelle est l'ambition.  
L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente :  
Elle y monte , en cachant son front aux spec-  
tateurs ;

Et quand elle est au haut, alors elle se montre ;  
Alors jusques au Ciel élevant ses regards ,  
D'un coup d'œil méprisant sa vanité dédaigne  
Les premiers échelons qui firent sa grandeur.  
C'est ce que peut *César*.

» Dans l'original , les bassesses ser-  
» vent d'échelons à l'ambition ; elle  
» dédaigne , au sommet des grandeurs ,  
» de voir les moyens humilians qui  
» ont servi à son élévation. La mé-  
» taphore convient également à un  
» homme qui est arrivé au haut d'une  
» échelle , & à celui qui , à force de  
» bassesses , est parvenu à la suprême  
» grandeur.

» La différence vient de ce que ,  
» dans la traduction , ces degrés sont  
» ceux des grandeurs , & que , dans l'o-

» riginal , *ce sont ceux des bassesses* ; ce  
 » qui est un contre-sens , une méta-  
 » phore prise de travers. Selon M. de  
 » *Voltaire* , l'allégorie consiste dans le  
 » mépris que la vanité & l'ambition  
 » font des grandeurs ; ce qui constitue  
 » un vrai galimathias.

» Dans la troisième Scène du se-  
 » cond Acte , *Brutus* , fatigué des in-  
 » tances que lui fait *Porcia* de lui  
 » dévoiler les causes secrètes du trou-  
 » ble qui l'agite , répond à *Porcia* :

All my engagements I will construe to thee

All the character of my sad brows.

Leave me with haste.

» M. de *Voltaire* , embarrassé de la  
 » signification du mot *construe* , a eu  
 » recours à son Dictionnaire , où il a  
 » trouvé pour équivalent *to interpret* ,  
 » *to explain* , *interpréter*. Jetté dans  
 » un nouvel embarras , il a cherché  
 » le mot *explain* , qui est rendu par  
 » ceux-ci : *to unfold* , *to clear up* ,  
 » *développer* , *éclaircir*. Alors , se  
 » croyant bien assuré du sens des deux

#### 44 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» vers qui faisoient son tourment , il  
» a traduit :

Va , mes sourcils froncés prennent un air  
plus doux.

» appliquant ainsi à la contenance ex-  
» térieure de *Brutus* , ce qui a rap-  
» port aux peines secrètes , aux sou-  
» cis qui l'agitent , & qu'il promet  
» de découvrir à *Porcia*.

On trouve , vers la fin de cette *Lettre* , plus de cent vingt remarques isolées , où M. *Clement* relève un pareil nombre de fausses critiques que M. de *Voltaire* a hasardées sur des détails des *Tragédies Corneille* , & l'on nous avertit que ce n'est qu'une très petite partie de celles qu'on pourroit nous donner : je les ai toutes examinées avec soin ; la plupart des réfutations m'ont paru très-justes. En un mot, Monsieur , la lecture des *Lettres* de M. *Clément* ne sçauroit être trop recommandée aux jeunes gens & à tous ceux qui se laissent éblouir par le clinquant de nos beaux-esprits modernes. On peut avancer que ce Critique en est , pour

ainsi dire , l'antipode. Il est vrai qu'il pousse quelque fois un peu trop loin l'opposition ; il y a beaucoup d'endroits où l'on peut avec raison l'accuser d'une certaine rudesse qu'il devoit éviter. Je n'aurois pas voulu , par exemple , qu'il répétât si souvent & si galamment à M. de Voltaire ; c'est là , Monsieur, que vous avez mis bas le masque tout-à-fait....Voici une autre sorte de perfidie...Perfidie dans un autre genre ... la tournure perfide qui vous est ordinaire... vous avez étalé une ignorance si prodigieuse , &c. , &c. M. Clément pouvoit écrire l'équivalent de tout cela d'un ton plus doux & plus honnête. Il peut objecter que M. de Voltaire a presque toujours le même tort ; mais tout le monde s'accorde à penser qu'il ne faut pas imiter M. de Voltaire dans son goût pour les invectives.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un  
Plagiat des auteurs du MERCURE  
DE FRANCE.*

APRÈS vous avoir déferé , Mon-

sieur ; un énorme Plagiat de l'Abbé *Dinouart*, M. l'Abbé *Grosier* vous en dénonça l'année dernière un nouveau des Compilateurs du *Mercur*\*. Il y a dix ans que je vous dénonçai aussi un Plagiat du même Abbé *Dinouart* \*\* ; & voilà qu'un hasard assez singulier me met à portée de vous informer d'un autre Plagiat des Faiseurs du *Mercur*. Ils prennent de toutes mains , ces Messieurs les Copistes du *Mercur* ; il ne leur en coûte guères , à ce qu'il paroît , pour multiplier les volumes à leur gré. On vous prouva , l'an passé , qu'ils avoient mis à contribution le *Journal Etranger* ; aujourd'hui c'est le *Mercur* même , c'est ce trésor inestimable qui devient l'objet de leur cupidité ; c'est dans leur propre coffre qu'ils puisent , comme s'ils vouloient enchérir sur les talens de leur Dieu tutélaire qui voloit la bourse d'autrui , mais jamais la sienne. Ouvrez , je vous prie , Monsieur , le

\* Voyez l'Année Littéraire 1773 , Tome VII , page 240.

\*\* Voy. l'Année Littéraire 1764 , Tom. III , page 176.

*Mercur* de Juillet 1760 , vous y lirez , pag. 17 & suivantes , un Conte intitulé : *Qu'il est dangereux de mentir ! Nouvelle Angloise*. Prenez ensuite le volume d'Août 1773 , pag. 26 & suivantes ; comparez le Conte qui a pour titre *la Dissimulation Punie* avec le précédent , & vous verrez que c'est absolument la même historiette transcrite avec une fidélité scrupuleuse , sauf pourtant les petits changemens qui ont paru nécessaires pour couvrir le larcin.

Je ne vous retracerai pas ici , Monsieur , le fond de ce Conte qui n'est pas , à mon avis , assez intéressant pour être mis sous les yeux de vos Lecteurs. Je me borne à vous en présenter le commencement & la fin , dans la vue de faire rougir les Travailleurs du *Mercur* du procédé qu'ils employent pour tromper le Public.

» *Charlotte & Marie* ( c'est ainsi que commence le Conte dans le *Mercur* de 1760 ) » *Charlotte & Marie* avoient » été élevées ensemble ; elles étoient » à-peu-près du même âge , également » aimables & de même condition ;



» mais *Charlotte*, en qualité de fille  
 » unique, devoit être beaucoup plus  
 » riche ; aussi ne tarda-t-elle pas à  
 » être recherchée par un Officier aux  
 » Gardes nommé *Friman*, mais dont  
 » la fortune ne parut pas assez confi-  
 » dérable aux parens de *Charlotte*,  
 » pour qu'ils consentissent à cette  
 » union. «

Voici maintenant ce même com-  
 mencement tel qu'on le voit dans le  
*Mercur* de 1773. » Miss *Howe* & Miss  
 » *Sophie* furent élevées ensemble dans  
 » la même pension à quelques milles  
 » de Londres. Leur âge étoit à-peu-  
 » près égal & leurs qualités person-  
 » nelles l'étoient encore davantage ;  
 » mais, quoique leur famille fût du  
 » même rang, Miss *Howe* étant fille  
 » unique, avoit, de plus que son amie,  
 » l'espérance d'une fortune très-con-  
 » sidérable. Lorsqu'elles furent ren-  
 » trées dans la maison paternelle ,  
 » Miss *Howe* fut demandée en ma-  
 » riage par le Capitaine *Freeman* qui  
 » servoit dans les Gardes , & avoit  
 » quelque bien de patrimoine. Mais ,  
 » ce parti ne paroissant pas assez avan-  
 » tageux ,

» tageux , les parens prièrent le jeune  
 » homme de mettre fin à ses visites ,  
 » & la Demoiselle de ne point y pen-  
 » ser davantage. « Au lieu de *Char-*  
*lotte* & de *Marie* on nous donne *Miss*  
*Howe* & *Miss Sophie* ; l'ancien *Mer-*  
*cure* disoit qu'elles avoient été éle-  
 vées *ensemble* ; le nouveau les dit éle-  
 vées *ensemble dans la même pension* ;  
 l'Officier aux Gardes nommé *Friman* est  
 le Capitaine *Freeman* qui servoit dans  
 les Gardes. Combien ces changemens  
 ont dû coûter de travail aux auteurs  
 du *Mercury* ! combien ils sont heu-  
 reux , ces changemens !

Je passe brusquement à la fin du  
 Conte. Il est terminé par une Lettre  
 à la suite de laquelle le Conteur s'ex-  
 prime ainsi dans le *Mercury* de 1760 :  
 » Quelques jours après la réception  
 » de cette Lettre , l'infortunée Myladi  
 » apprit que le Vaisseau dans lequel  
 » il s'étoit embarqué , avoit fait nau-  
 » frage en passant en France. « [ Il  
 s'agit du mari de cette Myladi. ] Voici  
 comment on a retourné ces trois li-  
 gnes dans le *Mercury* de 1773. » Quel-  
 » ques semaines après avoir reçu cette

» Lettre , la malheureuse Miladi ap-  
 » prit que son mari avoit fait naufrage  
 » en passant en France. «

Vous ferez sans doute indigné ;  
 comme moi, Monsieur , d'un pareil  
 brigandage ; il mérite certainement  
 punition ; vous tenez en main le  
 glaive de la Critique ; frappez sans pi-  
 rié sur ces Plagiaires effrontés , & for-  
 cez-les enfin de recourir à des moyens  
 plus honnêtes pour composer leur *far-  
 rago*. J'ai l'honneur d'être , &c.

*In-promptu à Madame de L\*\*\*\*.*

UN homme de beaucoup d'esprit s'é-  
 toit présenté deux fois envain chez  
 une femme charmante qu'il connois-  
 soit ; elle étoit sortie ces deux fois ; il y  
 retourna une troisième, & , ne l'ayant  
 pas encore trouvée , il écrivit sur une  
 carte ce Quatrain très-ingénieux :

A mon malheureux sort l'étoile qui préside  
 Veut que dans mes projets je sois toujours  
 trompé :

Si je viens pour te voir , je trouve maison  
 vuide ;

Si j'attaque ton cœur , je le trouve occupé,

Je suis , &c.

*A Paris ce 28 Août 1774.*

## L E T T R E I I I.

*Institutions du Droit de la Nature & des Gens ; dans lesquelles , par une chaîne continue , on déduit , de la nature même de l'homme , toutes ses obligations & tous ses droits ; traduites du Latin de M. Christian L. B. de Wolff , Conseiller Privé de Sa Majesté le Roi de Prusse ; Chancelier & Ancien de l'Université de Hall ; par M\*\*\* ; avec des Notes dans lesquelles on fait voir la solidité des Principes de l'auteur , l'application de ces mêmes Principes au Droit Public , Civil & Romain , & l'utilité qu'on peut sur-tout en retirer pour juger les causes relatives au Commerce & à la Navigation ; par M. Elie Luzac , Docteur en Droit & Avocat à la Cour de Hollande , de Zélande & de West-Frise.*

32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Six volumes in-12 d'environ 500 pages chacun. A Leyde, & à Paris chez la Veuve Desaint Libraire, rue du Foin Saint Jacques.*

**V**ous sçavez, Monsieur, que le célèbre *Wolff*\* a donné, sur le *Droit de la Nature & des Gens*, onze volumes in-4<sup>o</sup>, où toutes les parties de la Jurisprudence Universelle sont approfondies & traitées dans leur plus grande étendue; mais, comme la prolixité de cet ouvrage empêchoit qu'il ne fût à la portée du commun des Lecteurs, *Wolff*

\* Né à Breslau le 24 Janvier 1679 & mort à Hall, d'une goutte remontée, le 9 Avril 1754, dans la 76<sup>e</sup> année de son âge. Il étoit fils d'un Brasseur; son mérite fit sa fortune. Il fut recherché & récompensé par plusieurs Souverains, entr'autres par le Roi de Prusse aujourd'hui regnant, qui l'a comblé d'honneurs & de biens. C'étoit un homme très-sçavant en Philosophie & en Mathématiques, mais qu'il ne faut point comparer, pour le génie, à *Descartes* ni à *Leibnitz*, comme l'ont fait quelques-uns de ses amis ou de ses partisans.

en a lui-même extrait ces *Institutions* qui renferment tout ce que son grand *Traité* contient d'essentiel. Il les divise en quatre Parties. Dans la première, il développe tout ce qui regarde le *Droit Naturel* en général; il y montre comment & pourquoi on rend les hommes responsables de leurs actions, & il établit des notions justes & précises sur ce qu'on appelle *Obligation*, *Droit*, *Loi*, *Principe de Droit Naturel*. Après avoir exposé les droits & les devoirs universels des hommes, pris en général, il passe à la démonstration de ce que l'homme se doit à lui-même, de ce qu'il doit aux autres, de ce qu'il doit à Dieu.

La seconde Partie traite du *Domaine*, des *Droits* & des *Obligations* qui en découlent. Le Philosophe Allemand commence par établir la *Communauté Primitive*, de laquelle il déduit l'origine du *Domaine*. Selon lui, la *Communauté Primitive* est de *Droit naturel*; son Commentateur n'est pas du même avis. Il prétend qu'elle n'a jamais existé. Qu'on prenne, dit-il, les Sauvages pour exemple; ils sont

sans contredit dans l'état qui approche le plus de la *Communauté Primitive* : cependant ils ont leur *lien* & leur *mien* , suivant que leurs besoins les portent à s'approprier ce qu'ils croient leur être nécessaire , utile , ou agréable. Si on ne les voit point s'appliquer à faire un amas de richesses , ce n'est pas assurément qu'ils soient retenus par l'idée d'une égalité de droits. Que quelqu'un d'entr'eux , frappé de la beauté d'une pierre , se l'approprie & la transporte dans sa cabane , aura-t-on le droit de l'obliger à la rapporter dans l'endroit où il l'a trouvée , sous prétexte que cette pierre doit rester en commun à tous les hommes ? D'ailleurs , d'après les principes mêmes de *Wolff* , il ne paroît pas qu'on puisse refuser à l'homme , supposé dans l'état de Nature , le droit de s'approprier ce qu'il trouve à saisir , & dont il croit pouvoir faire usage , soit pour ses besoins , soit pour son utilité , soit pour son agrément ; puisqu'il en est de l'état de nature comme de l'état civil , où chacun doit goûter les fruits de son

industrie. Les hommes naissent plus ou moins industrieux , plus ou moins actifs , plus ou moins vigilans ; & l'ordre de la nature exige que celui qui en surpasse un autre en industrie , jouisse des avantages qu'elle procure : & ce seroit établir une règle contraire aux maximes de l'équité , que d'ordonner que l'homme laborieux mît en commun les produits de son travail , & qu'il en fît participant l'homme paresseux : d'où il suit que la condition humaine est tellement constituée , qu'on ne peut , même dans l'état de nature , lui supposer cette *Communauté Primitive* dont parle *Wolff*.

Ce Philosophe , après avoir traité de la *Communauté Primitive* , passe à la manière originaire d'acquérir le *Domaine* des choses ; il montre ensuite comment les choses qui n'ont point de maître , passent ou peuvent passer dans le *Domaine* de quelqu'un , & comment les choses peuvent changer de maître , c'est-à-dire , passer du *Domaine* de l'un dans le *Domaine* de l'autre.

Au sujet du serment , le Commen-  
Civ



tateur de *Wolff* fait une observation sur celui qui a pour objet l'accomplissement d'une promesse. » On invoque » Dieu, dit-il, comme témoin de la » vérité de ce qu'on affirme, & l'on » est parjure, si, dans le temps qu'on » fait cette invocation, on sçait que » ce qu'on affirme comme vrai est » faux. Mais est-on *parjure* lorsqu'on » ne fait point ce que par serment on » s'est engagé de faire ? Il n'y a qu'à » réfléchir sur la nature du serment, » pour se convaincre que l'affirmative de cette proposition ne peut » être adoptée universellement. Que » fait-on, quand on promet, sous la » foi du serment, d'exécuter ou d'omettre un fait ? Prend-on Dieu à » témoin que l'on fera ou que l'on » omettra telle chose immanquablement ? Qui peut l'affirmer ? Est-il » possible de prendre Dieu à témoin » qu'on ne bronchera pas, qu'on fera » toujours assuré, que, ni par mégarde, » ni par inadvertance, on ne fera » rien qui blesse le serment ? L'homme » est-il assez sûr de lui-même, pour » pouvoir interpréter en ce sens le

» ferment qu'il fait , & la fragilité hu-  
 » maine permet-elle cette interpréta-  
 » tion ? Les circonstances de la vie  
 » ne sont-elles pas toutes si variables ,  
 » que mille accidens peuvent empê-  
 » cher l'accomplissement d'une pro-  
 » messe faite sous ferment ? Il n'est pas  
 » possible que l'homme , en faisant  
 » une promesse sous ferment , prenne  
 » Dieu à témoin d'autre chose , si ce  
 » n'est de la situation dans laquelle il  
 » se trouve de vouloir remplir l'en-  
 » gagement qu'il contracte. Comme  
 » il ne peut affirmer s'il restera tou-  
 » jours dans cette disposition & qu'il  
 » ne peut juger s'il se trouvera tou-  
 » jours dans les circonstances qui lui  
 » permettront de remplir son enga-  
 » gement , il lui est impossible de pren-  
 » dre Dieu à témoin de la vérité de  
 » ce qu'il fera ou ne fera pas ; & il  
 » est absurde , en quelque sorte , de  
 » donner cette étendue à l'idée du  
 » parjure. «

L'auteur traite ensuite des Actes  
 d'engagement , des Promesses , & des  
 Conventions en général ; il démon-  
 tre comment on peut perdre le Do-

maine des choses par une volonté présumée, & comment on peut l'acquérir par la prescription. Il explique ce qu'on doit entendre par *Prix & Argent*. Des *Contrats bienfaisans*, il passe à ceux qu'on nomme *Onéreux*, parce que dans ceux-ci on n'acquiert rien qu'en donnant, & qu'ils supposent un échange de choses ou de droits & d'obligations. Il expose ce qui regarde les *Contrats Aléatoires* & les *Quasi-contrats*; &, après avoir traité des différentes manières par lesquelles on s'oblige, il indique celles par lesquelles les engagemens pris cessent de subsister. Il détaille enfin les divers moyens dont on peut se servir pour terminer les procès, & ceux par lesquels on apprend à discerner de quel côté se trouve la vérité.

La troisième Partie de l'ouvrage de *Wolff* contient la discussion des droits & des obligations qui naissent de l'*Empire*, soit public, soit privé. L'auteur y traite d'abord de la Société générale, ensuite de la Société conjugale & paternelle, des degrés d'affinité, du droit & de l'ordre des suc-

cessions , de la servitude & des différens devoirs qui lient tous les membres d'une famille. *Wolff* suppose qu'il n'y a point de Société sans *pacte* ou *quasi-pacte* ; ce principe est une hypothèse philosophique qui n'a rien de réel & de fondé. La Société conjugale a produit la Société paternelle & filiale , & celle-ci est devenue la source de la Société universelle. La Société humaine résulte essentiellement de l'ordre selon lequel le monde existe ; quelques formes qu'on donne à ces Sociétés , les relations qui en découlent sont inaltérables , & il n'est pas au pouvoir de l'homme d'en changer les loix ; il est même si peu vrai que la Société humaine soit fondée sur un *pacte* ou *quasi-pacte* , que , quand tous les individus se réuniroient pour faire un contrat de société sous des conditions contraires à ces loix primitives & fondamentales , ils feroient dès - lors même un acte nul , attendu qu'aucun acte humain ne peut détruire les loix qui découlent de la nature & de l'essence des choses.

Le Philosophe Allemand définit

le Mariage une Société formée entre l'homme & la femme pour procréer des enfans & les élever. Il tire ensuite cette conséquence, que ceux, qui, par l'âge ou quelque défaut corporel, sont hors d'état de procréer des enfans, ne doivent point s'unir, & que la Société qu'ils forment n'est point un Mariage. Cette dernière proposition est certainement incontestable, dès qu'on adopte la définition que l'auteur donne du lien conjugal; mais est-il bien vrai que le mot *Mariage* désigne précisément & uniquement l'état que *Wolff* indique par sa définition? Quoique le Mariage suppose le devoir & la volonté de procréer des enfans & de les élever, il est certain que le but de cette Société est encore de procurer aux époux une existence plus douce & plus agréable, en unifiant leurs intérêts, en les mettant à portée de s'aider mutuellement dans les diverses circonstances de la vie. Il ne résulte donc pas de la nature du lien conjugal que ceux qui, par leur âge, par infirmité, ou par quelque vice, soit naturel, soit accidentel,

sont destitués de la faculté d'avoir des enfans, ne puissent s'unir & contracter un Mariage. Il est clair, d'après cette observation, que la définition que l'auteur donne du Mariage n'est ni exacte ni complète, & qu'elle ne suffit pas pour en déduire tous les devoirs & tous les droits attachés à cet état. » Puisque, dit *Wolff*, les obligations & les droits qui naissent de la convention par laquelle on contracte le Mariage, sont les mêmes de part & d'autre, le Mariage est une Société égale, & ce qui doit s'y faire doit se déterminer par un consentement commun : par conséquent, l'empire ou l'autorité conjugale est réciproque entre les conjoints. Cependant, comme la femme peut remettre son droit, le mari peut acquérir cette autorité par une convention, soit expresse, soit tacite, en tant que l'on consent tacitement à suivre l'usage, & alors la femme est assujettie au mari. « La manière dont l'auteur établit l'inégalité d'autorité dans le Mariage, me paroît avoir quelque chose de louche

& d'équivoque. Il est de la nature de toute Société que, pour y conserver l'égalité distributive, on ait égard à ce que les Associés y apportent; il est dans l'ordre, par exemple, que celui qui a mis dix fois plus de fonds dans la Société, en retire dix fois plus de fruits, & que celui dont les talens valent cinq fois plus à la Société, jouisse d'un avantage proportionné; d'où il suit qu'une Société ne peut être égale & que les droits ne peuvent être égaux, là où les facultés des Associés sont inégales. D'après cette réflexion il est aisé de concevoir que le lien conjugal emporte nécessairement une inégalité de droits entre les conjoints, puisque les facultés de l'homme sont très-supérieures à celles de la femme.

En parlant du divorce, *Wolff* établit que *les conjoints étant obligés à élever leurs enfans, le Mariage ne peut se dissoudre quand les enfans ne sont pas encore élevés; que par conséquent il n'est ni permis au mari de congédier sa femme, ni à la femme de quitter son mari quand il leur plaît.* Si un Mariage ne peut être dissous tant que l'éducation des

enfans n'est pas achevée, & si telle  
 est la raison pour laquelle un mari ne  
 peut à son gré répudier sa femme  
 ni la femme quitter son mari, ne peut-  
 on pas conclure que le Mariage peut  
 être dissous toutes les fois que l'éduca-  
 tion aura été remplie ? La consé-  
 quence, il est vrai, peut se concilier  
 avec la définition que l'auteur donne  
 du lien conjugal ; mais se concilie-t-  
 elle avec l'état du Mariage, tel qu'il  
 est en effet ? C'est envain qu'il allè-  
 gue que le Mariage n'ayant d'autre ob-  
 jet que celui de procréer des enfans  
 & de les élever, la Société conjugale  
 cesse dès que ce but est rempli ; ce  
 raisonnement n'a de force qu'autant  
 qu'on borne le lien conjugal au but  
 unique d'avoir de la postérité ; mais  
 si l'on admet, comme conséquences  
 de ce lien, tous les devoirs & tous  
 les droits matrimoniaux qui en décou-  
 lent nécessairement, il est faux que  
 l'objet du Mariage soit rempli dès  
 que l'éducation des enfans est ache-  
 vée. D'ailleurs, si la nécessité d'éle-  
 ver les enfans étoit l'unique motif  
 qui dût faire continuer la Société con-



jugale, on pourroit la diffoudre toutes les fois que l'éducation des enfans, confiée à une direction étrangère, n'en souffriroit pas. On voit jusqu'où pourroit conduire un pareil principe.

*Wolff* expose, dans le reste de la troisième Partie, l'origine de la Société civile & de l'empire public. Il y traite de la constitution & des diverses formes de Gouvernemens, des droits de Majesté, des devoirs des Souverains & des Sujets, & de la théorie naturelle des loix civiles.

La 4<sup>e</sup> Partie comprend tout ce qui regarde le Droit des Gens. L'auteur y établit les devoirs des Nations envers elles-mêmes, & les devoirs qui les lient aux autres; il parle des alliances, du droit de guerre, du droit des gens dans la guerre, de la paix & des traités de paix; du droit des ambassades & de la manière de terminer les différends entre les Nations.

Tel est à-peu-près, Monsieur, le plan général & la distribution des matières traitées dans cet Ouvrage. Ces *Institutions* offrent, dans un ordre

suivi , les principes les plus généraux de la Jurisprudence Universelle ; elles en montrent la liaison & l'ensemble , & conduisent , par un développement simple de ces principes , aux propositions les plus compliquées. L'auteur s'est assujetti dans sa marche à la rigueur de la méthode géométrique ; il explique chaque terme par une définition ; il détermine avec soin le sens qu'il attache aux propositions qu'il avance , & les range de manière qu'elles s'enchaînent les unes aux autres & s'éclaircissent mutuellement. A quelques erreurs près , mais en petit nombre , ces élémens peuvent être regardés comme un des cours les plus complets & les plus lumineux que nous ayons sur le Droit de la Nature & des Gens. Le travail de M. Luzac qui a joint un *Commentaire* à ces *Institutions* , ne mérite pas moins d'éloges ; il est aisé de s'appercevoir , par la manière dont il interprète ou développe les endroits difficiles de son auteur , qu'il possède éminemment la science des matières qu'il traite.

*Traité de Médecine Théorique Pratique ;  
 extrait des Ouvrages de M. de Bor-  
 deau , avec des Remarques critiques ;  
 par M. Minvielle Docteur en Méde-  
 cine de la Faculté de Montpellier ;  
 Correspondant de l'Académie Royale  
 des Sciences de la même Ville , un  
 des Médecins du Bearn. A Paris ,  
 chez Ruault Libraire , rue de la Harpe  
 près de la rue Serpente ; un volume  
 in-12 d'environ 600 pages.*

**C**ET Ouvrage , Monsieur , est un  
 Extrait de toutes les Œuvres d'un  
 de nos Médecins les plus célèbres.  
 Vous y trouverez le précis des opi-  
 nions particulières à ce Médecin ;  
 & de celles qu'il a renouvellées des  
 Anciens auxquels il paroît être bien  
 plus attaché qu'aux Modernes. M.  
 Minvielle avoit d'abord en vue de  
 faire, pour son propre usage, un Abrégé

des ouvrages de M. de Borden, qu'il s'étoit rendu propres par une lecture approfondie & par l'observation fréquente des malades dans les hôpitaux. Mais il a pensé que cet Abrégé pouvoit être également utile à tous les jeunes Médecins, & il s'est déterminé à le publier, d'autant mieux que, des ouvrages de M. de Borden, les uns sont des dissertations ou des thèses qui n'ont vû le jour que pour l'avantage des Facultés de Montpellier & de Paris qui les ont vû naître, & qui restent pour l'ordinaire ensevelies dans les Ecoles : les autres sont les premières productions de l'auteur, qui sont devenues rares ou qui ne se trouvent que dans des volumes Académiques; car le nombre de ces ouvrages, dont on donne ici le catalogue, est fort considérable, & l'on doit être surpris qu'un Praticien, à qui l'exercice de

la Médecine doit laisser si peu de temps pour le Cabinet , ait pû suffire à sa grande vogue dans le Public & à des travaux qui embrassent presque toutes les parties de la Médecine. On voit qu'il a élevé une Ecole dans laquelle sont venus s'instruire plusieurs Médecins François & Etrangers qui ont ensuite appuyé ses dogmes par un grand nombre d'observations.

Vous trouverez aussi , dans cet Abrégé , l'annonce des disputes auxquelles les ouvrages de *M. de Bordeu* ont donné lieu , le détail historique & successif des connoissances qu'il a ajoutées à la Médecine , enfin , les examens sérieux de certains points de doctrine sur lesquels les Médecins avoient , ou varié entr'eux , ou passé trop légèrement. Tel est , par exemple , l'examen de l'opinion de *Willis* , Médecin Anglois , sur la différence de la du-

reté entre le cerveau & le cervelet qui a servi long - temps de base au système des fonctions vitales & animales. *M. de Bordeu* a démontré , par des expériences , la fausseté de cette opinion , & par conséquent celle de l'explication de plusieurs phénomènes qui se passent dans l'économie animale. Il faut convenir , Monsieur , que , si tous les points de la Physiologie étoient examinés avec le même soin , cette Science fondamentale de l'art de guérir acquerroit , dans peu de temps , un degré de certitude qui rendroit la pratique de cet art plus assurée. Je pourrois vous citer bien des exemples répandus dans cet Abrégé qui concernent divers points de pratique. *M. de Bordeu* a porté le même esprit d'observation & de réforme sur d'autres opinions également répandues & aussi erronées que celle de *Willis*.

M. Minvielle paroît avoir étudié & bien saisi l'esprit de son auteur. On voit par ses *Remarques Critiques* combien il est instruit. Son ouvrage est dédié aux Médecins du Bearn & du Bigorre qui sont la Patrie commune du Maître & du Disciple. Sa Dédicace est également noble & modeste ; il encourage ses Compatriotes à travailler de plus en plus à l'avancement de la Médecine de leur propre Pays , en leur indiquant la multiplicité des ressources qu'ils ont chez eux, & qu'on chercheroit vainement ailleurs : des Eaux minérales où se rendent tant d'Etrangers , ce qui met les Médecins des Pyrénées à portée de voir tous les ans un grand nombre de maladies chroniques ; un Journal exact que depuis trente ans les *de Bordeaux* tiennent , du moins à Barège , de toutes les espèces de maladies qu'on voit aux Eaux & dont ils envoient

tous les ans une copie au Ministre éclairé qui protège cet établissement ; enfin , les divers ouvrages dont il présente l'abrégé. Il fait sentir tout le prix de cette position heureuse ; il pense qu'un jour , avec ces puissans secours & les observations journalières de ses Collègues , le Code des Médecins Béarnois méritera d'être comparé à celui de l'Ecole de Cos \*. On peut ajouter qu'avec le zèle patriotique qui anime M. Minvielle & les lumières qu'il fait éclater , il contribuera lui-même beaucoup à cette haute entreprise. Elle fera toujours beaucoup d'honneur à sa Patrie qui doit se trouver heureuse de posséder un Médecin en état de lui ren-

\* L'Isle de Cos dans l'Archipel , Patrie d'*Hippocrate*. On l'appelle aujourd'hui *Stanco* ou *Stanchio* ou *Stancou*. Elle a dix lieues de long sur quatre de large ; le terroir y est fertile.



dre les services qu'elle avoit droit d'attendre du premier auteur de ces nobles travaux.

*Le Poëte des Mœurs.*

EN vous annonçant l'année dernière, *Tom. VI, p. 289, le Poëte de Mœurs, ou les Maximes de la Sagesse, avec des Remarques Morales & Historiques, utiles aux jeunes gens & autres personnes pour se conduire sagement dans le monde, deux volumes in-12*, je vous disois que cet ouvrage se vendoit chez *le Jay*, rue S. Jacques. Plusieurs personnes s'adressèrent à lui dans le temps pour acheter ce Livre, & il se trouva qu'il n'en avoit pas encore un seul exemplaire. Les Libraires des Provinces & des Païs Etrangers commettent souvent cette faute. Ils indiquent à tout hazard, sur le frontispice de leurs Livres, un Libraire de Paris qui, quelquefois, n'en a pas même entendu parler. *Le Jay* vient de recevoir enfin des Exemplaires de ce *Poëte des Mœurs*; & aujourd'hui il est en état de satisfaire ceux qui voudront les acquérir. Je suis, &c.

*A Paris ce 30 Août 1774.*

## LETTRE IV.

*Causes Célèbres & Intéressantes avec les Jugemens qui les ont décidées , rédigées de nouveau par M. Richer , ancien Avocat au Parlement ; Tomes VII & VIII , in-12 de plus de 400 pages chacun. A Paris chez la veuve Savoie rue Saint Jacques ; Saillant & Nyon rue Saint Jean de Beauvais , le Clerc Quai des Augustins , Cellot rue Dauphine , la veuve Desjaint rue du Foin Saint Jacques , Durand neveu rue Galande , Delalain rue la Comédie Française , Moutard & Bailly Quai des Augustins.*

**I**L ne faut pas confondre , Monsieur , ces *Causes Célèbres & Intéressantes* , &c. , & les *Causes Célèbres , Curieuses & Intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume* , &c.  
ANN. 1774. Tome VI, D

#### 74. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Ces dernières sont l'objet d'un *Journal* très-bien fait ; je vous en rends compte à mesure que paroissent les volumes. Les *Causes Célèbres & Intéressantes*, &c, sont les anciennes *Causes* compilées par le prolix & pesant *Gayot de Pitaval*, auxquelles M. *Richer* donne une nouvelle vie & tout l'intérêt dont elle sont susceptibles. Les *Causes* modernes rassemblées dans le *Journal*, sont la suite de ces anciennes *Causes* ; en sorte qu'avec ces deux ouvrages, on aura le Recueil complet de toutes les affaires éclatantes dont nos Tribunaux ont retenti, & retentissent de temps en temps.

Parmi les *Causes* anciennes que présentent les Tomes VII & VIII du travail heureux de M. *Richer*, la plus considérable est celle des fameux *Couplets* attribués à *Jean-Baptiste Rousseau*. Cet article ne seroit pas trop important, s'il ne s'agissoit que d'un personnage ordinaire : car que tel ou tel ait répandu dans un Café des *Couplets* injurieux contre tels & tels, ce fait en soi-même est assez indifférent à la postérité ; mais que le *Grand*

*Rousseau* ait été un vil calomniateur & le plus ingrat des hommes, ou qu'il ait été la victime de la noirceur de ses ennemis, il n'est aucun de ceux qui ont lû & admiré ses ouvrages, qui ne s'intéresse à la solution de ce problème, & dont cet intérêt ne soutienne la curiosité au milieu des discussions les plus épineuses. On connoît l'acharnement de quelques-uns de ses rivaux, même après sa mort, acharnement si outré qu'ils auroient bien dû voir que cet excès même les rendoit suspects ; aussi ne peut-on retenir les mouvemens de la plus vive indignation contr'eux après l'examen de toutes les pièces & des moyens que l'estimable Jurisconsulte, rédacteur de cet Article, met sous les yeux du Public. Il y joint les faits & les raisonnemens qui se trouvent dans un *Mémoire* posthume du célèbre *Boindin*, témoin oculaire de l'affaire, & qui personnellement y fut impliqué. Il puise de nouvelles lumières dans les lettres de *Rousseau* lui-même, & dans quelques autres ouvrages ; il discute la foi dûe à toutes ces pièces, &

ne se permet d'autres réflexions que celles qui naissent naturellement des faits bien établis.

" M. *Richer* commence par faire connoître les principaux Auteurs de cette scène atroce : *Roussseau*, qui dès-lors étoit recherché à la Cour & à Paris comme le plus grand Poète de son temps, & qui touchoit au moment d'entrer à l'Académie Française ; *Joseph Saurin*, Ministre Protestant, converti par *Bossuet*, Géomètre habile, d'un caractère ferme, incapable de se désister d'une résolution prise, mais capable de tout pour la faire réussir, homme que les ennemis de *Roussseau* \* eux-mêmes regardent comme ayant sacrifié sa religion à son intérêt ; *Nicolas Boindin*, fils d'un Procureur du Roi au Bureau des Finances, connu par quelques Pièces de Théâtre, esprit peu sociable, mais en qui tous ceux qui le fréquentoient ont toujours remarqué un attachement opiniâtre au peu de vérités qu'il reconnoissoit ; le Joyaillier *Malafier*, homme

\* Voyez le *Siècle de Louis XIV*, à l'article *Saurin*, dans la liste des Auteurs.

d'un caractère dur & grossier , fripon d'ailleurs , témoin les copies tirées furtivement d'après des tableaux de l'*Albane* qui appartenoient à un de ses amis, & remises frauduleusement par cet homme à la place des originaux ; enfin , *Houdart de la Motte* , très-bel esprit, ennemi du génie suivant l'usage, d'un caractère adroit & souple , mais cachant, sous un air de simplicité & de bonté , une ame double & perverse , comme on en peut juger , dit *Boin-din* , par une infinité de traits , entr'autres par la manière dont il déposa dans l'affaire des coups de bâton donnés à *Roussseau* par *Malafier* , qu'il affirma avec serment n'avoir pas vû donner , sous prétexte , disoit-il depuis pour s'excuser , *qu'ayant la vue basse, il n'avoit fait que les entendre*. Toutes ces personnes , ainsi qu'une infinité d'autres beaux - esprits , se réunissoient presque tous les jours rue Dauphine au Café de la veuve *Laurent* qui , dans ce temps-là , étoit le rendez-vous de tous les jeunes gens qui avoient du talent pour la Poësie , l'Eloquence , les Sciences exactes ou les Arts.

M. *Richer*, avant de faire usage du *Mémoire* posthume qu'a laissé *Boindin*, réfute les objections qu'un auteur célèbre, ennemi furieux de notre *Horace*, a faites contre cette pièce. Pourquoi, dit cet ennemi, cette accusation au bout de vingt-trois ans contre trois hommes qui n'étoient plus, contre *la Motte*, *Saurin* & *Malafer*? C'est, continue cet ennemi, que le *Mémoire* étoit composé il y avoit plus de vingt ans; que *Boindin* les haïssoit tous trois; qu'il étoit brouillé avec *Saurin* & *Malafer*, gens d'humeur difficile comme lui, & qu'il ne pouvoit pardonner à *la Motte* de n'avoir pas sollicité pour lui une place à l'Académie Française. Mais, répond M. *Richer*, s'il y a eu vingt années d'intervalle, le ressentiment doit s'être refroidi, sur-tout chez un homme tel que *Boindin* si connu par son attachement pour la vérité. De plus, bien loin que la façon de penser de *Boindin* au sujet de *Roussseau* doive sa naissance au refus de *la Motte* de lui procurer une place à l'Académie, c'est au contraire cette façon de penser qui fut la cause

du refus , ainsi que *Boindin* l'atteste lui-même dans son *Mémoire*. Il ne fut brouillé avec *la Motte* qu'à l'occasion des *Couplets* ; alors ce dernier étoit tout nouvellement reçu à l'Académie. Il n'y fut installé que le 8 Janvier 1710. Les *Couplets* ne parurent qu'au commencement de Février suivant , & il n'a été question de faire entrer *Boindin* à l'Académie Française que sous le Ministère de M. *le Duc* qui n'y parvint qu'en 1723. *Boindin*, à l'époque des *Couplets* , en 1710, n'avoit donc point de raisons pour en vouloir à *la Motte* ; mais il en avoit de très-fortes pour en vouloir à *Rousseau* qui dès lors s'étoit permis quelques *Épigrammes* contre lui. Ainsi, il est très-certain que , lorsque *Boindin* prit la défense de *Rousseau* , les circonstances le rendent plus croyable qu'un autre , & que c'est la force de la vérité qui a subjugué son ressentiment personnel.

Voici l'origine des *Couplets*. Vers la fin de 1700 on représenta la Comédie du *Capricieux* de *Rousseau* , qui eut un médiocre succès. On donnoit en même-temps l'Opéra d'*Hésione* ,



Paroles de *Danchet*, Musique de *Campra*. Il fut reçu avec un applaudissement universel. On fit courir contre ce Drame Lyrique quatre ou cinq *Couplets* qui passèrent généralement pour être de *Rousseau*, mais qu'il a toujours désavoués. Les auteurs des Paroles, de la Musique & des Ballets d'*Hésione* étoient fort maltraités dans cette Chanson dont les vers étoient combinés pour être chantés sur un des airs de cet Opéra. *Ils n'attaquoient* cependant *que le ridicule*, ainsi que l'assure *Saurin* lui-même dans son *Factum*. Le persécuteur de la mémoire de *Rousseau* ne craint point d'affirmer qu'il est très-faux que ces cinq *Couplets* ne fissent qu'effleurer le ridicule de quelques Particuliers, comme le dit aussi *Boindin*; &, pour prouver cette dénégation, il a la mauvaise foi de citer cinq vers qui ne se trouvent pas dans ces *Couplets*. Mais, dit *M. Richer*, le ton d'assurance ne peut suffire pour en imposer, & ne doit pas l'emporter sur le récit de deux témoins oculaires & tous deux intéressés à charger *Rousseau*.

Cependant les *Couplets* envoyés au Café se multiplioient tous les jours , & devenoient de plus en plus insultans. » Il est certain , dit *Boindin* dans son *Mémoire* , que dès ce temps là plusieurs des Parties intéressées soupçonnèrent qu'ils n'étoient pas tous de *Rousseau* , & que quelqu'autre profitoit de l'occasion pour satisfaire , en même - temps , sa malignité & sa vengeance. Il y en eut même un paquet apporté par la Motte chez un M. de Villiers , & qu'il disoit avoir trouvé à sa porte , qui ne pouvoit pas être de *Rousseau* ; la preuve est évidente. *Rousseau* , informé qu'il paroissoit tous les jours de nouveaux *Couplets* , entreprit de s'en justifier , & courut chez toutes les Parties intéressées , justement un jour qu'elles devoient s'assembler à ce sujet chez M. de Villiers. C'étoit même un secret au Café que cette assemblée , & *Rousseau* ne l'apprit qu'à midi & demi chez M. de Villiers , chez qui elle devoit se tenir. Cependant , avant deux heures , il se trouva non seulement un envoi

## 82 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» de douze *Couplets* adressés à ceux  
 » qui devoient s'y trouver ; mais ces  
 » douze *Couplets* étoient transcrits de  
 » la main gauche, en caractères d'im-  
 » pression ; & c'étoit le paquet que  
 » *la Motte* y apporta, & qu'il y avoit  
 » plus d'une heure, disoit-il, qu'on  
 » avoit jeté à sa porte. . . . .  
 » L'impossibilité morale & physique  
 » de cette composition & de cette  
 » transcription momentanées, conti-  
 » nue *Boindin*, donna de terribles  
 » soupçons contre le porteur du pa-  
 » quet ; & plusieurs personnes de  
 » l'assemblée, entr'autres *Boindin* &  
 » *Grimarét*, demeurèrent convaincus  
 » que tous ces nouveaux *Couplets* n'a-  
 » voient d'autre but que d'aigrir les  
 » esprits contre *Roussseau*, & d'em-  
 » pêcher le raccommodement qu'il  
 » cherchoit. Il est même certain que  
 » *la Motte* & *Malafer* commencèrent  
 » dès-lors à se défier de *Boindin* &  
 » de *Grimarét*, & qu'il parut encore,  
 » depuis, plus de quarante autres *Cou-*  
 » *plets* dont on ne jugea pas à propos  
 » de leur faire part ; car il y en eut  
 » au moins soixante-dix ou soixante-

» douze , & ils n'en virent jamais  
» que vingt-cinq ou trente. »

Ces différens mouvemens parurent  
devoir rester sans suite, vu la récon-  
ciliation de *la Motte* & de *Rousseau*  
qui se fit chez *Boileau* & par l'entre-  
mise de ce législateur de notre Par-  
nasse ; *Saurin* avoue lui-même que *la*  
*Motte* s'est toujours loué, depuis cette  
époque, des procédés de *Rousseau*.  
Cette réconciliation a donné lieu à  
une anecdote qui mérite d'être con-  
servée. » Tout le monde connoît l'ode  
» de *Rousseau* sur la naissance de Mon-  
» seigneur le Duc de Bretagne. La der-  
» nière strophe de cette pièce, quand  
» elle parut d'abord, étoit ainsi conçue :

Si pourtant quelqu'esprit timide ,  
Du Pindre ignorant les détours ,  
Opposoit les règles d'*Euclide*  
Au désordre de mes discours ,  
Qu'il sçache que, sur le Parnasse ,  
Le Dieu , dont autrefois *Horace*  
Apprit à chanter les Héros ,  
Préfère les fougues lyriques  
A tous les froids panégyriques  
Du *Pindare* des Jeux Floraux.  
D vj

84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Ce dernier vers regardoit *la*  
» *Motte*, qui avoit remporté plusieurs  
» prix aux Jeux Floraux. *Rousseau*,  
» après son raccommodement avec  
» lui, changea les six derniers vers de  
» cette strophe, comme ils sont dans  
» toutes les éditions de ses œuvres :

Qu'il sçache qu'autrefois *Virgile*  
Fit même aux Muses de Sicile  
Approuver de pareils transports ;  
Et qu'enfin cet heureux délire  
Peut seul des Maîtres de la Lyre  
Immortaliser les accords.

Cette affaire demeura dans cet état pendant près de dix ans. Au bout de ce temps, parurent de nouveaux *Couplets* sur le même air, du même style, & contre une partie des mêmes personnes, mais où l'on avoit jugé à propos de mêler des gens de qualité & des militaires. » Pour se mettre au fait » de ces nouveaux *Couplets*, continue » *Boindin*, il faut bien remarquer dans » quelles circonstances ils parurent. » *La Motte* venoit d'être reçu à l'Académie ; *Rousseau* étoit sur le point

» d'y entrer ; & la pension de Des-  
» préaux étoit près de vaquer par sa  
» mort. Cette pension ne pouvoit  
» vraisemblablement regarder qu'un  
» Académicien , & *Roussseau* ne l'étoit  
» point encore ; mais il étoit tout près  
» de le devenir , & il étoit beaucoup  
» plus connu à la Cour que *la Motte* :  
» de manière que , s'il avoit été une  
» fois reçu à l'Académie , il n'y a point  
» à douter qu'il n'eût eu plus de part  
» que *la Motte* , non-seulement à cette  
» pension , mais encore à toutes les  
» autres faveurs de la Cour. Ainsi *Rous-*  
» *seau* n'avoit plus qu'un pas à faire ,  
» un moment à attendre , pour  
» être au comble de ses vœux. Et  
» c'est dans ces circonstances si déli-  
» cates , lorsqu'il avoit tant d'intérêt  
» de se contenir , que parurent les  
» nouveaux couplets qui lui firent  
» donner des coups de bâton , l'em-  
» pêchèrent d'entrer à l'Académie , &  
» l'obligèrent , quelque temps après ,  
» de quitter la France. Ces réflexions ,  
» continue *Boindin* , suffisoient seules  
» pour faire juger si ces *Couplets* étoient  
» de lui. Mais il est bon de remarquer

» que *la Motte* & *Saurin* songeoient  
 » à partager entr'eux la pension de  
 » *Despréaux*, & que l'Abbé *Raguenet*,  
 » leur ami commun, leur avoit con-  
 » seillé de composer ensemble quel-  
 » que morceau qui pût leur servir  
 » de titre pour l'obtenir; qu'enfin,  
 » sur le bruit que *Rousseau* alloit être  
 » reçu à l'Académie, il fut dit, publi-  
 » quement au Café, qu'un moyen sûr  
 » de l'en empêcher seroit de compo-  
 » ser des *Couplets* dans son style, qui  
 » lui suscitassent quelque affaire & lui  
 » fissent donner l'exclusion. Tous ces  
 » faits, ajoute *Boindin*, sont de noto-  
 » riété publique, & tels que les plus zélés  
 » partisans de *la Motte* & de *Saurin* n'en  
 » sçauroient disconvenir, sans s'exposer  
 » à être démentis par tous ceux qui al-  
 » loient au Café de la *Laurent*. »

Ces nouveaux *Couplets* avoient été  
 portés à *Boindin*, sur les onze heures  
 du matin, par un petit Décroteur  
 nommé *Olivier*, qui ne le trouva pas  
 & remit le paquet à son frère. On ne  
 douta pas que *Rousseau* n'en fût l'au-  
 teur. Un Officier nommé *la Faye*, qui  
 étoit le plus outragé dans ces vers,

résolus de se venger , & lui donna plusieurs coups de canne au sortir de l'Opéra. Plainte des deux parts ; ensuite désistement sur lequel *Rousseau* obtint à la Grand'Chambre un Arrêt qui le déchargeoit de l'accusation. Peu content d'une justification si imparfaite , il découvrit , après bien des recherches , qu'*Olivier* avoit reçu le paquet d'un Savetier nommé *Guillaume Arnoud* qui travailloit à la porte de *Saurin* & faisoit ordinairement ses commissions. Il conduisit aussitôt le petit Décroteur à la boutique de ce Savetier pour voir s'il le reconnoîtroit , & *Guillaume Arnoud* reconnoît si bien cet enfant , qu'il en perd la tramontane , change plusieurs fois de couleur , & ne peut seulement pas lui enseigner la demeure de *Saurin*. Il se trouva même , par un très-grand hazard , qu'il avoit ce jour-là le même habit de pinchina à manches de matelotte qu'il portoit en remettant le paquet , & qu'il avoit cessé de porter pendant plus de trois mois.

» *Rousseau* , ne doutant plus alors que  
 » ce ne fût *Saurin* qui avoit envoyé



» les *Couplets*, & que, s'il venoit à  
 » bout de le prouver, son innocence  
 » ne fût dans tout son jour, s'adressa  
 » à M. d'*Argenson* Lieutenant de Po-  
 » lice, & le pria de le conduire dans  
 » cette affaire. M. d'*Argenson* lui donna  
 » un homme à lui, nommé *Milet*,  
 » Exempt de Robe-Courte, qui lo-  
 » geoit dans l'Hôtel des Ursins, &  
 » par conséquent à portée de *Saurin*  
 » & de son Savetier. Ce Magistrat  
 » conseilla, en même-temps, à *Rous-*  
 » *seau*, de mettre tout en œuvre pour  
 » tirer la vérité du Savetier, avant  
 » que de se porter pour accusateur  
 » contre *Saurin*. On fut deux mois  
 » sans pouvoir déterminer le Savetier  
 » à convenir du fait : & il faut avouer,  
 » dit *Boindin*, qu'alors on employa,  
 » pour tirer de lui la vérité, tous les  
 » moyens que l'on auroit pû employer  
 » pour le suborner, s'il n'avoit pas été  
 » effectivement le porteur du paquet.  
 » *Rousseau* convient lui-même, dans  
 » son *Mémoire*, que l'Exempt *Milet* a  
 » offert de l'argent à *Arnoud*, pour le  
 » déterminer à dire la vérité. Quand  
 » on fut parvenu, à force de me-

» naces & de promesses, à le déter-  
 » terminer à convenir de bonne foi  
 » que c'étoit lui qui avoit remis le  
 » paquet au Décroteur, & que c'étoit  
 » *Saurin* qui l'en avoit chargé, on  
 » l'engagea à faire le récit de toutes  
 » les circonstances devant plusieurs  
 » Témoins, afin qu'il ne pût plus se  
 » dédire lorsqu'il s'agiroit de le dé-  
 » clarer en Justice. On avoit d'autant  
 » plus lieu de craindre qu'il ne va-  
 » riât, que l'on sçavoit que *Saurin*,  
 » instruit par le Savetier lui-même  
 » des mouvemens qui se faisoient,  
 » ne négligeoit rien pour l'engager au  
 » silence. Mais on le crut lié, quand  
 » il eut fait son récit en présence de  
 » plusieurs Témoins. «

*Guillaume Arnoud* est conduit en prison & interrogé, *Saurin* décrété de prise de corps & arrêté. Il avoit pris la précaution d'emprunter à *Boin-din* la copie des *Couplets*, & la lui avoit rendue. Des dépositions & interrogatoires, il résultoit que c'étoit effectivement *Guillaume Arnoud* qui avoit remis le paquet à *Olivier*; que c'étoit *Saurin* qui l'avoit chargé de

le remettre à ce petit Décroteur ; qu'appréhendant que son habit ne le fît reconnoître , *Saurin* l'avoit obligé de le quitter , & lui avoit donné un de ses vieux juste-au-corps ; enfin , que *Saurin* avoit lui-même fait au *Savetier* la lecture des *Couplets* , & qu'on en devoit trouver l'original écrit de sa main dans le tiroir de la table de son cabinet. Cet original s'y trouva effectivement , comme l'avoit dit *Guillaume Arnoud* ; il étoit écrit entier de la main de *Saurin* , & il y avoit plusieurs ratures & des transpositions. *Saurin* répondit que ce prétendu original n'étoit qu'une copie , & que les ratures avoient été occasionnées par des défauts d'inattention en transcrivant. Mais il existoit une autre copie entre les mains de *Malafer* ; elle avoit aussi le mêmes ratures & les mêmes transpositions ; ainsi la copie de *Saurin* ressembloit à celle de *Malafer* , & point à celle de *Boindin* -sur laquelle on prétendoit qu'elle avoit été faite. Il est inconcevable , comme le remarque très-bien *M. Richer* , que les Défenseurs de

*Rousseau* ayant négligé de se procurer une pièce de conviction si importante, en mettant *Malafer* en cause : car il n'auroit pû alléguer des défauts d'inattention précisément aux mêmes endroits que *Saurin* ; & ce dernier, dans son interrogatoire à ce sujet, ne put s'en tirer sans se couper & se confondre lui-même à un tel point, que le Lieutenant Criminel écrivit à M. le Comte de *Pontchartrain* qui s'intéressoit à *Rousseau* : *Habemus confitentem reum.* » Mais, pourra-t-on » dire, si *Saurin* étoit coupable, pour » quoi n'a-t-il pas été condamné ? » Pourquoi a-t-il été déchargé de » l'accusation avec dépens ? A cela » quatre réponses bien simples. 1°. » C'est que l'accusateur de *Saurin* & » son Conseil s'étoient trompés en » croyant avoir deux Témoins directs contre lui, en la personne du » *Savetier* & du petit *Décroteur* ; au » lieu que ces deux Témoins n'en » faisoient qu'un, puisque le *Décroteur* ne tenant le paquet que du *Savetier*, ne pouvoit rien prouver » contre *Saurin*, & qu'en matière

92 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» criminelle , un seul Témoin & rien ,  
 » c'est la même chose. 2°. C'est que  
 » l'on avoit véritablement employé ,  
 » avec ce Témoin unique , pour tirer  
 » de lui la vérité , les mêmes moyens  
 » qu'on auroit pû employer pour le  
 » suborner , & que par-là on avoit  
 » rendu son témoignage suspect. 3°.  
 » C'est que *Rousseau* , au lieu de s'en  
 » tenir à l'envoi des *Couplets* par le  
 » Savetier , qui étoit suffisant pour  
 » rendre *Saurin* coupable & pour le  
 » faire condamner , entreprit encore ,  
 » mal-à-propos & sans nécessité , de  
 » l'accuser , contre toutes les appa-  
 » rences , d'être l'auteur de ces *Cou-*  
 » *plets* , pour n'en point accuser per-  
 » sonnellement *la Motte* , par ména-  
 » gement pour l'Académie. 4°. Enfin ,  
 » parce que le préjugé public étoit  
 » contre *Rousseau* , & qu'au défaut de  
 » preuves suffisantes contre *Saurin* ,  
 » la cabale des Dévots & le vent de  
 » la Cour déterminèrent les Juges en  
 » faveur de ce dernier. «

*Saurin* fut déchargé au Châtelet de  
 l'accusation ; le Procureur Général  
 présenta Requête contre *Rousseau* , &

fit renaître , au nom du Ministère public , une autre Requête de *la Faye* ; *Saurin* parut avoir prouvé la subornation ; *Rousseau* fut banni du Royaume à perpétuité par Arrêt du Parlement du 7 Avril 1712.

M. *Richer* prouve invinciblement que c'est pour cette prétendue subornation , & non pour la composition des *Couplets* , qu'il fut condamné. Il étoit absent ; il ne s'attendoit pas à un Jugement si précipité ; il étoit allé en Suisse faire des recherches sur la conduite de *Saurin* , que plusieurs personnes disoient y avoir échapé aux mains de la Justice prête à le saisir , & l'on sçait que les condamnations par contumace ne peuvent opérer la conviction de l'Accusé , puisqu'elles ne portent que sur les allégations fournies contre lui , auxquelles son absence ne lui a pas permis de rien opposer pour sa défense.

La conduite de l'infortuné *Rousseau* , depuis cette fatale époque , fournit la preuve peut-être la plus forte qu'il soit possible d'avoir sur l'innocence d'un Accusé. » Sa disgrâce ne lui avoit  
» pas fait perdre tous les amis qu'il

» avoit dans le Royaume. Il avoit  
 » conservé, entr'autres, M. de Ven-  
 » dôme Grand-Prieur de France, M.  
 » de la Vrillière Ministre & Secrétaire  
 » d'État, M. le Baron de Breteuil, Ma-  
 » dame de Flamenville, &c. Il paroît  
 » que ces protecteurs songeoient sé-  
 » rieusement, & travailloient même,  
 » à l'insçu de *Rousseau*, à lui procurer  
 » son retour. Il en fut instruit par M.  
 » *Boutet* \*, auquel il écrivit le pre-  
 » mier Juin 1712 : Toutes les voies  
 » de retourner en France ne me sont  
 » pas égales, & mes malheurs ne  
 » m'ont point assez subjugué pour me  
 » faire oublier ce que je dois à mon  
 » honneur. *C'est une justice qu'il me*  
 » *faut, & non pas une grace qui me*  
 » *seroit plus cruelle encore que tous mes*  
 » *malheurs.* Cependant M. le Grand-  
 » Prieur & M. le Baron de Breteuil,

\* M. *Boutet de Monthery*, Payeur des  
 Rentes, qu'il, jusqu'à la mort de *Rousseau*, a  
 été son ami & n'a jamais douté de son inno-  
 cence, qui même a eu une gloire que les  
 Princes n'ont pas eue, celle de soutenir cet  
 illustre infortuné par des générosités fixes &  
 annuelles qui redoublèrent dans ses malheurs  
 & dans sa dernière maladie.

» qui trouvèrent à cet égard plus de  
 » facilité sous la Régence que sous le  
 » Regne précédent, obtinrent, dans  
 » le plus grand secret, & à l'insçu de  
 » *Rousseau*, des Lettres de rappel de  
 » ban en sa faveur, qui furent même  
 » scellées, & auxquelles il ne man-  
 » quoit que la forme de l'enregistre-  
 » ment. «

A peine ces Lettres furent-elles expédiées, que *Madame de Flamenville* se hâta de les lui annoncer la première. Il auroit pû se faire qu'un innocent eût accepté cette grace; mais il est bien certain qu'un homme qui se fût senti coupable ne l'eût pas refusée. Que fait *Rousseau*? Il n'hésite pas un instant. A peine a-t-il reçu la lettre de *Madame de Flamenville*, qu'il la renvoie au Baron de Breteuil en lui témoignant l'étonnement où elle l'a jetté. *Vous sçavez*, lui dit-il, *quels sont mes sentimens, & que des grâces & des accommodemens ne conviennent qu'à des fripons & non à un honnête homme injustement opprimé. . . . Au nom de Dieu, Monsieur, ne me mettez pas hors d'état de faire voir à toute la terre, comme je suis sûr de le faire un jour,*



fication. Il vouloit qu'une personne d'autorité, choisie par le Gouvernement, les représentât à *Saurin* l'une après l'autre, & le menaçât de les rendre publiques & de le faire chasser du Royaume & de l'Académie, à moins que, pour le prix de sa grace, il ne fît l'aveu du fait, des circonstances & des complices de l'affaire des *Couplets*. Au cas que ce parti soit accepté, *Rousseau* propose de se rendre à Lille avant l'exécution du projet, sous prétexte d'y voir quelques amis. *Le Commandant*, dit-il, aura un ordre secret de me consigner aux portes, & si l'événement fait juger que j'aye eu dessein de compromettre le Ministère, on sçaura où me prendre pour me punir comme le plus indigne & le plus scélérat de tous les fourbes. Sont-ce-là, Monsieur, les propositions & le langage d'un homme qui se sent coupable ? L'Abbé d'Olivet, dans sa Lettre, paroît avoir promis d'appuyer le *Mémoire* de *Rousseau* auprès de personnes puissantes ; il y répond de l'ami qu'il a dessein d'employer. On ignore s'il

a fait quelques démarches à cette occasion ; mais, s'il en a faites , il est sûr qu'elles ont été sans succès.

Ajoutez à toutes ces présomptions si convaincantes que sur la fin de sa vie *Rousseau* protesta publiquement en recevant les Sacremens , & prit à témoin le Dieu qu'il alloit recevoir , qu'il n'étoit pas l'auteur des *Couplets* ; ajoutez son testament qu'il montra un jour à M. *Rollin* , où il répétoit ce qu'il avoit dit à *Bruxelles* à l'article de la mort , & vous penserez sûrement , ainsi que moi , que la justification de ce célèbre exilé est portée par tous ces faits réunis jusqu'à l'évidence.

Je finis , Monsieur , par où le Rédacteur de cette Cause a commencé , afin d'effacer entièrement toutes les taches dont les ennemis du Grand *Rousseau* se sont efforcés si constamment de souiller son nom. Je vais , d'après les recherches de M. *Richer* , substituer aux portraits affreux qu'on a tracés de *Jean - Baptiste Rousseau* , une idée de son véritable caractère.

Tous ceux qui l'ont connu ont regardé bientôt avec horreur les calomnies que l'on a répandues sur son compte. *Racine*, le fils, ainsi que *M. Rollin*, avoit été un des hommes les plus prévenus contre lui. Il est forcé d'avouer, par la suite, d'après le témoignage des personnes les plus dignes de foi, que *Rousseau n'a jamais rougi de sa naissance*, qu'il répétoit toujours qu'il étoit né comme *Horace*, & qu'il n'a jamais coûté que des larmes de joie à son père. La seule chose qu'il eut à se reprocher & qu'il s'est reprochée les trente dernières années de sa vie, est la composition de quelques *Épigrammes* licencieuses; mais combien de Pièces de ce genre ne trouveroit-on pas dans des Poètes qui, pour cela, n'ont point été même soupçonnés d'irréligion? Toutes les Lettres écrites à ses amis, depuis son exil, respirent une piété sans fard, & qui part du cœur; ce n'est point un *Bigot* qui affecte le style de la piété & la place à tout propos; c'est un homme que ses malheurs ont

rendu religieux , & qui n'en parle  
que quand l'occasion s'en présente.  
» Très - éloigné d'être flatteur , dit  
» *Racine* le fils dans une Lettre du  
» 4 Janvier 1749 , il n'étoit pas même  
» assez courtisan , & pouffoit trop loin  
» une fierté qui a peut-être causé ses  
» malheurs. Il étoit susceptible d'im-  
» pressions dont il ne revenoit que  
» très difficilement. Trop prompt à  
» aimer & trop prompt à haïr , il  
» donnoit sa confiance aisément & la  
» retiroit de même. Il étoit , ce que  
» vous aurez peine à croire , très-  
» facile à accorder son amitié , & il  
» le reconnoissoit , quand il a dit

» Car , je l'avoue ( & je l'ai bien payé ) ,  
» J'ai des Humains trop chéri l'amitié.

On l'a accusé de la plus noire in-  
gratitude ; mais on n'a jamais pû en  
citer qu'un seul trait , c'est-à-dire ,  
une Epigramme contre l'Abbé d'Oli-  
vet , & ce sçavant Abbé l'a justifié plei-  
nement de cette accusation par une  
Lettre insérée dans les *Récréations Lit-*

*réraires* \*, où il déclare que cette Epigramme étoit d'un Avocat de Reims nommé *Mahuet*. Non-seulement *Rouffeau* ne fut pas ingrat, mais il n'oublia jamais les bienfaits qu'il avoit reçus. Envain l'amitié de M. le Comte de *Lux* se refroidit-elle à son égard. Il lui conserva la plus vive reconnaissance, & fut inconsolable de sa mort. Tous ces faits sont attestés par les Lettres & les Pièces que M. *Richer* a rassemblées dans cette Cause, & que je vous invite à parcourir. On y voit, dans une autre occasion, ce grand Poète sacrifiant à sa reconnaissance envers le Comte de *Bonnervat* ses intérêts les plus chers & un bien être assuré. Enfin, par un dernier contraste avec ses ennemis, on le voit rendant justice aux autres écrivains & même à ses rivaux.

Il faut lire, M<sup>r</sup>, tous les détails de cette cruelle affaire dans l'ouvrage même de M. *Richer*; les bornes de ces Feuilles m'obligent à en supprimer la

\* Imprimées à Lyon en 1766.

plus grande partie. Mais, en suivant la justification de notre *Horace*, on ne peut s'empêcher de faire une réflexion bien affligeante : quelle autorité la calomnie peut donc s'acquérir sur l'esprit des hommes, puisqu'après plus de soixante ans les ennemis d'un Poète si célèbre, sont presque venus à bout d'obscurcir tant de faits qui le justifient ! S'il est peu d'hommes capables d'embrasser la vertu pour elle-même, on peut dire que M. *Richer* a rendu un grand service à l'humanité en montrant que l'innocence se manifeste tôt ou tard dans tout son éclat, & en rejetant, sur les indignes calomniateurs de celui qui, en dépit d'eux, sera toujours le *Grand Rousseau*, toute l'ignominie dont ils ont voulu flétrir sa mémoire.

Je vous indiquerai une autre fois les autres Causes qui font la matière de ces deux nouveaux Tomes de M. *Richer*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 3 Septembre 1774.

E iv

## L E T T R E V.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un usage contraire à l'urbanité dont on se pique en France.*

C E T T E *Lettre*, Monsieur, est du même auteur qui, l'année dernière, m'écrivit contre la grossière impolitesse des jeunes gens, lesquels, en hyver, s'emparent des cheminées, s'y placent les mains derrière le dos, & dérobent la vue & la douce chaleur du feu à toute une compagnie, souvent respectable. L'abus que l'Anonyme attaque dans cette nouvelle *Lettre*, n'est pas moins révoltant, & je crois que vous serez très-satisfait de ses réflexions à cet égard.

Plusieurs personnes tiennent à Paris ce qu'on appelle une bonne maison, & se font un plaisir de donner à dîner. On se rassemble chez eux de tous les quartiers de la Ville; &, comme beau-

coup de gens , même de bonne compagnie , n'ont point de table chez eux , l'affluence est communément nombreuse. Le haut de la table est assigné à des Dames , à quelques personnes distinguées ; le surplus des convives prend confusément sa place au hazard. Les gens titrés ont toujours un ou deux Laquais qui les suivent , & ceux qui ne mangent jamais chez eux , donnent l'argent à dépenser à leurs Domestiques , en les astreignant à ne les point quitter aux heures des repas. Cette précaution intéressée les assure qu'ils ne manqueront de rien à table. Mais il y a dans Paris une multitude considérable d'honnêtes gens qui , quoique dignes d'être recherchés , n'ont ni les moyens , ni la facilité de mener un Domestique à leur suite dans les maisons où ils sont invités. L'attention du Maître & de la Maîtresse doit alors y suppléer , en empêchant une partie de leurs convives de languir dans une négligence qui leur enlève l'agrément du dîner & qui semble les humilier.

Les Valets des Seigneurs & des



Petits-Maîtres sont ordinairement peu prévenans , pour ne rien dire de plus. Ils se font un principe de ne servir que leur Maître , & croiroient se dégrader s'ils rendoient le moindre service à quelqu'un qu'ils jugent inférieur à lui en titre ou en dignité. Il ne faut donc rien attendre de leur politesse , ou, s'ils ont la complaisance de se prêter à quelques-unes de vos demandes, ils vous font sentir , par une lenteur affectée , qu'ils vous servent à regret, & que vous leur avez grande obligation du sacrifice qu'ils font en se déplaçant pour vous. Cette observation retient nombre de convives dans une contrainte rigoureuse. Ils aiment mieux dissimuler leurs besoins , que de voir la mauvaise grace avec laquelle on les satisfait.

Le service se répète trois ou quatre fois , & le usage des Laquais de la maison disparoît pour aller chercher les plats. Pendant ce vuide , la moitié des convives ne sçait à qui s'adresser pour demander du pain , à boire , une assiette. Les Domestiques étrangers ne quittent pas un instant

leur poste, & ce n'est qu'au bout d'un gros quart d'heure, lorsque le service est parfait, qu'on peut parvenir à se faire entendre d'un passant qui veut bien satisfaire, en courant, le besoin qui vous tourmente.

Une Maîtresse de maison, souvent jeune, sans expérience, ne fait aucune attention à ce genre d'importunité. Le Maître est distrait par d'autres objets ; cet inconvenient lui échappe ; personne ne se plaint hautement ; mais des gens même de mérite murmurent tout bas, & se dégoutent d'aller chercher un dîner qu'on leur fait acheter par des désagrémens qu'ils ne trouvent ni chez un ami, ni chez eux.

Rien n'est plus commun que de voir la moitié des gens qui sont à table réduits à eux-mêmes. Des Officiers recommandables, des Chevaliers de Saint Louis peu riches, des Académiciens, des Artistes célèbres, des Littérateurs estimables, & en général ceux qui tiennent aux Sciences, n'ont pas communément un Laquais à leur suite, & ne le mènent pas en re-

présentation pendant leur dîner. Si cinq ou six personnes de cette classe se trouvent par malheur assises l'une auprès de l'autre à table, leur dîner devient insupportable; l'un est tourmenté par la soif, l'autre desire d'un ragoût qu'il ne peut obtenir, un troisième ne parvient pas à changer d'assiette; tous sont tenté de se lever de table pour aller chercher eux-mêmes au buffet ce qui leur est nécessaire; en vérité peu de dîners méritent qu'on s'expose à cette gêne cruelle, & nombre d'*Amphytrions*, qui se piquent de bien recevoir leur monde, perdent le mérite de la dépense qu'ils font par la disgrâce qu'éprouvent des convives que leur intention est de bien recevoir.

Il y a souvent, dans une salle à manger, plus de Domestiques qu'il n'en faut pour servir une Compagnie entière; mais chacun d'eux se tient obstinément à sa place; & si le Maître ne se pique pas lui-même d'une politesse recherchée, son Laquais, immobile derrière lui comme une statue, fait la sourde oreille aux demandes qu'on ha-

farde, & ne se remue que quand son Maître le met en mouvement par un ordre absolu.

Ajoutez que quelquefois les Laquais s'entendent & se font un plaisir malin de ne point répondre à ceux qui leur déplaisent ; tantôt c'est un Abbé ou un Moine , tantôt un Poète dont la figure les indispose. On raconte à ce sujet une historiette qui peut trouver ici sa place. Un Capucin avoit été retenu pour dîner en nombreuse compagnie , & les Domestiques s'étoient promis de rire de son embarras lorsqu'on ne lui apporterait rien de ce qu'il demanderoit. En effet , il sollicita plusieurs graces , & tout le monde resta insensible au ton suppliant avec lequel il s'expliquoit. Fatigué de ces rebuts , il saisit un moment pour se faire entendre , & pria avec instance le Maître de la maison de faire monter son Cocher. L'on crut qu'il avoit quelque chose à lui demander ; on le fit avertir. Dès qu'il parut , le Religieux saisit son cordon & le lui présenta humblement en lui disant : *Mon ami , je suis menacé de la*

*pépie , prenez cette corde & menez-moï boire , puisque vous êtes chargé ici d'y conduire ceux à qui l'on n'en donne pas.* Cette saillie fit sentir au Maître l'impertinence de ses Gens , & la nécessité d'une observation honnête qui lui étoit échappée.

Les Romains , plus riches & plus délicats que nous , avoient un nombre d'Esclaves suffisant pour prévenir les besoins de tous leurs convives. L'on apportoit des coupes devant chacun des assistans qui se faisoient servir ce qui leur plaisoit parmi les vins dont les buffets étoient chargés , & dont on leur avoit donné la liste avant le repas. Un Serviteur inattentif ou peu exact étoit soumis à une correction sévère , au moyen de quoi le service , même pour les étrangers , étoit toujours prompt & régulier. Convenons que , si les Romains étoient nos maîtres en recherches voluptueuses , ils l'étoient également en politesse attentive.

Quelques personnes avoient imaginé de suppléer au petit nombre de Domestiques , en plaçant aux quatre

coins de la grande table, quatre tables plus petites que l'on nommoit *Servantes*. Mais cette invention, qui pouvoit être bonne lorsqu'on n'étoit que quatre, devenoit très-gênante si l'on se trouvoit huit ou douze. Ceux qui s'étoient placés aux quatre coins, étoient seuls chargés du service des autres, & leur dîner se passoit à verser à boire & à recevoir des assiettes pour en donner d'autres. On a supprimé cet usage aussi ridicule qu'incommode.

La forme du service a varié nombre de fois; mais il paroît que ceux qui ont voulu rassembler la politesse, la liberté & la commodité, ont adopté la méthode de faire mettre sur la table des sceaux remplis d'eau où chacun a son verre. Les uns, pour plus d'aisance, y font mettre aussi des bouteilles & des caraffes, au moyen de quoi chacun se sert soi-même selon son goût, & sans attendre. Il ne s'agit alors que d'avoir des tables un peu plus grandes. D'autres, plus cérémonieux, en mettant devant vous des vases pour boire, laissent le vin

& l'eau au buffet à la disposition des Laquais, enforte que l'on est encore dans leur dépendance. Il paroît donc que la forme préférable est celle qui permet à chaque convive de satisfaire ses besoins aussitôt que la fantaisie lui en prend. Si les verres restent au buffet, ils sont communément mal rincés ; un Laquais vous apporte du vin, comme il en prendroit pour lui-même. Un autre, accoutumé au service des Dames, vous en donne comme pour une Pensionnaire de Couvent. Il est rare qu'un Domestique qui ne vous connoît pas, se proportionne à votre juste mesure ; il est donc plus honnête & plus commode de laisser à chacun la faculté d'être son propre échançon. Le service est plus prompt ; ceux qui ont amené leurs Gens sont les maîtres alors de se faire servir directement & privativement. Le Maître & la Maîtresse sont dispensés de veiller à ce qu'il ne manque rien au service, & les malheureux convives, qui n'ont que peu ou point de Domestiques, ne se voient pas obligés d'aller boire dans une

maison, en sortant de manger dans une autre. J'ai l'honneur d'être, &c.

*Lettre à Madame de \*\*\* , dans le style de M. Thomas.*

CETTE *Lettre* n'est point une fiction, Monsieur ; elle a été réellement écrite à Madame de \*\*\* par un homme d'esprit, à qui elle avoit prêté l'*Essai sur les Femmes*. Toutes les phrases dont la *Lettre* est composée, & qu'on a mises en caractères italiques, sont tirées de ce seul *Essai*. Cette manière de critiquer le style vicieux & le mauvais goût d'un Ecrivain me paroît ingénieuse & piquante.

MADAME,

COMME vous aimez probablement le style des auteurs dont vous admirez les Ouvrages, je souhaiterois, en vous écrivant, imiter celui de M. Thomas ; je voudrois mettre dans ma *Lettre* de ces expressions que l'esprit ne fait pas, & trouver de ces tours de phrase qui sont des mouvemens, & sur-tout ceux qui sont des



*mouvemens abandonnés, mais qui n'en ont que plus de grace. Je crois avoir faisi un moyen presque sûr d'y réussir, & je vais m'occuper à chercher quelques petits coins dans le grand homme dont vous m'avez prêté l'ouvrage, & y prendre des formules d'esprit toutes faites; & ensuite, sans m'embarasser des établissemens & des chocs des sociétés, je laisserai la multitude s'arracher, se disputer, répéter, épapiller dans des cercles ces formules.*

*En travaillant ainsi, mon amour-propre s'étouffe; il remâche, il laisse échapper son secret à demi; il le retient, & je trouve en moi-même un cahos sur lequel le poids du tems pourra seul répandre la lumière.*

*J'admire, j'estime, j'aime les femmes: je conspirerai volontiers à les louer avec M. Thomas; mais je lui abandonne celles qui sont condamnées à la fortune & à l'ennui, celles dont l'ame & l'esprit ont un caractère, & dans lesquelles ce caractère a tous les agrémens possibles; je lui abandonne aussi celles dont le vice a toute la vertu dont le vice est susceptible; enfin, je lui abandonne*

*les Courtisanes qui viennent au secours des mœurs, au moyen de l'or qui devient médiateur. Tout cela est trop beau pour moi, qui ne sens les graces de votre sexe que par instinct. D'ailleurs, mon esprit craint de donner sa mesure à l'envie.*

*Si j'étois jeune encore & dans une passion ardente, si je pouvois joindre ensemble les défauts des jeunes gens à ceux de leur succès, si j'avois ces lumières qui sont une parure de l'esprit, & que je pusse procurer au beau sexe cet amusement, ce je ne sçais quoi qui ne tient ni à l'imagination, ni à l'esprit, ni à l'ame, mon esprit pourroit essayer de se compromettre jusqu'à écrire de jolis vers; mais ma hardiesse seroit cachée sous le secret, &, lors même que je serois plus brillant, je le serois de manière qu'on m'excusât, & qu'on vît bien qu'il n'y auroit pas de ma faute. Mon imagination sensible vaincroit les périls; je tâcherois de mériter les bontés d'un sexe dont la foiblesse, qui fait sa grace, augmente encore la sensibilité, & je ferois enforte qu'on ne m'ôtât pas la douceur de l'estime publique, l'aurois*

également envie de plaire à tout ce qui est à Versailles, & à tout ce qui n'est pas la Cour : je franchirois les barrières qui sont entre la Capitale & les Provinces, & , bien persuadé que , là comme ailleurs, le goût de l'esprit doit gagner les femmes, j'établirois la communication des mœurs par la haute Magistrature.

Dans mes Ouvrages, je couvrirois toujours la volupté de la décence, je supprimerois les détails, qui cependant peignent mieux que les masses. J'éviterois la grossièreté qui est une barrière, parce qu'elle est un ridicule. Je me souviendrois dans l'occasion, qu'un bon mot ne peut manquer d'être une raison ; mais, comme tout ce qui est bien a son excès, je n'oublierois pas que l'orgueil doit s'arrêter pour ne pas se confondre. Que je m'estimerois heureux, si je pouvois assurer par-tout ce progrès de mœurs, auquel il est impossible de résister ; si je pouvois établir cette aisance de mœurs qui devient une grace, & former une société plus polie qui fît disparaître la différence des tons.

Mais je rencontrerois de grands

obstacles dans l'exécution de mon projet ; les mœurs d'un siècle sont incompatibles avec celles d'un autre ; la corruption & l'audace des mœurs sont encore regardées comme un privilège du rang ; & le despotisme subalterne multiplie les barrières pour se séparer davantage de ceux qui oseroient prétendre à l'égalité. C'est pourquoi j'ai l'honneur d'être, Madame, votre, &c.

P. S. La première fois que j'aurai le plaisir de vous voir, je vous porterai les *Essais de Montagne* ; j'y joindrai la Comédie des *Femmes Sçavantes* ; si *Molière* vivoit encore, il trouveroit dans le livre de M. *Thomas* des matériaux en abondance pour faire de nouvelles Scènes. Les mœurs qu'on prolonge ; le goût regardé comme une mésalliance ; le luxe, vice qui n'est pas maladie ; la honte qui n'admet pas la familiarité de l'orgueil ; les vices qui circulent avec les mœurs ; les vices de ceux qui oppriment, & qui sont pour les autres une partie de leurs oppressions, n'y seroient certainement pas oubliés. Je vous choisirai aussi quelques-uns de ces vers de la *Fontaine*, dans lesquels il peint votre

## 118 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

sexe avec toute la force du bon sens & toutes les graces de la naïveté, n'en déplaît à M. Thomas qui ne voit en lui qu'un homme qui sent les graces par instinct. Les jugemens qu'il porte sur Molière, sur Boileau, sur Montaigne, m'ont paru aussi hasardés que celui que je viens de vous citer.

*L'Esprit de Sainte Thérèse recueilli de ses Œuvres & de ses Lettres, avec ses Opuscules ; ouvrage également utile aux Personnes Régulières & Séculières qui aspirent à la Perfection ; un volume in-8° grand papier, précédé d'une Préface très-instructive & d'un Abrégé de la Vie de la Sainte, orné du Portrait de cette Sainte en taille douce ; Relié en veau, 6 liv. A Lyon, chez Pierre Bruyset Ponthus ; à Paris, la Veuve Desaint, rue du Foin Saint Jacques ; Saillant & Nyon, rue Saint Jean de Beauvais ; Humblot rue Saint Jacques, & Berton rue Saint Victor.*

CET Ouvrage n'est point une nouvelle composition d'après les Ouvrages de Sainte Thérèse ; c'est un

abrégé nécessaire des Œuvres de cette Sainte : c'est-à-dire , que l'on a rassemblé tous les passages les plus beaux & les plus frappans de sa *Vie écrite par elle-même*, de son *Chemin de la Perfection*, de son *Château de l'Âme*, de ses *Pensées sur l'amour de Dieu*, & de ses *Fondations*, pour former un corps de maximes & de sentimens de piété sur la Religion Chrétienne en général, sur les devoirs des Religieuses & sur l'Oraison en particulier. C'est l'objet des trois premières Parties. Dans la première, on a conservé les propres paroles de Sainte Thérèse, telles qu'elles se trouvent dans la traduction la plus universellement reçue, celle de M. *Arnaud d'Andilly*, où l'on a seulement changé quelques expressions surannées & rectifié des constructions incorrectes. La seconde Partie est terminée par les 69 *Avis* de St<sup>e</sup> Thérèse à ses Religieuses, & par quelques autres *Avis* de cette Sainte. La troisième Partie finit par trois relations de son état d'Oraison, comprises en trois de ses Lettres.

La quatrième Partie renferme un

choix des Lettres de Sainte Thérèse, de la traduction de M. Chape de Ligni & de la Mère de Maupeou, Supérieure des Carmelites de S. Denis. L'on trouve dans ces Lettres, comme dans les Opuscles qui forment la cinquième Partie, le même esprit de Sainte Thérèse, retracé dans les trois premières Parties.

La cinquième Partie contient tous les Opuscles de Sainte Thérèse, dans leur entier, d'après les meilleures traductions; sçavoir, *Méditations sur le Pater; Exclamations après la St<sup>e</sup> Communion; Manière de visiter les Monastères; Avis & Maximes de la Mère Marie de S. Joseph, sur le Gouvernement des Religieuses.* Ces *Avis* ont toujours été regardés comme étant de Sainte Thérèse, qui, par son intimité avec cette Religieuse, lui avoit communiqué son esprit; enfin, la *Glose* en vers de Sainte Thérèse, aussi traduite en vers, par M. de la Monnoye. L'Editeur de cet Ouvrage est un Ecclésiastique des plus éclairés, de la plus saine doctrine & de la plus solide piété. Je suis, &c.

A Paris ce 6 Septembre 1774.

LETTRE

## L E T T R E V I .

*Le Siège de Marseille par le Connétable de Bourbon ; Poëme qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1774 , par M. Duruslé. Brochure in-8° de 12 pages ; à Paris , chez Demonville Imprimeur-Libraire de l'Académie Française , rue Saint Séverin.*

L'USAGE est assez général , Monsieur , parmi les prétendans aux brillantes couronnes que distribue l'Académie Française , de soumettre au jugement du Public les pièces qui n'ont eu que les honneurs du combat , sans jouir de celui de la victoire. C'est une sorte d'appel des décisions de ce Sénat Littéraire ; mais , comme il n'en conserve pas moins sa souveraineté , & qu'il n'en résulte pour les vaincus qu'une consolation passagère qui peut entretenir leur émulation , il me semble que personne ne peut s'en plaindre.

ANN. 1774. Tome VI.

F.



Le Public y gagne même de connoître des talens naissans que ces premières tentatives indiquent, & qu'une obscurité trop profonde décourageroit. Dans ce nombre on peut placer M. *Durufle*, jeune Poète, né avec de la chaleur & de la sensibilité. Vous trouverez, Monsieur, dans le Poème qu'il vient de faire imprimer, des vers bien faits, de l'harmonie & des descriptions énergiques qui réunissent à la force des images la vivacité de l'expression. Le Connétable de *Bourbon* commande les Affiégeans; voici comme le Poète décrit sa marche.

Suivi de ses Guerriers, déjà *Bourbon* s'avance ;  
De loin on le distingue à l'éclat de sa lance :  
Son œil altier menace, il vole dans les rangs :  
Telle, embrasant les airs de ses feux dévorans ,

Dans l'horreur de la nuit, la Comète sanglante

Agite, au haut des Cieux, sa queue étincelante.

Ses vaisseaux rassemblés ont investi le port ;  
Leurs flancs portent la foudre & vomissent la mort ;

Au secours, à la fuite, ils ferment le passage.  
 Le clairon retentit, précurseur du carnage;  
 Et les cris des Soldats, les cris des Matelots,  
 Répondent à l'airain qui tonne sur les flots.  
 De sombres tourbillons de flamme & de fumée,  
 Ont couvert & la Ville & la Flotte & l'Armée;  
 Le salpêtre en furie éclate dans les airs;  
 On marche à la lueur que jettent ses éclairs:  
 Tel Neptune, de Troie ébranloit les murailles.  
 &c, &c, &c.

M. *Durufle* ne peint pas avec moins de force & de vérité le courage des Marseillois & des Marseilloises elles-mêmes qui se signalèrent dans cette occasion.

Est-ce vous que je vois, ô femmes courageuses,  
 D'un Peuple de Héros rivales généreuses?  
 Ces mères de leurs fils défendent le berceau,  
 Ce Vieillard sa Patrie, où l'attend un tombeau.  
 L'Epouse suit l'Epoux sur la brèche sanglante;  
 L'Amant reçoit des traits des mains de son Amante;

124 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Le frere par la sœur combat encouragé ;  
Renversé sur son sein , par elle il est vengé.  
L'héroïque vertu surmonte la tendresse ;  
La Nature est sans pleurs , & l'Amour sans  
foiblesse ;

Le superbe Espagnol & le féroce Anglais  
S'étonnent ; mais *Bourbon* reconnoît les Français ;

Tout fuit : lui seul encor conserve son audace ;

Il frémit , il accourt , prie , ordonne , menace ;  
Il appelle ses Chefs , les ramène au combat ;  
Et lui-même au danger s'abandonne en soldat.

Terrible , devant ses premières cohortes ,  
Une hache à la main , il court briser les portes ;  
Le bois vole en éclats sous ses coups redoublés ,

Et , tournant à grand bruit sur les gonds ébranlés ,

La porte s'ouvre , tombe ; il jette un cri de joie.

» Amis ! voici la brèche , & voilà votre  
» proie. «

Il dit , & ses Soldats , d'un choc impétueux ,  
Pressent autour de lui leurs flots tumultueux ;  
L'un sur l'autre portés , ils roulent tous ensemble ;

La peur les disperçoit , la fureur les rassemble.

Marseille , dans l'horreur & la confusion ,

Croit voir le jour fatal de sa destruction :

Un Guerrier , tout-à-coup , avec fierté s'é-  
lance ,

Il porte dans ses mains l'étendard de la France ,

A travers le tumulte & la foule qui fuit ,

Il vole. . . C'est *Brion* , & de *Cère* le fuit ,

Affrontant mille morts , & s'ouvrant un pas-  
sage

Jusqu'aux lieux où *Bourbon* échauffe le car-  
nage ,

Sur la porte abattue , au milieu des débris ,

Sous les yeux du perfide , il arbore les Lys :

De *Cère* , à ses côtés , frappe , écarte , renverse

Le Soldat , que déjà le pillage disperse ;

Tandis que ce Héros , sur la brèche appuyé ,

Elève dans les airs son drapeau déployé ,

*Bourbon* le voit , se trouble , & ce Guerrier  
rebelle ,

Admire , en rougissant , un citoyen fidelle.

Enfin , les Assiégeans sont obligés de  
renoncer à leur entreprise.

Incapable d'effroi , leur Chef combat encore ,

Digne par sa valeur d'un sang qu'il déshonore.

Mais ses rangs sont rompus , il voit de toutes  
parts

126 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Ses bataillons , au loin , par la frayeur épars ;  
Trois fois il les rallie , & la pâle épouvante  
Précipite trois fois leur dérouté sanglante.

Vaincu , désespéré , déchiré de remords ,

» C'en est assez , dit-il , abandonnons ces  
» bords ,

» Où les cris des enfans , des veuves & des  
» mères ,

» Me demandent leurs fils , leurs époux &  
» leurs pères. «

A ces mots il soupire , & fuit en frémissant.  
Il fuit : mais près de Rome un Dieu vengeur  
l'attend :

Bientôt de son vaisseau la voile se déploie ;  
Marseille jusqu'aux Cieux pousse des cris de  
joie ,

Et, sur ces mêmes murs par la foudre entr'ou-  
verts ,

Des chants victorieux font retentir les airs.

M. *Durufé* est déjà connu par d'au-  
tres pièces qui annoncent beaucoup  
de talent. Le bonheur qu'il a d'être au  
service d'un Prince \* qui aime les  
Lettres , qui les honore d'une protec-  
tion singulière , & qui les cultive lui-  
même , est une raison de plus pour lui  
de perfectionner par le travail les heu-

\* MONSIEUR.

reuses dispositions qu'il a reçues de la nature. S'il n'a pas obtenu cette année la palme de la Poësie, il doit s'en consoler; ses concurrens n'ont pas été plus heureux. L'Académie n'a jugé digne de son suffrage aucune des pièces qui lui ont été présentées, & le prix est renvoyé à l'année prochaine. Je suis étonné que ce Corps se montre aussi difficile; car, outre ce *Siège de Marseille* par M. *Durasté*, je connois quelques autres pièces, dont je vous rendrai compte au premier jour, qui me paroissent aussi bonnes & même meilleures que la plupart de celles qu'on a couronnées depuis dix ans.

*Les Bienfaits de la Nuit. Ode qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1774; par M. André. A Paris, chez Monory, rue de la Comédie Française. Brochure in-8° de 38 pages.*

**L**ES sottes gens qui regardent l'enthousiasme comme la première qua-

lité d'une Ode dans le grand genre ; ne goûteront pas absolument cette pièce de M. *André*. L'*Apollon* de ce jeune Poète est tout-à-fait tranquille ; son *Pégaze* n'a point d'ailes, & , dans cette prétendue production lyrique , tout , jusqu'aux écarts , est monotone , lent , froid & forcé. On m'a dit que cet auteur est jeune : je ne l'aurois pas cru en le lisant. Que pensez-vous d'abord , Monsieur , du choix du sujet ? Ne vous semble-t-il pas Collégial ? *Les Bienfaits de la Nuit* ! Un de ces matins , quelque autre écolier nous chantera *les Bienfaits du Jour* , matière assurément très-belle & très-féconde. *Les Forfaits de la Nuit* n'auroient-ils pas ouvert à M. *André* un champ aussi vaste , aussi riche , aussi pittoresque ? Quoi qu'il en soit , M. *André* , qui aime éperdûment la *Nuit* , & dont le talent me paroît , en effet , devoir fuir le grand jour , attribue à sa Maîtresse tout le bien qui se fait dans ce monde : ce qui rappelle la scène de *Molière* , où un Maître à danser & un Maître d'armes font honneur à leur profession du gouvernement des Etats & de toutes les vertus de l'humanité.

Pour vous donner une idée du grand sens & de la poésie de M. André, je vous citerai quelques strophes de son Ode véritablement Académique.

La Nuit est nécessaire aux enfans d'*Uranie* :  
Du sommet d'une Tour , leur troupe réunie.  
Contemple alors le Ciel d'étoiles couronné ;  
Et, *mettant à profit* son regne taciturne ,  
Observe si *Saturne*  
De son brillant anneau n'est plus environné.

Le premier vers est d'une vérité incontestable ; il est certain que c'est pendant la nuit qu'on observe les Astres. Mais est il bien vrai que *la troupe des enfans d'Uranie* soit toujours réunie au sommet d'une tour ? Souvent un Astronome se trouve seul dans un Observatoire , & peut-être n'en observe-t-il que mieux. A quoi se rapporte *son regne taciturne* ? Est-ce à la Nuit ? Est-ce au ciel d'étoiles couronné ? Quoiqu'il en soit , *son regne taciturne* ! Quel beau regne ! Et puis *mettre à profit* ! Comme ce style est éloigné de la Prose ! *Mettre à profit un regne* est encore admirable.



130 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Intrépides Humains , qui , par votre industrie ,  
De Neptune & d'Eole enchaînant la furie ,  
De la vague en courroux repoussez les assauts ;  
Vous , qui , bravant tempête , écueil , calme ,  
Pirate ,

Vers Bengale ou Surate

Guidez avec succès vos fragiles vaisseaux :

Dites si le Soleil vous est toujours propice ;  
Si le Navigateur , voguant sous son auspice ,  
Ne s'écarte jamais des lieux qu'il va chercher ;  
Ou si , des longs détours prévenant les désastres ,

Le cours réglé des Astres

Rend la Nuit moins utile & moins chère au  
Nocher.

*Les assauts de la vague ! Expression énergique ! Vous qui bravant Pirate au singulier , tempête , &c : tournure tout-à-fait poétique. Vers Bengale ou Surate. Cette préposition Vers est des plus lyriques. L'auteur affecte ici un air d'érudition qui fait plaisir. Bengale n'est pas une ville ; le Bengale est un Royaume d'Afrique. Dire vers Bengale ou Surate est aussi neuf que si l'on disoit vers Espagne ou Paris , vers France ou Pétersbourg. Voguer sous l'auspice du soleil est charmant ! Le cours réglé des*

*astres* qui prévient les *désastres* des longs détours est divin. Je n'ai pas besoin de vous faire observer combien ces vers sont faciles, légers & saillans. L'Ode entière est écrite de ce style.

Si l'on en croit M. *André*, c'est à la *Nuit* que Rome fut redevable de son bonheur sous le regne de *Titus*.

Si, parmi tous les Rois que nous vante l'Histoire,

Un seul, *las des lauriers* qu'on doit à la victoire,

Fit regner dans la Paix de solides vertus :

Toi seule, ô *Nuit*, toi seule inspiras ce grand homme,

Et c'est à toi que Rome

Dut peut-être jadis les bienfaits de *Titus*.

Lorsque ton calme, heureux livre l'homme à lui-même,

*Titus* alors disoit : je veux que Rome m'aime.

Que le bonheur commun règle mes volontés ;

Et, déployant le jour toute sa politique,

Il mettoit en pratique

Les utiles projets dans la *Nuit* enfantés.

Quelle heureuse découverte ! M. *André* nous apprend que *Titus* ne dormoit jamais la nuit ; ce qu'il y a de

certain, c'est qu'il ne dormoit pas **non** plus le jour, puisqu'il étoit occupé, pendant le jour, à faire des heureux, & que, lorsqu'il n'avoit pas joui de cette félicité, il disoit : *Mes amis, j'ai perdu un jour* ; il ne disoit pas : *Mes amis, j'ai perdu une nuit*. Il résulte de tout ceci que *Titus*, de tout son règne, n'a pas dormi une minute.

Imagination, les maîtres de la Lyre  
S'abandonnent *bien plus* à ton brillant délire ;  
Lorsque l'obscurité regne sur l'horison :  
Alors de leurs cerveaux, qu'ont enflammés  
les veilles,

S'échappent ces merveilles

Qu'ils ne pouvoient le jour tirer de leur  
prison.

Je crois que les maîtres de la Lyre ont tiré de leurs cerveaux pendant le jour autant de *merveilles* que pendant la nuit. Mais n'admirez-vous pas, Monsieur, ces *merveilles qu'on ne peut tirer le jour de leur prison* ? Quelle sublime métaphore ?

D'après sa manie de mettre sur le compte de la *Nuit* toutes les *merveilles* d'ici-bas, M. *André* ne balance

pas à croire que c'est à la *Nuit* que nous devons l'*Enéide* de *Virgile*; comme si, encore une fois, les Poètes ne travailloient que la *nuit* !

Je me lasse, Monsieur, de vous copier des conceptions aussi bisarres & des vers aussi ridicules. Je ne vous citerai plus que la dernière strophe ; elle est digne de toutes les précédentes. Je défie d'imaginer une fin plus glaciale :

Je chantois, &, du haut des célestes demeures,  
Excitant ses coursiers attelés par les Heures,  
Le Soleil sur les monts dardoit ses feux naissans :

Et bientôt rétabli dans sa splendeur première,  
Le Dieu de la lumière  
Fit disparaître l'ombre, & troubla mes accens :

A la place de M. *André*, je me serois bien gardé de me comparer moi-même à cet oiseau des ténèbres qui ne chante que dans la *Nuit*, & dont l'œil est blessé des premiers rayons du jour.

Cette Ode est suivie d'une *Épître à Pirrha*. C'est une Pièce prétendue galante qui est on ne peut pas plus gauche. Il faudroit qu'avant de faire

134 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

des vers dans ce genre , l'auteur étudiait un peu plus le ton du monde , & qu'il ne dît pas que la Belle est *rarement bien frisée* , que son ajustement *pêche toujours par quelque endroit* , qu'il *y a toujours quelque épingle mal attachée*. Les derniers vers de cette Epître sont plaisans. Il s'agit dans la pièce du départ de *Pyrrha* pour la campagne. L'auteur se fait demander , par je ne sais quel Censeur , pourquoi il ne met pas plus de suite dans ses discours. *Eh , tu ne vois pas* , homme dur & sauvage , répond le Poète égaré , que je le fais exprès ,

Que je laisse à dessein ce funeste voyage ? ...  
 Las de suivre toujours une route importune ,  
 Souvent le Voyageur se livre à la fortune ,  
 Et, pour charmer ses maux, cherchant quelque *agrément* ,  
 Sous des berceaux fleuris va se perdre un *moment*.

*Eh ! n'auroit-il pas lieu de se mettre en colère ,*  
 Si quelqu'un par hasard venoit lui dire : *Frère ,*  
 Crois-mois , vers ces taillis ne porte point tes  
 pas :

Ce sentier à ton but *ne* conduiroit pas :

Pourquoi veux-tu tenter une route inconnue ?  
*Marche à droite, avec moi reprends cette avenue ;*  
 Et , de l'autre côté, *le tirant par la main ,*  
 Malgré lui le mettroit dans son maudit chemin ?

Je conseille à Monsieur *André* de renoncer à la Poësie galante. Ce n'est pas là son talent. Sa petite Brochure est terminée par *l'Epître d'un jeune Poëte à un jeune Guerrier* qu'il envoya l'année dernière au concours de l'Académie, & à laquelle il accorde aujourd'hui les honneurs d'une seconde Edition ; je vous en ai rendu compte dans le temps. Elle étoit dédiée , dit l'auteur, *à un homme de Lettres célèbre ;* vous ne devinez pas à qui ? C'étoit à *M. de la Harpe*. Vous ne vous douteriez pas encore d'une autre circonstance : *c'est que l'Envie s'en est allarmée , & cette Envie-là , c'est moi - même qui suis coupable de m'être un peu moqué de cette charmante Dédicace.* Mais je ne croyois pas être sujet à *m'alarmer* si facilement. Quoi qu'il en soit , nos jeunes gens devroient bien se corriger de parler sans cesse d'*Envie* & d'*Envieux*. Dès qu'on n'admire pas leurs rimailles , on se trouve méta-

morphosé tout-à-coup en *Envieux* ; on est le *Zoïle* de ces nouveaux *Homères*. A les entendre, on croiroit que l'*Envie* les guette tous au sortir du Collège pour ne les quitter qu'au tombeau.

*Principes Généraux & Raisonnés de la Grammaire Françoisse , avec des Observations sur l'Orthographe , les Accens , la Ponctuation & la Prononciation , & un Abrégé des règles de la Versification Françoisse : Dédiés à Monseigneur le Duc D'ORLÉANS , Premier Prince du Sang ; par M. Restaut, Avocat au Parlement & aux Conseils du Roi. Onzième Édition , corrigée très-exactement , & augmentée de la vie de l'auteur. A Paris , aux dépens de Lottin le Jeune, Libraire rue Saint Jacques , vis-à-vis la rue de la Parcheminerie. Un volume in-12 de plus de 600 pages.*

**D**ANS ce grand nombre de Livres

publiés sur notre Langue, & dont plusieurs sont estimés avec justice, vous avez toujours distingué, Monsieur, la Grammaire Françoisse de *M. Restaut*, Ouvrage excellent, qui, par neuf éditions consécutives, faites du vivant de l'auteur & sous ses yeux, a reçu entre ses mains toute la perfection dont il pouvoit être susceptible. *M. Restaut*, après avoir puisé dans les meilleures sources, a présenté les principes les plus sûrs avec méthode, clarté, précision, & toujours dans l'ordre le plus convenable.

Cette onzième Edition, la seconde depuis la mort de l'auteur, n'est pas inférieure aux Editions précédentes, par l'attention la plus exacte que l'on s'est efforcé d'apporter dans la partie Typographique, & par la correction essentielle à tout Ouvrage élémentaire, mais principalement lorsque



138 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

cet Ouvrage est destiné à l'instruction de la jeunesse & des étrangers. Pour le rendre même plus utile, on l'a terminé par une *Table Alphabétique des Matières* très-ample, qui forme un Dictionnaire de presque toutes les difficultés qui peuvent survenir journellement sur la Langue Françoisse ; les personnes les plus embarrassées & les plus bornées trouveront dans cette *Table*, à l'instant & sans peine, de quoi se satisfaire pleinement.

On trouve chez le même Libraire l'*Abrégé des Principes de la Grammaire Françoisse*, par le même M. Restaut, dernière Edition, beaucoup plus correcte que les précédentes, & augmentée aussi d'une *Table Alphabétique des Matières*. Je ne puis, Monsieur, que répéter ce que je vous ai dit toutes les fois que je vous ai rendu compte des Editions précédentes.

Tous les François qui font curieux de ſçavoir leur langue par principes , ne peuvent ſe paſſer de l'un & de l'autre Ouvrage. Les Profeſſeurs, les Communautés Religieuſes chargées de l'éducation de la jeuneſſe de l'un ou de l'autre ſexe, les Maîtres de Penſion, les Maîtrefſes d'écoles, les Précepteurs, les Gouverneurs d'enfans, &c, ne ſçauroient ſur-tout mettre trop tôt l'abrégé de cette Grammaire entre les mains de leurs élèves, & la Grammaire elle-même, après qu'ils en auront bien appris l'abrégé.

On lit au-devant du frontiſpice un *Avis* du Libraire, qui n'eſt pas tout-à-fait inutile. » Il ſe débite pluſieurs  
» Editions contrefaites du préſent Ou-  
» vrage dans les pays Etrangers &  
» même en France. Elles ſont très-  
» mal imprimées & remplies de fautes.  
» La bonne Edition, correſte & faite

» avec exactitude, sur le manuscrit  
 » de l'auteur, porte au frontispice le  
 » nom de *Lottin le Jeune*, & se trouve  
 » signée de sa main au dos du même  
 » frontispice, pour la distinguer de ces  
 » impressions furtives & fautives. Ces  
 » mauvaises Editions, qui portent  
 » comme les autres le nom du Libraire  
 » de Paris, paroissent soignées au  
 » premier coup - d'œil; mais, outre  
 » qu'elles sont constamment remplies  
 » de fautes, l'on peut aisément les  
 » reconnoître encore au nombre des  
 » pages. L'Edition de Paris en a 648,  
 » sans compter la *Dédicace*, la *Pré-*  
 » *face*, l'*Avertissement*, l'*Éloge Histori-*  
 » *que de M. Restaut* & la *Table des Cha-*  
 » *pîtres*. Les autres, le plus souvent,  
 » ont quatre - vingt à cent pages de  
 » moins. On peut juger par - là de  
 » la différence qui se trouve entre ces  
 » contrefactions & l'édition présente.

*La Dignité des Gens de Lettres. Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1774 ; par M. Doigni. A Paris, chez Demonville, Imprimeur - Libraire de l'Académie Française, rue Saint Séverin. Brochure in-8° de 9 pages.*

**I**L y a dans cette Pièce, Monsieur, de l'élan, de la chaleur, & des morceaux que ne désavoueroient pas nos meilleurs Ecrivains, entr'autres la tirade suivante ;

Le mortel le plus noble est le mortel qui  
pense ;  
Jalous de conserver sa fière indépendance ,  
Il rejette l'appui du riche corrupteur ,  
Qui veut pour l'avilir être son protecteur.  
Quel éclat imposant , quelle gloire environne  
Le Favori des Arts que le laurier couronne !  
On apporte à ses pieds les tributs du respect ;  
Tout un Peuple le suit & cherche son aspect ;

On ne demande point, en le voyant paroître,  
 Dans quelle source antique il a puisé son être,  
 Quel est son rang, son nom, & le sang dont  
 il sort :

Il s'est créé lui-même, il ne doit rien au sort ;  
 Sa juste renommée , en cent lieux répandue ,  
 L'emportant au-dessus de la foule inconnue ,  
 Sans cesse le devance, & fait rougir le Grand ,  
 Qui n'eût pû sans ayeux échapper au néant.

Un autre caractère de cette Pièce  
 est l'honnêteté que l'auteur y fait pa-  
 roître ; il souhaite de voir tous les  
 rivaux s'embrasser & se célébrer ré-  
 ciproquement :

Ils n'auront point de droits au Temple des  
 neuf Sœurs ,  
 Ceux qui n'ont point rougi de dégrader leurs  
 mœurs ;

Je les ai vû descendre à d'obscures intrigues ;  
 Se traîner sourdement dans le sentier des  
 brigues ;

Par la haine j'ai vû le Génie enflammé,  
 L'antique enthousiasme en rage transformé ;  
 Des Autels d'*Apollon* les guirlandes flétries,  
 Le sceptre des Talens dans la main des Furies,

M. *Doigni* propose à tous les Gens de Lettres l'exemple de *Fénelon*, & je finis par cette apostrophe qui est un des meilleurs endroits de cet ouvrage.

O divin *Fénelon*, ô nom cher & sacré,  
Qui réveille l'amour dans mon cœur enivré,  
Toi qui, sans cesse en butte aux assauts de  
l'envie,

Prêtas à la Vertu les accens du Génie;  
Tu cédas au besoin d'aimer & de sentir,  
Et ne connus jamais le malheur de haïr;  
Entouré des méchans, tu ne pouvois y croire;  
L'instant de tes erreurs fut l'instant de ta gloire;  
Modeste, bienfaisant, tolérant & soumis,  
Tu fis de leurs complots rougir tes ennemis;  
Tu fus grand à la Cour comme sur le Parnasse,  
Simple dans la faveur, ferme dans la disgrâce,  
Et la paix des humains, leurs vertus, leur  
bonheur,  
Furent les derniers vœux échappés de ton  
cœur.

*Cours complet de Mathématiques, par  
M. l'Abbé Sauri, ancien Professeur de  
Philosophie en l'Université de Mont-*

244 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*pellier ; cinq volumes in-8°. Prix reliés 36 livres. A Paris , chez Ruault Libraire rue de la Harpe.*

CET ouvrage renferme les découvertes des Géomètres Anciens & Modernes sur la Géométrie , l'Algèbre , les Courbes Algébriques, Transcendantes & à Double-Courbure, le Calcul Différentiel & Intégral, celui des Variations, &c. Des Sçavans dans cette partie m'ont assuré que ce *Cours* est effectivement le plus complet qui ait paru en ce genre ; que l'auteur y a mis la plus grande clarté ; qu'il substitue souvent aux Méthodes des plus habiles Géomètres , d'autres Méthodes ingénieuses ; qu'enfin l'on pourra , par le moyen de ce Livre , approfondir les Mathématiques en moins de temps & plus facilement qu'on ne pourroit le faire avec le secours dispendieux d'un grand nombre de Volumes étrangers & de Mémoires de différentes Académies.

Je suis, &c.

*A Paris ce 8 Septembre 1774.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE VII.

*Temples Anciens & Modernes, ou Observations Historiques & Critiques sur les plus célèbres Monumens d'Architecture Grecque & Gothique ; par M. E. M. Deux Parties in-8° de 350 pages chacune ; à Paris , chez Musnier fils Libraire, Quai des Augustins au coin de la rue Gît-le-Cœur.*

CET ouvrage , Monsieur , n'est point d'un Artiste , mais d'un Amateur éclairé , d'un homme de goût , qu'un long séjour à Rome a mis à portée d'examiner avec soin les Monumens qu'il décrit & sur lesquels il donne ses remarques. Les années 1774. Tome VI. G



ciens Temples doivent occuper une place distinguée dans l'Histoire de l'Architecture ; & l'on ne peut cultiver ce bel Art sans connoître les célèbres Edifices où les grands Maîtres qui l'ont exercé, ont déployé le plus de grandeur & de majesté. Cette matière, il est vrai, a déjà produit une immensité de Volumes ; mais l'auteur de ces *Observations*, pour épargner au Public l'ennui des redites, n'examine ni l'origine ni l'antiquité des Temples ; leurs ornemens mêmes n'entrent que par incident dans ce qu'il en rapporte ; il ne s'occupe que de leur forme, de leur étendue & de leur capacité.

Il est peu d'anciens Temples dont les Historiens nous aient marqué les dimensions principales, & presque tous ceux qui en ont parlé se sont plus attachés à peindre leur magnificence qu'à fixer leur étendue. L'auteur prétend que tous ces Edifices, consacrés au culte des Dieux, n'étoient point comparables à nos Temples modernes, pour la grandeur & l'enceinte. Voici quelques-unes des

preuves sur lesquels il appuie cette assertion. Tous ceux qui ont écrit sur les Temples du Paganisme, rapportent qu'il y avoit toujours, au-devant de ces Temples, une grande place appelée *Area* (*Aire*), occupée par les Marchands qui vendoient les denrées nécessaires aux Sacrifices, aux Offrandes, aux Libations; qu'ensuite étoit une fontaine destinée à purifier les Sacrificateurs & les Victimes; que de l'*Aire* on passoit dans une cour (*Atrium*) entourée de portiques, de cette cour dans un vestibule, du vestibule dans le corps du bâtiment (*Cella*), où étoient les Dieux, les Autels, les Candélabres, &c; que cette *Cella* avoit trois parties principales, la *Basilique*, l'*Adytum* & la *Tribune*, dont la première répondoit à ce que nous appellons *Nef*, la seconde à notre *Sanctuaire*, & la troisième au *Rond-Point* de nos Eglises: c'étoit dans cette dernière partie qu'étoit élevée la statue du Dieu dont le Temple portoit le nom. Ces écrivains parlent encore du *Pénétrale*, du *Sacrarium*, & sont assez embarrassés pour distribuer ces

différentes pièces. Quoi qu'il en soit ; ces descriptions pompeuses supposent bien du terrain occupé ; les rapports sur-tout que l'imagination établit entre les différentes parties de la *Cella* & celles de nos plus grandes Eglises , laissent dans l'esprit l'image de l'Edifice le plus spacieux. Mais M. l'Abbé M\*\*\* prétend que ces descriptions ne peuvent s'appliquer qu'à un très-petit nombre de Temples anciens tels que ceux de *Sérapis* ou de *Diane* à Ephèse ; qu'elles ne convenoient point à tous les autres ; que tous n'avoient ni ces places , ni ces portiques , ni ces vestibules , qu'on nous représente comme nécessaires à leur composition. Il demande si on les trouvoit , par exemple , aux soixante Temples qui étoient sur le Capitole ; celui de *Jupiter-Capitolin* occupant déjà une bonne partie du terrain , & la Basilique de *Saint Pierre* couvrant aujourd'hui elle seule autant de surface qu'en contient ce fameux tertre. Quelques-uns avoient , tout au plus , un petit portique à deux , quatre , ou six colonnes ; les autres pouvoient être riches en peintures &

en sculptures; mais leur extérieur n'avoit point cet appareil qui annonce de vastes constructions. L'ancienne Rome étoit d'une étendue immense; mais, vû la quantité non moins immense de Temples qu'elle renfermoit, il faudroit lui supposer une grandeur double de celle qu'elle avoit, si tous les Temples eussent été accompagnés de places, de vestibules, &c. D'ailleurs, il est certain que, pendant les six premiers siècles de Rome, les Temples ne furent ni plus grands ni plus magnifiques que les maisons des citoyens, lesquelles n'avoient qu'un étage: tel fut au moins l'état des choses avant les conquêtes des Romains dans la Grèce. *Pline* rapporte qu'en 662 de Rome, on ne voyoit encore de colonnes de marbre dans aucun Edifice public; & c'est dans ce siècle que le Temple, élevé à *Jupiter-Férentien*, n'avoit que quinze pieds de long. La *Fortune* étoit une des Déeses les plus honorées des Romains; le culte de *Vesta*, l'un des plus sacrés, datoit de l'origine de la Nation; cependant les Temples de ces deux Di-

vinités, que les temps ont épargnés; réunis ensemble, n'occupent pas autant de superficie que le *Panthéon*, auquel on ne donne que cent quarante-quatre pieds de diamètre.

M. l'Abbé M\*\*\* doute encore, d'après de bonnes raisons, qu'il se fît des sacrifices dans l'intérieur des Temples anciens; ce n'étoit donc point à ces Edifices qu'il falloit donner une étendue capable de contenir le Peuple qu'attiroit cette partie du culte payen, mais aux portiques qui les accompagnoient, afin que, l'immolation des victimes se faisant dans le vestibule, les Spectateurs, répandus dans les portiques d'alentour, pussent voir la cérémonie. Mais il faut remarquer que tous les Dieux n'avoient pas les grands honneurs du sacrifice; que plusieurs se contentoient de fumigations & d'offrandes; que le sacrifice d'un coq à *Esculape* ne faisoit point autant de fracas qu'une hécatombe à *Apollon*; qu'on ne sacrifioit pas devant tous les Temples; que les assemblées solennelles du Peuple de Rome se faisoient au seul Temple de *Jupiter*

*Capitolin*, quoiqu'il y en eût d'autres consacrés à *Jupiter Stator*, à *Jupiter Tonnant*, à *Jupiter Custos*. Pourquoi donc construire auprès de ces Edifices des cours qui ne devoient point avoir d'usage ? L'auteur remarque encore qu'il y avoit dans la Grèce une infinité de Temples où il n'étoit permis qu'au Prêtre, ou à la Prêtresse, d'entrer. Donnoit-on des dimensions de 30 ou 40 toises à un Edifice, où il suffisoit qu'il y eût place pour une seule personne & pour quelques statues ? Y voyoit-on la *Basilique*, l'*Adytum*, le *Sacrarium*, &c ? Non ; c'étoit une petite *Cella*, où le Dieu dispa-roissoit dans la fumée de quelques grains d'encens. Quelques trépieds, une table pour placer les gâteaux sacrés, voilà quels en étoient les meubles, & il ne pouvoit y en entrer davantage. Qu'on parcoure toutes les Vertus qui avoient des Temples à Rome, la *Fidélité*, la *Constance*, la *Bonne-Foi*, la *Bienfaisance* : on trouvera que toutes ne devoient leur culte qu'à quelqu'événement dont on vouloit conserver le souvenir. Dans

cette vûe il n'étoit pas nécessaire de construire des Edifices immenses; enfin qu'on se rappelle que , hors l'occasion d'un sacrifice solemnel, il ne se faisoit , dans les Temples , aucune assemblée considérable ; qu'il y avoit fort peu de ces cérémonies religieuses régulièrement en usage chaque année ; qu'un Citoyen du commun , ayant des graces à demander aux Dieux , prenoit quelque petite victime s'il étoit à son aise , ou quelques gâteaux s'il étoit pauvre , & , suivi de sa femme & de ses enfans , alloit à petit bruit faire son sacrifice ou son offrande. Qu'on se rappelle encore qu'à Rome tous les Temples, un seul excepté , étoient habituellement fermés , & l'on n'aura pas de peine à concevoir que les Anciens ne donnèrent point à leurs Edifices sacrés une étendue inutile & dispendieuse.

A ces raisons , fondées sur certaines convenances , l'Observateur ajoute quelque chose de plus précis ; il cite quelques-uns des Temples célèbres chez les Anciens , & il fait voir , d'après leurs dimensions , que la plupart

de ces Edifices avoient beaucoup moins d'étendue & de capacité que les nôtres. Ce n'est pas au reste que M. l'Abbé M\*\*\* veuille conclure que nos Architectes, qui construisent de grandes Eglises, l'emportent sur les Anciens qui ne bâtissoient que de petits Temples: il faudroit, dit-il, oublier que ceux-ci construisirent des Théâtres, des Thermes, dont l'étendue, la distribution & la hardiesse étonnent encore aujourd'hui ceux qui n'en voyent que les ruines. Il faudroit ignorer qu'une seule salle des Thermes de *Dioclétien* est devenue, entre les mains de *Michel-Ange*, une des plus vastes Eglises de Rome. Ce ne fut donc pas la timidité qui arrêta les anciens Architectes, quand ils ne firent que de petits Temples. L'usage seul régla leurs plans & dirigea leurs opérations. Il étoit établi que les Monumens consacrés aux Dieux n'auroient qu'une capacité médiocre; l'habileté ne consistoit donc point à faire du vaste que l'on ne vouloit pas, mais à donner à ce qu'on faisoit la grandeur qui lui convenoit. Douze



siècles plus tard , l'Architecte qui construisit les Thermes de *Dioclétien* , eut sans doute construit la Basilique de *Saint Pierre*.

Le *Panthéon* est de tous les Monumens de l'ancienne Rome celui qui fixe le plus long - temps les regards de l'Observateur. Il en trace l'histoire , en donne une description détaillée, & justifie les changemens & les réparations que *Benoît XIV* a fait faire à ce superbe Temple. On lit cette inscription sur la frise de son Portique : *M. Agrippa L. F. Cos. tertium fecit* ; ce qui a fait croire assez généralement que tout le Temple étoit l'ouvrage d'*Agrippa*. Mais plusieurs Antiquaires & de grands Artistes ont pensé que le *Panthéon* existoit du temps de la République , qu'*Agrippa* n'avoit fait que l'embellir & y ajouter le Portique. *Michel-Ange* étoit persuadé que le corps de ce Temple & le Portique par lequel on y entre , étoient de trois différens Architectes. La raison qu'il en donnoit , étoit que la voûte & l'ordre qui la porte n'ont ni la même élégance ni des rapports exacts , &c.

que le Portique est d'une Architecture plus majestueuse que l'intérieur. Le Portique paroît effectivement avoir été fait après-coup ; il ne tient point au corps du Temple ; c'est un morceau plaqué , & derrière est un avant-corps terminé par un fronton.

La forme du *Panthéon* est circulaire , delà son nom moderne de *Ronde*. On lui donne dans œuvre 144 pieds de diamètre , & autant depuis le sol jusqu'au grand œil par où il reçoit le jour. Toutes les murailles du Temple , jusqu'à la grande corniche inclusivement , sont revêtues de marbre précieux en compartimens ; la frise est toute entière de porphyre. L'intérieur de la voûte est distribué en larges bandes perpendiculaires & transversales , & les vuides ou caisses, formés par ces bandes , diminuent de grandeur à mesure qu'elles approchent du haut de la voûte où elles n'arriyent pas , y ayant entr'elles & le grand œil un espace plane assez considérable. Pour mettre plus de légèreté dans une voûte aussi hardie , l'Architecte n'a rempli le fond des

caissés que de chaux & de pierre-ponce. Les parois étoient revêtus de plomb & de bronze rehaussé d'argent ciselé, & le fond portoit une rosace de même métal. La voûte étoit couverte en dehors de lames de bronze doré ; le mur extérieur du Temple s'élève perpendiculairement jusqu'à la moitié de la partie convexe de la voute, & l'on a ménagé sur cette convexité sept degrés qui donnent la facilité de monter par dehors jusqu'au sommet de l'Edifice. Son Portique est formé par seize colonnes de granit, d'un seul bloc & de plus de quatre pieds de diamètre. Les poutres qui formoient le plafond du Portique étoient revêtues de bronze ; les portes & les pilastres qui accompagnent le chambranle sont aussi de ce métal. On montoit au Portique par sept ou neuf degrés. Tel étoit le *Panthéon* que sa richesse faisoit mettre par *Plin*e au rang de ce qu'on voyoit à Rome de plus beau.

Le tremblement de terre qui accompagna l'éruption du Vésuve arrivée sous *Tibère*, causa au *Panthéon* un

dommage considérable. Il fut réparé par *Domitien* ; ce qui fit regarder ce Prince, par quelques auteurs, comme le fondateur de l'Edifice. L'Empereur *Adrien* y fit aussi travailler ; mais il paroît que *Septime Sévère* fut celui à qui le *Panthéon* dut davantage, depuis sa construction ; il y fit des réparations essentielles. Ce Temple subsista dans tout son éclat jusqu'aux irruptions des Barbares. Quoique les Empereurs Chrétiens, avant cette époque, eussent donné des Edits pour faire abattre les Temples du Paganisme, le *Panthéon* n'avoit point souffert du zèle des Pontifes & de la précipitation des Chrétiens, avant le premier siège de Rome par *Alaric*. Malgré le dépouillement des Temples qui se fit alors, celui-ci conservoit encore assez de richesses pour exciter la cupidité. *Constance II* vint de Constantinople à Rome, vers l'an 655, & la visite qu'il rendit à cette malheureuse Ville fut celle d'un ennemi. Il acheva de dégrader le *Panthéon* ; il enleva l'argent & le bronze qui décoroient la voûte, & les lames de

bronze doré qui en couvroient l'extérieur. Tout fut transporté à Syracuse. Environ cinquante ans auparavant, le Pape *Boniface IV* avoit demandé le *Panthéon* à l'Empereur *Phocas*, pour en faire une Eglise. C'étoit sentir bien tard ce que valoit un pareil Edifice ; si l'on eut profité des avantages que donnoient les Edits des premiers Empereurs Chrétiens, on se seroit assuré de ce beau Temple lorsqu'il conservoit encore toute sa magnificence. On ne conçut le dessein de le consacrer au vrai Dieu, que lorsque les Barbares y eurent porté le ravage, & que la misère des temps ne permettoit point de lui rendre ce qu'il avoit perdu.

Rome, en se repeuplant après les dévastations des Barbares, changea presqu'entièrement de place ; elle se resserra ; les sept collines furent insensiblement abandonnées, & le *Champ de Mars*, étant plus uni & plus près du Tibre, fournit le terrain de la nouvelle Ville. Le *Panthéon* étoit dans le *Champ de Mars* ; il fut bientôt entouré de maisons qui déroberent aux yeux

sa belle forme, & qui, adossées à ses murailles, ne purent manquer de le dégrader. Des Fripiers, & autres Trafiquans de cette espèce, s'introduisirent aussi jusques dans le Portique, en lièrent les colonnes par des murailles, & s'y construisirent des boutiques. Ce désordre dura jusqu'au Pontificat d'*Eugène IV*; le seul zèle pour la décence du Lieu Saint, déterminâ le Pontife à faire dégager le *Panthéon* des maisons qui l'environnoient. Les misérables baraques du Portique furent abattues, & si l'on ne répara pas tout le mal qui avoit été fait jusqu'alors, on en arrêta au moins les progrès. *Benoît II* fit couvrir de plomb l'extérieur de la voûte, qui étoit restée exposée aux injures de l'air depuis que *Constance* en avoit enlevé les lames de bronze doré; & *Nicolas V* renouvela, sous son Pontificat, cette toiture de plomb avec plus de magnificence. Depuis ce Pontife jusqu'à *Urbain VIII*, on ne voit pas qu'aucun Pape ait rien fait de remarquable pour le *Panthéon*. *Urbain VIII* y ordonna quelques réparations

& fit construire , sur l'ancien avant-corps , deux Campanilles d'assez mauvais goût ; mais il enleva au Portique ce qui lui restoit de son ancienne magnificence , ce bronze qui couvroit les poutres & qui étoit tellement prodigué , qu'on en tira le grand baldaquin de la confession de *S. Pierre*, & plusieurs pièces d'artillerie pour le Château Saint-Ange. *Alexandre VII*, *Clément IX* & *Clément XI*, firent aussi plusieurs dépenses pour la restauration du *Panthéon* ; mais le trait le plus propre à donner de cet ancien Monument la plus grande estime , c'est que *Raphaël*, le Prince des Peintres & l'égal des plus habiles Maîtres en Architecture , laissa en mourant une somme considérable pour les réparations de ce superbe Temple , où il avoit choisi le lieu de son tombeau. Tout le bon moderne qui décore l'intérieur est des derniers temps ; les tableaux en sont estimables , & les statues , sans être des chefs-d'œuvre , font honneur à la Sculpture ; ce qui prouve qu'elles sont postérieures au quinzième siècle.

Enfin , sous *Benoît XIV* , on entreprit de *moderniser* le *Panthéon*. Le projet excita les clameurs d'un grand nombre d'Amateurs , partisans outrés de l'Antique , qui ne virent dans cette entreprise qu'une témérité barbare qui alloit anéantir le plus beau Monument de l'ancienne Rome. Il s'agissoit de restituer les ornemens intérieurs de la voûte , l'attique qui regne au-dessus de la grande corniche , & de refaire le pavé. L'auteur , en répondant aux Critiques , établit la nécessité des réparations faites au *Panthéon* , & montre qu'elles ont pour objet , non d'anéantir les beautés de l'ancienne Rome , mais d'effacer les traces de la barbarie & de l'ignorance , & que , si nous avons à nous plaindre des siècles passés qui ont négligé ce riche morceau d'Architecture , nos descendans n'auront qu'à se louer du nôtre qui rend à ce Monument une partie de son ancienne magnificence.

L'auteur passe aux Temples du Christianisme. Il ne cherche point à fixer au juste les époques des diffé-



rens goûts qui se sont succédés dans la construction de nos Temples ; il s'attache seulement aux siècles qui offrent des différences plus marquées. Il considère nos Eglises dans trois âges : depuis le quatrième siècle jusqu'au neuvième , depuis le neuvième jusqu'à la fin du quinzième , & depuis celui-ci jusqu'à nos jours. En parlant de la Basilique de *Saint Paul* de Rome , bâtie par *Constantin* , il observe 1<sup>o</sup> que l'usage des voûtes étoit inconnu dans les premières Eglises de Rome , puisque toutes celles qui remontent à la plus haute antiquité ne sont point voûtées ; 2<sup>o</sup> que ces mêmes Eglises , aujourd'hui entièrement plafonnées , ne l'ont été que dans ces derniers temps ; que jusqu'au milieu du 16<sup>e</sup> siècle , il n'y avoit de plafonds qu'au-dessus du Sanctuaire , & que le reste n'étoit pas plus richement couvert que ne le sont en France nos plus pauvres Eglises de campagne. Il en donne pour preuves l'Eglise de *S. Paul* , l'ancienne Basilique de *S. Pierre* , celles de *S. Jean de Latran* , & de *Sainte Marie Majeure* : ces quatre Temples étoient

les principaux de Rome, & il n'est pas probable qu'on ait plus négligé leur décoration que celle de tant d'autres, qu'on ne pouvoit leur comparer pour la grandeur & la magnificence. Il attribue cette singularité plutôt à l'usage qu'à la timidité des Architectes d'alors, puisque ceux qui voûtèrent les Thermes de *Constantin* pouvoient aussi facilement voûter une Eglise.

L'examen des Temples, dans les différens âges, conduit M. l'Abbé M\*\*\* à quelques considérations sur l'Architecture Gothique. Il demande d'abord si l'invention de l'*Ordre Gothique* appartient aux Goths, comme celle de l'*Ordre Dorique* appartient aux *Doriens* : il soutient la négative. Pour que les Goths, dit-il, puissent être regardés comme les inventeurs de l'Architecture appelée *Gothique*, il faut, ou qu'ils l'aient apportée des pays d'où ils sont sortis, ou qu'ils l'aient imaginée après s'être formé des établissemens fixes en Italie & dans les autres parties méridionales de l'Europe. Aucune de ces deux suppositions ne lui paroît plus

vraisemblable que l'autre. 1.<sup>o</sup> tous les Auteurs s'accordent à nous représenter les Goths comme des Barbares qui n'ont commencé à être connus dans l'Histoire que lorsqu'ils ont commencé à porter le fer & le feu dans le sein de l'Empire Romain. Il importe peu qu'ils ayent habité les bords de la Vistule ou ceux du Tanais ; qu'ils soient sortis de la Suède ou de la Scythie : nommer quelqu'un de ces pays , tels qu'ils existoient il y a quinze siècles , c'est exclure toute idée d'Arts & de Sciences qui n'ont point de rapport à la guerre. Or l'Architecture Gothique , quelque grossière même qu'on la suppose , demande plus de combinaisons que n'avoient le temps d'en faire des Peuples souvent errans , & presque toujours armés contre leurs voisins. Il est probable qu'ils n'habitoient pas sous de simples tentes , vû la rigueur du climat ; mais leurs maisons n'étoient que de ces cabanes , dont la Nature seule enseigne la construction à quiconque veut se garantir des injures de l'air & de la dent des bêtes féroces. L'Architecture ne fut sans

doute chez les Goths que ce qu'elle fut chez presque tous les Peuples de la terre, qui ne purent avoir de commerce avec les Egyptiens ou les Grecs. 2° il est bien difficile de se persuader que les Goths aient inventé, en Italie, un Art qu'ils ne connoissoient point dans leur propre pays. Ils n'eurent d'établissmens fixes en Italie que plus de deux cens ans après y avoir paru pour la première fois sous *Mart. Aurèle*. Jusqu'à *Théodoric*, les Goths n'étoient qu'une armée avide de pillage, errante au gré de son Chef, fondant tantôt sur une Province de l'Empire, tantôt sur une autre, employant son repos à forger des armes, ne songeant à construire ni Temples ni Maisons. *Théodoric* fonde enfin le Royaume des Goths, & occupe bientôt tous les Etats du dernier Empereur d'Occident; il se fixe à Ravenne, y établit le siège de son Empire, disperse les Soldats dans l'Italie, & d'une multitude de Barbares de différens noms, il se forme un Peuple qui porte celui de Goths. Les successeurs de *Théo-*

*lorie* , toujours en guerre avec les Empereurs d'Orient , succombent enfin ; ils abandonnent sans retour l'Italie , & se retirent , avec leurs Sujets , chez ceux de la même Nation. qui déjà s'étoient établis en France & en Espagne : enfin , au commencement du huitième siècle , il n'y a plus dans aucune contrée de l'Europe un seul Royaume des Goths. Or , l'auteur demande si l'on connoît en Italie , en France , en Espagne , en Allemagne , un seul Temple appelé *Gothique* , dont la construction soit antérieure au huitième siècle. Cependant , pour pouvoir faire honneur aux Goths de l'Art dont on leur attribue l'invention , il paroît nécessaire qu'il existe quelque grand Monument bâti par eux , & qui soit , par exemple , dans le goût de *Notre-Dame* de Paris. Mais il seroit difficile de trouver en France & en Italie quelqu'Edifice de ce genre antérieur au dixième siècle : tous les grands Monumens dans l'Ordre Gothique n'ont donc été construits que lorsque les Goths n'existoient déjà plus. L'auteur attribue

l'origine de ce genre d'Architecture à la corruption du goût & à la décadence des Arts qui suivit de près celle de l'Empire ; & , comme les incursions des Goths se firent dans le même temps , de ce concours de circonstances est résultée l'opinion populaire que les Barbares avoient anéanti l'Architecture Grecque pour y substituer celle qu'ils avoient apportée de leur pays. Si nos Edifices appelés *Gothiques* doivent porter ce nom , c'est uniquement parce qu'ils sont aussi différens , par leurs proportions & leurs ornemens bisarres , des beaux Monumens d'Athènes , que les Goths l'étoient eux-mêmes des Grecs , par leurs talens & leurs mœurs. Ce n'est pas cependant que l'auteur refuse tout mérite à l'Architecture Gothique. Il convient que nos anciens Temples, quelle qu'ait été la manière des Architectes , présentent les plus grandes beautés au milieu des plus grands défauts ; qu'on ne peut les voir sans y découvrir une majesté digne de leur destination , une science de ce que l'art de bâtir a de plus profond , & une

hardiesse dont l'antiquité ne nous fournit point d'exemples. Les anciens Romains donnèrent à leurs grandes voûtes jusqu'à six & huit pieds d'épaisseur, & il y a telle voûte Gothique qui n'en a pas un.

Les bornes d'une Lettre ne me permettent point, Monsieur, d'entrer dans le détail des observations sçavantes que l'auteur fait à l'occasion des Temples de *Sainte Sophie* de Constantinople, de *Saint Paul* de Londres, du Dôme de Milan, de *Sainte Marie del Fiore* de Florence, & sur-tout de *Saint Pierre* de Rome : » Monument » célébré, dit-il, dans toutes les Lan- » gues, & toujours supérieur à l'idée » qu'on s'en fait, pourvû que le bon » sens règle l'imagination ; Temple » auguste, qui n'eut jamais d'égal en » grandeur, en majesté, en richesse, » où la Religion a rassemblé tout ce » qui peut servir à animer & à nourrir » la piété ; où la curiosité la plus avide » & la plus intelligente trouve de » quoi se satisfaire, revient sans cesse » aux mêmes objets, & ne les quitte » que déterminée à revenir encore ; » où

» où les Artistes en tout genre, les  
» plus critiques & les plus habiles,  
» viennent admirer & s'instruire. «

M. l'Abbé M\*\*\* jette aussi un coup-  
d'œil sur la renaissance de l'Architec-  
ture en France. Il place à la tête de  
nos Temples, construits dans le goût  
de ceux de Rome, la belle Eglise de  
*Saint Louis* de la rue *Saint Antoine*.  
Ce morceau, qui ne date que du  
dernier siècle, a été dessiné d'après  
l'Eglise du *Jésus*, ouvrage du célèbre  
*Vignole*. » Sa construction, dit-il, fut  
» comme le signal d'une révolution  
» dans la forme & la distribution des  
» Eglises de Paris. On n'y fit plus d'ar-  
» cades en *tiers-point* ; les voûtes à  
» ogives furent prosrites, & l'on  
» alla jusqu'à tenter une coupole, plus  
» hardie, mieux proportionnée &  
» plus élégante que la mesquine & la  
» petite lanterne de *Saint Louis*. Dans  
» celles de la *Sorbonne* & du *Val-de-*  
» *Grace*, le *Mercier* & *François Man-*  
» *sard* déployèrent avec succès des  
» talens qui, jusqu'alors, n'avoient  
» fait que s'essayer. Enfin, *Jules-Har-*  
» *douin Mansard* réunit dans la cou-  
ANN. 1774. Tome VI. H



» pole des *Invalides* toutes les parties  
 » qui donnent de la majesté à ces sortes  
 » d'Edifices. Il doit paroître étonnant  
 » après cela , que nos Architectes ne  
 » se soient pas écartés , pendant plus  
 » d'un siècle , d'une certaine routine  
 » d'Ordonnance dans la construction  
 » des Temples ; par-tout des arcades,  
 » par-tout des pilastres , nulle trace  
 » de hardiesse , des voûtes monoto-  
 » nes , des contre-forts moins légers  
 » que les arcs-boutans gothiques , de  
 » longues & hautes murailles dénuées  
 » de toute espèce d'ornemens , &c.  
 » Rien ne prouve mieux combien le  
 » génie , même le plus réel , a peine  
 » à se dégager des entraves de l'habi-  
 » tude & de la coutume. Les Eglises  
 » de *Saint Sulpice* & de *Saint Roch*  
 » avoient été commencées avant la  
 » colonade du Louvre , & c'étoit ,  
 » pour les Architectes qui les conti-  
 » nuèrent , une nécessité de suivre les  
 » plans des inventeurs. Mais cette co-  
 » lonade existoit dès 1670, Comment  
 » l'ame des Architectes qui vinrent  
 » ensuite ne fut-elle pas remuée , com-  
 » ment leur génie ne prit-il pas l'es-  
 » sor à la vue du chef - d'œuvre de

» *Perrault* ? Comment ne tentèrent-  
 » ils pas d'exécuter dans un Temple  
 » une Ordonnance qui étoit d'un si  
 » grand effet à l'entrée du Palais de  
 » nos Rois ? Il y avoit des arcades à  
 » *Saint Sulpice* & à *Saint Roch* ; on  
 » continua à en faire usage dans les  
 » Temples. Cependant *Jules-Hardouin*  
 » *Manfard* osa s'écarter de la route  
 » battue. La Chapelle de *Versailles*  
 » devint une nuance bien marquée  
 » entre le bon & le meilleur , entre  
 » l'invention hardie & la timide imi-  
 » tation ; ce fut un heureux effet qui  
 » auroit dû encourager nos Artistes ,  
 » & qui ne produisit néanmoins rien  
 » de neuf pendant cinquante ans. Il  
 » étoit réservé à nos jours de repro-  
 » duire , dans les Monumens consa-  
 » crés à la Divinité , ce que l'Antiquité  
 » Payenne avoit eu de plus noble ; de  
 » fournir à la postérité des modèles ,  
 » dignes de fixer son goût ; de former  
 » dans l'Histoire de l'Architecture une  
 » époque célèbre ; de détruire enfin  
 » la fausse opinion que le François ne  
 » sçait point inventer en grand. «

Ce qu'on n'avoit pas vu en France,

on ne devoit pas s'attendre à le trouver ailleurs. Dans les Etats Catholiques de l'Allemagne, on vit paroître, de temps en temps, quelques imitations imparfaites des Eglises d'Italie; mais on n'y trouve rien qui les rende recommandables. La Chapelle Electorale de *Dresde*, construite sous *Auguste III*, d'après les dessins de *Chia-veri* Architecte Romain, est la seule qu'on puisse mettre au nombre des Temples de bonne manière. L'auteur observe que pour ce qui appartient, en Architecture, au naturel des formes, à une exacte exécution des Ordres Grecs, à la justesse des proportions, à l'harmonie des profils, au goût des ornemens, à la légèreté, à la correction du Dessin, la partie de l'Allemagne qu'il a parcourue, lui paroît encore un peu éloignée, non-seulement de la perfection, mais même d'une certaine pratique qui satisfait le premier coup-d'œil. » Je n'assignerai » point, dit-il, à une pareille singularité des causes aussi injustes qu'elles » seroient odieuses; mais qu'on m'explique comment il est arrivé que le » vaste Palais du *Belvédère* de *Vienne*,

» construit au commencement du dix-  
 » huitième siècle par les ordres , aux  
 » frais & sous les yeux du Prince  
 » *Eugène* , ne soit , pour ainsi dire ,  
 » qu'un Edifice Gothique dans la par-  
 » tie de la décoration extérieure ?  
 » Pourquoi encore le Château Impé-  
 » rial de *Schombrun* n'offre-t-il, du côté  
 » des jardins , presque rien de mieux  
 » traité que le *Belvédère* ? Le seul Tem-  
 » ple de la Capitale de l'Autriche , qui  
 » annonce un peu plus de talent & de  
 » goût , est celui de *Saint Charles* , Mo-  
 » nument de la magnificence & de la  
 » piété de l'Empereur *Charles V I.*  
 » Mais conçoit-on pourquoi l'Archi-  
 » tecte a donné la forme ovale à sa  
 » coupole , qui est d'un grand diamè-  
 » tre ; quelle espèce de beauté il a  
 » pû entrevoir dans deux grandes &  
 » deux petites arcades , dans des pen-  
 » dentifs irréguliers , dans une distri-  
 » bution désagréable des pilastres in-  
 » térieurs du tambour ? Seroit-il donc  
 » vrai qu'après la renaissance de l'Ar-  
 » chitecture Grecque , les Allemands  
 » voulussent encore , par respect , re-  
 » nir un peu au Gothique de leurs pè-

» res, comme les Italiens tinrent tou-  
 » jours, au milieu du Gothique, à la  
 » manière des anciens Romains. Je  
 » n'ai parlé que de Vienne parce qu'elle  
 » est le séjour d'une grande Cour, &  
 » qu'elle devoit naturellement être,  
 » plus qu'aucune autre Ville d'Alle-  
 » magne, celui de tous les grands ta-  
 » lens; j'aurois pû citer encore Gratz,  
 » Prague, Munich, &c, pour justifier  
 » ce qui n'est peut-être en moi que le  
 » préjugé, non d'un François, mais  
 » d'un demi-connoisseur. «

M. l'Abbé M\*\*\* termine son ouvrage  
 par une *Dissertation* que je ne ferai  
 qu'indiquer : il y examine quels ont  
 été les vrais destructeurs des grands  
 Edifices de l'ancienne Rome. Il regne,  
 selon lui, parmi les gens de Lettres  
 & les amateurs de l'Antique, un  
 préjugé aussi ancien que la renaissance  
 des Arts : c'est que les *Goths* & les  
*Vandales* ont été les destructeurs des  
 beaux Monumens de l'ancienne Rome.  
 Il soutient que ce préjugé est parti de  
 Rome moderne, qui, ayant beaucoup  
 à se reprocher sur ce point, a rougi  
 de ses torts, & rejeté sur autrui des  
 fautes qui lui appartiennent en grande

partie. Ceux qui , dans ces derniers temps , ont écrit sur les Arts , ont adopté sans examen une accusation qui se soutenoit depuis plus de deux siècles ; leur enthousiasme pour les belles productions de la Sculpture & de l'Architecture, le regret de ne plus voir que les ruines de tant de merveilles , & le défaut de critique , leur ont fait précipiter leurs jugemens , & ils ont répété, l'un après l'autre , de sanglantes invectives contre les Peuples du Nord. Trouvé t-on encore aujourd'hui une colonne brisée , une statue sans nez & sans oreilles , une urne à laquelle il manque une anse , &c , mille voix s'élèvent , & l'on dit d'abord & sans hésiter : *Voilà ce qu'ont fait les Goths*. L'auteur convient qu'il n'est pas douteux que les *Goths* n'aient occasionné la destruction d'un grand nombre de beaux Monumens ; mais il les trouve , à cet égard , dans le cas de tous les Conquérans qui portent la guerre dans un Empire étranger , & qui traînent après eux l'incendie & le ravage. Selon lui , pour que les *Goths* & les *Vandales* fussent plus cou-

pables que les autres, il faudroit prouver contr'eux, qu'en sortant de leur pays pour fondre sur l'Italie, une partie de leur objet étoit d'anéantir ce que les Arts avoient produit de plus merveilleux ; qu'au moins, arrivés aux pieds des murs de Rome, en même-temps qu'ils régloient le plan de leurs opérations militaires, ils arrêtoient aussi qu'ils briseroient les statues, précisément parce que tous ces morceaux étoient des chefs-d'œuvre. M. l'Abbé M\*\*\* prouve que les Goths & les Vandales n'ont jamais eu cette intention, qu'ils n'ont pas détruit les grands Edifices de Rome, & même qu'ils n'ont pas pû les détruire. C'est d'après l'histoire & l'inspection des pièces qui forment le corps du délit, qu'il discute la question, & qu'il lave ces Barbares de l'odieuse imputation des attentats dont on les charge.

Quelque longue, Monsieur, que soit cette Lettre, je n'ai cependant fait encore que vous donner une légère idée de l'ouvrage de M. l'Abbé M\*\*\* ; c'est en le lisant vous-même en entier, que vous connoîtrez le mérite & la justesse de ses Observa-

tions sur l'Architecture des Temples dans les différens âges. L'autorité, les préjugés établis, l'enthousiasme des demi-connoisseurs, n'ont aucune influence sur ses jugemens; une critique saine & motivée est la seule règle d'après laquelle il apprécie les beautés comme les défauts des Edifices anciens & modernes. Je ne crains pas de dire que le goût, les lumières & les connoissances qu'il développe dans cet Ecrit, pourroient faire honneur à l'Artiste le plus consommé.

*Abrégé de l'Histoire de Genève, &c.*

**J**E vous ai rendu compte \*, Monsieur, de cet *Abrégé* fort bien fait de l'*Histoire de Genève & de son Gouvernement ancien & moderne*, traduit de l'Anglois de Georges Keatte Esq. par M. A. Lorovich, avec quelques Notes du Traducteur; Brochure in-12 de 120 pages seulement. Mais, comme j'ignorois chez quel Libraire se vendoit ce Livre, je ne pouvois vous l'indiquer. Delalain, rue & à côté de la Comédie Françoisé, vient de m'écrire qu'il en a des exemplaires.

\* Voy. la présente *Année Littéraire* 1774, Tome IV, page 275.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 Septembre 1774.

H v.



## L E T T R E V I I I.

*Plan d'Imposition Économique & d'Administration des Finances ; par M. Richard des Glannières. Brochure in-4° de 35 pages. A Paris, chez Simon Imprimeur du Parlement, rue Mignon Saint André-des-Arcs.*

CET Écrit ne pouvoit manquer, Monsieur, d'exciter dans le Public la plus vive sensation. La question qu'on y traite est d'un intérêt général ; elle a dû fixer l'attention de toutes les classes des Citoyens. L'objet que l'auteur s'y propose est de donner un moyen facile de changer la régie actuelle des finances, & d'établir une nouvelle forme de perception, qui, en supprimant les abus, puisse procurer au Roi un revenu fixe & constant, & aux Peuples un soulagement réel par l'économie de l'administration & par la justice des répartitions.

M. Richard des Glannières commence par établir qu'il seroit utile d'affimiler tous les Sujets du Roi à un même droit & à la même forme de perception. Il prévient qu'on lui objectera peut-être, que plusieurs Provinces ne se sont soumises ou données à la France qu'à des conditions, & qu'il y a même des Villes qui jouissent de privilèges particuliers. Il répond, » que les circonstances qui ont dé- » terminé les Souverains à ces ménagemens ne subsistent plus ; que, de- » puis long-temps, le Ministère est » dans l'usage d'assujettir les pays con- » quis aux nouveaux impôts ; » conduite qui lui paroît conforme à la justice, puisqu'étant Sujets du Roi comme les autres, ces Peuples doivent également contribuer aux besoins de l'Etat. D'ailleurs, il prétend qu'ils seroient mieux traités qu'ils ne le sont aujourd'hui en se conformant à leurs privilèges, & qu'ils s'épargneroient les frais immenses de leurs Assemblées d'Etats, & les arrérages des sommes qu'ils sont obligés d'emprunter tous les ans ou tous les deux ans.

L'auteur combat ensuite l'opinion qui suppose qu'on ne pourroit changer l'administration actuelle des finances sans courir les plus grands risques. Pour écarter ce préjugé, il soutient que, si cette administration est ruineuse pour le Roi & ses Sujets, on ne peut balancer à l'anéantir; que la multiplicité des impositions, actuellement existantes, a le double inconvénient de surcharger les Peuples & d'entraîner des frais immenses pour leur perception, lesquels frais consomment la plus grande partie du produit; que ce ne peut être qu'en simplifiant les droits & leur perception, qu'on peut parvenir à augmenter considérablement les revenus de Sa Majesté, & à rendre en même-temps à ses Peuples l'aisance & le bonheur.

L'auteur propose, pour réunir ce double avantage, d'établir deux seules impositions; l'une personnelle, sous la dénomination de *Droit de Franchise*, parce que, moyennant ce droit, les denrées de toute espèce seroient *franches* de toutes impositions; l'autre sous le nom de *Taille Réelle*, assise sur tous

les fonds & biens tenant nature d'immeubles. En conséquence, le Roi supprimeroit tous les droits d'Aides, d'Entrées, de Gabelles, de Capitation, de Tabac, &c, ainsi que la *Taille, Taillon, Ustensile, Vingtième & huit sols pour livre*, enfin tous les droits qui se perçoivent aujourd'hui. Après cet exposé général de son Plan, *M. Richard des Glannières* explique la manière d'asseoir les deux droits qu'il établit. Pour faciliter une juste répartition de celui de *Franchise*, il partage tous les habitans du Royaume en huit classes & en vingt-quatre divisions.

La première classe est subdivisée en deux parties: l'une est composée de Journaliers & Domestiques sans biens; il en porte le nombre à deux millions, & les taxe chacun à 3 livres par an; dans la seconde partie, il comprend les Religieux & Religieuses & les Propriétaires de quelque peu d'héritage, qu'il estime à un million d'ames, qui payeront 6 livres.

La seconde classe, composée des Prêtres, Vicaires de Paroisse, Chapelains, Artisans & Ouvriers de toute

182 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

espèce, est subdivisée en trois parties, dont la première, qu'il porte à cinq cens mille ames, payera 9 livres; la seconde, de trois cens mille ames, payera 12 livres; & la troisième, de deux cens mille ames, payera 24 livres.

La troisième classe comprend les Curés, les Laboureurs à une, deux & trois charrues; & les Cultivateurs de leurs biens, dont il fait monter le nombre à un million cent mille ames, qu'il divise en quatre parties: la première, de quatre cens mille ames, payera 18 livres; la seconde, de trois cens mille, payera 40 livres; la troisième, de deux cens mille, payera 100 livres; & la quatrième, de deux cens mille, payera 120 livres.

La quatrième classe est formée de tous les Marchands-Détailleurs des Villages, des petites & grandes Villes, dont il porte le nombre à huit cens mille. Deux cens mille payeront 40 livres; quatre cens mille, 100 livres; & deux cens mille, 160 livres.

La cinquième classe renferme tous les Marchands en gros, Fabricans &c

Négocians, dont il compte cinq cens mille , qu'il divise en trois parties : la première, payera 100 livres; la seconde, 150 livres; & la troisième, 200 livres.

La sixième classe est composée des Intéressés dans les Affaires, Notaires, Banquiers, Entrepreneurs, dont il porte le nombre à cinq cens mille : la première partie payera 120 livres; la seconde 160 livres, & la troisième 320 livres.

La septième classe contient les Gens de Robe, qu'il porte à quatre-vingt-sept mille; dont la première payera 100 livres, la deuxième 200 livres, & la troisième 300 livres.

La huitième & dernière classe, composée des personnes les plus riches & du premier rang, est portée par l'auteur à trois cens mille. Cent cinquante mille payeront 300 livres; cent mille payeront 400 livres; & cinquante mille payeront 500 livres.

Ces huit classes forment un total de sept millions trois cens quatre-vingt-sept mille ames, & le produit total de cette première imposition seroit

484 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

de 480,700,000 livres. Il observe ;  
1°. que sa spéculation sur le nombre  
est fort inférieur à la réalité, puisque  
le Royaume comprend plus de dix-  
huit millions d'habitans, & que par  
conséquent le produit sera plus consi-  
dérable qu'il ne le représente ; 2°. qu'il  
n'est aucune de ces classes qui ne  
trouve un profit considérable dans  
l'établissement de ce *Droit de Fran-  
chise*, à commencer par la première  
qui est la plus nombreuse, puisqu'elle  
comprend seule trois millions de Su-  
jets. Il suppose que la consommation  
de chaque Particulier, pour sa boîs-  
son seule, est au moins d'un demi-  
muid, qui, dans les Pays d'Aides, fait  
un objet de 6 livres ; en y joignant  
les droits du Sel, du Tabac, & de  
toutes les denrées qui se consomment,  
il montre qu'il n'y a point de Parti-  
culier, quelque pauvre qu'il soit, qui  
ne paye plus de 24 livres par an. En-  
fin, en suivant la gradation de ces  
différentes classes, proportionnées à  
la faculté & à la consommation de  
chaque Sujet, il n'en est aucun, sui-  
vant l'auteur, qui ne trouve une di-

Minution considérable de ce qu'il paye aujourd'hui. Il fait encore valoir la satisfaction que les Peuples ressentiront de n'être plus exposés aux vexations des Commis dont les Procès-verbaux, faux ou exagérés, les mettent dans la nécessité de payer des amendes & des frais ruineux. Il observe aussi que, relativement à l'état & à la consommation d'un grand nombre de Seigneurs ou gens puissamment riches, on pourroit augmenter les 500 liv. auxquelles il les impose.

M. Richard des Glannières entre ensuite dans le détail des moyens d'asseoir ce *Droit* avec justice. Pour y parvenir, il paroît séparer les habitans de la Campagne de ceux des Villes. Il réunit, pour les premiers, le droit de *Franchise* à celui de la *Taille Réelle*, &, pour en faire une juste répartition, il donne des modèles de rôles, qui, en dix-huit articles, comprendront le nombre d'hommes, de femmes, de garçons, de filles, de chevaux, de bœufs, de vaches, d'ânes, de cochons, de moutons & de brebis, la quantité de maisons & ma-



fares , clos & jardins , arpens de vignes , arpens de prés , arpens de terre en culture , arpens de terre en friche , arpens de bois , étangs , rivières ou canaux , &c. Les modèles des rôles seront envoyés aux Intendans des Généralités ; avec une lettre instructive. Les Intendans les feront passer à leurs Subdélégués , qui les remettront aux Receveurs des Tailles de chaque Election. Les Receveurs des Tailles , conjointement avec les Collecteurs des Paroisses , rempliront chaque objet du rôle : opération qui sera d'autant plus facile , que les rôles des Tailles & des Vingtièmes donneront de grands éclaircissémens , & qu'on obligera les Propriétaires & les Fermiers de représenter les baux & l'aveu de leurs héritages. Quant aux biens qui ne seront point affermés , on pourra en faire une juste estimation d'après le produit des héritages voisins.

Il en sera de même des bois , en ordonnant aux Greffiers des Eaux & Forêts d'envoyer aux Receveurs des Tailles un état certifié du prix des bois qui auront été coupés dans leurs

**Maîtrises.** Avec les rôles de chaque Paroisse , le Receveur des Tailles pourra facilement rédiger une carte détaillée de son Election , qu'il remettra à M. l'Intendant. Celui-ci en fera faire une qui comprendra le produit & le dénombrement de sa Généralité , pour être envoyée au Ministre , qui , réunissant toutes ces cartes particulières en une carte générale , pourra d'un coup-d'œil connoître les forces & les richesses du Royaume. Comme la même opération se répétera tous les ans , le Ministre connoîtra les parties qui auront fructifié & celles qui auront dépéri ; il sera en conséquence à portée de répandre ses graces avec discernement.

Enfin , par la vérification de la fortune de chaque Particulier , il sera facile de connoître sa consommation , & , suivant la classe dans laquelle il se trouvera , ce qu'il doit payer pour le *Droit de Franchise* : de sorte que le même rôle comprendra les deux droits , celui de la *Taille Réelle* & celui de *Franchise*. Par ce moyen , sans se livrer au hasard , & avant de rien

changer au système actuel des finances, le Ministre saura avec certitude si le produit que l'auteur annonce est vrai ou faux. Il soutient que ce produit sera plus considérable, parce qu'il n'a fait sa spéculation que sur 7,377,000 âmes, & que, dans les divisions de ses classes, il y en a plusieurs, qui, dans le fait, pourroient supporter une imposition plus forte. M. Richard des Glannières annonce qu'il a tous les matériaux nécessaires pour former & rédiger le Plan de la perception du *Droit de Franchise* pour la Ville de Paris & les autres grandes Villes du Royaume, qui demandent une manutention particulière. Il avance que le produit de la seule Ville de Paris sera de plus de cent trente millions, & que, s'il se présenteoit des difficultés, soit dans l'établissement, soit dans l'exécution de son projet, il est en état de les résoudre & d'empêcher les moindres frottemens dans la machine.

Quant à la *Taille Réelle*, il y assujettit, non-seulement les biens fonds & les domaines engagés, mais même les

rentes sur l'Hôtel-de-Ville & les  
rentes de Particulier à Particulier ;  
il porte ce *Droit*, à quatre sols pour  
livre les biens fonds, & à deux sols  
pour livre sur les rentes : ce qui est  
moins onéreux que la *Taille, Taillon,*  
*Ustensile, les deux Vingtièmes & deux*  
*sols pour livre du Dixième*, qu'on  
paye actuellement. L'auteur laisse  
subsister le contrôle des actes, des  
exploits, insinuations, & autres, qui  
forment la sous-ferme des Domaines,  
comme nécessaire pour la sûreté publi-  
que ; mais, comme les revenus du  
Roi augmenteront de plus de moitié  
dans ce nouveau système, Sa Ma-  
jesté ordonneroit sans doute que ces  
droits, établis uniquement pour la  
sûreté des conventions entre les  
Citoyens, fussent simplifiés de ma-  
nière à ne leur être point à charge.  
Il laisse subsister également la Marque  
de l'or, de l'argent, & des autres  
métaux, & la Ferme des Postes.

M. des Glannières donne ensuite  
son Plan de régie. L'imposition sera  
faite, comme on l'a dit, par les  
Receveurs des Tailles dans les Pays

d'Élections , & par les Officiers municipaux des Villes dans les Pays d'Etats. La nomination des Collecteurs se fera comme ci-devant ; ils retiendront quatre deniers pour livre , pour compter net & sans non-valeur. Ils compteront tous les mois le douzième du montant de leurs rôles , qui sera versé à la fin de chaque mois dans la caisse du Trésor Royal. Le Receveur des Tailles retiendra pareillement quatre deniers pour livre sur le produit de son Election , & il comptera net , & sans non-valeur ; il fera tous les mois deux bordereaux de sa recette ; il en enverra un au Ministre , & l'autre à la caisse.

Il sera établi trente-quatre Bureaux de régie : sçavoir , un dans chaque Généralité , un pour la Ville de Paris seule , & un général pour la vérification des autres. Ce dernier formera la carte générale du produit du Royaume , qui sera présentée tous les mois au Ministre des Finances , & dont le double restera à la caisse pour compter. Il sera prélevé , sur le produit général , deux sols pour livre , y

compris les huit deniers attribués aux Collecteurs & aux Receveurs des Tailles, pour les frais de la régie de ces différens Bureaux, à la tête de chacun desquels on mettra deux chefs : enforte qu'il y aura soixante-huit Régisseurs Généraux. En supprimant les places des Fermiers Généraux, ils deviendront alors Régisseurs ; & il leur sera fixé deux sols pour livre du produit général de l'imposition, pour les frais de régie & leurs honoraires, qui monteront encore à plus de trois cens mille livres par an, pour chaque Intéressé.

L'auteur donne, dans une carte générale, le produit des deux droits par chaque Généralité : le total qui en résulte monte à 846 millions ; ce qui fait plus de 84 millions pour les deux sols pour livres, appliqués à la régie ; & plus de 761 millions qui rentreront net dans les coffres de Sa Majesté. En y réunissant le produit de la *Ferme des Postes*, celui du *Contrôle*, les *Forêts & Domaines du Roi*, les *Monnoies*, les droits sur la *Marque d'or & d'argent*, les revenus

seront plus que doublés. Le Roi sera en état d'en affecter tous les ans une partie pour la libération des dettes de l'Etat.

Pour prévenir le vuide qui feroit à craindre dans ce changement d'administration , l'auteur pense que le Roi , en convertissant tous les droits actuels dans les deux proposés, pourroit, par l'Edit d'établissement, demander le prélèvement de trois mois d'avance, qui feroit un fonds de plus de 200 millions, qui, joint au supplément de finance des droits de contrôle , mettroit Sa Majesté en état d'attendre la rentrée du produit des nouveaux droits.

Ce projet présente un avantage particulier : c'est que , sans rien déranger dans la manutention actuelle des finances, le Ministre peut vérifier si les spéculations de l'auteur sont justes. Il ne faut, pour s'en assurer, que faire imprimer un certain nombre de rôles, conformes au modèle que l'auteur propose, & donner un simple Arrêt du Conseil, par lequel Sa Majesté déclarera que, voulant avoir le dénombrement

brement de tous ses Sujets , & de leurs facultés , Elle ordonne aux Commissaires , départis dans les Provinces , de remplir ses volontés , dans la forme qui leur sera prescrite. Ainsi le nouveau système se trouvera établi , & le Ministère en état d'en calculer le produit ; la première répartition n'aura peut-être pas d'abord le degré d'exactitude qu'on pourra lui donner dans les rôles subséquens, chaque particulier cherchant toujours à diminuer ses facultés & l'état de sa consommation ; mais l'auteur observe que la réforme , à cet égard , ne pourra qu'augmenter le produit dans les années suivantes.

M. des Glannières , en proposant ce nouveau Plan d'imposition , a bien présumé qu'on pourroit s'allarmer sur la suppression d'une grande quantité de Commis ; mais il observe que la fabrique & le commerce libre du sel & du tabac , peuvent occuper deux millions d'ames. Il gratifie les Commis de la remise d'une année de leurs appointemens pour leur faciliter ce nouveau genre de commerce ,



& il les croit, par ce moyen, suffisamment dédommagés de la perte de leurs places, qui ne faisoient que les exposer à la haine publique. Il remarque encore que la Nation, en se procurant dans le Royaume ce qui lui est nécessaire, pour la consommation de tabac, empêchera d'en sortir en espèces sept à huit millions chaque année que les Fermiers - Généraux portent à l'Etranger, sans jamais en revoir un sol. Elle conservera de plus un grand nombre de Citoyens que la contrebande du sel & du tabac & la fraude des autres droits font périr journellement, & qui dès-lors pourront s'occuper à d'autres travaux, utiles & nécessaires à la Société.

Un autre avantage de ce nouveau système d'administration, est de donner à l'Etat la facilité de subvenir en tous temps à ses besoins, sans avoir recours à d'autres impositions. En temps de guerre, il suffiroit de mettre simplement le sol pour livre sur chaque imposition pour la première année; & les années suivantes, fixer deniers d'augmentation, par chaque.

année, jusqu'à la paix. Par ce moyen, les Sujets du Roi sçauroient en tout temps ce qu'ils ont à payer, & l'Etat ne s'endetteroit jamais, d'autant mieux que, payant comptant toutes les consommations, il les auroit à plus juste prix.

Enfin, *M. des Glannières* prétend qu'il n'est pas possible d'économiser sur les frais de régie de la Ferme Générale, parce que la machine est portée au dernier degré de perfection dans toutes ses parties. Si l'on diminue le nombre des Commis, on ouvre la porte à la fraude, qui est déjà considérable, & qui se fait toujours au détriment du produit; si l'on diminue les appointemens des Commis, ce qui n'est presque pas possible, ils ne pourront plus vivre de leurs emplois, & se livreront par nécessité aux malversations dans tous les genres. La manutention, telle qu'elle est, ne peut donc être améliorée; elle est vicieuse cependant par les frais excessifs qu'elle entraîne; on ne peut donc se dispenser de la détruire. Selon *M. des Glannières* l'opération de la manuten-

tion nouvelle est beaucoup plus simple & bien moins dispendieuse. Il en donne deux tableaux de comparaison, qui rendent sensible le résultat de l'une & de l'autre.

*Manutention actuelle.*

Frais de régie . . . . .	3 sols.
Perte sur la fraude . . . . .	4
Frais de perception . . . . .	1
Bénéfice des Fermiers . . . . .	2

10 sols de perte.

Sur vingt sols reste pour  
le Roi . . . . . 10 sols.

*Manutention nouvelle.*

Accorder aux Collecteurs. »	fols 4 den.
Aux Receveurs des Tailles »	4
Frais des Bureaux . . . . .	» 4
Honoraires des Régisseurs »	fol. »

T O T A L . . . . . 20 sols  
Reste pour le Roi . . . . . 18 sols.

Le mérite particulier de ce Projet, selon l'auteur, est qu'on peut l'essayer dans tout le Royaume & à très-peu

de frais, avant de l'arrêter au Conseil, sans empêcher la manutention actuelle pendant l'essai, sauf à lui donner la préférence quand on sera certain de sa possibilité.

Vous vous attendez bien, Monsieur, que je ne prononcerai point sur le plus ou le moins de justesse que peuvent avoir les spéculations de M. *Richard des Glannières*: elles ne sont point du ressort d'un Littérateur. Je laisse aux personnes initiées dans la science des calculs & des combinaisons politiques, & sur-tout au Ministre éclairé qui préside à nos Finances, le soin d'apprécier les idées de l'auteur, & de juger si son système est d'une exécution aussi sûre & aussi facile que le résultat en paroît spécieux. Tout ce que je puis dire, c'est que ce système n'est pas neuf, & que c'est un réchauffé, un développement, si l'on veut, d'une Brochure intitulée *Richesse de l'État*, qui parut il y a quelques années.

Je suis, &c.

A Paris ce 15 Septembre 1774.

## L E T T R E I X.

*Atlas Élémentaire, où l'on voit, sur des Cartes & des Tableaux, l'état actuel de la constitution politique de l'Empire d'Allemagne; 1°. Les Cercles en général, les Archevêchés, Evêchés, Universités; les États qui ont droit de battre Monnoie, les Villes Monétaires, &c. 2°. La situation, l'étendue respective, les enclaves, le nombre & le rang des Électorats, Principautés, Abbayes, Comtés, Baronies, Seigneuries, & généralement tous les États Immédiats qui donnent droit de séance aux Diètes générales & particulières de l'Empire. 3°. Les principaux Territoires Immédiats qui ne donnent pas droit de séance aux Diètes. 4°. Un indice de tous les cantons de la Noblesse Immédiate en Souabe, en Franconie & sur le Rhin. 5°. Les différentes Routes & Postes de l'Empire, & les Villes où l'on trouve des Relais pour les Couriers & Voyageurs. 6°. Grand nombre de lieux remar-*

quables par leurs productions ou leurs établissemens , comme Mines , Forges , Fabriques d'armes , Manufactures , Bains , Haras , &c. 7°. Le commencement des Etats de l'Empire , l'époque des principales Loix , des établissemens & événemens qui ont produit , par degrés , l'état actuel de l'Allemagne , avec un Abrégé méthodique du Droit Public de l'Empire : Ouvrage propre à faciliter l'étude de ce Droit public , utile à l'éducation de la jeune Noblesse & à tous les Officiers curieux de connoître ce qui compose le Corps Germanique , ses différens Etats & les divers degrés de Puissance de chacun de ses Membres ; le tout composé & vérifié d'après les meilleures Cartes Nationales , la Géographie de M. Büsching , les Ouvrages de M<sup>rs</sup>. Schmauff & Pfeffel , les Institutions au Droit Public de l'Allemagne par M. Gérard , &c , dédié & présenté au ROI par M. l'Abbé de Courtalon , Précepteur des Pages de MADAME , & ci-devant de ceux de feu Madame LA DAUPHINE ; un volume in-4°.

UN *Atlas* de l'Allemagne nous étoit, Monsieur, d'autant plus nécessaire que les anciennes Cartes de ce Pays étoient remplies de fautes, & que nos Traités Géographiques sur cette partie sont très-incorrections. Il est cependant peu de contrées qu'il nous soit plus important de connoître ; eu égard à la multiplicité des Etats qu'elle renferme, à la grandeur des Maisons qui les possèdent, & aux événemens fréquens qui nous y attirent. La Géographie de l'Allemagne est d'ailleurs très-compiquée & d'une étude pénible, parce qu'il n'est point d'Empire qui contienne plus de détails dans la distribution des Provinces, plus de partages dans le Gouvernement particulier, & qui ait donné lieu à plus de contrariétés parmi les auteurs Géographes qui ont traité des diverses parties qui le composent. Pour donner une idée des difficultés que présentait la rédaction de cet *Atlas*, par la multiplicité des objets qui devoient s'y placer, il suffit de jeter un coup-d'œil sur le tableau des Collèges de l'Empire ; on y voit que l'Allemagne contient neuf Electorats,

quatre-vingt-dix Principautés, & cent soixante-six autres Etats d'Empire, donnant tous le droit de séance & de suffrage à la Diète Générale : en y joignant ceux qui donnent le droit de séance aux Diètes particulières des Cercles, on en trouve trois cens treize; &, si l'on ajoute encore à ce nombre vingt Territoires Immédiats, marqués dans le Traité Géographique de M. *Büsching*, on aura une nomenclature générale de trois cens trente-trois Etats, tous différens, tous indépendans les uns des autres, & jouissant de presque tous les droits des Souverains, suivant l'article VIII du *Traité d'Osnabrück*, qui est une des Loix fondamentales de l'Empire.

L'auteur ne s'est pas contenté de donner dans ses Cartes la position exacte de ces divers Etats & de tous les lieux qui en dépendent; on apprend de plus dans son Ouvrage quel étoit autrefois l'état des Peuples Germaniques, à quelle époque s'est formé, comment s'est gouverné & se gouverne encore aujourd'hui ce grand Empire; la différence qu'il faut met-



tre entre le nom, le rang, les dignités, les espèces de Souveraineté & les divers degrés de puissance de tous ces Princes & de ces Etats particuliers, dont plusieurs, très-connus dans l'Histoire, se trouvent encore souvent cités dans nos Gazettes. En un mot, le but que M. l'Abbé de Courtaux s'est proposé dans son travail, est de répondre à ces trois questions : *Où sont situés tous les Etats actuels de l'Allemagne ? Depuis quand existent-ils ? Comment l'Empire & ces mêmes Etats se gouvernent-ils aujourd'hui ?* Il remplit le premier objet par des Cartes, & les deux autres par des Tableaux très-instructifs & très-détaillés.

L'auteur donne d'abord une Carte générale, où l'on remarque la véritable position de l'Allemagne, la situation des Etats qui l'entourent, celle des Cercles qui la composent, & des pays en général qui appartiennent à chaque Cercle. Il s'est ensuite attaché à représenter, sans en excepter un seul, les trois cent trente-trois Etats Immédiats, appartenant à l'Empire, & presque tous répandus dans les Cercles. Cette entreprise l'a mis dans

la nécessité de tracer de nouvelles Cartes, qui toutes sont l'extrait & le résultat de plus de 150 Cartes Allemandes, qu'il a été obligé de consulter pour ne rien omettre d'essentiel dans une collection d'Etats aussi considérable. Aussi ose-t-il dire que ses Cartes, quelque petites qu'elles soient, contiennent des détails qu'on chercheroit vainement ailleurs. Toutes celles qui composent cet *Atlas* ont eu pour base la Carte générale de l'Allemagne de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, morceau qu'on sçait être universellement estimé des connoisseurs. M. l'Abbé de Courtalon s'est sur-tout aidé dans son travail du *Traité Géographique* de M. *Biisching*. Il nous apprend que ce Géographe jouit de la plus haute considération dans toutes les Cours de l'Empire, & que les Princes se sont empressés de seconder ses vûes, en lui procurant les Mémoires & tous les secours qui lui étoient nécessaires. Son *Traité*, qui a réuni tous les suffrages des Allemands, est traduit en François & s'imprime actuellement ; il

formera , sur l'Allemagne seule , trois volumes d'environ 900 pages.

M. l'Abbé de Courtalon fait un usage fréquent , dans son Ouvrage , de *Lettres* , de *Signes* & de *Couleurs* qui renvoyent à des explications. Par les *Lettres* , on connoît à qui appartiennent les enclaves , quelles sont les Terres Teutoniques & de Malte , de quel Ordre sont les Abbayes , &c. Par les *Signes* , outre les connoissances relatives aux productions de la terre & aux établissemens économiques , on apprend à distinguer si un territoire quelconque , indiqué dans la Carte , est Principauté , Abbaye , Comté , Ville Impériale , ou simplement Territoire Immédiat , ou Terre à l'Ordre Equestre ; si ce territoire , par rapport à sa qualité , donne ou ne donne pas entrée aux Diètes ; si c'est aux Diètes générales ou aux Diètes des Cercles , ou bien également aux unes & aux autres qu'il donne droit de séance. On voit encore quels sont les Etats qui n'ont droit de séance que conjointement avec d'autres , & ceux qui ont , rela-

tivement à ce droit, quelques contestations. Les *Couleurs* servent à désigner les différentes espèces d'Etats; comme Electorats, Principautés Ecclésiastiques ou Séculières, Comtés, Abbayes, &c.

Les Routes & les Postes, marqués dans cet *Atlas*, ont été prises sur la nouvelle Carte Géographique des Postes de l'Allemagne, dédiée à l'Electeur de *Mayence* & gravée aux frais des héritiers de *Homann* en 1764; on sçait que cette Carte est la meilleure pour cette partie, & que les Allemands eux-mêmes n'en suivent pas d'autre en voyageant dans l'Empire. Les routes d'une poste à l'autre sont indiquées par des lignes droites; il n'appartient qu'à la Topographie de dessiner les courbures & les sinuosités de ces routes, telles qu'elles existent sur le terrain. L'Allemagne, située au centre de l'Europe, est sans cesse parcourue ou traversée par une infinité de Seigneurs, de Curieux ou de Négocians; ces Voyageurs pourront, d'un simple coup-d'œil, découvrir toute leur route, tracée dans une étendue d'environ deux cens lieues.

A la suite des Cartes Géographiques, l'auteur a placé quatre *Tables Chronologiques* où l'on trouve indiqués le commencement des divers Etats de l'Allemagne, l'époque des principales Loix & celle des révolutions qui ont produit par degrés l'état actuel de l'Empire. Ces quatre *Tables* réunies peuvent ne former qu'un seul tableau; elles présentent une suite d'Histoire intéressante de près de deux mille ans. Elles retraceront aisément à la mémoire ce qu'il y a de plus essentiel à sçavoir sur les anciens Germains, sur l'état civil & politique de ces Peuples, sur l'étendue, le partage, & la destinée des grands Etats de *Charlemagne*, &c. On y voit la durée & le sort de ce fameux Empire sous les François, de-là sous les Italiens, enfin sous les Allemands, par la réunion des deux Royaumes d'Italie & de Germanie. Si l'on observe, de siècle en siècle, en étudiant ces *Tables*, une alternative singulière dans le pouvoir des Empereurs & des Etats, on pourra découvrir les causes de ces changemens surprenans, non-seulement dans la capacité ou l'incapacité des Empe-

reurs & dans l'imprudente cession qu'ils firent de leurs droits & de leurs domaines , mais aussi dans les ravages des Normands & des Hongrois , dans l'excessive extension des droits du Gouvernement Féodal , dans la continuité des Diètes qui ne cessèrent de représenter la Nation en corps , dans la manière de succéder aux Bénéfices , aux Fiefs de l'Empire , à l'Empire même , dans les démêlés des Papes & des Empereurs , dans l'extinction de la Maison de *Souabe* , dans l'interregne qui précéda l'élévation de la Maison de *Habsbourg* , enfin dans l'habileté qu'eurent les Etats de se tenir en force , en s'unissant d'abord avec les Papes , puis entr'eux-mêmes , & dans le dernier siècle , avec les Etats circonvoisins , pour forcer les Empereurs à reconnoître légalement la possession de tous ces Droits Régaliens qui composent , & dont ils avoient dès-lors composé leur supériorité territoriale. On ne doit s'attendre à trouver , dans ces *Tables* , ni récits de batailles , ni plans de Campagnes , ni intrigues de Cour : on n'y parle de

guerres & de démêlés éclatans que pour en annoncer les résultats, ou que pour en venir à ces *Traités & Réglemens publics* qui forment autant d'époques dans l'Histoire des Nations.

La connoissance du Droit Public de l'Allemagne est trop nécessaire à ceux qui voyagent dans ce pays, pour que l'auteur omît d'en parler dans cet *Atlas*, destiné particulièrement à l'éducation de la jeune Noblesse. Il en donne un *Abrégé Méthodique* en cinq *Tables*, distribuées en plusieurs colonnes. On y voit jusqu'où s'étend l'autorité de l'Empereur, celle du Roi des Romains, des Vicaires de l'Empire, des Electeurs, des Princes, des Etats Inférieurs & Nobles *Immédiats*, des Diètes générales & particulières, des Cercles & de leurs Officiers, des deux Cours suprêmes & autres Tribunaux inférieurs, &c, &c, &c, &c. Quand ces connoissances ne procureroient d'autre avantage que celui de faire lire avec plus de fruit & de discernement les Histoires, les Gazettes & les Nouvelles politiques, on

devroit toujours ſçavoir gré à l'auteur d'avoir réduit en leçons élémentaires des instructions utiles, peu communes en France, & noyées la plûpart dans de très-gros volumes. En un mot, Monsieur, je regarde ce nouvel *Atlas* comme ce que nous avons de plus parfait & de plus complet sur l'Allemagne; il est le fruit de dix années de travail, & M. l'Abbé de *Courtaillon* n'a épargné ni ſoins ni dépenses pour le porter au degré de perfection dont un ouvrage de ce genre est ſuſceptible. On en trouve des Exemplaires à Paris chez les Sieurs *Julien* à l'Hôtel de *Soubiſe*, *Boudet* Imprimeur du Roi rue S. Jacques; à l'Hôtel de *Nevers* rue du Baq vis-à-vis l'Hôtel des Mousquetaires, & à Versailles au Château, au-deſſus de l'Eſcalier des Princes. Le prix, broché, est de 15 livres; relié en veau, 18 livres; en grand papier, avec filets dorés, 24 livres. On prévient le Public que l'Edition n'a été tirée qu'à 500, & qu'une bonne partie de l'ouvrage est deſtinée pour les Pays étrangers.



*Ancienne & seule Manufacture d'Encre  
connue en Europe sous le nom de  
LA PETITE VERTU.*

**C'**EST quelque chose de bien abominable, Monsieur, que le Public soit trompé sans cesse sur des objets de premier besoin, & que la basse cupidité des petits Marchands employe toutes sortes de ruses & de supercheries pour enlever à un Négociant honnête les fruits de son industrie & de son travail. Il y a près de deux siècles que la *Manufacture d'Encre*, aujourd'hui composée par le S<sup>r</sup> Guyot rue du Mouton près de la place de Grève à Paris, est connue dans l'Europe entière sous la dénomination de *la Petite Vertu*, pour être la seule *indélébile, incorruptible, sans fleurs & sans dépôt*. Son caractère *d'indélibilité* est bien constaté; j'en connois moi-même la preuve. J'ai vû quelques Actes faits avec cette Encre il y a plus de 150 ans; on diroit que la minute vient d'en être expédiée; l'Encre est d'un très-beau noir, &, loin d'avoir souffert la moindre altération, il semble que le temps lui ait donné

plus de luisant encore & de netteté. Cette qualité est bien importante, Monsieur, pour la conservation des Archives & des Manuscrits, de quelque espèce qu'ils soient. Il n'est point de famille qui ne soit intéressée à mettre les titres qui la concernent en état d'être lûs avec facilité jusqu'à la fin des siècles, s'il se peut. Je me flatte, en conséquence, de rendre un service essentiel à la Société, en la prévenant que, malgré plusieurs Arrêts du Parlement rendus en faveur du S<sup>r</sup> Guyot contre ceux qui s'avisent de le contrefaire, la race de ces affronteurs se multiplie de plus en plus. Ils imaginent toutes sortes de stratagèmes pour induire le Public en erreur : les uns, par des milliers d'imprimés évidemment copiés sur ceux du Sieur Guyot, annoncent que l'Encre qu'ils ont composée hier est aujourd'hui *indélébile*, caractère qu'une longue suite d'années peut seule justifier. Aussi l'Académie Royale des Sciences, toujours sage dans ses décisions, après avoir fait l'épreuve d'une de ces Encres nouvelles qui lui avoit été présentée comme *indélébile*, a-t-elle déclaré

qu'elle ne pouvoit prononcer sur cette propriété ; les autres, pour deux ou trois tonneaux d'Encre qu'ils débitent par an, affichent hardiment *Manufacture d'Encre* ; comme s'il y en avoit plusieurs, & que l'on ne sçût pas que celle du S<sup>r</sup> Guyot est la seule en France & même en Europe. Ceux-ci, pour donner plus aisément le change, prennent des enseignes insidieuses, telles que *l'Encre de la Renommée*, voulant faire entendre par ce titre que c'est *l'Encre de la Petite Vertu*, parce qu'en effet cette Encre est la seule qui soit renommée. Enfin, ceux-là, pour donner de la vogue à leurs Encres, se servent de mots, de termes & de propriétés qui n'appartiennent qu'aux Encres de *la Petite Vertu* ; termes dont ils ne connoissent pas plus la valeur que l'effet des drogues qu'ils emploient ; ils n'ont jamais étudié cette partie chimique ; leurs prétendus secrets sont connus de tout le monde, & il n'y a personne qui ne sçache faire de l'Encre aussi bien qu'eux.

Le sieur Guyot n'a fait part de son procédé à qui que ce soit, & ses Commis ou Garçons n'en ont jamais

eu la plus légère idée. Il a même eu la précaution de leur faire signer une déclaration sur cet objet , conçue en ces termes: *Je soussigné (un tel) reconnois que M. Guyot m'a remis aujourd'hui mon Brevet d'Apprentissage, passé chez (tel Notaire, tel jour, telle année) & que, conformément à une clause portée audit Brevet, par laquelle il est dit que M. Guyot ne me donnera aucune connoissance du secret de son Encre, je déclare que, conformément à ladite clause, M. Guyot ne m'a jamais donné aucun éclaircissement sur la composition de son Encre, ni sur les Drogues & doses qui entrent dans ladite Encre, tant sur les Encres noires que de couleur & en poudre; en foi de quoi, je signe le présent Certificat, &c.* Nonobstant une déclaration aussi positive, le croiriez-vous, Monsieur, tel Commis ou Garçon du sieur Guyot, a levé, au sortir de chez lui, boutique d'Encre, avec une enseigne fastueuse & des placards pompeux dont il a fait couvrir tous les murs de Paris: semblable à ces valets, qui, après avoir servi trois ou quatre ans, des Médecins célèbres, s'érigent eux-mêmes en Médecins, se donnent pour les plus

habiles gens du monde, annoncent des cures merveilleuses, débitent des drogues funestes, & trompent le crédule vulgaire.

Encore une fois, Monsieur, il n'y a qu'une seule Manufacture d'Encre en France, qui est celle du sieur *Guyot*. Il y en a une autre établie à Bruxelles; elle appartient encore au sieur *Guyot*, en vertu d'un Privilège très-honorable qui lui a été accordé en 1766, par S. A. R. le Prince *Charles de Lorraine*, au nom de l'Impératrice Douairière, Reine de Hongrie & de Bohême. Le sieur *Guyot*, pour prévenir les infidélités des contrefaiteurs, avertit de nouveau le Public, comme il l'a déjà fait plusieurs fois, que les Bureaux établis, tant à Paris que dans les Provinces & les Pays étrangers pour la distribution de ses Encres, ont à leurs portes un Tableau indicatif sur lequel sont inscrits son nom & sa demeure, & qu'il y a sur chaque bouteille une étiquette gravée, énonciative de son Encre, avec sa signature au bas; c'est à cette signature particulièrement qu'il faut s'attacher. Il désavoue toutes autres inscriptions & annonces, quoique con-

ques dans les mêmes termes à peu près que la fienne.

Ce n'est pas seulement de l'Encre noire que fabrique le sieur *Guyot* ; il en compose de toutes couleurs , de la bleue , de la rouge , de la verte , de la jaune , de la grise , soit pour les écrits , soit pour les plans & les dessins. Vous trouverez aussi chez lui de l'Encre sympathique qui ne paroît sur le papier que lorsqu'on la présente au feu , & qui dispareît toutes les fois qu'on l'en retire & qu'elle se refroidit : cette Encre est de pur amusement. Son *Encre en poudre* est très-utile & très-commode pour la Campagne & pour les voyages ; sur les paquets mêmes est indiquée la manière de faire sur le champ de l'Encre en telle quantité qu'on veut. Le Magasin du sieur *Guyot* est encore fourni d'Encre de la Chine , ainsi que d'Encre au Carmin , avec laquelle on peut écrire , dessiner & peindre sur toutes sortes de papiers , de parchemins & de vélins , sans qu'il y reste aucune épaisseur , le Carmin étant bien fixé , parfaitement dissous , & ne portant avec lui ni sable ni gravier ; ces papiers , parchemins ou

vélins , sur lesquels on aura fait usage de cette Encre au Carmin , peuvent être frottés , lavés , & même exposés à la pluie , sans qu'il s'en détache la moindre teinte.

*Manufacture de Cire d'Espagne.*

CETTE *Manufacture* est connue , de même que celle d'*Encre* , sous le nom de *la Petite Vertu*. On a long-temps regardé les Cires de Hollande comme les plus belles & les meilleures. Le sieur *Guyot* , jaloux de perfectionner cette branche de son Commerce , a fait exprès le voyage des Provinces - Unies , pour examiner les Fabriques de Cire qui s'y trouvent ; il a même acheté les compositions de divers Fabricans. Après les avoir comparées les unes aux autres , ensuite avec celles de Paris , il a formé de ces compositions , une particulière qui ne le cède point aux plus célèbres. Sa Manufacture présente des Cires d'Espagne de toute qualité , de tout prix , de toute senteur , au musc , à l'ambre , à l'esprit-de-vin , &c , façonnée à la Grecque , à la Turque , &c ; telle , en un mot , qu'on peut la désirer.

Je suis , &c.

*A Paris ce 18 Septembre 1774.*

*Faute à corriger dans le N<sup>o</sup> précédent.*

PAGE 130, lignes 23 & 24, le *Bengale* est un Royaume d'*Afrique* , lisez un Royaume d'*Asie*.

---

# L'ANNÉE

## L I T T É R A I R E.

---

### LET T R E X.

*Lettre de M. de Clieu , ancien Capitaine  
de Vaisseaux , ancien Gouverneur de  
la Guadeloupe , & Grand Croix de  
l'Ordre Royal & Militaire de Saint  
Louis , à l'Auteur de ces Feuilles.*

**J'**AI été fort surpris , Monsieur , de  
lire , dans une de vos Feuilles de cette  
année \* , une *Lettre sur un ar-  
ticle concernant le Café*. L'auteur ano-  
nyme de cette *Lettre* assure qu'il est  
faux que les Cafés que l'on cultive dans  
les isles de l'Amérique , proviennent des  
arbres qui sont au jardin du Roi. J'étois  
en 1720 Capitaine d'Infanterie à la

\* N°. 24 ou Tome v , page 282.

ANN. 1774. Tome VI. K



Martinique. Des affaires personnelles me rappellèrent en France dans la même année. Mais, plus occupé du bien public que de mes propres intérêts, sans être découragé par le peu de succès des tentatives qu'on avoit faites depuis quarante ans pour introduire & naturaliser le Café dans nos isles, je fis de nouvelles démarches pour en obtenir un pied au jardin du Roi : elles furent long-temps infructueuses. Je revins plusieurs fois à la charge sans me rebuter ; enfin, la réussite couronna ma constance. J'en eus l'obligation à M. de *Chirac*, premier Médecin du Roi ; il ne put refuser cet arbruste aux instances réitérées d'une Dame de Qualité, dont j'employai le crédit auprès de lui. Il est inutile d'entrer dans le détail des soins infinis qu'il me fallut donner à cette plante délicate pendant une longue traversée, & de la peine que j'eus à la sauver des mains d'un homme, bassement jaloux du bonheur que j'allois goûter d'être utile à ma patrie, & qui, n'ayant pu parvenir à m'enlever ce pied de Café, en arracha une branche : je ne

puis cependant m'empêcher de dire que, l'eau devenant rare dans le vaisseau qui me portoit & n'étant distribuée à chacun qu'avec mesure, je partageai avec ma plante chérie le peu qu'on m'en donna.

Je fus à peine débarqué à la Martinique, que je plantai, dans un terrain convenable & préparé, cet arbuste précieux qui m'étoit devenu encore plus cher par les dangers qu'il avoit courus, & par les soins qu'il m'avoit coûtés: au bout de 18 ou 20 mois, j'eus une récolte très-abondante; les fèves en furent distribuées aux Maisons Religieuses & à divers habitans qui connoissoient le prix de cette production, & pressentoient combien elle devoit les enrichir; elle s'étendit de proche en proche; je continuai à distribuer les fruits des jeunes plantes qui croissoient à l'ombre du père commun. La Guadeloupe & Saint-Domingue en furent bientôt elles-mêmes abondamment pourvues.

Quant à l'isle de Cayenne, que l'anonyme prétend avoir été l'entrepôt du Café originaire de Moka,

qui a été planté dans les Colonies Françaises sous le vent, voici à quoi il faut s'en tenir. Les habitans de Cayenne étoient soupçonnés, & on leur reprochoit peut-être sans fondement \*, de prendre la précaution jalouse de passer leur Café à l'étuve & même au four, ou de le tremper dans l'eau bouillante pour en dessécher le germe, afin d'empêcher qu'en multipliant cette denrée ailleurs, on ne les privât d'un revenu considérable. M. le Chevalier de Feuquières Général de la Martinique, m'ayant demandé environ deux douzaines de grains de Café, il les envoya à M. d'Orvilliers Gouverneur de Cayenne, & le pria, en riant, de conseiller aux cultivateurs de s'épargner désormais un soin inutile, puisque nous avons du Café de notre crû ; ce qu'il étoit facile de

\* M. de Jussieu prétend justifier de ce reproche les habitans de Cayenne dans son *Mémoire sur le Café*, inséré dans le *Recueil de l'Académie des Sciences*, année 1713, & cité dans l'*Encyclopédie*, Article CAFÉ. Mais cela ne fait rien à la vérité de mon anecdote, & je prévient par-là une objection de l'Anonyme.

juger à l'inspection des grains frais qu'il leur présentoit.

Cette nouvelle production se multiplioit par-tout. Mais ce qui rendit ses progrès plus rapides à la Martinique, ce fut la mortalité qui frappa tous les Cacaotiers \* sans exception, désastre que les uns attribuèrent à l'éruption du volcan de l'Isle où il s'ouvrit alors une nouvelle bouche, les autres aux pluies abondantes & continuelles qui durèrent plus de deux mois. Quoi qu'il en soit, ce qu'on appelle les *Petits Habitans*, au nombre de cinq à six mille, absolument dépourvus par-là d'une denrée territoriale, presque la seule qu'ils eussent à échanger contre celles de France, ne trouvèrent de ressource que dans la culture du Café, à laquelle ils se livrèrent exclusivement avec un succès qui passa leurs espérances, & qui répara bientôt leurs pertes. L'Isle se trouva couverte en trois ans d'autant

\* De préférence le terme de *Cacaotier* à celui de *Cacoyer*, qui est difficile à prononcer : & j'aime mieux suivre l'analogie : *Coco*, *Coco-tier*, *Bigarreau*, *Bigarreaunier*, &c.

de millions de Cafiers qu'elle en avoit eu de Cacaotiers. Voilà, Monsieur, la vraie marche de l'introduction du Café dans les isles sous le vent ; c'est une source inépuisable de richesse pour les quatre cinquièmes de leurs habitans. Mais inutilement auroit-on cultivé cette branche importante de commerce sans la protection signalée que lui accorda M. le Comte de *Maurepas*. Je fis sentir à ce Ministre éclairé, qui m'honoroit de ses bontés, combien ce commerce seroit avantageux à la France. M. le Comte de *Maurepas*, toujours occupé du bien public, le favorisa, malgré les efforts de la Compagnie des Indes qui s'opposa, le plus long-temps qu'elle put, à l'introduction de cette production nouvelle en France ; il a continué de protéger cette branche de commerce, qui lui doit l'état florissant dont elle jouit aujourd'hui. Ce Ministre, j'ose le dire, seroit, s'il le falloit, garant de la vérité de ces faits.

A mon retour en France en 1749, je fus présenté au Roi par M. *Rouillé*, alors Ministre de la Marine, comme un

Officier à qui l'Etat, le Commerce & les Américains étoient redevables de la plantation du Café dans les Colonies. Tout ce qu'il y a de Créoles à Paris attesteront la vérité de ce fait & de tous ceux que j'annonce dans cette Lettre.

S'il étoit nécessaire de citer des autorités pour appuyer mon assertion, j'en trouverois. M. *Valmont de Bomare*, dans son *Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, dit que c'est à moi que les Isles Françoises doivent le Café. M. *le Brun*, Avocat, s'est chargé d'écrire à ce sçavant Naturaliste, pour sçavoir d'après qui il avoit cité ce fait. M. *de Bomare* lui a répondu que c'étoit d'après M. *Thibault de Chanvalon*, ancien Intendant de Cayenne, dans l'Ouvrage qu'il a donné au public en 1763, intitulé *Voyage à la Martinique* ( page 122 ). Si Cayenne eût été, comme le prétend l'Anonyme, l'entrepôt du Café de Moka qui a été apporté dans les Isles Françoises sous le vent, M. *de Chanvalon* l'auroit sçu, & ne me reconnoîtroit pas comme celui qui a naturalisé dans nos Isles

cette production précieuse pour le Commerce, & qui a augmenté si prodigieusement le débit du sucre.

Je vous prie, Monsieur, d'insérer cette Lettre dans le premier N<sup>o</sup> qui paroîtra de vos Feuilles. J'ai l'honneur d'être, &c, DE CLIEU.

*Réponse d'un jeune Poète qui veut abandonner les Muses, à un Ami qui lui écrit pour l'en détourner; Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoisè. A Paris, chez la Combe Libraire, rue Christine; in-8<sup>o</sup> de 14 pages.*

P ARMI toutes les piéces de concours, cette *Réponse* est une de celles dont la lecture m'a fait le plus de plaisir. La manière approche assez de celle de l'*Épître sur les Disputes* de M. de Rhulière que vous avez distinguée dans la foule des Poésies Académiques. La piéce que je vous annonce n'est pas aussi parfaite dans sa totalité; mais c'est, d'un bout à l'autre, le même genre d'esprit.

Ce jeune homme qui veut abandonner les *Muses*, voit d'abord, comme tous ses confrères, le fantôme de l'Envie qui arrête ses premiers pas. Mais la différence des goûts & la difficulté de les réunir lui font sur-tout impression. Il se moque, comme je l'ai fait tant de fois, des *Pradons* & des *Cotins* de nos jours, si pleins de confiance dans la sublimité de leurs rapsodies les plus sifflées.

Il'en est, je le sçais, qui, sûrs de leur génie,  
Et d'un œil de pitié regardant les Humains,  
Aux dédains du Public opposent leurs dédains.  
Ami, craignons le piège où l'orgueil les entraîne :

Sa voix douce est pour nous la voix de la  
Syrène ;

Imprudent qui se fie à son charme flatteur !

Il enivre les sens, mais conduit à l'erreur :

Sur de nombreux défauts l'œil tranquille se  
ferme ;

Entrant dans la carrière on croit toucher au  
terme :

Quel fut, trente ans, d'*Hylas* l'aveuglement  
fatal !

A peine on lit ses vers ; & sur le piédestal



226 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Où du grand *Arquet* le colosse est en vue ;

Le Fat osoit placer sa petite statue.

En vain nous lui disions : *Homme aveugle ;*  
*descends ;*

*Tu profanes l'Autel où brûle notre encens :*

On ne corrige point l'orgueil qu'on humilie ;

Sous le pied qui l'écrase un serpent se replie.

Je ne connois rien de plus heureux  
que ce dernier vers.

Les lieux, le temps, l'habitude, le  
caractère, influent sur les différens  
goûts. L'opinion elle-même est sou-  
mise à la prévention.

Souvent l'Enthousiasme ardent, opiniâtre ;

Voue un culte exclusif au Dieu qu'il idoiâtre :

Entends l'adorateur du chant Ausonien :

*Rameau*, nous dira-t il, *pauvre Musicien !*

*Parlez d'Iomelli, parlez de Pergolèze :*

*On veut que des François la Musique nous plaise !*

*Les François n'en ont point ; ils n'en sçauraient*  
*avoir.*

Eh pourquoi ? — *La raison est simple à con-*  
*cevoir ;*

*A des sons mesurés votre langue est contraire.*

Vous m'étonnez : lisons & *Racine* & *Voltaire* :

Ils ont pour mon oreille un charme si tou-  
chant !

De leurs vers cadencés l'harmonie est un  
chant.

Vous de qui je combats la censure hardie ,

Ecoutez du *Devin* la douce mélodie. . . .

*Il est de moi* — de vous ? Cet ouvrage char-  
mant ?

Faut-il , quand vous marchez , nier le mou-  
vement ?

L'auteur , dans une Note , rend jus-  
tice à M. *Roussseau de Genève*. Ce cé-  
lebre Philosophe a donné un exemple  
bien rare dans toute espèce de dispute :  
lorsqu'il a vu *l'Iphigénie* de M. le  
*Chevalier Gluck* , il a hautement avoué  
qu'il s'étoit trompé en avançant que  
les François ne pouvoient avoir de  
musique.

La fin de cette *Réponse* n'est pas  
moins piquante que le commence-  
ment. L'ami de l'auteur lui représente  
que le bon est toujours bon , & qu'il  
*perce tôt ou tard*.

*Tôt ou tard* ? Ainsi donc , *Alcippe* , il faut  
attendre ;

M'enivrer des honneurs qu'on destine à ma  
cendre ,

Dans mon obscurité m'ériger un Autel ,

Et , vivant inconnu , me prétendre immortel !

228. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Pardonne, je n'ai point cette noble confiance :  
 Loin du siècle où je vis placer mon existence ,  
 Ami , c'est un effort qui passe ma raison :  
 Mes regards , que renferme un étroit horizon ;  
 Ne vont point au-delà du cercle de la vie.  
 Ainsi, dans ses projets, mon ame est affermie :  
 D'un prestige brillant désormais revenu ,  
 Je sçais apprécier le bien d'être inconnu ;  
 Je sçais que de l'erreur l'espérance est la mère ;  
 Je vis en paix ; le reste est péril ou chimère...  
 Mais quoi, le Dieu des vers m'inspire en ce  
                   moment ,  
 Et, lorsque je l'abjure, il dicte mon serment !  
 Il va, je le vois bien, ramener au Permesse  
 Un parjure confus de sa vaine promesse ;  
 D'un astre dominant l'impérieuse loi  
 Sur les traces du Dieu m'enchaîne malgré moi.  
 Oui ; tu fais mon destin, Muse aimable &  
                   funeste :  
 Le sort de tes Amans , semblable au sort  
                   d'Oreste ,  
*Est de venir sans cesse adorer tes attraits ,*  
*Et de jurer toujours qu'ils n'y viendront jamais.*  
 Je connois peu de Pièces couron-  
 nées , aussi bien pensées ; aussi bien  
 écrites , aussi dignes du prix que cette  
*Réponse.*

*L'Amour de la Gloire , Épître qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1774, par M. de Palméseaux. A Paris , chez Monory Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince DE CONDÉ, rue de la Comédie Française ; in-8° de 32 pages.*

**L**E sujet de cette *Épître* a déjà été traité bien des fois : mais l'auteur a fait passer dans ses vers l'enthousiasme dont il paroît rempli pour cette Gloire qu'il célèbre. Lorsqu'on met autant de chaleur dans ses productions , on est sûr d'entraîner ses Lecteurs , & de leur faire pardonner quelques négligences : au lieu que les rimeurs froids sont toujours jugés froidement , & qu'on n'est jamais disposé à leur faire grace. Le premier secret de tout écrivain est donc de communiquer aux autres l'impres- sion qu'il ressent : cette vérité fait l'éloge de M. de *Palméseaux* , qui est le même que M. le Chevalier de *Cubières*, dont vous avez lu plusieurs jolies pièces dans différens ouvrages périodiques.

230 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ques. On ne peut parcourir cette *Épître* sans éprouver soi-même un ardent amour de la Gloire. Voyez la tirade suivante ! L'auteur étoit vivement ému lorsqu'il l'a produite, & vous sentirez votre ame s'élever en la lisant.

O Rois, que la Fortune a comblés de largesses,

Vous, que sa main prodigue entoura de richesses,

Et que, par sa constance à servir vos plaisirs,  
Elle a privés du droit de former des desirs;

Que peut-on ajouter à vos grandeurs ? La  
Gloire.

La Gloire, mieux que l'or, fait vivre en la  
mémoire.

La Gloire est le seul bien qui ne s'achète pas;  
Le seul qui soit durable & survive au trépas.

Aime la Gloire, ami; souviens-toi que c'est  
elle

Qui plaçoit autrefois dans la Cour Immor-  
telle

Les Conquérans fameux & les grands Ecri-  
vains;

Et souviens-toi qu'*Homère* eut les honneurs  
divins.

Les remparts des Thébains, les fiers pyra-  
mides

Que réfléchit le Nil dans ses grottes humides ,  
Les colonnes, les arcs , les Palais éclatans ,  
Tout tombe , tout fléchit sous le pouvoir du  
Temps.

Le Temps a démoli le tombeau de *Mausole* ,  
Le Temps a dévoré les murs du Capitole ,  
Le Temps sèche les mers , & porte sur les  
monts.

Le corail tortueux, les conques des *Tritons* ;  
Le Temps ronge le fer , le Temps brise la  
pierre ,

Le Temps hâte le jour où doit crouler la terre ;  
Mais les enfans du Pinde , à l'aide de leurs  
vers ,

Vivront , tant que sa faux parcourra l'U-  
nivers.

Vous trouverez au commencement  
de cette *Épître* une description du  
*Temple de la Gloire* qui vous paroîtra  
un peu longue & commune. Vous  
imaginez bien que l'auteur ne man-  
que pas de placer ce Temple sur le  
sommet d'un roc , d'y mettre de la  
foudre, des éclairs , & force ser-  
pens qui en défendent l'entrée : ces  
sortes de détails se trouvent par-  
tout. Il auroit pu éviter encore de

## 232. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

mettre en vers le faux raisonnement de *Fontenelle*, qui prétend que, comme les arbres d'à-présent sont aussi grands que ceux d'autrefois, les écrivains modernes doivent valoir ceux de l'Antiquité. Il y a eu des siècles postérieurs à ceux d'*Alexandre* & d'*Auguste*, qui ont été des siècles de barbarie ; & cependant les arbres étoient toujours les mêmes.

Le morceau sur les Romains qui termine cette pièce, est ce qu'il y a de mieux dans l'*Épître*, après celui que je viens de vous citer. Le Poète s'adresse à un ami qu'il invite à ne pas se rallentir dans la carrière des Talens.

Contemple le Romain : tant qu'il aime la  
Gloire ,

Tu le verras voler de victoire en victoire.

Sous la loi des Consuls , au temps des *Curius* ,

Tu le verras dompter l'invincible *Pirrus*.

Tu verras des Héros couverts de cicatrices

Demander seulement , pour prix de leurs  
services ,

L'espace restreint qu'un dard étincelant

Dans la plaine lancé parcouroit en volant ,

Et, Roi de l'Univers par le droit de la guerre ,

**Limiter leur fortune à deux arpens de terre.**

Quel Dieu pour leur Patrie arma les *Scipions*?  
Le desir de porter deux augustes surnoms,  
Ou de voir dans la place élever leurs statues  
Sur les drapeaux sanglans des Nations vain-  
cues.

Tels étoient les Romains. *Quand* des vices  
nouveaux

Eurent mis dans les fers un Peuple de Héros,  
Ce fut *alors* qu'on vit, ces Maîtres de l'Asie,  
Ces destructeurs des Rois & de la tyrannie,  
*Lorsque* des fiers *Tarquins* le sang fumoit encor,  
Se laisser tous lier avec des chaînes d'or :

Que du riche *Attalus* le pompeux héritage  
D'un Peintre ou d'un Bouffon devint l'heu-  
reux partage,

Et que, dans les lieux saints, l'impudique  
Beauté,

Vint partager l'encens de la Divinité.

Ce fut alors qu'on vit succéder aux *Fabrices*  
Les *Claudes*, les *Galbas*, les *Nérons* & leurs  
vices,

Qu'un Peuple, jadis Roi, dépendit d'un Bour-  
reau,

Et que de Rome enfin, Rome fut le tom-  
beau.



*Tableau Généalogique de la Maison  
Royale DE BOURBON par degrés  
de parenté & en lignes masculines  
ascendantes.*

**M**ONSIEUR de Vexou, Ecuyer, Ingénieur-Géographe, Historiographe & Généalogiste du Roi, Professeur de Géographie, d'Histoire & de Littérature, vient de mettre au jour ce *Tableau Généalogique de la Maison Royale de Bourbon par degrés de parenté & en lignes masculines ascendantes*, depuis Robert de France, Comte de Clermont en Beauvoisis, né en 1256, sixième fils de Louis IX ou S. Louis Roi de France, jusqu'à Monseigneur N.... de Bourbon Condé, Duc d'Enghien, né à Chantilly, le 2 Août 1772, fils de M. le Duc de Bourbon & petit-fils de M. le Prince de Condé.

Cette Carte, qui a 28 pouces de haut sur 38 de large, contient, dans 547 quarrés, tous les enfans, petits-enfans & arrières-petits-enfans de Robert de France Comte de Cler-

mont. Chaque tête à son quarré plus ou moins allongé; les Chefs de chaque Branche ont des quarrés plus longs que les autres, & tous les ancêtres du Roi, outre qu'ils ont des quarrés fort longs, ont encore deux Ecussions, celui du Prince & celui de la Princesse sa femme.

L'ouvrage est orné de 178 Ecussions, qui représentent les Armes des 26 branches de cette illustre Maison, & celles des Maisons qui ont l'honneur de lui être alliées; 143 de ces Ecussions forment la bordure; 34 sont répandus dans le milieu de la Carte, & le 178<sup>e</sup> Ecusson est le grand Cartel des Armes de France & de Navarre. Au bas de la Carte, à droite & à gauche, sont deux Tables Alphabétiques des noms des branches de la Maison de *Bourbon* & de ceux des familles alliées, avec le chiffre qui renvoye au degré où elles se trouvent. Entre ces deux Tables & le quarré de *Robert*, sont deux autres quarrés longs; dans le premier, on lit les noms des Ecrivains qui ont parlé de la Maison de *Bourbon*; dans

le second, sont les abréviations des mots que M. de Vezou n'a pu éviter d'employer dans cet ouvrage immense. Les noms des branches de la Maison de *Bourbon* sont écrits en gros caractères sur les rameaux, & les quarrés & les rameaux desdites branches sont enluminés de couleurs différentes, afin que l'œil en puisse découvrir dans un seul instant toute l'étendue, & conduire d'un quarré à l'autre par le moyen du rameau qui a une couleur frappante & distinguée de celle des quarrés.

Les Maisons qui sont alliées à la Maison de *Bourbon*, & dont les Ecussons occupent ou le milieu ou les bordures de ce Tableau, sont celles de *Montmorency-Laval*, de *Montmorency-Luxembourg*, de *Bauveau*, de *Toscane*, d'*Autriche*, de *Bavière*, de *Savoie*, de *Pologne*, de *Saxe*, de *Lorraine*, de *Portugal*, d'*Angleterre*, de *Modène*, de *Séguier*, de *Noailles*, de *Bade*, de *Soubise*, de *Hesse-Rhenfels*, de *Lowendal*, de *Mont-d'Or*, d'*Etrées*, de *la Vauguyon*, de *Rothelin*, de *Luy-nès*, de *Brissac*, de *Créquy*, de *Ram-*

*bures, de Clermont-Tonnerre, de Gouffier, d'Escars, de Dursfort, de la Queille, de Gontaut, de Châlons, d'Auroy, de Saint-Chamond, de Montmorillon, de Maulévrier, de la Baume, de Pracontal, de Saint-Exupery, de Chabannes, de la Rochefoucault, de Boulainvilliers, de Sully, de la Trémoille, de Gau, de Harcourt, d'Orange, de la Tour-d'Auvergne, &c, &c, &c, &c.* Il est heureux pour le Public, & flatteur pour ces grandes Maisons, que M. de Vezou ait pu faire entrer dans son ouvrage autant d'Ecussons; combien n'avons-nous pas de Généalogies dépouillées de cet ornement si nécessaire? Celles de ces Généalogies qui sont décorées d'Ecussons, ne sont pas faciles à placer par leur grandeur, & sont d'ailleurs fort coûteuses; au lieu que le Tableau que je vous annonce est de la plus grande commodité, & n'est pas cher. Le prix est de 6 livres en blanc, de 9 livres avec les quarrés & les rameaux enluminés, de 15 livres avec les écussons peints. Il en coûtera 3 livres de plus pour ceux qui voudront l'avoir collé sur toile; on peut aussi le

mettre sous verre & dans cette forme, ce seroit un des Tableaux les plus utiles & les plus intéressans dont on pût orner un cabinet. Le caractère est très-lisible ; la gravure parfaitement exécutée par le sieur *Desbrulins* fils. Je regarde cette Carte Généalogique comme unique en son genre , par la multiplicité des connoissances qu'on y puise avec facilité , par l'ordre , la précision & la netteté qui regnent dans une matière , ordinairement si embrouillée & si confuse. Cet ouvrage, vraiment instructif & curieux , se vend chez l'auteur lui-même , rue Princesse, vis-à-vis le Réverbère , Fauxbourg Saint Germain. Les personnes qui ont souscrit pour cette Carte , sont priées de faire retirer leurs exemplaires ; celles qui écriront à l'auteur , auront l'attention d'affranchir le port de leurs Lettres.

Il ne faut pas confondre ce *Tableau Généalogique de la Maison Royale de Bourbon* avec le *Tableau des trois Races des Rois de France* , publié par le même auteur il y a quelques années , & dont je vous ai rendu compte : ce

sont deux Ouvrages tout-à-fait différens ; le premier , dont il est ici question , n'embrace que la douzième branche de la troisième race. On trouve chez M. de Vezou quelques exemplaires du second , ainsi que *l'Isle de Corse* , la *Mappemonde Géo-Sphérique* , *l'Isle de Malte* avec la Ville du même nom , & la *Cité Chambray* : tous ouvrages qui sont le plus grand honneur à l'habileté de cet Ingénieur-Géographe. J'oubliois de vous dire qu'il a eu l'honneur de présenter au Roi , à la Famille Royale , au plus grand nombre des Seigneurs de la Cour , & à presque toutes les personnes en place , son *Tableau Généalogique de la Maison de Bourbon* , & qu'il en a reçu les éloges les plus flatteurs & les plus encourageans de Sa Majesté même qui l'a honoré d'un Brevet de son *Ingénieur-Géographe* , *Historiographe & Généalogiste* , & qui l'a chargé de continuer l'*Histoire Généalogique de sa Maison* en lignes masculines & féminines , afin de voir d'un coup-d'œil tous les descendans de *Robert de France* *Comte de Clermont* , de l'un & l'autre

sèxe. M. de Vezou travaille actuellement à cette Histoire, qui aura plusieurs volumes in-4°. Il prie les personnes qui sont alliées à la Maison de Bourbon, & qui desireroient que leurs Généalogies fussent insérées dans celle de cette grande Maison, de les lui envoyer au plutôt, avec leurs écussons peints. On le trouve les Dimanches & les Fêtes, & les autres jours, il y a chez lui quelqu'un en état de répondre aux demandes relatives à ses travaux.

Monsieur de Vezou a fait faire depuis peu une nouvelle Edition de ses *Tableaux Généalogiques*, c'est-à-dire, de celui des *Trois Races des Rois de France* & de celui de *la Maison de Bourbon*. Il a fait mettre des Couronnes sur les quarrés des Rois de cette dernière Maison. Cette addition rend ces deux ouvrages plus intéressans. Ceux qui ont des Exemplaires de la première Edition, peuvent les renvoyer à l'auteur qui les rendra conformes à la seconde.

Je suis, &c.

*A Paris ce 30 Septembre 1774.*

LETTRE

## LETTRE XI.

*Description Historique de la tenue du Conclave & de toutes les Cérémonies qui s'observent à Rome , depuis la mort du Pape jusqu'à l'exaltation de son Successeur ; à laquelle on a ajouté la Chronologie des Papes successeurs de Saint Pierre jusqu'à Clément XIV. Nouvelle Edition , augmentée d'une Dissertation sur l'origine des Cardinaux , avec les noms de ceux qui composent aujourd'hui le Sacré Collège. Brochure in-8° de 65 pages. A Paris, chez G. Desprez, Imprimeur du Roi & du Clergé de France , rue Saint-Jacques.*

**L**A vacance du Saint-Siège par la mort de Clément XIV & la tenue d'un Conclave pour l'élection de son Successeur , ont donné lieu à une



nouvelle Edition de ce Livret , qui contient le détail de toutes les Cérémonies qui s'observent à Rome en pareilles circonstances. On y expose d'abord , dans une *Introduction* , les divers changemens arrivés dans la forme de l'élection des Papes , dont le droit appartient successivement au Peuple & au Clergé , que les Empereurs usurpèrent , dont le Clergé se remit en possession , & qu'enfin les Cardinaux seuls exercent aujourd'hui. On décrit ensuite le cérémonial qui s'observe aussitôt après la mort du Chef de l'Eglise. Dès qu'il est expiré , le Cardinal *Camerlingue* , c'est-à-dire , *Chef de la Chambre Apostolique* , en habit violet , se présente à la porte de sa chambre : il y frappe par trois fois avec un marteau d'or , & il appelle à chaque fois le Pape à haute voix par son nom de baptême , celui de sa famille & celui qu'il portoit étant Pape. Après un petit espace de temps il déclare que le Pape n'ayant pas répondu , *il est donc mort*. Tout ceci se pratique en présence des Clercs de la Chambre & des No-

raires Apostoliques qui prennent acte de cette cérémonie. On apporte au même Cardinal l'Anneau du Pécheur, & il le casse avec le même marteau. Ensuite il va prendre possession du Vatican au nom de la Chambre Apostolique. Après qu'il a établi son autorité dans ce Palais, il envoie des Gardes pour se saisir des portes de la Ville & du Château *S. Ange* ; & , lorsqu'il a pourvû à la sûreté de Rome , il sort du Vatican en carosse , précédé du Capitaine des Gardes du feu Pape , & ayant à ses côtés les Suisses qui accompagnent ordinairement Sa Sainteté. Lorsque cette marche commence, on entend sonner la grosse cloche du Capitole , qui , ne servant que dans cette occasion , annonce à toute la Ville la mort du Souverain Pontife. Dans le même-temps le Cardinal *Patron* \* quitte le Palais du Pape , que le Cardinal *Camerlingue* vient occuper. D'un autre côté, le Dataire, le Secrétaire & autres , qui ont les

\* On appelle à Rome de ce nom le Cardinal qui est neveu du Pape.

Sceaux du Pape décédé, les portent au Cardinal *Camerlingue*. Les Officiers de la Chambre Apostolique se saisissent de la dépouille du Pape ; les Pénitenciers de Saint Pierre & les Chapelains du feu Pape prennent soin de faire embaumer son corps ; ils le revêtent ensuite d'habits pontificaux, la mître en tête, & l'exposent, pendant trois jours, sur un lit de parade, jusqu'au temps de l'enterrement. Lorsque les trois jours sont expirés, on le porte, sur le soir, à l'Eglise de Saint Pierre, lieu de la sépulture des Papes. Il y demeure exposé, pendant neuf jours, à la vue du Peuple, qui vient en foule lui baiser les pieds ; on met ensuite le corps dans un cercueil de cyprès ; on renferme ce cercueil dans un autre qui est de plomb, & celui ci dans un de sapin. On le laisse en dépôt dans une Chapelle jusqu'à ce qu'on lui ait bâti un Mausolée, ou bien on le transporte dans le lieu où il a demandé d'être inhumé.

Pendant le temps des obsèques, les Cardinaux tiennent plusieurs Con-

grégations pour donner ordre au Conclave & élire par billets les Officiers qui doivent y entrer & faire le service nécessaire. On y nomme aussi le Gouverneur du Conclave, les Médecins, Chirurgiens, & autres dont on ne peut se passer. Le Sacré Collège donne audience aux Ambassadeurs, qui viennent l'assurer de la bienveillance de leur Maître envers le Saint-Siège, & offrir leurs forces pour la défense & la liberté du Conclave. Le Doyen des Cardinaux leur répond au nom du Sacré Collège. Il faut observer que, dès que le Pape est mort, les Cardinaux qui sont à Rome, envoient des couriers, 1<sup>o</sup> aux Princes Catholiques, sçavoir, à l'Empereur, aux Rois de France, d'Espagne, de Pologne, de Hongrie, des Deux-Siciles; au Grand Duc de Toscane; aux Républiques de Venise, de Gènes & de Lucques; aux trois Electeurs Ecclésiastiques; aux Electeurs de Bavière & Palatin, & aux Evêques d'Allemagne; aux Ducs de Mantoue, de Modène, & de Parme; aux 40 Sénateurs de la Ville de Ro-

logne ; aux Gouverneurs des Provinces & des Villes de l'Etat Ecclésiastique ; au Magistrat de Ferrare , &c. 2<sup>o</sup> Aux Cardinaux absens , afin qu'ils puissent se trouver à Rome pour l'élection d'un nouveau Pape.

On place l'établissement du Conclave , vers la fin du treizième siècle , sous le Pontificat de *Grégoire X.* Lorsque ce Pape fut élu , il s'étoit passé deux ans de vacance du Saint-Siège , depuis la mort de *Clément IV* son prédécesseur. Il n'avoit pas été possible aux Cardinaux de se concilier pour l'élection d'un Pape , & , comme leurs contestations sembloient ne devoir jamais prendre fin , *Saint Bonaventure* , qui étoit Cardinal , leur persuada de déférer la nomination du Pape à six de leurs Confrères. Ceux-ci passèrent un compromis , en vertu duquel ils firent choix de *Thibaut* , de la famille des *Visconti* , qui prit le nom de *Grégoire X.* Le nouveau Pape voulut prévenir les suites fâcheuses & les abus qu'entraîne une trop longue vacance du Saint-Siège. Il fit tenir un Concile à Lyon en 1274 , & y donna

quatorze Constitutions, dont la première concernoit le Conclave. Par cette Constitution, il ordonna qu'à l'avenir, aussitôt après la mort du Souverain Pontife, le Conclave seroit assemblé. En conséquence, il dressa lui même les Loix & prescrivit les formalités qu'il jugea nécessaires pour la plus prompte élection du Pape; ce sont les mêmes que les Cardinaux ont toujours observées depuis dans la tenue des Conclaves. Il est vrai que cette Constitution fut d'abord révoquée par *Jean XXI*; mais elle fut renouvelée par *Célestin V* & confirmée par *Boniface VIII*.

L'ouverture du Conclave se fait à *Saint Pierre*, où l'on chante une Messe du Saint-Esprit, après laquelle les Cardinaux, deux à deux, chacun à son rang d'ordre, se rendent processionnellement au Vatican. Le Conclave occupe une partie de ce Palais immense; il commence depuis la Galerie qui regne sur le Portique de *Saint Pierre*, & continue en tournant vers la droite. Dans toute la longueur du premier appartement & des corri-

dors qu'il renferme , sont des salles vastes, qu'on sépare par des cloisons faites de simples planches. On appelle *Cellule* l'espace que ces cloisons renferment. Chaque cellule est composée de différentes petites pièces & cabi-riets ; chaque Cardinal a la sienne pour lui & ses Conclavistes. La chambre qu'il y occupe n'a pas plus de grandeur qu'il n'en faut pour contenir un lit, cinq à six chaises & une table ; la pièce qui suit est destinée pour un Conclaviste ; au-dessus de celle du Cardinal est une autre chambre pour un second Conclaviste , & , à côté , sont deux autres petites pièces , dont l'une sert de Chapelle où le Cardinal peut dire la Messe ; l'autre est l'endroit où il mange avec ses Conclavistes.

Il se trouve des cellules plus grandes les unes que les autres ; mais les Cardinaux ne sont pas maîtres de les choisir. C'est le sort qui en décide , & cette formalité se fait avant l'entrée au Conclave. Les cellules qui sont pratiquées le long du grand corridor , sont les plus commodes &

les plus agréables , parce qu'elles ont vue sur le *Belvédère* , & les Cardinaux qui les occupent ne sont pas à plaindre : il n'en est pas de même de celles qui sont au-dessus du Porrique de *S. Pierre* ; elles sont fort sombres , fort tristes , nullement commodes. Toutes ces cellules sont tapissées d'une serge verte , en dedans & en dehors , excepté celles des Cardinaux créés par le Pape défunt : celles-ci sont tapissées de serge violette au-dehors , & en dedans d'une serge de laine de même couleur. Chaque Cardinal fait mettre ses armes sur la porte de son logement.

Lorsque les Cardinaux sont arrivés au Conclave , ils entrent dans la Chapelle de *Sixte* ; on y fait la lecture des Bulles concernant l'Élection du Pape , & les Cardinaux jurent de les observer. Ceux d'entr'eux qui veulent aller ce jour-là dîner à leur Palais , ont la permission de sortir du Conclave , après avoir promis d'y retourner le soir. Le Gouverneur du Conclave & le Maréchal de la Sainte Eglise commencent alors à poster leurs Soldats



dans les lieux qu'ils jugent les plus nécessaires pour la sûreté de l'Élection. Les Ambassadeurs & autres personnes de rang ont permission, cette première journée, d'y rester jusqu'au soir. L'heure de la clôture du Conclave étant venue, le premier Maître des cérémonies sonne la clochette pour faire retirer les Ambassadeurs, Princes, Prélats & autres personnes de marque qui pourroient encore s'y trouver. Tout le monde étant sorti, on achève de murer les portes & les fenêtres, excepté un panneau de celles-ci pour recevoir la lumière; ce qui ne laisse dans tout le Conclave qu'un jour fort sombre. On pratique une communication avec le dehors par des tours, dans la même forme à-peu-près que ceux des Couvens de Religieuses.

Cette clôture est une formalité nécessaire pour la validité de l'Élection, suivant les constitutions Apostoliques. Aussi a-t-on grand soin de tenir le Conclave clos & fermé, en sorte qu'il n'y ait d'autre entrée que celle des tours, & une porte princi-

pale qui ne doit s'ouvrir que pour la sortie de ceux des Cardinaux ou de leurs Conclavistes qui tombent malades dans le Conclave, & qui sont obligés d'en sortir pour recouvrer leur santé. Cette porte & ces tours ont deux serrures, l'une en dedans & l'autre en dehors. Les clefs de la partie extérieure des tours sont à la garde du Prélat nommé pour être Gouverneur du Conclave, & celles de la partie intérieure sont gardées par les Maîtres des cérémonies. Les clefs du dehors de la porte principale sont au pouvoir du Prince Savelli, par un indult que les Papes ont accordé à cette famille; en sorte que, pendant tout le temps du Conclave, il assiste, jour & nuit, en personne, à la garde de cette porte, à la tête d'une nombreuse soldatesque. Quant aux clefs du dedans de cette même porte, elles sont entre les mains du Cardinal *Camerlingue*, aussi-bien que celles d'un petit guichet qu'on n'ouvre que pour les audiences que donnent les Cardinaux, Chefs d'Ordre, aux Ambassadeurs & autres Ministres prin-

252. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

cupaux. Ce même guichet a aussi ses clefs du dehors, dont le Prince *Savelli* est encore chargé. Outre les ferrures intérieures & extérieures, la porte principale est fermée en dedans par un énorme cadenas, dont le premier des Maîtres de cérémonies tient les clefs.

Le premier soir de la clôture du Conclave, le Cardinal Doyen & le Cardinal *Camerlingue* font la visite, pour s'assurer si tout est dans l'ordre. Il ne reste dans le Conclave, outre les Cardinaux & leurs Conclavistes, que les quatre Maîtres de cérémonies, le Secrétaire du sacré Collège, quelques Religieux pour servir de Confesseurs, deux Médecins, un Chirurgien, un Apothicaire avec deux garçons, deux barbiers & deux aides, un Maître Maçon, un Maître Charpentier, & environ trente valets appelés *Facchini*, pour faire le plus rude service. Tous les Officiers du Conclave font serment de ne pas révéler les secrets, & deux Cardinaux sont nommés pour reconnoître, le lendemain de la clôture, chacun de ces Officiers en particulier.

En dehors du Conclave, les Suisses, qui sont chargés de la porte du Vatican, y tiennent jour & nuit un corps-de-garde : ils ont soin de boucher toutes les ouvertures de la galerie qui répond sur la place de *Saint-Pierre*. Il y a encore, sur la même place, deux autres Corps de troupes. Les Cardinaux renfermés dans le Conclave s'y nourrissent à leurs dépens ; on leur donne à chacun un petit réduit en-dehors, sous les galeries du Vatican, pour y établir leurs offices & leurs cuisines. Tous les jours, sur les dix heures du matin, les Officiers de chaque Cardinal viennent à *Saint Pierre* dans les carrosses de leurs Eminences. Ils vont prendre dans les cuisines le dîner de leur Maître, & le portent aux tours du Conclave en cet ordre ; 1°. marchent deux estaffiers du Cardinal, portant chacun une masse de bois, sur laquelle sont les armes de leur Maître : cette masse est peinte en violet, si le Cardinal est de la création du dernier Pape : celles des Cardinaux des autres créations sont peints en verd. 2°. Les deux

étaffiers sont suivis d'un valet-de-chambre, portant sa masse d'argent; il la tient renversée si son Maître est de la création du dernier Pape, & il la porte haute s'il est de la création des Papes antérieurs. 3°. Viennent les Gentilshommes du Cardinal, marchant tête nue & deux à deux; derrière eux marche le *Scalcho* ou Maître d'Hôtel, accompagné du *Coppiere* & du *Trinciante* \*. 4°. On voit les étaffiers portant les vivres du Cardinal; deux d'entr'eux soutiennent sur leurs épaules un levier, d'où pend une grande cassette ou caisse, dans laquelle sont renfermés les divers mets qui composent le dîner; d'autres portent de grands paniers, où sont le pain, le vin, le fruit, &c. En arrivant au tour, ils nomment leur Cardinal à haute voix, afin que le Conclaviste, qui attend dans l'intérieur, s'avance & fasse prendre le tout par des valets qui le portent à la cellule du Cardinal, où il y a des étuves pré-

\* *Coppiere*, le Valet qui sert le Cardinal; *Trinciante*, l'Ecuyer tranchant.

parées pour tenir chaudement tous les plats. Mais il est libre au Prélat qui est de garde en-dehors, ainsi qu'à un des *Conservateurs Romains* \*, de visiter chaque plat pour empêcher qu'on ne passe quelque lettre ou billet. Par la même raison, les bouteilles ou flacons doivent être de verre ou de cristal, sans aucune couverture, pour obvier à toute supercherie. Lorsqu'on a passé ce qui est du repas de chaque Cardinal, un Censeur qui est présent en robe violette, & avec sa masse d'argent, ferme en-dehors la fenêtre des tours, & le Prélat assistant y applique le scellé avec ses armes. Le Maître des cérémonies fait la même chose en-dedans. Au reste, les Prélats qui assistent aux tours, sont députés par le sacré Collège. Ces tours sont gardés par des Evêques, des Auditeurs de Rote, des Clercs de la Chambre, & des *Conservateurs Romains* : c'est le Gouverneur du Conclave qui leur assigne

\* La fonction des *Conservateurs Romains* répond à celle d'Echevins.

leurs postes. Le Gouverneur de Rome, celui du Bourg Saint-Pierre, & les Conservateurs Romains, vont à l'audience, au Sacré Collège, au tour, de la même manière qu'ils ont coutume d'aller à celle du Pape ; cette audience se donne à travers un guichet ou petite fenêtre pratiquée dans le tour. Ce sont les trois Chefs d'ordre qui portent la parole, & qui répondent alternativement pour le sacré Collège ; chacun a son jour.

Si quelqu'un des Cardinaux veut sortir du Conclave pour maladie ou pour quelque autre raison sérieuse, on le lui permet ; mais il perd le droit de voix active. Ceux qui n'y sont point encore entrés, ont trois jours pour s'y rendre depuis l'ouverture du Conclave ; ces trois premiers jours passés, ils n'y sont plus admis, & ils sont censés alors être *incognito* dans Rome. Ceux qui arrivent ont de même trois jours avant que d'entrer.

Quand on veut parler à un Cardinal ou autre personne renfermée au Conclave, on le peut aux heures permises ; mais c'est toujours en pré-

sence des Gardes du Conclave , à haute voix & à condition qu'on parlera en Latin ou en Italien , afin que tout le monde puisse entendre. Tous les jours , pendant la tenue du Conclave , trois Cardinaux , un de l'ordre des Evêques , un de celui des Prêtres , & un des Diacres , s'assemblent dans un endroit séparé pour recevoir les dépêches de tous les Noncés qui sont dans les Cours étrangères , & pour y faire les réponses nécessaires. Quand il y a des affaires de grande importance , ces trois Cardinaux convoquent un Consistoire , où ils sont tous assemblés pour les décider. Ces trois Cardinaux changent tous les trois jours.

Quant aux Conclavistes , chaque Cardinal peut en avoir deux ; en cas d'infirmité , s'il le demande , il peut en avoir trois. Ordinairement l'un est Ecclésiastique , & l'autre Séculier. Les Conclavistes portent tous une simarre de la même couleur ; c'est une robe d'étoffe de soie à manches pendantes , longues & étroites. La Chambre Apostolique leur donne dix



mille écus à partager entr'eux. En outre, les Papes leur ont accordé plusieurs privilèges utiles & honorables : ils acquièrent la qualité de Nobles Chevaliers, & le droit de Bourgeoisie dans la ville de Rome. Ils peuvent tous aspirer aux bénéfices, & sont préférés pour la collation ; ils peuvent aussi résigner leurs bénéfices & pensions, en vertu de plusieurs indults ; ils sont exempts de payer aucun droit en Cour de Rome, soit pour Bulles ou autres Expéditions de la Daterie ; ils ont encore plusieurs autres privilèges qu'on trouve détaillés dans la bulle de *Benoît XIV* de 1740. Leur fonction est d'être comme les Secrétaires d'honneur de chaque Cardinal, les compagnons de leur solitude, les dépositaires de leurs sentimens secrets. Selon la Bulle de *Pie IV*, les frères & les neveux des Cardinaux ne peuvent être leurs Conclavistes.

Tous les jours, pendant la tenue du Conclave, les Cardinaux s'assemblent soir & matin dans la Chapelle du Scrutin, pour procéder à l'élection

à l'heure marquée, c'est-à-dire, le matin à six heures, & l'après-midi à deux ; un des Maîtres des Cérémonies va par-tout le Conclave avertir les Cardinaux, en sonnant une clochette, & en disant : *ad Capellam, Domini*. Au dernier coup, un des Conclavistes porte l'écritoire de son Cardinal dans la Chapelle du Scrutin, & l'autre tient sa Chappe, qu'on appelle la *Croccia*. Elle est faite comme celle d'un Moine : c'est un manteau qu'on ferme avec une agraffe, & on tire le reste du camail ou mosette par-dessus le haut de la chappe. Cet habit est fort modeste, & n'a aucun rapport avec les chappes qui se mettent dans les cérémonies. Avant d'entrer dans la Chapelle, chaque Cardinal prend sa chappe. A la fin de l'assemblée, le même Maître des Cérémonies annonce la retraite avec sa clochette, en disant : *ad Cellam, Domini*.

L'auteur observe qu'il y a une infinité de circonstances qui concourent à l'Élection de tel Cardinal pour Pape ou qui peuvent l'empêcher ; car il est

bon de sçavoir que tout le Sacré Collège est divisé en factions, & qu'autant qu'il y a de Cardinaux de Pontificats différens, autant il y a de factions, dont le Cardinal Neveu, sous chaque Pontificat, est le chef. Par exemple, dans le Conclave tenu pour l'exaltation d'*Innocent XI*, le Cardinal *Altieri* étoit le chef de la faction des Cardinaux créés par *Clement X*, sous le Pontificat duquel il étoit le Cardinal Neveu. Le Cardinal *Rospigliosi* étoit le chef de la faction de *Clement IX*; le Cardinal *Chigi* étoit chef de la faction des Cardinaux créés par *Alexandre VII*, & ainsi des autres. De plus, l'Empereur, les Rois de France & d'Espagne, & plusieurs autres Souverains ont aussi leurs factions composées de Cardinaux qui sont nés leurs sujets. En général, les qualités nécessaires pour être élu à cette place suprême, sont d'avoir de bonnes mœurs, la réputation d'une vie pieuse & exemplaire, une conduite prudente & sage, un caractère doux, ennemi de l'intrigue, un âge assez avancé, & qui passe au moins cinquante-cinq ans.

Car la maxime de n'élire que des Papes fort vieux paroît adoptée par tous les Cardinaux ; les uns par l'espérance de posséder à leur tour cette suprême dignité ; les autres , par la crainte de voir trop affermir l'autorité des Neveux sous de longs pontificats.

Il faut de plus que le sujet qu'on propose ne se trouve pas dans des circonstances qui , par elles-mêmes , sont des motifs d'exclusion. Ces motifs , entr'autres , sont 1°. d'avoir des parens trop ambitieux & trop fiers ; c'est ce qui empêcha le Cardinal *Bonvisi*, quoique fort estimé du Sacré Collège , de parvenir à la Papauté , parce qu'on craignoit l'humeur hautaine & arrogante de son Neveu ; 2°. d'en avoir un trop grand nombre , de peur que la nécessité de les entretenir convenablement n'épuise l'Etat Ecclésiastique ; 3°. d'être né Prince ou allié à une maison Souveraine , dans la crainte qu'un tel Pape ne démembrât le patrimoine de S. Pierre , pour en investir quelqu'un de sa maison , ou qu'il ne sortît de la neutralité qu'un père commun doit garder avec tous

les Princes Chrétiens ; ou qu'il ne traitât les Cardinaux avec trop de hauteur ; 4°. d'avoir été promu Cardinal à la nomination de quelque Couronne, sur-tout de celle de France ou d'Espagne , de peur que la reconnaissance ou l'affection nationale ne les rendissent trop dévoués aux intérêts de ces Puissances. Un dernier motif, capable quelquefois de donner l'exclusion à un Cardinal, est lorsque, dans le Conclave précédent, il s'en est peu fallu qu'il n'ait réuni les suffrages ; car alors ceux qui lui ont été contraires, ne pouvant espérer de recouvrer sa confiance, employent tout leur crédit pour faire échouer les desseins de sa faction.

Je n'entrerais, Monsieur, ni dans le détail des formalités du Scrutin pour l'élection, ni dans celui des cérémonies qui s'observent à l'exaltation du Pape & à son couronnement. Je vous renvoie au livre même pour satisfaire pleinement votre curiosité sur tous ces objets. Vous y trouverez encore un état des principaux Officiers qui composent la maison du

Pape ; une Dissertation sur l'origine des Cardinaux ; les noms de ceux qui composent aujourd'hui le Sacré Collège, & la suite Chronologique des Souverains Pontifes, depuis S. Pierre jusqu'à *Clement XIV*. On observe une particularité remarquable sur le temps qu'a regné ce dernier Pape. Religieux de l'Ordre des Frères Mineurs comme *Sixte V*, il fut élu le 19 Mai 1769, & il est mort le 22 Septembre 1774 ; ce qui fait cinq ans, quatre mois, trois jours de Pontificat ; & *Sixte V*, élu le 24 Avril 1585, mourut le 27 Août 1590 ; ce qui fait pareillement cinq ans, quatre mois, trois jours de regne.

*Composition applicable sur toutes sortes  
de Métaux & préservative  
de la rouille.*

**J**E vous annonce , Monsieur , une nouveauté très-intéressante pour tous les ordres des Citoyens un peu aisés. C'est une *Manufacture Royale* , établie par Privilège du Roi & par Lettres-  
Patentes enregistrées au Parlement ,

dans laquelle se fait cette *Composition* ou vernis dont on peut enduire tout métal quelconque, & qui le préserve à jamais de la rouille. Le sieur *Samuseau* est le premier Entrepreneur de cette Manufacture, située rue du Fauxbourg Saint Denis, la porte Cochère à côté des Petites Écuries du Roi. Je sçais qu'on a tâché plusieurs fois de garantir le fer & d'autres métaux de la rouille. Mais personne n'a trouvé, dans ce genre, un secret aussi vrai, aussi solide, aussi agréable à la vue que celui du sieur *Samuseau*. C'est pour cela que je donne à son invention le nom de *Nouveauté* qu'elle mérite. L'Académie des Sciences, à laquelle il a soumis son procédé, lui a rendu la justice la plus éclatante. Il résulte des Certificats de cette sçavante Compagnie, que, d'après les différentes expériences que les Commissaires ont faites, cette *Composition* n'est susceptible d'aucune odeur, qu'elle est brillante, dure, tenace, à l'épreuve des coups de marteau; que les fers qui en sont enduits sous différentes couleurs, sont pour toujours préservés

vés de la rouille à quelque humidité qu'ils soient exposés. Les Architectes , qui font journellement usage de cette Composition dans les Palais , dans les Hôtels & dans les Maisons qu'ils construisent à Paris , attestent également sa bonté , sa solidité , ainsi que l'économie qui en résulte. Vous sentez , Monsieur , combien ce secret est précieux pour la conservation des fers & des aciers employés dans les bâtimens Religieux , civils , militaires , dans les jardins , dans les vaisseaux du Roi , dans les vaisseaux Marchands , &c. L'utilité seule de cette découverte la feroit généralement adopter ; mais à cet avantage considérable , elle joint le coup-d'œil le plus séduisant. Il n'est pas possible d'embellir avec plus d'éclat & moins de frais toutes les serrures d'un appartement , qui , après avoir passé par les mains du sieur *Samuseau* , sont aussi belles au bout de vingt années de service qu'elles le sont la première fois qu'on les met en place. J'ai vu plusieurs ouvrages de cette Manufacture , & je vous avoue que j'en suis dans l'enthousiasme. Par



le tarif imprimé des prix que l'Entrepreneur délivre à tous ceux qui vont chez lui, vous verrez, Monsieur, que ces prix ne sont pas exorbitans, & qu'il en coûte peu pour jouir d'une invention aussi agréable que nécessaire. Vous seriez bien aise, par exemple de mettre à l'abri de la rouille, une ferrure de porte-cochère. Si vous vouliez qu'elle fût *polie & dorée dans le plus beau*, elle vous coûteroit 1 liv. 10 sols le pouce courant; *polie & dorée à l'ordinaire*, 1 livre; *polie non dorée*, 15 sols; *brute non polie*, 10 s. Supposons que votre ferrure ait douze pouces courant, elle vous reviendra dans le premier état, à 18 livres; dans le second, à 12 livres; dans le troisième, à 9 livres; dans le dernier, à 6 livres.

A l'égard des ferrures qui sont rouillées ou couvertes de vieilles couleurs, on les paye à part suivant l'ouvrage qu'elles demandent. Quant aux rampes d'escaliers, aux grilles, aux balcons, on convient du prix, eu égard à la richesse qu'on y desire. Il en est de même pour toutes les autres piè-

ces qui ne sont point mentionnées dans le Tarif. On bronze, dans la même Manufacture, toutes sortes de figures & ornemens en plâtre, en terre cuite, en bas-relief, &c. On imite parfaitement le vieux laque de différentes couleurs. On y fait aussi, en tôle, des vases, des caisses, des pots-pourris, des pots à l'eau avec leurs cuvettes, des plats à herbe complets, des nécessaires, des sceaux à laver les pieds, des sceaux à rafraîchir le vin sur table, des fontaines, des baignoires, des écritoirs de Bureaux, des bougeoirs, des plateaux, des réchauds de table, des verrières, des toilettes de Dames, des clavecins, des boudoirs, des cabinets, &c, en laque de toutes couleurs, dorés & japonnés. Les personnes qui feront l'honneur au sieur *Samuseau* de lui faire des commandes, seront servies promptement.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 15 Octobre 1774.*

## L E T T R E   X I I .

*M, de Fintac , ou le Faux Connoisseur ; Comédie en trois Actes & en Vers ; par l'Aveugle de Ferney. A Genève ; in-8° de 71 pages,*

**V**OILA , déjà , Monsieur , la quatrième ou cinquième Pièce que l'on nous donne d'après le petit Conte de M. Marmontel , intitulé *le Connoisseur* : c'est effectivement un de ses opuscules les moins mauvais en ce genre & celui qui fournit le plus de Scènes comiques & de situations plaisantes , quoiqu'elles ne soient pas neuves. La plupart des Scènes sont toutes dialoguées dans l'original , & l'auteur de la Comédie n'a eu que la peine de les coudre l'une à l'autre & de les rimer tant bien que mal. Vous vous rappelez ce que c'est que ce M. de Fintac , ce *Faux Connoisseur*. C'est une espèce d'amateur fort riche qui rassemble chez lui des Artistes médiocres

& lâches, qui lui font la cour. Il prétend avoir contribué, au moins par ses conseils, aux meilleurs ouvrages qui paroissent tous les jours, & content de ce succès tacite, il en laisse la gloire toute entière à ceux qui passent pour en être les seuls auteurs. Il a chez lui une très-jolie nièce nommée *Agathe*, qui connoît tous ses travers, & dont le caractère malin ne quadre pas beaucoup avec les sçavantes prétentions de son oncle. Un des amis de ce grand Connoisseur lui adresse son fils pour l'initier dans les Arts. Ce jeune homme, dont le nom est *Célicour*, devient amoureux d'*Agathe* dès qu'il la voit & flatte tous les ridicules de l'oncle pour réussir auprès de la nièce. La plus jolie scène est celle où les deux amans se trouvent ensemble dans un jardin, & où *Célicour* dit à la jeune *Agathe* que, si la métémpycose n'étoit pas une fable, il voudroit être changé en rose afin de mourir sur le sein de sa belle maîtresse; que si une main profane venoit pour la cueillir, il se cacheroit parmi les épines, &c. Toutes ces galanteries sont assez fades &

270 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

très-communes : mais ce qu'il y a de vraiment comique , c'est que l'oncle & sa troupe de Sçavans , assis derrière des arbrisseaux , entendent toute la conversation & s'exaltaient sur le style & la vivacité des images des deux jeunes gens. *Agathe* continue l'entretien & dit que , si on lui laissoit le choix , elle formeroit des vœux pour être tourterelle.

C É L I C O U R.

De la douce innocence elle est l'heureux modèle.

A G A T H E.

Ajoutez la tendresse & la fidélité.

C É L I C O U R.

Oui , ce choix , belle *Agathe* , est par vous mérité ;

Elle est l'oiseau chéri de l'enfant de *Cythère* ;  
Ornement précieux du beau char de sa mère ,  
Sur vos ailes l'Amour iroit se reposer ,  
Ou plutôt dans son sein sçauroit vous déposer :

Ce seroit à longs traits sur sa bouche fleurie ;  
Que votre *bec ardent* goûteroit l'ambrosie.

A G A T H E.

Arrêtez ; vous poussez trop loin la fiction :

Vous avez une heureuse imagination.

CÉLICOUR.

Encor un mot , de grace. . . Enfin , la tourterelle

Ne peut vivre long-temps sans compagne avec elle ;

Si de choisir la vôtre il vous étoit permis ,  
Quelle ame , dites-moi , remporteroit le prix ?

AGATHE.

Mais , je le donnerois à celle d'une amie.

A ces mots *Célicour* attache sur elle des yeux où sont peints l'amour & le reproche , & cependant M. de *Fintac* & ses trois pédans paroissent à leurs yeux.

M. DE FINTAC, vivement.

Fort bien , mon fils , fort bien , c'est de la Poësie

Belle & bonne , ma foi : l'image de la fleur ,

*La rose épanouie* est là d'une fraîcheur

Digne de *Vanhuysum*. Mais pour la tourterelle ,

L'idée est de *Boucher* , & c'est un bon modèle :

*Ut pictura Poësis*. Courage , mon enfant ,

272 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Courage , vous ferez un homme très-sçavant :  
Messieurs , l'allégorie est très-bien soutenue :  
*Agathe* , on est content de t'avoir entendue ,  
Et Monsieur de l'*Exergue* en est aussi surpris.

M. D E L'E X E R G U E.

Il est un fait certain : Madame , à mon avis ,  
A mis , dans ses penfers , de l'Anacréontique ;  
C'est le goût de son oncle ; au coin du *sain*  
*antique*  
Il ne dit jamais rien qui ne soit très-marqué.

M. L U C I D E.

Et dans tout ce qu'a dit Monsieur , j'ai re-  
marqué  
Le *molle facetum*.

M. D E F I N T A C.

Cette Scène est charmante ,  
Amusante , morale & fort intéressante ;  
Il faudra l'achever & nous la mettre en vers ,  
Ce sera le plus beau de nos morceaux divers.

C É L I C O U R.

J'ai besoin du secours de la divine *Agathe* ,  
Je suis muet sans elle , & ma Muse est in-  
grate.

M. D E F I N T A C.

Pour ne rien déranger , nous vous laissons  
tous deux :  
Le naturel , l'aïssance , — enfin tout ira mieux.

Ils retournent se promener , &c. Il faut convenir que cette idée est une des plus plaisantes qu'il soit possible d'imaginer , & je crois que cette scène feroit le plus grand effet à la représentation. Pour le fond de cette petite Comédie, il est à-peu-près imité de la *Métromanie* de M. Piron. Le Connoisseur a une Pièce qu'il ne veut pas donner sous son nom : il persuade à *Célicour* de passer pour en être l'auteur. La pièce tombe & M<sup>rs</sup> les Protégés de *Fintac* la font siffler , comme , dans la *Métromanie* , *Dorante* & *Finette* font tomber la pièce du *Métromane*. Le jeune homme est désespéré : il menace M. de *Fintac* de lui rendre son ouvrage par une lettre dans les Journaux, & celui-ci, qui avoit promis à M. de *l'Exergue* l'Antiquaire sa nièce en mariage , l'accorde à *Célicour* pour l'engager à garder son secret.

Tout ce que l'auteur de la Comédie a ajoûté au Conte , est le rôle d'une Soubrette, confidente d'*Agathe*. Ce rôle a produit la seule Scène qui lui appartienne & que vous ne ferez pas fâché de connoître : car c'est ce qu'il



274 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

y a de mieux écrit dans l'ouvrage :  
Ces deux jeunes filles ouvrent la  
Pièce.

R O S I E.

De cet air sombre & noir que dois-je enfin  
penser ?

Vous êtes aujourd'hui sérieuse à glacer,  
Vous, qu'on voit tous les jours d'une gaîté  
badine :

Ce silence étranger m'étonne & me chagrine.

A G A T H E.

Il est vrai, j'ai du noir, sans trop sçavoir pour-  
quoi :

R O S I E.

Si j'osois deviner, je le dirois bien, moi.

A G A T H E.

Vous êtes ridicule avec votre science ;  
Vous vous imaginez sçavoir tout ce qu'on  
pense,

Et vous ne sçavez rien : possédez l'art heu-  
reux,

Vous-même de sçavoir vous connoître un  
peu mieux ;

Ce sera ce qu'il faut. . . Grande Magicienne ;  
Hé bien ! d'où croyez-vous que mon humeur  
provienne ?

Allons, voyons un peu.

R O S I E, avec un petit air faux.

Je pourrais deviner :

C'est ce tas de Sçavans qui, je crois, à dîner...

AGATHE.

Pour la première fois vous jugez à merveille ;  
Car il n'existe pas de disgrâce pareille .  
A celle d'écouter tant de Sots, de Pédans,  
Qui distillent l'ennui sous le nom de Sçavans ;  
Il est bien malheureux que mon oncle , à son  
âge ,

Se laisse encor duper par gens de cet étage ;  
Je les entends déjà , je les vois s'escrimer ;  
De leur pièce nouvelle ils vont nous assom-  
mer ;

J'en ignore l'auteur ; mais c'est la pire chose  
Qu'on puisse jamais lire en vers & même en  
prose.

Mon oncle la protège en dépit du talent ,  
Et l'on doit , pour lui plaire , en faire tout  
autant.

ROSIE :

Il est bien vrai qu'ici vous devez vous dé-  
plaître :

Qu'en dites-vous ? Je crois qu'il seroit né-  
cessaire

Que Monsieur Cellicour. . . .

AGATHE , avec humeur.

Il tarde assez long-temps ;  
Il pourroit me distraire au moins de nos  
Sçavans.

ROSIE.

Il est vrai , ce Monsieur assez se fait attendre ;  
Tous ces Provinciaux ont du fada à revendre ;

276 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

En son Pays, peut-être, on fuit l'air de la Cour,

Et l'on croit que l'attente inspire de l'amour;  
Il me semble le voir avec un air classique,  
Nous venir haranguer d'un bon jour emphatique.

A G A T H E.

Quand comptez-vous finir tous ces mauvais propos?

Croyez-vous m'avoir là débité des bons mots?

Méchante au dernier point, voulez-vous toujours l'être,

Et décrier les gens avant de les connoître?

Ce jeune homme est aimable, il a beaucoup d'esprit,

Et tout le monde en fait le plus charmant récit.

Sur ses lettres j'en ai le plus heureux augure :  
(avec vivacité.)

Ajoutez à cela la plus belle figure,

Avec l'air le plus doux, le plus noble maintien. . . .

Vous riez. Et de quoi?

R O S I E.

Moi, Madame? Oh! de rien.

A G A T H E, avec impatience.

Je vous le dis encor; tenez, sçachez, *Rosie*,

Que je hais à la mort votre ton d'ironie:

J'apperçois d'où provient votre ricanement;

Vous vous imaginez par mon empressement

Du jeune *Célicour* à défendre la cause,  
Que mon ame pour lui sent déjà quelque  
chose :

Eh ne diroit-on pas qu'on ne peut aujourd'hui,

Sans pencher pour quelqu'un , parler en bien  
de lui ?

Vous êtes singulière : oui , l'esprit domestique

Est d'interpréter mal : Il est mauvais , caus-  
tique ,

Et ne cherche à sonder le fond de notre cœur,  
Qu'afin de devenir aussitôt son censeur.

R O S I E.

Si j'ai pû vous fâcher , mon malheur est ex-  
trême.

A G A T H E , avec plus d'impatience.

Taisez-vous , s'il vous plaît. . . . Soupçon-  
ner que je l'aime !

Me faire aimer quelqu'un que je n'ai vû ja-  
mais !

Il faut , je le vois bien , me taire désormais ,  
Dès qu'on peut condamner la plus simple  
parole. . . .

Moi , j'aime *Célicour* ! . . . Quelle idée est  
plus folle !

Du reste , Monsieur , la versification  
de cette Comédie est on ne peut pas  
plus négligée : elle l'est même à un  
tel point que je ne puis me per-  
suader que de pareilles rimailles soient

sorties de la plume du Vieillard de Fernex, comme l'annonce le titre. On est porté à penser que c'est une de ces petites ruses Typographiques dont il y a aujourd'hui tant d'exemples. Vous y trouverez, *donner aux talens un secours débonnaire, cent faits historiques qui ne sont trop sages, ni trop bons, mon manoir de science, une rose qui sort, un cou non épineux, le centre des épines, ce qu'il décidera sera mon conducteur* ; vous y rencontrerez le plus détestable calambourg que l'on puisse faire dans ce siècle où l'on en fait de si mauvais, si cependant on en peut faire de bons :

Chacun de son côté procure la lumière :

L'un c'est par son esprit, l'autre par son papier.

Il faut vous avertir, si vous ne le devinez pas, qu'il est question, dans le dernier hémistiche de ce second vers, de la *lumière* que donne un papier que l'on jette au feu. Enfin il y a des fautes de François très-grossières. Quand l'auteur est embarrassé par une syllabe de trop, il la retranche sans façon. Par exemple, *à en croise la chronique* ne peut pas entrer dans un

vers ; il met tout uniment , *en croire la chronique , elle n'ira pas loin , &c. Pour maintes semblables gens , il dit maints semblables gens.* Dans un autre endroit *je sçais qu'il est permis qu'à me voir , vous ayez un plaisir plus sensible plutôt que d'écouter quelque discours risible.* Je vous citerois facilement une infinité d'autres solécismes de la même force.

Il est difficile de croire que M. de *Voltaire* se soit avili jusqu'à rimailler un Conte rebattu d'un de ses élèves. Il est vrai qu'avec la facilité qu'il doit avoir acquise , ce travail n'a pas dû lui coûter plus que le temps de dicter & qu'après tout , *Charlot ou la Comtesse de Givry , les Pélopidès , le Dépositaire , &c , &c , &c.* ne sont pas mieux écrits.

*Dictionnaire Héraldique , contenant tout ce qui a rapport à la science du Blason , avec l'explication des termes , leurs étymologies & les exemples nécessaires pour leur intelligence ; suivi des Ordres de Chevalerie dans le Royaume , & de l'Ordre de Malte ; par M. G. D. L. T. Écuyer : un volume in-8<sup>o</sup>. de 500 pages. A Paris , chez la Combe Libraire , rue Christine.*

LES termes Héraldiques forment, comme vous le sçavez, Monsieur, une espèce de Langue particulière, dont la connoissance est d'un usage journalier dans la Société. Pour en faciliter l'intelligence, l'auteur a cru devoir rédiger tous les mots de cet idiome en *Dictionnaire*; & cette forme étoit celle qui convenoit le mieux à la nature de cet Ouvrage, l'un des plus complets que nous ayons sur l'Art du Blason, puisqu'il renferme plus de six cens termes Héraldiques, & que les Traités les plus étendus n'en contiennent pas trois cens. Chaque terme s'y trouve rangé dans l'ordre alphabétique, accompagné de son explication, de son étymologie, & de quelques exemples, empruntés des armoiries des familles nobles de France, qui portent dans leurs écussons la pièce qu'on décrit & qu'on veut faire connoître. Pour vous donner une idée, Monsieur, de l'exécution de ce *Dictionnaire*, l'un des mieux conçus & des mieux exécutés que je connoisse, je vais vous mettre sous les yeux l'article *Armes* ou *Armoiries*,

dont l'auteur distingue les diverses espèces.

» *ARMES* ou *ARMOIRIES*. Mar-  
 » ques d'honneur sur les écus & les  
 » enseignes , pour connoître les fa-  
 » milles nobles & distinguer les ra-  
 » ces. Les Armes les plus simples &  
 » les moins diversifiées, sont les plus  
 » belles & les plus nobles. On entend  
 » par-là, que, dans l'écu, moins il y a  
 » de pièces, plus elles sont distin-  
 » guées.

» Les pièces qui tiennent le premier  
 » rang dans les Armoiries, sont les  
 » pièces honorables, ainsi nommées  
 » parce qu'elles ont été les premières  
 » en usage. Ces pièces, au nombre de  
 » sept, sont le *Chef*, le *Pal*, la *Bande*,  
 » le *Sautoir*, la *Fasce*, la *Croix*, le *Che-*  
 » *vron*. Les autres Pièces, composées  
 » de ces premières, sont le *Fascé*, le  
 » *Palé*, le *Bandé*, le *Chevronné*, le  
 » *Burelé*, le *Vergeté*, le *Cotisé*, les  
 » *Points équipolés*, l'*Echiquier*, le *Lo-*  
 » *sangé*, le *Parti*, le *Coupé*, le *Tranché*,  
 » le *Taillé* & l'*Ecartelé*. Toutes ces  
 » Pièces, purement Héraldiques, ont  
 » été réglées par les Hérauts d'Armes,  
 » dès l'origine des Armoiries. Peu de



» tems après, le *Lion*, le *Léopard*,  
 » l'*Aigle*, les *Alérions*, les *Merlettes*,  
 » les *Besans*, les *Tourteaux*, les *Bil-*  
 » *lettes*, &c, ont été mis en usage. En  
 » général, toutes les pièces & meu-  
 » bles qui entrent dans les Armoiries,  
 » sont très-honorifiques pour ceux qui  
 » ont droit de les porter, puisqu'elles  
 » sont autant d'Hiéroglyphes des ac-  
 » tions éclatantes de leurs Ancêtres.

» *ARMES PURES ET PLEINES* : sont  
 » celles où il n'entre aucun mélange ;  
 » que les aînés des Familles & des  
 » Maisons portent, telles que leurs  
 » Ancêtres les ont toujours portées.

» *ARMES BRISÉES* ; celles que les  
 » cadets ont augmentées de quelques  
 » pièces, pour être distingués de leurs  
 » aînés.

» *ARMES PARLANTES* ; celles où il  
 » y a quelques pièces ou meubles qui  
 » font allusion au nom de la famille :  
 » elles sont en très-grand nombre.

» *ARMES DE CONCESSION* ; celles  
 » qui sont faites de quelques pièces  
 » des Armoiries des Souverains, ou  
 » même qui sont leurs Armoiries pu-  
 » res & pleines, accordées à certaines  
 » personnes, pour les récompenser

» de quelque service important &  
» en perpétuer le souvenir.

» *ARMES CHARGÉES* ; celles où  
» l'on a ajouté d'autres Armoiries ,  
» par substitution ou par concession.

» *ARMES SUBSTITUÉES* ; celles  
» qui ôtent la connoissance d'une fa-  
» mille , lorsque , par substitution de  
» biens & d'Armes faite à une per-  
» sonne , elle est obligée de quitter  
» son nom & ses Armes , & de pren-  
» dre celles du substituant.

» *ARMES A ENQUERRE* ; celles qui  
» ayant un champ de métal , sont char-  
» gées de pièces pareillement de mé-  
» tal ; ou celles qui étant de couleur ,  
» sont chargées de pièces aussi de  
» couleur : ce qui étant contre les rè-  
» gles de l'art Héraldique , donne  
» occasion de s'informer pourquoi  
» elles se trouvent ainsi composées.  
» Elles sont très-rares dans les Ar-  
» moiries «.

L'auteur , en citant pour exemples  
les Armoiries des familles , a eu soin  
d'y joindre des faits & des anecdotes ,  
propres à corriger la sécheresse na-  
turelle de sa matière. En parlant des  
Armes de la Maison de Beauvoir , de

*Chatellux*, d'*Avalon* en *Bourgogne*, il rapporte que *Claude de Beauvoir*, Maréchal de France, ayant soutenu avec valeur le Siège de *Crévant* contre le Connétable d'Ecosse en 1423, s'acquitt, par cette belle défense, à lui & à sa postérité, le droit d'entrer au chœur de l'Eglise Cathédrale d'Auxerre, d'y prendre séance dans la première stalle, en qualité de premier Chanoine Honoraire, l'épée au côté, revêtu d'un surplis, l'aumusse sur le bras, & tenant un faucon sur le poing. Il obtint encore le droit de se trouver aux assemblées du Chapitre: droits & privilèges, que les Doyen & Chanoines de cette Eglise lui accordèrent, ainsi qu'à ses descendans mâles, en considération des services qu'il leur avoit rendus, en leur remettant la ville de *Crévant* qui leur appartenoit.

M. le Comte de *Chatellux*, Brigadier des Armées du Roi & Capitaine des Gendarmes de Flandre, a pris possession le 2 Juin 1732 de la Dignité de premier Chanoine Honoraire d'Auxerre, attachée à ceux de sa Maison. Ayant prêté serment dans le

Chapitre, il se présenta à la grande porte du Chœur sous le Jubé, pendant l'Office de Tierce, en habit militaire, botté & éperonné, revêtu d'un surplis, le baudrier avec l'épée par-dessus, ganté des deux mains, ayant sur le bras gauche une aumusse, sur le poing un faucon, & tenant de la main droite un chapeau bordé, couvert d'une plume blanche. Dans cet équipage, on le conduisit à sa place de premier Chanoine.

Vous admirerez avec moi, Monsieur, les réponses suivantes, dont l'héroïsme me paroît bien propre à soutenir parmi nous l'émulation mourante de l'honneur & de la vertu. *Artus de Cossé*, Comte de *Segondiny*, Capitaine de cent hommes d'armes des Ordonnances, Gouverneur de Paris, fut arrêté sur quelques soupçons, le 4 Mai 1574, par ordre de *Catherine de Médicis*, & conduit à *Vincennes*. Il y resta jusqu'au mois d'Avril de l'année suivante. *Henri III* lui offrit alors des Lettres Patentes qui le déclareroient innocent de ce dont ses accusateurs l'avoient chargé. *Sire*, répondit-il à ce Prince, *trouvez bon que*

*je ne les accepte pas : un Cossé doit penser que personne ne l'a cru coupable.*

*Antoine Sire de Pons, Comte de Marennes, se trouvoit dans la Ville de Pons, l'an 1528, lorsque l'armée Calviniste vint l'assiéger. Il la défendit vaillamment ; mais ayant été obligé de capituler au bout d'un mois, faute de poudre & de balles, le Capitaine de Piles lui dit malignement qu'à la vigoureuse défense qu'il venoit de faire, on s'étoit apperçu qu'il défendoit son bien : Monsieur, lui répondit celui-ci, depuis deux ans j'ai défendu cinq Places qui ne m'appartenoient pas, & j'y ai prouvé que mon bien, ma famille & mon honneur sont par-tout où la Patrie est attaquée.*

*Jean de Leumont de Puigaillard, Capitaine de cinquante hommes d'armes & Gouverneur d'Angers, ayant un jour rassemblé environ neuf mille hommes, pour une expédition sur la Rochelle, le Capitaine la Noue le prévint & l'attaqua ; le combat fut très-vif de part & d'autre ; mon cher Puigaillard, vous êtes blessé, lui dit un de ses parens : mais je ne suis pas mort, répondit-il ; & il continua de com-*

battre avec la même ardeur. Il ne se retira que lorsqu'il vit que ses efforts, pour rallier & ranimer ses troupes, étoient absolument inutiles.

La Maison de *Porcelets* porte une *Truie* dans ses Armoiries. *Nostradamus*, en rapportant dans son Histoire de Provence, l'origine du nom & des Armes de cette Famille, dit qu'elle est originaire de la Ville d'*Arles*, où l'imprécation d'une pauvre femme procura une heureuse fécondité à une jeune Dame, nouvellement mariée. Cette pauvre femme, ayant été traitée d'impudique par cette Dame, leva les yeux vers le Ciel, & lui répliqua : *Je prie Dieu, Madame, pour la défense de mon honneur, qu'il vous donne autant d'enfans que cette Truie qui passe a de petits.* On assure que, l'année suivante, la Dame eut neuf enfans mâles, ce qui revenoit au nombre des petits de la Truie ; qu'ils vécurent tous, & furent de grands Capitaines ; & qu'en considération de ce prodige, on les nomma *Porcelets*, & qu'ils prirent pour Armes une *Truie de sable en champ d'or.* Le goût de *Nostradamus* pour le merveilleux rend cette

anecdote plus que suspecte ; on sçait d'ailleurs que , de son temps , on recouroit volontiers à la fable & au prodige , pour relever l'origine des Familles illustres. Certains auteurs , par exemple , assurent encore que la Maison de *Lorraine* a pris pour armes trois *Alérions* , parce qu'un Prince de cette Maison enfila un jour , pendant le siège de *Jérusalem* , trois oiseaux d'un seul coup de flèche. Il est plus probable que cette Maison n'a mis des *Alérions* dans ses armes , que parce qu'*Alérion* est l'anagramme de *Lorraine* .

Dans la Notice sur les Ordres du *S. Esprit* , de *S. Michel* , de *S. Louis* , du *Mérite Militaire* , de *S. Lazare* & de *Malte* , qui termine ce *Dictionnaire* , l'auteur indique l'époque de l'institution de ces Ordres , les différentes révolutions qu'ils ont éprouvées , les Armoiries & les marques d'honneur qui les distinguent , les preuves de Noblesse qu'ils exigent , le nombre d'Officiers dont ils sont composés , les principaux de leurs Statuts & Réglemens. Vous pouvez être assuré , Monsieur , qu'il n'existe point d'ouvrage de ce genre qui soit plus utile & fait avec plus de soin.

Je suis , &c.

A Paris ce 20 Octobre 1774.

---

# L' ANNÉE

## L I T T E R A I R E.

---

### L E T T R E   X I I I.

*Dictionnaire de Recherches Historiques & Philosophiques , d'Anecdotes , de Pensées & d'Observations intéressantes sur les Loix , les Arts , le Commerce , la Littérature , les Mœurs & la Société en général , connu sous le nom de DICTIONNAIRE SOCIAL & PATRIOTIQUE ; nouvelle Edition. A Paris , rue Saint Jean de Beauvais la première porte cochère au-dessus du Collège ; un volume in - 8° de 556 pages.*

**L**ES Livres sont comme les hommes ; ils changent souvent de noms &c  
 ANN. 1774. Tome VI.      N



de titres ; les uns & les autres en valent-ils mieux ? L'ouvrage que je vous annonce aujourd'hui, Monsieur, parut pour la première fois il y a cinq ou six ans sous la dénomination de *Dictionnaire Social & Patriotique, ou Précis raisonné de connoissances relatives à l'économie morale, civile & politique*. Je vous en rendis compte alors \*, & je vous fis observer que l'objet de ce *Dictionnaire*, en général, étoit moins de former les hommes à la vertu, à la société, à la patrie, que d'établir la prééminence des François sur les Anglois. La lecture que je viens de faire de la nouvelle édition de ce Livre, m'a confirmé que le but principal de l'auteur est d'étendre les progrès du patriotisme, & de réduire à de justes bornes cette manie admirative pour nos voisins qui s'est emparée de tant de têtes Françaises. Il ne cesse de remettre sous les yeux de ses Lecteurs tous les avantages que nous avons sur les peuples des trois Royaumes. D'abord, malgré leur antipathie

\* Voy. l'Année Littéraire 1770, Tome V, page 50.

pour la France , les Anglois ne peuvent s'empêcher , ni même se dispenser d'y faire de fréquens voyages. L'intérêt de leur santé les force à venir respirer parmi nous un air plus salubre que celui de leur pays natal. Cependant , il faut convenir que l'imagination est souvent ce qu'ils ont de plus malade. M. *Chirac* , fameux Médecin , en guérit un avec une petite phiole d'eau teinte en couleur de rose : il lui fit entendre que c'étoit un spécifique merveilleux contre la consommation.

L'Editeur rapporte ensuite une Lettre d'un Médecin étranger établi depuis trois ans en Angleterre , & qui ne fait pas un panégyrique trop flatteur de ses nouveaux concitoyens. » Rien » n'est si peu fondé , dit-il , que l'idée » que nous avons communément en » France , tant sur la bonne foi des » Anglois que sur leur générosité. » En effet , rien n'est si trompeur » que l'Anglois , sur-tout envers ceux » qui , faute de sçavoir sa Langue , sont » hors d'état de se garantir de ses ruses. Quant à sa générosité , elle n'a

» jamais lieu que dans les occasions  
 » d'éclat. Je ne prétends pas cepen-  
 » dant que toute la Nation soit sem-  
 » blable & qu'il n'y ait aucune ex-  
 » ception : mais je parle du général.  
 » Sur vingt Malades , par exemple ,  
 » que je traite de certaines maladies  
 » fort communes en ce pays , à peine  
 » en trouvé-je quatre qui me satis-  
 » fassent selon nos conventions « .

Au reste , toutes les fois que l'au-  
 teur de ce Dictionnaire avance des  
 choses peu favorables à la Nation  
 Britannique , il ne parle que d'après  
 le témoignage des écrivains de cette  
 même Nation. Il ne dissimule pas la  
 supériorité de la puissance maritime  
 des Anglois ; mais il remet au temps &  
 à l'expérience à décider si cet excès  
 de commerce & cette multitude de  
 Colonies ne leur sera pas funeste.

On vante beaucoup les privilèges  
 qu'ont les citoyens en Angleterre pour  
 la liberté personnelle. » C'est là cepen-  
 » dant que , dans sa maison , un hon-  
 » nête Sergent peut & doit même  
 » garder un Débiteur prisonnier pen-  
 » dant vingt-quatre heures , pour lui  
 » laisser le temps de donner caution ;

» faute de quoi, ce terme expiré, le  
 » même Débiteur est conduit dans la  
 » Prison publique. Un tel règlement  
 » semble, au premier coup-d'œil,  
 » assez judicieux. Mais, en mettant  
 » ainsi un Particulier sous la puissance  
 » d'un Particulier, le Législateur n'a  
 » point vu qu'il livroit l'un à la merci,  
 » comme à toutes les vexations de  
 » l'autre. C'est ce qui n'arrive que  
 » trop souvent à Londres, où les mai-  
 » sons des Sergens sont devenues des  
 » lieux plus redoutables que les pri-  
 » sons mêmes «.

Voici encore ce qu'on lit à ce su-  
 jet dans les papiers publics. » Il n'est  
 » point de Nation en Europe, où il  
 » y ait autant de Prisonniers pour  
 » dettes qu'en Angleterre. On y en  
 » a quelquefois compté jusqu'à vingt  
 » mille ; & c'est pour rendre à la So-  
 » ciété un si grand nombre de Ci-  
 » toyens, que le Parlement, quand  
 » il le juge à propos, passe un Acte,  
 » en vertu duquel les Débiteurs in-  
 » solvables obtiennent leur élargisse-  
 » ment, & sont déchargés de toutes  
 » dettes. Elles ne sont payées ni par le

» Roi, ni par la Nation. Les Débi-  
 » teurs déclarent, sous serment, s'ils  
 » possèdent quelques biens ; ils  
 » abandonnent ce qu'ils ont à leurs  
 » Créanciers, qui sont obligés de s'en  
 » contenter, & qui perdent le sur-  
 » plus de leurs créances. De temps im-  
 » mémorial, cette espèce de Jubilé a  
 » eu lieu en Angleterre. On en a même  
 » accordé jusqu'à douze à quinze dans  
 » l'espace d'un siècle «.

A l'article *Eloquence*, on propose  
 une question difficile à résoudre. Si  
 la liberté républicaine est si favorable  
 aux grands talens en ce genre, pour-  
 quoi nos Orateurs ont-ils une supé-  
 riorité si marquée sur ceux des An-  
 glois ? Qu'ont-ils à opposer à nos  
*d'Aguisseaux*, nos *Cochins*, nos *Bos-  
 suets*, nos *Massillons* ? Seroit-ce le  
 furieux *Cromwel*, dont les harangues  
 dévotement absurdes firent de ses  
 Auditeurs autant de fanatiques &  
 de régicides ? » Si *Cromwel* ne sçavoit  
 » pas parler comme *Cicéron*, du moins  
 » savoit-il agir comme *César*, s'écrie-  
 » ront ici les panégyristes du Protec-  
 » teur. Ils citeront emphatiquement

» cette présence d'esprit qui n'aban-  
 » donnoit jamais *Cromwel*. Il est vrai  
 » que son génie se développoit singu-  
 » lièrement dans les circonstances les  
 » plus épineuses. On le vit, tout à la  
 » fois, donner ses ordres pour un  
 » combat général & pour un jeûne  
 » solennel dans toute son armée, au  
 » moment où les vivres commen-  
 » çoient à y manquer. C'étoit, disoit-  
 » il, pour implorer la bénédiction du  
 » Très-Haut, & pour rendre son parti  
 » digne de la victoire. Ce trait an-  
 » nonce à quel point *Cromwel* con-  
 » noissoit les hommes. L'expédient  
 » étoit admirable sans doute ; mais il  
 » n'étoit pas neuf. Long-temps avant  
 » *Cromwel*, les Généraux Moscovites  
 » en avoient plus d'une fois fait usage.  
 » Ils continuent même encore à s'en  
 » servir, & c'est une pratique que les  
 » Russes tiennent eux-mêmes des Tar-  
 » tares leurs voisins ».

L'auteur prouve combien il  
 vaut mieux être gouverné par un  
 Prince dont l'intérêt est le même que  
 celui de son Peuple, que d'être con-  
 duit par une multitude aveugle &

subjuguée elle-même par l'éloquence impérieuse d'Orateurs infidèles ou séditeux ; & tout cela revient assez au propos d'un homme d'esprit qui avoit fait quelque séjour dans un pays républicain : *Oh ! le bon Pays , disoit-il , où l'on n'obéit qu'à Dieu & à la Canaille , & où l'on fait parler l'un & l'autre comme l'on veut.*

Quant aux établissemens publics , la seule Ville de Paris en renferme un plus grand nombre que les trois Royaumes ensemble , & ces établissemens sont bien plus propres à faire naître & à entretenir l'émulation que ces Souscriptions momentanées , fruit de la générosité capricieuse des grands Seigneurs & des *Virtuoses* Anglois. L'Europe doit aux François les Universités , les Académies , les Postes , les Messageries , les Papiers publics , les Invalides , l'Ecole Militaire , les Enfans-Trouvés , &c. , &c. , &c. On établit à Londres , en 1754 , une Société pour l'encouragement des Arts , des Manufactures & du Commerce. » *M. Willam Sphipley* est , dit-on , le Citoyen qui le premier con-

» eut un projet dont les suites devoient  
 » être si avantageuses à la Nation An-  
 » gloise. On sera peut-être étonné du  
 » peu de succès qu'il eut d'abord. Ses  
 » idées ne prirent pas aussi rapide-  
 » ment qu'il l'avoit espéré. Enfin ,  
 » après plusieurs mois de démarches  
 » & de sollicitations d'un grand nom-  
 » bre de personnes qu'il avoit vûes ,  
 » quinze seulement avoient promis  
 » de souscrire : mais personne n'avoit  
 » signé son papier , excepté l'Evêque  
 » de *Worcester*. Qu'il nous soit per-  
 » mis , ajoute un Journaliste , de faire  
 » ici une observation. Nous n'avons  
 » été solliciter qui que ce soit pour  
 » contribuer , parmi nous , à l'en-  
 » couragement de l'Agriculture ; nous  
 » avons seulement jetté notre idée  
 » dans le Public , & , depuis le 4 Octo-  
 » bre 1763 , époque où un Citoyen a  
 » annoncé qu'il déposeroit volontiers  
 » une certaine somme pour cet objet ,  
 » jusqu'au 3 Janvier 1764 , nous avons  
 » vû soixante & huit Citoyens se  
 » réunir en faveur de cet établisse-  
 » ment. Le sentiment de l'amour pa-



» triotique a donc des effets , & plus  
 » étendus & plus rapides en France  
 » que dans la Nation où cependant  
 » ce sentiment est très - vif.

» On compte à Paris sept ou huit  
 » Bibliothèques publiques. Il n'y en a  
 » pas une seule dans toute la Ville de  
 » Londres , quoiqu'on ait écrit le con-  
 » traire. Ce qu'on y appelle le *Mu-*  
 » *sæum* est un grand Bâtiment qui ren-  
 » ferme à la fois le Cabinet & la Bi-  
 » bliothèque du Roi d'Angleterre. Le  
 » premier présente aux Curieux les  
 » trois regnes de la Nature , rangés  
 » avec beaucoup d'ordre. On y voit  
 » entr'autres un Crocodile , une Co-  
 » quille dont on ne connoît qu'une  
 » semblable , & qui se trouve en Al-  
 » lemagne , grand nombre de Pier-  
 » res précieuses & de Médailles tant  
 » anciennes que modernes. La Biblio-  
 » thèque occupe seule vingt-deux  
 » salles , d'environ vingt pieds carrés.  
 » On y fait voir une Bible Grecque  
 » écrite par une fille , à laquelle Bible  
 » on donne quatorze siècles d'anti-  
 » quité ; des Paires - d'Heures du 8<sup>e</sup>.

» siècle , &c. , &c. On y contemple  
 » les portraits de *Luther* , du grand  
 » *Corneille* , de *la Fontaine* , de *Mo-*  
 » *lière* , de *Pope* , de *Montesquieu* , de  
 » *Voltaire* , de *Anfloane* , &c. On mon-  
 » tre honnêtement tous ces objets aux  
 » Etrangers , & c'est peut-être le seul  
 » endroit où l'on ne paie point. Ce-  
 » pendant cette collection de Livres  
 » & de Curiosités n'est point publi-  
 » que ; mais , en s'adressant soit au  
 » Docteur *Maty* , soit à quelqu'autre  
 » Inspecteur , on obtient assez facile-  
 » ment la permission d'y consulter  
 » toutes sortes de Livres , & même  
 » d'y copier des Manuscrits. «

Il est vrai , remarque certain Cen-  
 seur , que les François se répandent  
 dans toute l'Europe , & qu'on ren-  
 contre par-tout des Maîtres à danfer ,  
 des Tailleurs , des Cuisiniers & des  
 Perruquiers François ; mais ne pour-  
 roit-on pas dire , à plus juste titre ,  
 qu'il n'est au monde aucun Pays sans  
 Artistes de cette Nation ? Combien  
 n'en renferment pas dans leur en-  
 ceinte Pétersbourg , Copenhague ,  
 Berlin , Dresde , Vienne , Rome ,

Madrid, la Haye, Londres même, & tant d'autres Villes toutes également tributaires de nos goûts, de nos modes & de nos idées ? Et pour les objets les plus solides & les plus profonds, n'avons-nous pas eu un *Sully* qui sçut donner à nos voisins les premières leçons d'une sage administration, un *Descartes* qui leur ouvrit la carrière de la saine Philosophie, un *Bayle* qui leur servit de guide dans le labyrinthe obscur de la Dialectique, un *Montesquieu* qui, de leur aveu même, leur a enseigné les vrais principes de la législation politique & civile ? » Apprenez, ô François, s'écrie » l'auteur, apprenez d'un Anglois à » vous apprécier vous-mêmes, en ap- » préciant votre Nation. C'est à l'aide » de ce mobile, le point d'honneur, » dit le Docteur *Brown* dans son *Examen des Mœurs Angloises*, que le caractère des François, malgré ses traditions, devient respectable & qu'ils ont trouvé l'art de faire tout cher les extrêmes. En eux se réunissent des vertus & des vices, des traits de foiblesse & des traits de

» force , que tout le monde auroit  
» estimés incompatibles. Ils sont effé-  
» minés, mais braves ; peu sincères ,  
» mais pleins d'honneur ; empressés  
» pour l'Etranger , sans lui vouloir  
» du bien ; vains , mais insinuans &  
» avisés ; magnifiques , sans être gé-  
» néreux ; guerriers , mais polis ; bien-  
» séans , plutôt que vertueux ; pro-  
» pres au commerce , sans s'y avilir ;  
» sérieux dans la bagatelle ; enjoués  
» jusques dans l'exécution des choses  
» les plus difficiles ; des femmes à la  
» toilette & des héros au champ de  
» Mars ; corrompus au fond du cœur ,  
» mais décens dans leur conduite ; di-  
» visés dans leurs sentimens , mais  
» réunis dès qu'il faut agir. Autant  
» leurs mœurs sont-elles relâchées ,  
» autant ils sont fermes dans le prin-  
» cipe du point d'honneur. On seroit  
» tenté de les mépriser , quand on les  
» examine dans la vie privée ; & l'on  
» est obligé de les trouver formida-  
» bles , lorsqu'on les considère comme  
» Nation. «

Par un article du Traité d'Utrecht ,  
les Anglois ont le Privilège exclusif

du Paquebot destiné au transport des Passagers tant Nationnaux qu'Etrangers , de Douvres à Calais & de Calais à Douvres. Mais il est plusieurs objets qui forment pour eux des articles de dépense égaux & peut-être supérieurs à leur recette. Le gibier est très-rare dans toute la Grande-Bretagne ; de-là l'usage où sont beaucoup d'Anglois de venir en acheter dans nos ports. Les vivres sont plus chers à Douvres qu'à Calais ; de-là l'habitude où sont quelques uns d'entr'eux de se rendre exprès pour dîner dans cette dernière Ville , d'où fort souvent ils retournent le même jour.

Il est beaucoup d'inventions modernes qui nous appartiennent , telles que l'art d'imprimer les Tableaux en couleur & celui de les réparer , l'art de peindre à l'encaustique , la fonte des caractères pour la Musique , l'art de graver dans le goût du crayon , celui de fixer le pastel ; la nouvelle manière de graver en pierre , celle de dorer sur le bois , la méthode pour apprendre à parler aux sourds &

muets de naissance, &c. Pour les Anglois, la seule découverte moderne que l'auteur ne leur dispute pas, est celle de la hauteur à laquelle les fusées volantes peuvent s'élever, & de la distance à laquelle leur lumière peut être apperçue. Il est vrai que ces observations peuvent devenir le sujet de combinaisons utiles; elles peuvent servir à déterminer la situation relative de différens lieux distans les uns des autres, & à donner des signaux sur terre & sur mer à des Flottes ou à des Armées éloignées. On lit dans le *Voyage de Jacques Sadeur aux Terres Australes*, que le signal dont les habitans de ce Pays se servent, en cas de surprise ou d'invasion de la part des ennemis, consiste à jeter une espèce de fusée volante qui s'élève fort haut & dont le bruit s'entend de deux lieues. Aussitôt les autres Gardes, qui sont à droite & à gauche, font le même signal, & en vingt-quatre heures toute la côte est avertie.

» Le peuple est, dit-on, plus éclairé  
 » à Londres qu'il ne l'est à Paris.

» A cette opinion , si communément  
» reçue parmi nous , il suffiroit peut-  
» être d'opposer le fait suivant , rap-  
» porté par un Ecrivain qui en a été  
» le témoin oculaire. Après deux se-  
» cousses de tremblement de terre  
» qui arrivèrent ici ( Londres ) en  
» 1750, un Aventurier s'avisa , dit  
» cet auteur , d'en prédire un troi-  
» sième qui devoit renverser la Ville.  
» Il en fixa le jour , l'heure & la mi-  
» nute. Plus de cinquante mille ha-  
» bitans , sur la foi de cet Oracle ,  
» avoient ce jour-là ( 5 Avril ) pris  
» la fuite. La plupart de ceux que les  
» raisonnemens ou les railleries de  
» leurs amis avoient retenus , at-  
» tendoient , en tremblant , l'instant  
» critique & n'ont montré de cou-  
» rage qu'après qu'il a été passé. Le  
» jour arrivé , la prédiction , sembla-  
» ble à tant d'autres , ne fut point ac-  
» complie. Le faux Prophète fut mis  
» un peu tard aux Petites - Maisons ;  
» & la tête de ces fiers Insulaires , si  
» sensés & si Philosophes , ne fut pas  
» à l'épreuve de la prophétie d'un  
» fou. «

Les Anglois eux-mêmes conviennent des abus de leur gouvernement. Milord *Littleton*, dans ses *Nouvelles Lettres Persanes*, fait dire à son voyageur que le seul moyen de s'avancer à la Cour est d'avoir une place au Parlement; que la Chambre des Communes passe pour être composée des Représentans de toute la Nation, quoiqu'il y ait plusieurs grandes villes qui n'y envoient pas de députés, tandis que de méchans hameaux tout déserts ont le droit d'y en envoyer deux; que, parmi ces Représentans, il s'en trouve qui n'ont jamais vu ceux qu'ils représentent, d'autres qui sont choisis par le Parlement, après avoir été rejettés par le peuple; que tous les Electeurs prêtent serment de ne point vendre leur suffrage, & cependant qu'il y a plusieurs Candidats qui se ruinent à les acheter, &c.

Je ne suivrai pas plus loin cette énumération des désavantages de la Nation Angloise & ce parallèle des deux peuples. Il paroît que le Patriotisme a emporté un peu trop loin l'auteur de ce *Dictionnaire*, &



que, si les Anglois en faisoient un à leur tour, nous n'y jouerions pas un si beau rôle. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que cet excès est moins condamnable dans un François que l'excès opposé, & pour appuyer cette opinion, il suffira de rapporter une anecdote vraie ou fausse que l'auteur a placée à l'article *Patriotisme*, mais dont le résultat est incontestable.

» M. B\*\*\*, Patriotique François &  
 » M. L\*\* aussi François, mais un  
 » peu Anglomane, dispuoient un  
 » jour ensemble sur les avantages ou  
 » les défavantages de la France & de  
 » l'Angleterre, par rapport au Gouvernement. Sans doute, disoit celui-ci au premier, vous n'êtes partisan si zélé du Système Monarchique,  
 » que parce que vous êtes né, & que vous  
 » vivez sous ses Loix. Cela est possible,  
 » répartit M. B\*\*\* : mais peut-être  
 » aussi vous-même n'avez-vous tant  
 » de prédilection pour le Gouvernement mixte, que parce que vous  
 » ne vivez point en Angleterre. Quel  
 » que soit le principe de ma façon de  
 » penser., reprit l'Anglomane, j'y suis,

» je vous jure , tout aussi attaché que  
 » vous pouvez l'être à la vôtre. Croyez-  
 » moi ; restons tous les deux comme nous  
 » sommes , & ne cherchons pas davan-  
 » tage à nous convertir l'un l'autre. Au  
 » bout du compte , vos raisons ne feroient  
 » pas plus d'impression sur moi que les  
 » miennes sur vous. Tant-pis pour vous ,  
 » & tant-mieux pour moi , repartit le  
 » bon Patriote ; car , si je réussissois  
 » une fois à détruire vos préjugés ,  
 » je vous rendrois certainement un  
 » très-grand service , puisque , par-là ,  
 » je vous inspirerois un peu plus  
 » de goût pour votre condition. Si  
 » vous parveniez , au contraire , à me  
 » faire changer de sentiment , vous  
 » m'en rendriez malheureux , puisque  
 » vous me priveriez de cette sécu-  
 » rité douce & honnête , dont jouit  
 » toujours un homme satisfait de la  
 » place où le Ciel l'a fait naître «.

La solidité de cette réplique dé-  
 montre en même temps , Monsieur ,  
 l'utilité de ce *Dictionnaire* , qui ne  
 tend presque par-tout qu'à nous  
 inspirer une bonne opinion du Gou-  
 vernement & du pays où nous som-

mes nés. Il ne faut pas croire cependant que ce soit là son unique objet. Il y en a une grande partie employée à instruire le Lecteur d'usages relatifs à d'autres Nations anciennes ou modernes, comme l'Egypte, les Turcs, les Espagnols, &c. Il y a aussi presque par-tout de longues tirades de Morale. Je ne vous ai parlé que des François & des Anglois, parce que ce qui concerne ces deux peuples est ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, & que les limites de ces Feuilles m'empêchent de faire mention des autres Articles, où vous trouverez des réflexions aussi judicieuses & des anecdotes non moins agréables que celles que je viens de vous citer.

*Traité de la Culture du Figuier, suivi d'Observations & d'Expériences sur la meilleure manière de le cultiver, sur les causes de son dépérissement & sur les moyens d'y remédier; avec figures; par M. de la Brouffe, de la Société Royale des Sciences de Mont-*

*pellier & Maire d'Aramond ; Brochure in-12 de 83 pages. A Paris, chez Valade Libraire, rue Saint Jacques vis-à-vis celle des Mathurins.*

DEPUIS quelque temps, M<sup>r</sup>, les Figuiers commencent à se multiplier dans les environs de Paris, & même dans nos Provinces les plus Septentrionales. La Brochure que je vous annonce fournira aux Cultivateurs du Figuier des instructions utiles, & pourra les guider dans leurs travaux ; ils y trouveront en peu de mots les principes & les règles générales qu'ils doivent observer, pour donner la meilleure culture à cet Arbruste, dont le fruit délicat fait l'agrément & les délices de nos tables.

M. de la Brouffe traite, 1°. du choix du terrain où l'on peut établir une Figuerie ; 2°. de la manière de planter le Figuier, d'élever les jeunes plants, de les enter, & du temps convenable pour faire ces travaux économiques ; 3°. des différentes espèces de Figuiers & de Figues ; 4°. de celles qui sont

### 310 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les meilleures au goût & les plus avantageuses pour le commerce ; 5°. de la meilleure manière de cultiver le Figuier ; 6°. des améliorations dont il est susceptible.

Il recherche ensuite quelles sont les causes du dépérissement que le Figuier a éprouvé , depuis quelques années , dans nos Provinces Méridionales , & quels sont les moyens d'y remédier. Il résulte des Observations de l'auteur que le terrain le plus propre à une Figuerie est une terre bonne , douce , un peu sablonneuse ou légère , humide ou fraîche ; qu'on doit planter le Figuier au mois de Mars ou au mois d'Août ; qu'on doit choisir pour l'enter le courant du mois de Juillet ou de celui d'Août ; que les Figues appelées ordinairement *Janenque* , *Dure-Peau* , *Bourjassote Noire* , *Brignolenque* , sont les espèces les meilleures au goût ; mais que la *Janenque* , la *Marseilloise* , le *Pied-de-Bœuf* , la *Roussale* , la *Brignolenque* , sont les espèces les plus avantageuses pour le commerce. Il propose , comme un moyen sûr de garantir le Figuier

de la gelée & des froids excessifs ; le labour d'automne & l'engrais d'hiver ; il entend par celui-ci le fumier ou le terreau. Enfin , en recherchant les causes qui , depuis quelques années , ont produit le dépérissement des Figuiers dans les Provinces Méridionales , il prétend les trouver dans les froids excessifs des hyvers de 1766 , 1767 & 1768 , joints à une longue sécheresse dans l'intervalle de ces mêmes années , suivis de la gelée blanche générale du 21 Avril 1767 , des froids Printanniers du 26 Mars 1769 , du 26 Avril 1770 , & sur-tout de la sécheresse affreuse que les Figuiers éprouvèrent dans le courant de cette même année 1770.

M. de la Brouffe donne , en terminant son petit ouvrage , trois moyens pour obvier à ce dépérissement ; le premier est de couper tout le bois-mort du Figuier ; le second , de ne laisser en terre qu'un seul jet , quand le corps du Figuier est attaqué ; le troisième , de le fumer avec soin , avec parties égales de fumier de bêtes à laine , & de fiente de vache.

Les préceptes que l'auteur établit pour la meilleure culture du Figuier, paroissent fondés sur l'expérience ; mais les Cultivateurs désireront peut-être qu'il leur eût donné plus de développement. Je voudrois aussi que le style de Monsieur de la Brousse fût plus simple & moins maniéré, qu'il eût retranché certaines expressions affectées & de mauvais goût, comme *un terrain nouvellement conquis par des soins & de la dépense*, *un terrain voisin des humidités*, un Figuier qui, planté dans une mauvaise terre, étoit *accoutumé à une nourriture usurière*, des *champs complantés de Figuiers*, des *engrais subalternes*, du *bois cadavre* au lieu de *bois-mort*, de jeunes plants *substituts du vieux Figuier*, &c. En matière d'instruction le style le plus simple est toujours le style propre. L'ouvrage est dédié à M. l'Archevêque & Primat de Narbonne, Président né de la Province de Languedoc, Prélat digne de cet hommage par la protection bienfaisante qu'il accorde aux Arts utiles. Je suis, &c.

A Paris ce 24 Octobre 1774.

LETTRE

## LETTRE XIV.

*Questions proposées par M. l'Abbé Baudeau à M. Richard des Glannières sur son Plan d'Imposition soi-disant ÉCONOMIQUE, avec cette Épigraphe : Hanc veniam petimusque damusque vicissim. Brochure in-12 de 24 pages.*

**C**ES Questions, Monsieur, sont au nombre de cinq ; M. l'Abbé Baudeau les propose à M. des Glannières comme autant de difficultés insolubles contre son *Plan d'Imposition*, dont il attaque toutes les parties.

La première de ces Questions porte en titre : *Sur les revenus que vous prétendez donner au Roi.* M. Richard des Glannières, par sa nouvelle administration des finances, donne au Roi un revenu annuel de 800 millions. » Mais, dit M. l'Abbé Baudeau, j'ai » là-dessus un scrupule. Pour qu'il y » ait 800 millions de revenu quitte

ANN. 1774. Tome VI.

Q



» au Roi, il faut qu'il croisse au moins  
 » un milliart six cens millions de pro-  
 » ductions naturelles dans le Royaume  
 » tous les ans ; car les frais de cul-  
 » ture coûtent à-peu-près la moitié  
 » du produit net ou revenu. Il faut  
 » bien que les Cultivateurs vivent &  
 » retirent leur dépense annuelle, sans  
 » quoi le revenu seroit anéanti. Mais,  
 » Monsieur, après les 1600 millions  
 » que vous donnez au Roi & aux Cul-  
 » tivateurs qui travailleroient pour  
 » lui, à combien croyez-vous donc  
 » que se monteroient les revenus du  
 » reste de la Nation ? Prenez garde  
 » qu'il faut faire vivre, premièrement  
 » les Propriétaires, Nobles, Ecclé-  
 » siastiques & Bourgeois ; seconde-  
 » ment, les Manufacturiers, les Ar-  
 » tistes, les Artisans, les Marchands  
 » qui travaillent pour eux, les Do-  
 » mestiques qui les servent ; troisiè-  
 » mement encore, tous les Cultiva-  
 » teurs qui feront naître leurs reve-  
 » nus. Quand on aura prélevé un mil-  
 » liart six cens millions, croyez-vous  
 » que le reste soit bien considérable ?  
 » A combien évaluez-vous ce reste ?

» Pour combien voudriez-vous en être  
 » Fermier « ? M. *des Glannières* deman-  
 dera peut-être à son tour à M. l'Abbé  
*Baudeau* , 1° s'il est bien vrai que  
 les frais de culture puissent constam-  
 ment être évalués à la moitié du pro-  
 duit ou du revenu ; s'il est démontré ,  
 par exemple , qu'une forêt mise en  
 coupe réglée , qu'une prairie qu'on  
 fauche tous les ans & qui rapporte  
 dix mille francs à son Propriétaire ,  
 absorbe aussi chaque année une somme  
 égale en frais de culture , &c ? 2°  
 Monsieur *des Glannières* suppose que les  
 frais de la régie actuelle emportent  
 la moitié du revenu du Roi , &  
 Monsieur l'Abbé *Baudeau* ne le contre-  
 dit point sur ce calcul. Or le revenu  
 actuel du Roi monte à quatre cens  
 millions ; il faut , par conséquent , en  
 prélever autant pour les frais de per-  
 ception , les pertes , & les honoraires  
 des Fermiers-Généraux. Voilà donc  
 huit cens millions levés dans le  
 Royaume , tant pour former le re-  
 venu net du Roi que pour subvenir  
 aux frais de la recette ? Il faut donc ,  
 d'après les spéculations de M. l'Abbé

Oij

*Baudeau*, qu'il croisse en France, pour le compte du Roi & celui des Fermiers-Généraux, seize cens millions de productions naturelles. Qu'il réponde maintenant lui-même à sa propre *Question* : que reste-t-il pour former les revenus des autres classes de Citoyens ? *A combien évaluez-vous ce reste ? Pour combien voudriez-vous en être Fermier ?* Si la forme de la perception actuelle suppose dans le Royaume cette quantité de productions naturelles, pourquoi seroit-il absurde que *M. des Glannières* la supposât pareillement dans son système d'une nouvelle imposition ?

*Seconde Question : Sur le nombre des Contribuables que vous mettez à la Capitation.* » Vous comptez, Monsieur, » poursuit *M. l'Abbé Baudeau*, imposser sept millions trois cens quatre-vingt-sept mille âmes. Voilà ce que » je ne comprends pas. Est-ce le chef » de famille que vous taxez seul pour » la femme & ses enfans, ou comptez-vous imposer tous les individus » de notre sèxe ? Quant aux chefs de » famille, il est impossible que vous » en trouviez en France sept millions ;

» car il faut compter au moins cinq  
 » personnes vivantes dans une famille.  
 » Si chaque famille ne produisoit pas  
 » au moins un garçon & une fille  
 » mariés & ayant progéniture , le  
 » Royaume se dépeupleroit bientôt  
 » entièrement. Pour qu'il n'y ait pas  
 » de dépopulation absolue , il faut que  
 » deux ménages soient remplacés par  
 » deux ménages ; par conséquent , il  
 » faut que le premier ait au moins un  
 » garçon & une fille à marier avec le  
 » garçon & la fille de l'autre. Voilà  
 » donc quatre personnes , parvenant  
 » à l'âge de maturité , qu'il faut sup-  
 » poser à chaque famille. Ajoutez les  
 » enfans qui meurent avant cet âge ,  
 » les Célibataires , les Domestiques ,  
 » les Soldats , les Prêtres , les Reli-  
 » gieux , les Religieuses , & vous ver-  
 » rez qu'il faut compter plus de cinq  
 » personnes par famille. Sept millions  
 » de chefs feroient trente-cinq mil-  
 » lions d'ames vivantes au moins ;  
 » mais vous sçavez bien qu'il s'en faut  
 » beaucoup. Vous estimez vous-même  
 » la population actuelle du Royaume  
 » à dix huit millions. Je ne comprends

318 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» donc plus rien à votre calcul. Les  
» dix-huit millions d'ames font trois  
» millions six cens mille familles ;  
» vous mettez à la Capitation sept  
» millions trois cens 87 mille indi-  
» vidus. C'est donc deux taxes par  
» familles que vous entendez faire  
» payer , celle du mari & celle de la  
» femme ? C'est peut-être sur les Do-  
» mestiques , & je les trouve en effet  
» dans votre première classe. Mais , en  
» ce cas , il est évident qu'elle est trop  
» peu nombreuse de plus de moitié.  
» Cette classe comprend , selon vous ,  
» outre les Domestiques , les Journa-  
» liers mariés qui sont sans biens. Pre-  
» mièrement , par le calcul que vous  
» venez de voir , les chefs de famille  
» n'étant que trois millions six cens  
» mille , selon vous-même , il faut que  
» la division des Domestiques seuls  
» complete vos sept millions trois  
» cens quatre-vingt-sept mille ames.  
» Vous devez donc porter leur nom-  
» bre , par estimation , à trois millions  
» quatre cens quatre-vingt-sept mille.  
» A ce premier article , il faut joindre  
» les Journaliers sans biens , & je

» crois, Monsieur, qu'ils font en très-  
 » grand nombre dans les Villes &  
 » dans les Campagnes. Votre pre-  
 » mière classe devroit donc être de  
 » beaucoup plus de quatre millions  
 » de personnes, au lieu de deux mil-  
 » lions. Cette erreur de plus de moi-  
 » tié est très-considérable. La classe  
 » que vous diminuez ainsi ne paye,  
 » selon vous, que 3 livres de Capi-  
 » tation. Vous en retranchez plus de  
 » deux millions de contribuables pour  
 » les repartir sur les autres classes ;  
 » mais il faudroit sçavoir comment  
 » vous avez fait cette répartition.  
 » Autant vous en répandez sur les  
 » classes que vous taxez à cent  
 » francs & au-dessus, jusqu'à 500 li-  
 » vres, autant de fois il y aura er-  
 » reur dans vos calculs, depuis 97  
 » liv. jusqu'à 49. Si vous en rejetez  
 » ainsi sur les classes supérieures jus-  
 » qu'à concurrence de la moitié, qui  
 » fera un million de contribuables à  
 » 200 livres d'erreur par tête, l'un  
 » portant l'autre, ce sera deux cens  
 » millions environ que vous trouve-  
 » rez de vuide sur les 480 auxquels

» vous portez votre Capitation universelle. «

La *troisième Question* a pour objets les trois impôts que M. des Glannières conserve dans son système , c'est-à-dire, 1°. le dixième des fonds de terre, des maisons , des contrats à rentes constituées ; 2°. le papier timbré, le contrôle , & autres droits semblables ; 3°. les douanes autour du Royaume, pour l'exportation & l'importation. M. l'Abbé Baudeau prétend que ces trois objets réunis ne forment point un revenu net de trois cens vingt millions, comme le suppose l'auteur du *Plan Économique*. Il s'étend ensuite sur les inconvéniens & les abus qu'entraînent ces fortes d'impôts ; il ajoute qu'il ne peut se persuader que des impôts sur le commerce extérieur, sur les maisons , sur les actes publics, soient les meilleurs & les plus utiles pour la Nation & pour le Roi.

La *quatrième Question* concerne la Capitation dont M. des Glannières fait monter le produit annuel à 480 millions. M. l'Abbé Baudeau fait sentir d'abord les inconvéniens de tout im-

pôt assis sur les personnes. Il prétend qu'il est sans base , mobile & arbitraire. » Mais ce qui mérite le plus » votre attention , ce me semble , c'est » qu'une Capitation quelconque re- » tombe toujours sur les Propriétaires des fonds de terre , qui la payent de trois manières différentes ; c'est » à quoi vous n'avez pas peut-être » fait attention. Un Propriétaire de terre paye directement son impôt personnel à lui-même , celui de sa famille & de ses domestiques : première manière de payer. Il paye ensuite toutes les Capitacions des Fermiers de ses domaines , celles de leurs familles & de leurs domestiques ; chaque Fermier fait son compte & met les Capitacions au rang des frais ; il diminue d'autant le prix de son bail & le revenu de son Propriétaire : seconde manière pour celui-ci de payer la Capitation. Mais , quand il s'agit de dépenser son revenu , le Propriétaire des fonds de terre trouve des Marchands , des Artisans , des Gens à talens quelconques qui ont payé la



» Capitation & qui se la font rem-  
 » bourser par toutes leurs Pratiques ;  
 » chacun des Propriétaires en paye sa  
 » part , & ne se fait rembourser par  
 » personne. «

La difficulté proposée dans la cin-  
 quième Question porte sur le même  
 principe. M. l'Abbé Baudeau prétend  
 y démontrer qu'une partie des 800  
 millions attribués au Roi, est pure-  
 ment fictive. » Vous croyez , Mon-  
 » sieur , dit M. l'Abbé Baudeau , que  
 » votre Plan procureroit au Roi un  
 » revenu réel de 800 millions ; mais ,  
 » par la manière dont vous l'établif-  
 » sez , il s'en faut de beaucoup que  
 » ce soit une réalité. Quand vous au-  
 » rez taxé les loyers , les importations  
 » de marchandises étrangères , & sur-  
 » tout les personnes , alors il faudra  
 » que le Roi lui-même rembourse  
 » chaque année le montant de ces ta-  
 » xes à toutes les familles qu'il em-  
 » ploye & qu'il fait vivre. Ce rem-  
 » boursement est de deux espèces ; il  
 » y en a un qui est direct , un autre  
 » qui est indirect & médiat. Je m'ex-  
 » plique. Une famille que le Roi fait

» vivre & qu'il employe payera di-  
 » rectement des loyers renchérissés par  
 » l'impôt sur les maisons, & des  
 » Douanes & des Capitations. C'est  
 » le Roi qui lui rend cette dépense di-  
 » recte & immédiate, & qui est obligé  
 » d'augmenter les salaires de cette fa-  
 » mille à proportion qu'on a aug-  
 » menté les taxes. Mais cette famille  
 » a besoin d'employer & de solder des  
 » Ouvriers, des Marchands & autres  
 » Salariés semblables. Ceux-ci ont  
 » payé la Capitation; la famille qui  
 » les employe leur rend à chacun quel-  
 » que partie de leur taxe à proportion  
 » des ouvrages & des services qu'elle  
 » en tire. Il faut donc que le rem-  
 » boursement soit compris encore  
 » dans la solde annuelle que le Roi  
 » paye à cette famille qu'il fait vi-  
 » vre. Dans votre système, Monsieur,  
 » le Roi seul dépenseroit beaucoup  
 » plus du triple de la somme que dé-  
 » penseroient tous les Propriétaires  
 » ensemble; il payeroit donc effecti-  
 » vement les trois quarts & plus de  
 » l'impôt que vous mettez sur les Ar-  
 » tisans, les Fabriquans, les Négoc-

### 324 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» cians, les gens d'art & de talent.  
 » Vous voyez que c'est une grande  
 » partie de la recette apparente que  
 » vous rendez illusoire & fictive ; à  
 » quoi bon ce faux impôt ? Hélas !  
 » vous le dites vous-même : à faire  
 » payer deux sols pour livre , ou le  
 » dixième de cette somme , aux Ré-  
 » gisseurs. Je n'y vois pas d'autre ef-  
 » fet ; si vous en découvrez un , je  
 » vous prie de m'en faire part. «

La difficulté, proposée par M. l'Abbé *Baudeau* dans ces deux dernières *Questions* , me paroît , Monsieur , susceptible de réponse. Le Roi & les Propriétaires payeroient toute la Capitation ! Eh ! quelles sortes d'impôts se lèvent dans l'Etat qui ne soient originellement payés par les Propriétaires ? Puisqu'ils possèdent toute la richesse nationale, peut-on attribuer à d'autres le reversement & la circulation qui doit s'en faire dans le Royaume ? Dans le système actuel de nos finances , quel autre que le Propriétaire , quel l'homme riche , employe les talens , paye les droits établis sur les consommations , les entrées , &c. &c ?

Rappelez-vous, Monsieur, que je ne prétends pas adopter les vues de M. *Richard des Glannières* ; ces hautes spéculations , comme je vous l'ai déjà dit , me sont trop étrangères pour que je puisse juger le *Plan* qu'il a fait imprimer. Si j'ai combattu quelques-unes des idées de son Censeur , c'est qu'elles m'ont arrêté dans la lecture de son écrit. Peut-être est-ce la faute de l'auteur qui ne les aura pas assez développées ; peut-être est-ce la mienne qui ne l'aurai pas bien entendu. Quoi qu'il en soit , je soumets mes foibles lueurs aux lumières supérieures de M. l'Abbé *Baudeau* , qui , non-seulement en France , mais dans toute l'Europe, est connu pour un des hommes les plus versés dans la Science Economique.

*Discours prononcé aux Écoles de Médecine pour l'ouverture solennelle des Écoles de Chirurgie ; par M<sup>e</sup> Charles-Louis - François Andry , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris & Professeur*

326. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

*de Chirurgie en Langue Françoisé ;  
Brochure in-8° de 40 pages. A Paris,  
chez P. G. Simon , Imprimeur du  
Parlement, rue Mignon Saint André  
des Arcs.*

**C'**EST une coutume établie dans la Faculté de Médecine de Paris , que , tous les ans , pour l'ouverture des Leçons de Chirurgie , il se prononce un Discours public auquel on donne beaucoup d'appareil. Vous sçavez , Monsieur , que tous les Discours de Réceptions Académiques sont , en général , consacrés à la fadeur des éloges , & que la fonction des Orateurs , dans de pareilles circonstances , se réduit à rajeunir par un vernis plus ou moins brillant des peintures usées. On n'a point à reprocher aux Discours de notre Faculté de Médecine cette narcotique monotonie des Eloges ; on y préfère le sel de l'Epigramme au miel du Panégyrique. Il semble que la loi imposée à chaque Orateur soit de charger les Chirurgiens de ridicules. Il faut voir sur-tout comme nos jeunes

têtes Docttorales s'exaltent , & , s'il m'est permis d'emprunter une expression chimique , se subliment , pour trouver les moyens d'asseoir sur quelque fondement l'orgueil de leurs prétentions & les titres d'une vaine prééminence. Et c'est dans un Corps plein de lumières , de sagesse , de philosophie , que regne de temps immémorial , un pareil abus de l'esprit & de la raison ! Après cela , comment ne pas pardonner à l'humanité tous ses travers & toutes ses foiblesses ?

M. *Andry* , en qualité de Professeur de Chirurgie , a été chargé de prononcer , il y a deux ans , le Discours d'usage. Ce Discours , imprimé depuis quelque temps , mérite que je vous en rende compte. Il a pour sujet : *Combien la Chirurgie doit aux Travaux des Médecins*. Le jeune Orateur n'a pu se défendre de cet esprit de Corps , dont il est si difficile d'écarter l'influence. Il me semble entendre M. *Andry* dire aux Chirurgiens en propres termes : » Messieurs , vous » êtes des instrumens , & vous devez attendre que nous vous im-

» primions le mouvement. Nous se-  
 » couons le flambeau de *Prométhée* sur  
 » des statues qui n'en reçoivent en-  
 » core que quelques étincelles. Nous  
 » élevons des édifices immenses ; il  
 » faut qu'on nous tire des pierres de  
 » la carrière ; nous indiquons l'en-  
 » droit où il faut fouiller , & nous  
 » voulons bien vous employer en  
 » sous-ordre. Rampez, comme l'in-  
 » secte, sur la surface du sol ; nous  
 » nous élevons comme l'aigle dans la  
 » nue. Le génie de la création est  
 » parmi nous ; il s'est arrêté sur le  
 » champ de la Chirurgie ; il a couvé  
 » les germes de vie qu'il avoit dé-  
 » posés dans son sein, & , dès-lors,  
 » l'Humanité a senti qu'il étoit pour  
 » elle des ressources contre tous les  
 » maux auxquels la Nature l'assujettit.  
 » Nous avons semé de tous côtés les  
 » bienfaits ; avons-nous recueilli les  
 » fruits de la reconnaissance publi-  
 » que ? Non , ce n'est pas pour le Gé-  
 » nie de la Bienfaisance , c'est pour  
 » le Génie de la Destruction que le  
 » marbre respire & que l'airain s'a-  
 » nime. Cependant , un Monument

» élevé par la Reconnoissance & di-  
 » gne de la Majesté Royale qui l'a or-  
 » donné \*, vient frapper mes regards  
 » qui s'y reposent avec complaisance.  
 » Les graces du Prince ont été repa-  
 » dues à pleines-mains sur les Chirur-  
 » giens qui , sans doute , se mettront  
 » en devoir de les mériter. Eh ! quel  
 » contraste frappant ? La Faculté de  
 » Médecine n'habite que des ruines ;  
 » mais , semblable à ces Temples sur  
 » lesquels l'Antiquité a mis son em-  
 » preinte auguste, elle n'a besoin d'au-  
 » cune décoration extérieure pour  
 » imprimer le respect. On sçait quelle  
 » est sa richesse ; elle est toute en  
 » grands hommes ; on pense , en la  
 » voyant , à cette Romaine illustre  
 » qui se fit adorer par ses graces &  
 » ses vertus , & qui n'estimoit rien  
 » tant que l'honneur d'avoir été la  
 » mère des *Gracches*. «

Mettez à part , Monsieur , cette  
 partialité qu'il faut attribuer moins à  
 la personne qu'à la profession de M.

\* Les nouvelles Ecoles de Chirurgie que  
 l'on construit à Paris rue des Cordeliers.



Andry , vous serez très-content de son Discours , que vous trouverez plein de vues & d'éloquence. Ce portrait d'*Hippocrate* est de main de maître : » Un homme a paru dans l'Antiquité. Génie vaste & profond , il embrassa , dans le plan de ses Etudes , la Nature entière , & parut en état de se mesurer avec elle ; Génie d'ordre & de lumière , il rassembla de tous côtés des matériaux immenses , mais qui étoient épars çà & là , & qui , pour s'arranger & former un bel ensemble , attendoient la Lyre de ce nouvel *Orphée* : Génie sage , il enchaîna son imagination , & ne voulut voir que ce que la Nature lui montrait. Tous les Ecrits d'*Hippocrate* portent par-tout l'impreinte de cette raison froide & tranquille qui pèse , discute tout , & n'admet que ce qui porte le caractère sacré de la vérité. *Quintilien* disoit que le signe infailible , pour s'assurer des progrès qu'on faisoit dans l'Eloquence , étoit le goût que l'on sentoît pour les Ecrits de *Cicéron*. Il est également une

» marque certaine à laquelle on re-  
 » connoitra si un homme est né pour  
 » la Médecine ; c'est au degré d'es-  
 » time qu'il aura pour la manière de  
 » voir d'*Hippocrate*. Ce Médecin fut  
 » un assez grand homme pour que son  
 » siècle ne voulût pas courir les ris-  
 » ques d'être injuste à son égard , &  
 » devançât en sa faveur le jugement  
 » de la Postérité qui l'a toujours ap-  
 » pelé *le Dieu de la Médecine*. «

L'éloge de *Descartes* ne fait pas  
 moins d'honneur au pinceau de M.  
*Andry*. » Pendant quatre siècles on  
 » voit quelques éclairs briller par in-  
 » tervalles dans une nuit sombre ;  
 » mais on étudie moins la Nature que  
 » les Opinions , je dirois presque les  
 » délires des Philosophes Grecs ; on  
 » oublie qu'on a le droit de penser  
 » aussi bien qu'*Aristote* , & l'on ne  
 » pense que d'après lui. Il se fait une  
 » révolution heureuse ; Constantinople  
 » est renversée ; les Grecs se ré-  
 » pandent dans l'Italie ; une nouvelle lu-  
 » mière vient de briller ; mais le règne  
 » d'*Aristote* reparoit encore ; en France ,  
 » en Italie , en Angleterre , en Alle-

» magne , une dépendance servile en-  
 » chaine tous les esprits. L'homme est  
 » un prodige de singularité ; il semble  
 » craindre autant la liberté que l'es-  
 » clavage. Enfin , dans le dix-septième  
 » siècle , se présente une nouvelle  
 » création. Un homme s'élève ; il dit  
 » avec l'audace du Génie : mon siècle  
 » attend de moi la lumière qui doit  
 » l'éclairer ; je vais remplir ma desti-  
 » née ; il faut que je lui apprenne à  
 » sentir un besoin nouveau , celui de  
 » ne se rendre en toutes choses qu'à  
 » l'évidence. *Descartes* a la gloire d'é-  
 » xécuter son projet , & la raison hu-  
 » maine exerce enfin ses droits après  
 » un assoupissement de plusieurs siè-  
 » cles. «

Cet ouvrage , Monsieur , présente  
 une foule de morceaux aussi bien pen-  
 sés , aussi bien écrits. Il est quelque-  
 fois mêlé de traits de hardiesses Chi-  
 rurgicales qui étonnent & qui inté-  
 ressent le Lecteur. *Praxagore* , Mé-  
 decin Grec , lorsque , dans les coli-  
 ques , les remèdes ne réussissoient pas ,  
 faisoit une incision au ventre & aux  
 intestins qu'il recouvoit ensuite. *Era-*

*siffrate*, dans le skirre du foie & dans les tumeurs qui surviennent à ce viscère, incisoit le ventre, mettoit le foie à découvert, appliquoit immédiatement sur ce viscère les remèdes qui lui paroissoient convenables. *Arétée* est le premier qui ait mis en usage les vésicatoires. Dans les grandes douleurs de tête, il tiroit du sang des veines qui sont au-dedans du nez, soit à l'aide de deux instrumens de son invention, soit à l'aide d'une plume d'oie dont le tuyau, par le bout, étoit coupé en forme de dents de scie.

Il y a, comme vous voyez, Monsieur, de l'esprit, du sçavoir, de l'imagination, du style dans ce Discours de M. *Andry*. Il est étonnant qu'un Médecin de son âge ait autant de connoissances qu'il en fait paroître dans cet écrit. Au reste, il n'y prodigue pas pédantesquement l'érudition; il la place avec économie & toujours à propos. Il ne l'emploie que pour appuyer ses assertions; & cet adroit mélange de ton Oratoire & d'Anecdotes historiques rend très-agréable la lecture de son Discours.

*Du Calcul Infinitésimal & de la Géométrie des Courbes , pour servir de Supplément au Tome I<sup>er</sup> DE LA PHILOSOPHIE ; par M. Béguin Licencié en Théologie , de la Société Royale de Navarre , Professeur de Philosophie en l'Université de Paris au Collège de Louis le Grand ; Brochure in-8<sup>o</sup> de 68 pag. A Paris , chez Joseph Barbou rue des Mathurins.*

**E**NFIN l'on a compris , Monsieur , que la Physique ne marchoit qu'à tâtons, si elle n'étoit éclairée du flambeau des Mathématiques , & que , dans l'étude de la Nature , toutes nos connoissances ne cessent d'être conjecturales , qu'autant qu'on les soumet au calcul & à la précision géométrique. L'enseignement des Mathématiques fait heureusement aujourd'hui partie de l'instruction publique , & il n'est point de Professeur qui ne s'empresse d'en donner au moins à ses

Elèves les premiers élémens, & ce qu'il est le plus essentiel d'en sçavoir. L'avantage qu'on retire de l'étude des Mathématiques, est, au reste, plus général qu'on ne pense; elles rectifient le jugement & communiquent à l'esprit l'heureuse habitude d'être exact & rigoureux dans le raisonnement. Cette justesse est précisément ce qui manque à nos Littérateurs; la plupart sont de très-mauvais Logiciens, & je ne crains pas d'avancer que, s'ils nous donnent des Drames si peu combinés, des Histoires si mal digérées, des Ouvrages de morale où l'on trouve si peu de suite & de filiation dans les idées, c'est, en grande partie, parce qu'ils ne se sont point familiarisés dans leur jeunesse avec l'étude des Sciences exactes. Je vous ai déjà rendu compte, Monsieur, du premier Tome de la Philosophie, Ouvrage entrepris par M. Béguin en faveur de

la jeunesse élevée dans les Collèges. L'auteur avoit annoncé un Supplément à la question de la *Quantité des corps* ; c'est pour satisfaire à cet engagement qu'il donne aujourd'hui le *Calcul Infinitésimal* & la *Géométrie des Courbes* , qui manquent dans la plupart des Elémens de Mathématiques, & en particulier dans ceux dont l'Université fait usage pour l'enseignement des Classes. Le *Calcul Infinitésimal* se divise en deux parties , en *Calcul Différentiel* & *Intégral* : M. Béguin traite de l'un & de l'autre ; il en expose d'abord les principes & les règles ; il en fait voir ensuite les applications. Cet Ouvrage a déjà obtenu le suffrage des Connoisseurs ; on ne peut qu'exhorter l'auteur à nous en donner promptement la suite.

Je suis , &c.

à Paris ce 27 Octobre 1774.

LETTRÉ

## LETTRE XV.

*Épître à Daphné ; Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1774, par M. Fariot de Saint-Ange ; Brochure in-8° de 12 pages. A Paris, chez Demonville Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Saint Séverin.*

**L'**AUTEUR dans sa *Préface* (car il falloit une *Préface* à un ouvrage d'une pareille importance). l'auteur trouve modestément que son *Épître* a un ton de naturel & de simplicité d'autant plus précieux qu'il devient plus rare tous les jours. Quoique M. Fariot de Saint-Ange doive connoître mieux qu'un autre toutes les beautés répandues dans ses vers, il me permettra de n'être pas de son avis. Il ne connoît pas le ton simple & naturel ; ce ton si précieux, comme il le dit fort bien, il le confond, je crois, avec

ANN. 1774. Tome VI. P.



338 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

le ton commun, trivial & prosaïque.  
Sa Pièce, que l'Académie, dit-il encore,  
*a distinguée*, n'est qu'une froide enfilade de rimes insipides, où ne brille jamais la plus légère étincelle de Poésie. Vous pourrez en juger par les endroits, pris au hasard, que je vais mettre sous vos yeux.

O vous qui présidez à ce *cercle agréable* ;  
Où la raison sçait plaire, où l'*esprit est aimable* ;

Vous nous quittez, *Daphné* ; le retour du  
Printemps

Au monde, à vos amis, vous ravit pour un  
temps !

. . . . .

Allez revoir les prez, les ruisseaux & l'ombrage ;

*Vous devez embellir le plus beau paysage.*

Voilà ce qu'on appelle des vers dans le genre *niais* & non dans le genre *simple & naturel*.

M. Fariot de Saint-Ange poursuit :

*Pour moi, tel que privé des rayons d'un jour pur,*

*Un lierre en nos Cités rampe à l'ombre d'un  
mur,*

*Loin de Flore & de vous , relégué dans la  
Ville,*

*Je passe les beaux jours au fond d'un humble  
asile.*

*Pour moi , tel que privé , &c , quelle  
construction facile ! Loin de Flore & de  
vous , tournure galante & tout-à-fait  
neuve.*

*Je le dirai pourtant : cet asile ignoré ,  
Où mon esprit , longtemps dans le monde  
égaré ,*

*Se sauve d'une file ou dangereuse ou vaine.*

*Pourtant , long-temps , quelle harmo-  
nie !*

*Dans vos descriptions , ô mes Livres chéris ,  
Je trouve la Campagne au milieu de Paris.*

*Le premier vers est prosaïque ; le  
second rappelle ce vers connu :*

*Je trouve le Printemps au milieu des Hyvers.*

*L'homme qui sçait penser , & sur-tout le  
Poète,*

Au séjour des Cités préfère la retraite :  
C'est-là que , détrompé du faste des Palais ;  
Tu sçais mettre à profit les faveurs *Palès* .

*Palès* , *Palais* ; cette affectation de rimes est ridicule. D'ailleurs , *Palais* & *Palès* ne riment point à l'oreille. L'auteur ensuite fait une longue apostrophe à *Horace* , laquelle n'est point assurément dans le goût de ce Poëte inimitable. Il lui dit , entr'autres choses , que son esprit caustique

Pardonne aux mauvais vers & laisse en paix les fots.

Comment , si l'esprit d'*Horace* étoit caustique , étoit-il à la fois aussi indulgent qu'on nous le représente ? e puis assurer à Monsieur *Fariot* & *Saint-Ange* qu'*Horace* ne laissoit point les fots en paix , qu'il ne faisoit point grace aux mauvais vers , & qu'il n'eût sûrement pas toléré le style usé & languissant de l'*Épître à Saphné*. Il ne faut qu'avoir lû ses *Satires* pour voir qu'il y répand à pleines mains le sel de la causticité sur les vices de son temps , & sur les

petits *Virtuoses* Romains qui se pron-  
noient eux-mêmes dans leurs *Pré-*  
*faces*.

Quelquefois à *Tibur* je préfère *Mantoue* :  
Un troupeau bondissant dans la plaine se  
joue ;

Le chien court, il revient, il rode autour du  
bois,

J'entends les chalameaux, la flûte & le haut-  
bois.

L'auteur a sûrement trouvé bien pi-  
quantes ces puérilités pastorales ?

Ici, je vois *Tytire*.... O vieillard fortuné !

*En lisant le bonheur* qui te fut destiné,

Mon cœur avec transport *en embrasse* l'image ;

Tu pourras donc *encor* sur cet heureux rivage

*Penchant* sur ces gazons ta tête en cheveux  
*blancs*,

Goûter le frais & l'ombre au déclin de tes  
*ans*.

On ne peut pas dépeindre en vers  
plus durs la douceur du calme  
champêtre ; ce n'est pas ainsi que *Vir-*  
*gile* décrit les plaisirs enchanteurs de  
la solitude. Tous ses vers sont sim-

342 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ples, harmonieux ; ils coulent dans l'ame ; ils y repandent le sentiment dont il est pénétré. M. *Fariot de Saint-Ange* dit ensuite :

Je veux un Ecrivain , qui , vrai dans tous ses  
tons ,  
S'il me peint des Bergers ; m'intéresse aux  
moutons.

*M'intéresse aux moutons* est d'un ridicule achevé.

*J'aime mieux m'occuper d'une Fleur ou d'un  
Hêtre ,  
D'un Ruissèau, d'un Gazon, d'une Mouffe cham-  
pêtre.*

Il est certain que M. *Fariot de S. Ange* feroit beaucoup mieux de s'occuper de tout cela & de s'intéresser aux moutons, que de faire de pareils vers. Vient, après cette jolie peinture, un tribut d'adulation payé à M. de *Voltaire*, qui ne doit pas être trop flatté de tous ces petits refrains d'éloges dont l'accablent nos Médiocres infatigables. La louange mal-adroite est un des fléaux de la vieillesse. Immédiatement après

M. de Voltaire, on loue du même ton le Poème des Saisons de M. de Saint-Lambert. On l'appelle le Rival de Tompson & le Chantre de la Nature.

Ainsi ; belle Daphné , privé de vos regards ;  
Je cherche mon bonheur dans le sein des  
beaux Arts.

Compagnes de mes pas , les Muses m'environnent ;

Leurs mains qui , par bonté , quelquefois me couronnent

Des fleurs de l'Hélicon semant tous mes instans ,

Font de mon Cabinet un éternel Printemps.

Si j'avois sçu tout cela , Monsieur , je ne me ferois pas permis des critiques aussi libres de l'Épître à Daphné. Mais vous conviendrez avec moi qu'en lisant les vers de l'auteur on ne devineroit jamais qu'il est environné par les Muses ; que leurs mains le couronnent ; que les fleurs de l'Hélicon sement tous ses instans , & que son Cabinet est le Printemps lui-même. Un Cabinet qui est un Printemps , est une de ces bonnes fortunes d'esprit qui n'appar-

✓  
344 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tiennent qu'aux sublimes & fortunés  
Rimeurs de ce siècle Philosophique.

Le Poète parle ensuite d'un certain  
Anglois ; Philosophe assez sombre ,  
qui va contempler froidement les  
chefs-d'œuvre de la Seine & du Ti-  
bre.

A Rome , il jugea tout comme il fit à Paris :

A Florence , il blâma la *Vénus Médicis* :

Ce fameux *Panthéon* , des Temples le modèle,  
Ne parut à ses yeux qu'une arène assez belle ;  
Où deux coqs en champ clos pouvoient com-  
battre entr'eux.

Ce dernier vers est d'une harmonie  
que l'auteur a sûrement cru bien imi-  
tative. Car cette sorte d'harmonie, que  
nos Poètes Philosophes n'atteignent  
jamais , est encore une de leurs pré-  
tentions. La *Vénus Médicis* , pour la  
*Vénus de Médicis* ! C'est comme si l'on  
disoit la *Vénus Apelle*.

Cette *Épître* enfantine est dépour-  
vue d'idées, de chaleur , d'harmonie ;  
& , quoique l'auteur trouve dans ses  
vers un *naturel* qui l'enchanté , je n'ai  
pû en appercevoir la moindre trace.

Sa Pièce est une longue Moutonnade. On n'y voit pas même étinceler les bluettes du bel-esprit ; le bon esprit n'y est pas prodigué davantage. Si M. *Fariot de Saint - Ange* aspire à quelque succès , il faut qu'il étudie , qu'il fortifie sa manière , qu'il rajeunisse ses petites tournures galantes qui sont de la plus extrême vieillesse , & sur-tout qu'il se défasse de cet amour-propre tout-à-fait complaisant qui le peint à ses yeux avec des qualités qu'il n'a pas.

*Cris de Paris , dessinés d'après Nature ;  
par M. Poisson.*

P O U R peu que vous ayez vû les figures grotesques & que vous ayez entendu les cris caractéristiques de tous ces petits Marchands Plébéïens de l'un & de l'autre sèxe , qui , dès l'aube du jour , se répandent dans les rues de Paris , la collection que je vous annonce , Monsieur , vous amusera singulièrement. Elle sera com-

P v



posée de soixante-douze figures, moitié hommes, moitié femmes; ce qui formera douze cahiers, chacun desquels présentera six figures. Les six premiers cahiers paroissent actuellement, c'est-à-dire, les trente-six premières Estampes, qui sont celles du *Marchand de Parapluies*, de la *Vendeuse de marons rotis ou boullus* (comme dit le Peuple), du *Marchand de Coirets*, de la *Marchande de Carpes*, du *Décrotteur*, de la *Marchande de Paillaçons*, du *Marchand de petits Gâteaux*, de la *Crieuse de vieux Chapeaux*, du *Rémouleur*, de la *Porteuse d'eau*, du *Porte-Balle*, du *Ramoneur*, de la *Marchande d'Hâtres*, &c, &c, &c. Chaque Négocce ambulant a son cri particulier, qu'aucune autre Profession ne peut usurper. Il n'étoit pas possible de peindre ces différens cris dans cet ouvrage; mais l'auteur a mis au bas de chaque Gravure les termes propres

dont se servent ces fortes de gens pour annoncer leurs Marchandises, & les plaisanteries à leur mode que se permettent quelques-uns d'entr'eux. Par exemple, au-dessous de la *Marchande de Maqueriaux*, on lit : *Maqueriau Monsieur, & la le Maqueriau*. L'homme qui vend de la Mouffeline, dit : *le Marchand de Mouffeline à 30 sols l'aune, trois quarts de perte*. Un autre qui vend une Râpe pour la destruction des Rats & des Souris : *la mot aux Rats Mesdames, &c., &c.*

Les six derniers cahiers paroîtront incessamment. Cette collection pittoresque & piquante est dédiée à M. Bignon qui porte un nom si glorieux & si cher aux Sciences & aux Arts, non qu'il honore & qu'il fait aimer lui-même par ses lumières personnelles, par sa bienfaisance envers les gens de Lettres, par son empresse-

### 348 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ment à favoriser leurs travaux , en les faisant jouir de cet immense & riche dépôt de secours en tout genre de sçavoir , que sa place de Bibliothécaire du Roi le met à même de leur procurer. : Les *Cris de Paris* , aussi bien gravés que dessinés , se vendent chez l'auteur lui-même , M. Poisson , Cloître Saint Honoré , Maison de la Maîtrise , au fond du Jardin. Le prix de chaque cahier , papier ordinaire , est de 12 sols ; beau papier & broché , 20 sols. On trouve chez le même Artiste différentes Estampes , dont les prix sont marqués sur son Catalogue.

#### *Cours de Science Politique.*

**M**R. Junker , Docteur de l'Université & Membre ordinaire de l'Académie des Belles-Lettres de Goettingen , recommencera le 28 Novembre prochain , en faveur des person

nes qui se destinent aux Affaires, son  
*Cours de Science Politique*, & le conti-  
 nuera pendant six mois tous les Lundis,  
 Mercredis & Vendredis, depuis dix  
 heures du matin jusqu'à midi. Il a, dans  
 ses Leçons précédentes, expliqué les  
 principes du Droit Naturel, du Droit  
 Politique & du Droit des Gens, &  
 fait connoître les événemens qui ont  
 produit la forme actuelle des prin-  
 cipaux Etats de l'Europe; il donnera,  
 dans celles qu'il annonce, une idée  
 suffisante de la constitution de chaque  
 Etat, du contenu des Traités qui font  
 la baze du Droit des Gens conven-  
 tionnel ou de ce que quelques au-  
 teurs appellent le *Droit Public d'Eu-  
 rope*, des intérêts des Princes & des  
 fonctions du Négociateur ou Minis-  
 tre Public. Le même jour, à neuf  
 heures du matin, il recommen-  
 cera son *Cours de Grammaire Alle-  
 mande*, & le continuera également

pendant six mois. Le prix du premier Cours est de six louis, & celui du second de trois louis qui se payent d'avance. Les personnes qui voudront assister à l'un ou à l'autre, sont priées de se faire inscrire chez M. Junker qui demeure rue Saint Benoît Faubourg Saint Germain, en entrant par la rue Jacob à droite, la seconde Porte Cochère après la rue des Deux-Anges, au second. Il y a si peu de ressources en France pour l'étude du Droit Public, qu'on doit s'applaudir d'être à même de profiter des Leçons d'un homme aussi versé que l'est M. Junker dans cette Science importante. Quant à la Langue Allemande, qui est la Langue naturelle, on ne peut guères s'adresser à un Maître plus habile. Plusieurs traductions qu'il nous a données de bons Livres Allemands, prouvent qu'il possède à un degré peu commun. Et son idiome & le nôtre.

*Cours de Physique Expérimentale.*

**M**r. *Sigaud de la Fond*, ancien Professeur de Mathématiques de l'Académie, Démonstrateur de Physique Expérimentale en l'Université, Membre de plusieurs Académies, commencera un *Cours de Physique Expérimentale* le Mercredi 14 Décembre 1774, à onze heures & demie, dans son Cabinet, rue Saint Jacques près de Saint Yves, Maison de l'Université. Il le continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine à la même heure. Il y traitera, plus amplement encore que les années précédentes, de l'*Électricité*, de ses analogies & de ses applications. Il prie ceux qui désireront le suivre, de vouloir bien se faire inscrire d'ici à ce temps.

*Cours d'Éléments de Mathématiques.*

**M**R. *Deparcieux* commencera le Lundi 5 Décembre 1774, dans son Cabinet, rue de l'Arbre - Sec , au Chariot d'or, vis-à-vis le Petit-Paradis, un *Cours d'Éléments de Mathématiques*; il le continuera tous les Lundi, Mercredi & Vendredi , depuis dix heures du matin jusqu'à midi. Ceux qui voudront le suivre , sont priés d'envoyer ou de se donner la peine d'écrire eux-mêmes leurs noms dans sa demeure. M. *Deparcieux* est le digne Neveu du célèbre Académicien des Sciences dont nous avons des Mémoires qui tous ont pour objet l'utilité publique, entr'autres ceux qu'il a publiés avec tant de zèle, dans les dernières années de sa vie, sur les moyens de procurer à Paris, à peu de frais, une eau salubre & abondante.

Je suis, &c.

*A Paris ce 30 Octobre 1774*

**T A B L E**  
**DES MATIÈRES**  
**CONTENUES**  
**DANS CE SIXIÈME VOLUME**

*DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1774.*

**OBSERVATIONS** *sur la Littérature, à*  
*M\*\*\*.* Page 3

**LETTRE** *de M. Gresset au R. P. D.*  
 20

**SIXIÈME LETTRE** *à M. de Voltaire,*  
*où l'on continue d'examiner ses COM-*  
**MENTAIRES SUR CORNEILLE; par**  
*M. Clément,* 22

**LETTRE** *à l'Auteur de ces Feuilles sur*  
*un Plagiat des Auteurs du MERCURE*  
**DE FRANCE.** 45

**IN-PROMPTU** *à Madame de L\*\*\*;*  
*par M. Du M\*\*\*\*.* 50



**INSTITUTIONS** du *Droit de la Nature & des Gens* ; traduites du *Latin de Wolf* par M. Luzac , Avocat à la Cour de Hollande , &c. 51

**T R A I T É** de Médecine Théorique-Pratique , extrait des Ouvrages de M. de Borden , par M. Minvielle Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier , &c. 66

**LE POÈTE DES MŒURS**, • 72

**CAUSES** Célèbres & Intéressantes avec les Jugemens qui les ont décidées , rédigées de nouveau par M. Richer ; ancien Avocat au Parlement ; Tomes VII & VIII. 73

**LETTRE** à l'Auteur de ces Feuilles sur un usage contraire à l'urbanité dont on se pique en France. 104

**LETTRE** à Madame de \* \* \* , dans le style de M. Thomas. 113

**L'ESPRIT** DE SAINTE THÉRÈSE , recueilli de ses Œuvres & de ses Lettres , avec ses Opuscules ; ouvrage

DES MATIERES. 353

*également utile aux personnes Régulières & Séculières qui aspirent à la perfection, &c.* 118

LE SIÈGE DE MARSEILLE *par le Connétable DE BOURBON ; Poëme qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoisé en 1774 ; par M. Durisslé.* 121

LES BIENFAITS DE LA NUIT. *Ode qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoisé en 1774 ; par M. André.* 127

PRINCIPES GÉNÉRAUX & raisonnés de la Grammaire Françoisé , avec des Observations sur l'Orthographe , les Accens , la Ponctuation & la Prononciation , & un Abrégé des règles de la Versification Françoisé ; par M. Restaut. Onzième Édition. 136

LA DIGNITÉ DES GENS DE LETTRES. *Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoisé en 1774 ; par M. Doigni.* 141

COURS COMPLET DE MATHÉMATIQUES ; par M. l'Abbé Sauri, an-

*cien Professeur de Philosophie en l'Université de Montpellier.* 144

**TEMPLES ANCIENS ET MODERNES,**  
*ou Observations Historiques & Critiques sur les plus célèbres Monumens d'Architecture Grecque & Gothique ;*  
*par M. l'Abbé M\*\*\*.* 145

**ABRÉGÉ de l'Histoire de Genève , &c.**  
177

**PLAN D'IMPOSITION ÉCONOMIQUE**  
*& d'Administration des Finances ;*  
*par M. Richard des Glannières.* 178

**ATLAS ÉLÉMENTAIRE de l'Empire**  
*d'Allemagne, où l'on voit, sur des Cartes & des Tableaux, l'état actuel de la constitution politique de cet Empire ;*  
*par M. l'Abbé de Courtalon, Précepteur des Pages de MADAME.*  
198

**ANCIENNE ET SEULE MANUFACTURE**  
*d'Encre connue en Europe sous le nom de LA PETITE VERTU.* 210

**MANUFACTURE DE CIRE D'ESPAGNE.** 216

## DES MATIERES. 357

LETTRE DE M. DE CLIEU , ancien Capitaine de Vaisseaux , ancien Gouverneur de la Guadeloupe , & Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis , à l'Auteur de ces Feuilles. 217

RÉPONSE D'UN JEUNE POETE qui veut abandonner les Muses , à un Ami qui lui écrit pour l'en détourner ; Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1774. 224

L'AMOUR DE LA GLOIRE , Éptre qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1774 ; par M. de Palméseaux. 229

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE de la Maison Royale DE BOURBON , par degrés de parenté & en lignes masculines ascendantes ; par M. de Vezou , Écuyer , Ingénieur-Géographe , Historiographe & Généalogiste du Roi , Professeur de Géographie , d'Histoire & de Littérature. 234

DESCRIPTION Historique de la tenue du Conclave & de toutes les Cérémonies qui s'observent à Rome , de

*puis la mort du Pape jusqu'à l'exaltation de son Successeur ; à laquelle on a ajouté la Chronologie des Papes successeurs de Saint Pierre jusqu'à Clément XIV ; augmentée d'une Dissertation sur l'origine des Cardinaux, avec les noms de ceux qui composent aujourd'hui le Sacré Collège.* 241

**COMPOSITION** applicable sur toutes sortes de Métaux & préservative de la rouille. 263

**M. DE FINTAC**, ou le Faux Cornoisseur ; Comédie en trois Actes & en Vers ; par l'Aveugle de Ferney. 268

**DICTIONNAIRE Héraldique**, contenant tout ce qui a rapport à la science du Blason, avec l'explication des termes, leurs étymologies & les exemples nécessaires pour leur intelligence, suivi des Ordres de Chevalerie dans le Royaume, & de l'Ordre de Malte ; par M. G. D. L. T. Écuyer. 279

**DICTIONNAIRE de Recherches Historiques & Philosophiques, d'Anecdotes, de Pensées & d'Observations intéressantes sur les Loix, les Arts, le Com-**

**DES MATIERES. 359**

*merce, la Littérature, les Mœurs & la Société en général, connu sous le nom de DICTIONNAIRE SOCIAL & PATRIOTIQUE. 189*

**TRAITÉ** de la Culture du Figuier ; suivi d'Observations & d'Expériences sur la meilleure manière de le cultiver ; sur les causes de son dépérissement & sur les moyens d'y remédier ; par M. de la Brouffe, de la Société Royale des Sciences de Montpellier & Maire d'Aramond. 308

**QUESTIONS** proposées par M. l'Abbé Baudeau à M. Richard des Glannières sur son **PLAN D'IMPOSITION** soi-disant **ÉCONOMIQUE**, &c. 313

**DISCOURS** prononcé aux Écoles de Médecine pour l'ouverture solennelle des Écoles de Chirurgie ; par M<sup>e</sup> Charles-Louis-François Andry, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, & Professeur de Chirurgie en Langue François. 325

**DU CALCUL** Infinitésimal & de la Géo-

# 360 T A B L E , &c.

*métrie des Courbes , pour servir de Sup-  
plement au Tome I DE LA PHILO-  
SOPHIE ; par M. Béguin Licencié en  
Théologie , &c.* 334

*ÉPITRE à Daphné ; Pièce qui a con-  
couru pour le Prix de l'Académie Fran-  
çoise en 1774 ; par M. Fariot de Saint-  
Ange,* 337

*CRIS de Paris deffinés d'après Nature  
par M. Poisson.* 345

*COURS de Science Politique.* 348

*COURS de Physique Expérimentale.* 351

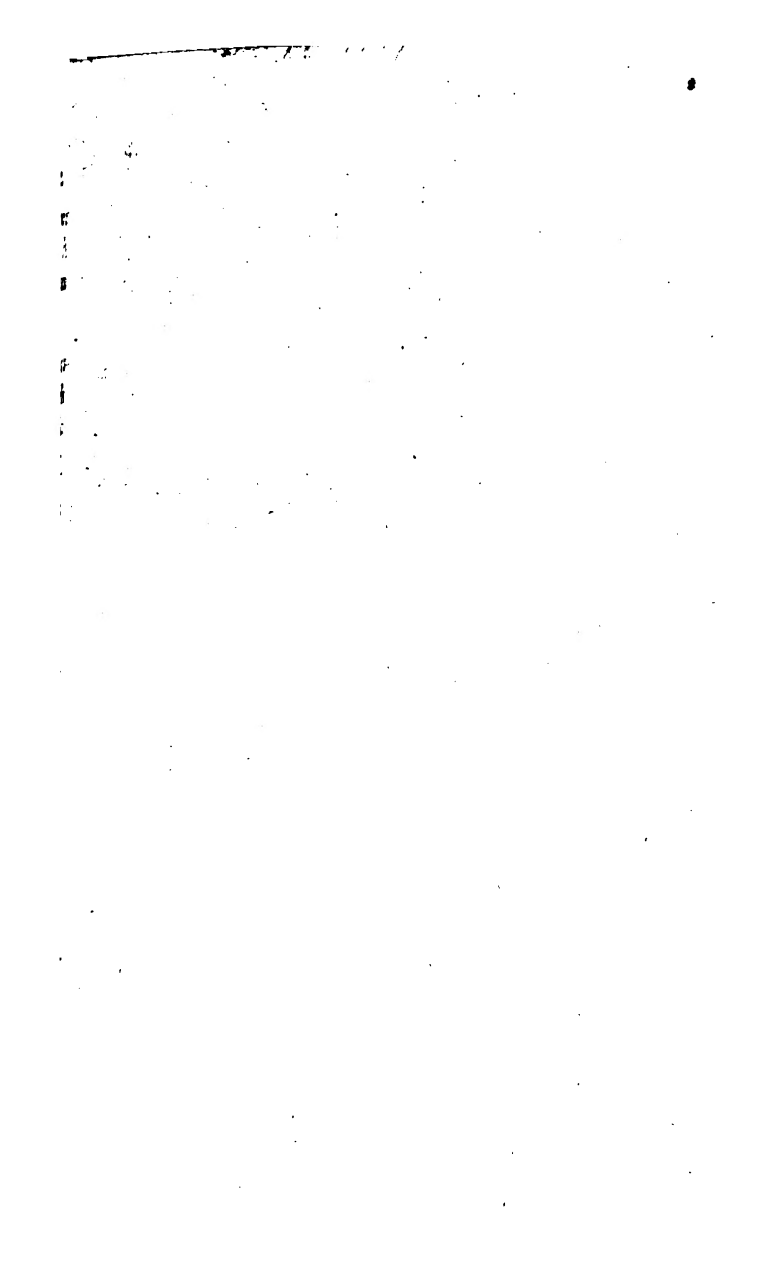
*COURS d'Éléments de Mathématiques.*  
352

*Fin de la Table des Matières du sixième  
Volume de l'Année Littéraire 1774.*

---

*Fautes à corriger dans le N° précédent.*


PAGE 217, dans le titre : *Grand  
Croix de l'Ordre Royal & Militaire de  
S. Louis*, lisez *Commandeur de l'Ordre  
Royal, &c.* Pag. 221, dans la Note au  
bas de la page, *Cacoyer*, lif. *Cacaoyer*.







DOES  
CIRCULAR

WIDENER LIBRARY  
  
HX I16Y /

